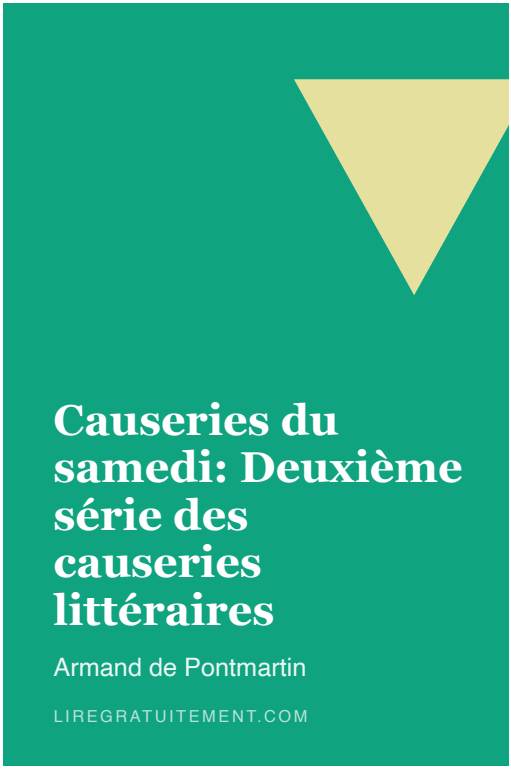

Causeries du samedi: Deuxième série des causeries littéraires

Armand de Pontmartin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A. DE PONTMARTIN

La Lillérainre tt Its hounites puna

M. .IB Baliac M. \'ii:lor Hiigo — M. dn Lamartine — Voltaiie ■

M. Alfiis do Tociicieville - M. Albert de BrofiUe

M,lf cumle J'ilausaouiilla— M.TietorCoiiaia— M.Lb[iii t'eiigJnj

M. Lonis de Lum^ulc

M. Airrcd Hdleiacnl - M. Hoselly de Lorniies

M, Joseiih Ai(tKin — La tragcdiE et 1.1 eoowdié

MadELTO HiBl.ifi et M. Ponsard - M. Alei.iiiilre Dcm.is flis

M. Louis Vf'roii - Mada.ue George Saiid

A, DE PONTMARTIN

Format grand in-] 8

CAUSERIES LITTÉRAIRES (nouTolle édition) ••••••• 4 TOl.

NOUVELLES CAUSERIJSS LITTÉRAIRES (S* éditiOD • • • • • DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES {!• éditioo). • • , • •

CAUSERIES DU SAMEDI (nouYclle édition) ••••••••

NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI (t* édition) ••••••

DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI (S* édition) • • • • •

tES CORBEAUX DU GÉVAUDAN (2* édition) «•••••••

ENTRE CHIEN ET LOUF (2* éditiOtt) .«••««•••••

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AD COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

Droits de reproduction et de traduction réservés

u irrrÉRATURE et les honnêtes gens

La littérature, malgré ses fautes, est restée une des expressions les plus vivaces, les plus populaires, de la civilisation et de la sociéfê fraDçaises. Au milieu même de nos vicissitudes politiques, nous l'avons vue se transformer et s'assouplir de façon à garder toujours sa place et son rôle, soit pour répondre â nos anxiétés, soil pour nous en distraire. Sous cette monarchie tempérée dont le bienfaii, comme celui de la vie, n'a été bien senti qu'au moment où nous le perdions, elle a été de toutes les fêtes de l'inlel- Irgence, elle est intervenue dans les luttes de la tribune et de la presse, elle a figuré dans les assemblées et jusque dans les conseils de la couronne, elle a mêlé à de plus graves débats le conHit de ces liberlés de la poésie et de l'art dont nous avons abusé tout comme des libertés politiques. Aux jours de crise et de péril urgent, après les premiers instants donnés à la surprise et à la peur, elle a

ïiïv-.

Vtx

«'wit'

reparu pour essuyer nos reproches, pour en mériter d*autres, ou pour tenter, comme la lance d'Achille, de guérir les blessures qu'elle avait faites. Enfin, aujourd'hui que l'arène parlementaire est fermée et que les grands foyers de polémique se sont éteints ou assoupis, c'est elle qui a recueilli, non sans honneur, les naufragés des partis vaincus; c'est elle qui sert, non sans courage, à dégager ce trop plein d'idées dont les gouvernements, quels qu'ils soient, doivent toujours craindre le travail latent et les explosions soudaines. La littérature n'est donc pas près de périr dans la patrie de Racine et de Fénelon, de Voltaire et de Montesquieu. Et cependant, il faut bien l'avouer, on sent, en y ramenant ses regards et sa pensée, quelque chose qui s'abaisse, qui se déprave, qui s'amoindrit dans Testime des hommes. On aime encore les lettres, on croit difficile de s'en passer; mais 4e charme qu'elles exercent ressemble à tous ceux qu'on se reproche, auxquels on cède à regret et sans rien conclure en l'honneur de l'objet aimé. Méfiance, soupçon, rancune, appréhension, mépris même, il y a un peu de tout cela dans le sentiment in-» spire par cet art qui devrait être le sacerdoce de l'esprit et qui n'en est que l'amusement futile quand il n'en est pas, hélâs 1 la corruption grossière ou raffinée. Ce ne sont pas seulement les consciences timorées qui se détournent ainsi de la littérature en songeant au bien qu'elle pourrait faire et au mal qu'elle a fait : des hommes qui aimeraient mieux, j'en suis sûr, passer pour sceptiques que pour intolérants ont éprouvé une impression analogue; ils ont écrit, sur les excès et les abus de l'esprit littéraire, sur Tidolâtrie du

poëte et de l'artiste s'adorant eux-mêmes, des pages ingénieuses et sensées dont la vérité serait plus frappante encore si leurs auteurs avaient pris soin de nous dire comment, lorsqu'on n'adore plus Dieu, on peut éviter

de se choisir pour idole. La société polie, autrefois liée partant d'affinités heureuses et de gracieux échanges avec le monde des lettrés, s en est retirée peu à peu, justement froissée de ces peintures qui la représentaient à elle-même sous deà traits calomnieux et mensongers, lasse d'être sacrifiée sans cesse à je ne sais quel idéal où toute passion, tout bonheur, tout génie, toute grandeur, étaient autant d'insultes à ses croyances et à ses lois. Même dans la bourgeoisie, dans ces milieux un peu inférieurs qui n'ont pas toujours montré autant de sagacité et de prévoyance, la littérature est suspecte et discréditée comme le contraire de ce raisonnable et substantiel esprit de conduite nécessaire à qui veut prendre la vie du côté positif et productif. Ainsi^la société chrétienne au nom de sa foi, le monde aristocratique au nom de son honneur ou de son orgueil, h classe bourgeoise au nom de ses intérêts, tous s'accordent dans un sentiment de répulsion ou d'alarme à l'endroit de la littérature, et nous connaissons tel père de famille qui, plutôt que de voir son fils se faire homme de lettres, préférerait le voir rester oisif ou devenir spéculateur, même dans un pays où les effets de l'oisiveté sont résumés par un proverbe et dans un temps où le goût des spéculations côtoie de si prés la ruine et l infamie.

D'où vient cela? D'où vient ce mélange de prospérité et d'abaissement, de vie et de discrédit? Ce vice ou ce malheur est-il inhérent à la littérature même, ou tient-il à des circonstances que l'on puisse conjurer? Y aurait-il moyen de faire cesser le

contraste, de réconcilier les lettres non-seulement avec celte moyenne un peu vague que l'on comprend sous la dénomination complaisante d'honnêtes gens, mais avec les lecteurs chrétiens? Avant d'aborder ces questions, précisons encore mieux le terrain sur lequel nous voudrions les débattre.

La critique, cette partie de la littérature si Lien appropriée à notre temps parce qu'elle repose sur l'analyse et que l'analyse est le triomphe des sociétés vieillies, la critique a fait, de nos jours, des progrès remarquables. Elle a pénétré dans ('histoire, dans la science, dans l'érudition, dans la poésie, dans l'art, animant ce qui semblait mort^ fécondant ce qui semblait stérile, et parfois substituant des fleurs vivantes et fraîches à des plantes desséchées dans l'herbier. Son domaine s'est agrandi de mille excursions heureuses à travers les littératures étrangères, où se sont développées deux facultés naturelles à l'esprit français : l'expansion et l'assimilation. On sourit d'étonnemçnt et de pitié quand on songe à la critique telle qu'elle se pratiquait autrefois; à ces chicanes de mots, à cette aridité de formules, à celte pauvreté d'idées, à celte petitesse d'aperçus, à ce pédantisme étroit à l'usage de rhétoriciens rachitiques, se disant fidèles à la tradition quand ils n'étaient qu'obstinés dans la routine, et croyant, par exemple, pouvoir parler poésie sans comprendre ni connaîlre Sbakspeare et Dante. Là, comme sur d'autres points, l'avantage est tout entier à notre époque; et pourtant là encore on peut signaler une anomalie. La critique, au milieu de ses conquêtes, a perdu le plus précieux, le plus essenliel de ses privilèges : l'autorité. On la lit, on l'écoulé, on l'applaudit, mais on ne la croit pas; et il en résulte pour elle un défaut absolu d'influence et d'action,

tant sur les jugements du public que sur les tendances littéraires. On dirait que cette analyse, dont elle use avec tant d'habileté et de flnesse, réagit sur elle comme ces liqueurs corrosives qui finissent par remonter de la main qui les distille aux poumons qui en aspirent les délétères parfums. On ne la croit pas, et elle ne se croit pas : persuadée de l'inutilité de ses efforts pour la direction des intelligences, elle accepte une

de ces trois alternatives, toutes trois également stériles : ou se retrancher dans un dogmatisme immobile dont lo vide se couvre de monotones draperies; ou se jouer en de fantasques arabesques qui ressemblent à une abdication traduite en bons mots; ou se réfugier dans le passé pour n'avoir pas à se déjuger et à se contredire dans le présent : si bien que la critique, qui, grâce à son accroissement et à ses succès, pourrait être la gardienne de la littérature, en devient la complice, et partage avec elle le triste honneur d'énerver le sens moral et de corrompri^ le sens littéraire de son siècle.

Encore une fois, comment s'expliquer cette situation bizarre, et comment y remédier? Art et critique sont-ils condamnés à dépérir dans Tengourdissement général de toutes ces facultés nobles et viriles qui purifient la passion sans Fétouffer et règlent Timagination sans l'éteindre? Ou bien, si Ton essaye de les ramener en des voies plus chrétiennes et plus austères, doit-on dès lors renoncer au suf* frage des gens de goût, se résigner à perdre ou à affadir tout ce qui fait vivre les ouvrages de l'esprit, et se contenter d'écrire pour une petite église qui ne représente en rien le mouvement intellectuel d'une époque ou d'un pays? Y a-t-il incompatibilité entre les plaisirs délicats de la pensée et les inaltérables devoirs de la conscience? Telles sont les questions que je

veux effleurer ici, comme on plante un jalon à l'entrée d'une route, non pas avec la prétention de la parcourir, mais avec l'espoir d'y appeler des hommes plus dignes et plus capables d*y marquer leur trace.

. ■.■■,S"vn_

.■■•lî

vA

La lutte entre le bien et le mal ne date pas d hier, en littérature comme en toutes choses : on retrouve cet éternel combat, qui est la vie même de Thumanité, dans les diverses phases de l'histoire comme dans les replis du cœur, dans les créations de la poésie comme dans les œuvres de Dieu, dans les plus grossiers symbolismes des théogonies païennes comme dans les plus limpides lumières de la religion révélée. Seulement il s'agit de savoir si une puissauce fatale ou vengeresse a voulu, pour humilier Thomme dans ses ouvrages, qu'il ne pût y atteindre au beau, y mettre de Témotion et de la flamme, y exercer sur ses semblables le plus doux et le plus séduisant de tous les prestiges, qu'en foulant aux pieds les lois divines, en glo* rifiant le mal, en outrageant le bien. Disons-le sans crainte, avant toute preuve positive et tout exemple personnel, une telle supposition serait impie. Oui, il est impossible que ce Dieu qui a ordonné que sa créature Thonorât et Tadorât dans toutes les beautés de cet univers sorti de ses mains, ait permis qu'elle le blasphémât dans la portion la plus divine de sa création, dans ce rayon de sa divinité qu'on appelle Tâme, Tesprit, le génie. Autant vaudrait soutenir qu'il a créé le jour pour blesser nos regards, la nuit pour nous tourmenter de visions sinistres, les fleurs pour répandre des miasmes, les fruits

pour se changer en poisons, les animaux pour nous dévorer,' les prairies, les futaies, lesvallons, les eaux jaillissantes, pour nous apprendre à le renier et à le maudire. Autant vaudrait anéantir cet hymne universel qui, du brin d'herbe au chêne séculaire,

célèbre incessamment sa grandeur et sa bonté. Saiia doute c'a été le signe et le ehâtiment de la créature déchue que, dans les productions de sa pensée comme dans le plus intime de son être, elle se sentit constamment tentée au mal et suspendue entre les deux principes qui sont au fond de sa nature et frémissent dans les frémissements de sa con* science; mais c'est aussi le^ signe et Thonneur de la créa«> ture rachetée que, dans ses œuvres comme dans ses actes, elle ne puisse se décider pour le. mal, s'abandonner à la révolte, sans troubler une loi supérieure aux vulgaires notions du goût, sans que son attentat, en altérant la pu^reté de son ouvrage, en ternisse aussi la beauté. Mainte*nant descendons de ces sphères qu'on pourrait trouver trop hautes pour notre indignité : allons au fait, et, de peur de nous égarer en de trop lointaines perspectives, tenons*- Qous-en à notre siècle.

Ce fut, on Ta dit, un beau moment que cette aurore du Consulat où une société tout entière revenait à la vie au milieu des enivrements de la gloire; et ce n'est pas, noi:[^ le croyons, placer trop bas, trop près de Véteignoir, notre idéal littéraire que d'y chercher des affinités avec cette époque où le cœur de la France battit d'un même élan d'enthousiasme et d'espérance. Le sentiment religieux qui se réveillait alors n'était ni bien profond, ni bien réfléchi et une voix éloquente a pu énumérer, sans parti pris d'optimisme, tout ce qui devait, il y a cinquante ans, accabler les catholiques, tout ce qui doit les rassurer aujourd'hui. Pourtant, par une sorte d'instinctif accord avec les besoins du moment, la

littérature s'y fit chrétienne, ou du moins le christianisme y inspira presque toutes les œuvres qui ont mérité de survivre, et rejeta dans Toubli ou l'abandon les pâles héritiers d'un philosophisme échoué parmi des ruines. Les grands noms de Joseph de Maistre, de Bonaldf

de Chateaubriand, celui deLamenuais, qui vint plus tard et mérita un instant d*être compté dans le groupe glorieux, sont trop présents à toutes les mémoires, trop magniriquement installés au seuil de la littérature du dix-neuvieme siècle, pour qu'il n'y ait pas naïveté ou pléonasme à les redire, et, si nous les répétons ici, c*est afin de rappeler un fait consolant pour les catholiques. De ces quatre hommes illustres, deux sont restés jusqu'au bout ce qu'ils étaient au début, et les persistances de leur génie ont ré* pondu à rimmobilité sereine de leur foi : un troisième, tout en demeurant fidèle aux grandes lignes et même à la pratique deç vérités religieuses, a parfois cédé aux courants de son siècle et s'est surtout préoccupé de Tenvie de n'être ni dépassé ni oublié par la génération nouvelle: le qua« 4rième enfin, livré à tous les emportements révolutionnaires, a fait de sa soutane la robe de Nessus de ses apostasies. 11 semblerait qu'au point de vue purement humain Ja gloire littéraire ait dû être pour chacun d'eux en proportion de sa résistance ou de son obéissance au souffle de son temps; que les deux immobiles défenseurs de la religion et de l'autorité se soient perdus, au bout d'un demisiècle, dans le lointain et l'ombre; que le chevaleresque courtisan de la popularité ait reçu la récompense de ses brillantes faiblesses, et que le prêtre de génie recruté par la révolution ait été jusqu'au bout le maître et l'idole de tous les jeunes esprits. C'est tout le contraii^e : l'in-

génieuse sagesse de M. de Bonald, Tenvergure d'aigle et les accents de prophète du comte de Haistre, vivent d'une vie toujours nouvelle, et paraissent se rapprocher de nous, entrer plus avant dans l'âme de notre siècle à mesure que nos expériences et nos mécomptes leur servent de pièces justificatives; Chateaubriand, resté grand par les côtés où il a persisté, s'est amoindri par tous ceux où il a voulu rajeunir

sa gloire; et la sociétéd'élile, sans accepiioD de culte ou Je croyance, a laissé, avec une pitié méprisante, H. do Inmonnais tomber de chute en chute dans le trou à fumier J13 l'impiété démagogique. Grande le^on, salutaires exetnplo», qui prouvent que la fidélité au bien et au vrai peut ùtre, même pour ce monde, la meilleure coquetlerie du lalum! Hais il y aurait de l'outrecuidance à trop nous aiianlcr dans 1b voisinage de ces noms fameux, et l'ou nous dem;mderait ce qu'il y a de commun entre eux et nous. C'ust d'ailleurs à mi-côte, dans les rapports de la critiinie avec la littérature, que nous voulons surtout chercher no^i^ en* seignements et nos souvenirs. A celle même époqui^ où éclatèrent, comme dos étoiles matinales au milieu du crépuscule voilairien, le Génie du Christianisme, les Soiiras de Saint-Pélersbourg, h Législation primitive, et, un peu plus lard, l'Essai sur l'Indifférence, la critique cliereha aussi à se restaurer ou à se fonder, et l'empressement, le succès, la vogue, furent pour la critique réparatrice. On a fait quelque bruit, dans ces derniers temps, des con- 'templnurs de uos gloires nationales, des iconoclastes qui. - sous prétexte de rétablir les droits de la vérité ouir>^i;iiL', ne craignent pas d'attenter à des noms consacrés par \'adoration populaire. Nous voudrions bien savoir si ces noms sont lieaucoup

plus glorieux, beaucoup plus chers à la littérature que ceux de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Diderot, de d'Alembert et des autres coryphées de l'^ficyclopédie. Or celait justement contre ceux-là que s'exerçait la verve des écrivains à la mode, presque tous groiipeji dans un journal célèbre o£i se sont conlinuées les traditions de beau langage et de supériorité littéraire avec un peu moins de dévouement et de ferveur au service de la vérité. Chaque malin, ces écrivains attaquaient la philosophie irréligieuse et révolutionnaire dans ses plus illustres re-

présentaDts sans que personne criât an scandale ou au sacrilège, sans que cette témérité nuisit à leur influence et les empêchât d'êti^e acceptés par TEurope entière comme les arbitres du goût. Leurs adversaires, les Garât, les Ginguené, les Morellet, consolateurs attardes de cette philosophie douairière, faisaient très-pauvre figure dans la lutte, et n'avaient pas même pour eux ces gros bataillons trop souvent acquis aux flatteurs des mauvais instincts de rhumanité. On sentait que la vie, le public, la raison diipltis fort, étaient du côté des vengeurs des principes monarchiques et chrétiens, longtemps calomniés et méconnus. Et cependant, je le répète, la société qui leur décernait ainsi ses applaudissements et ses préférences n'était pas toute composée, de catholiques bien ardents, et eux-mêmes, on peut le dire à distance, n'étaient ni des docteurs deFËglise pi des hommes de génie. Mais on sortait à peine d'un régime dont le nom symbolique s'est pour jamais incrusté dans le sentiment qu'il a inspiré, et cette terreur, vibrant encore dans les âmes, les disposait à confondre dans une égale rancune tout ^e qui les avait poussées vers ce gouffre où toutes avaient laissé quelque dépouille san-

glante de leurs illusions et de leurs tendresses. Cette philosophie à la fois si destructive et si stérile, cette révolution si radicale et si impuissante, avaient montré Thomme réduit à lui-même dans un état de misère, de crime et de nudité : il ramenait sur sa poitrine les lambeaux de ces croyances, déchirées à tous les angles du chemin qui l'avait conduit des bosquets du paganisme Pompadour aux marches de Téchafaud. La conscience de son néant terrestre l'effrayant et l'exaltant tout ensemble, il relevait ses regards pleins de larmes vers ce ciel qu'on avait tenté de lui fermer. A ces heures-là, Dieu merci ! la société est inflexible pour ses admirations, ses plaisirs^ ses entraîne^

œents de la veille, pourvu qu'elle leur attribue une par dans les périls qu'elle a courus, dans les malheurs qu'elle a soufferts : il en est d'elle comme des habitants d'une ville prise d'assaut ou dévorée par Tincendie, qui donneraient volontiers leurs tableaux de prix, leurs bijoux et leurs meubles pour sauver leur vie,' leur femme eï felirs enfants! Plus de concessionet de complaisance mhvèxxt des talents corrupteurs, des chefs-d'œuvre subversifs,^ tfe^ |>oisons servis dans des coupes d'or ciselé ; plifs d 'acconiB-Sô; déments entre la conscience er le goût : mais là Vérité^ rien que la vérité, avec le danger et la souffrance' potilr commentaires, et, pour conséquence logique, Tiûtôlérance; cette belle et rude intolérance qui, en temps ordinaire, est reprochée k quelques-uns comme une exception Monstrueuse, et qui, à certains moments, devieni la loî générale. Voilà quel fut le secret de cette réaction intellectuelle qui, dans les premières années de ce siècle, dôiina ravàritage, non-seulement du mérite, mais mêipe du siiccês, aux doctrines réparatrices, et consola le christianisme de cette période funeste où' le Père Guénée, quelques prédica* teurs de second ordre et quelques publicistes diffamés avaient

seuls lutté conlfe l'éclajtant triomphe du sophisme et du sarcasme; Sans trop insister sur les causes extérieures ou accessoires de ce changement de fortune, constatons ce que prouvèrent alors soit les grandes célébrités littéraires, soit les travaux de critique accomplis au-dessous de ces grands noms : qu'on a pu avoir du talent, faire de la bonne littérature, être écouté et réussir en prenant parti pour la vérité contre l'erreur, pour le bien conUe b mal.

ÉÈ*:'.'

kVi-,

La phase suivante fut moins favorable, bien qu*inau« gurée par des idées qui semblaient devoir maintenir dans Tart le sentiment et Tesprit chrétiens: la rupture avec les traditions académiques et païennes; le retour au moyen âge, aux origines nationales, au génie qui avait créé nos monuments et nos cathédrales, à ce type reli* gieux et chevaleresque que réveillaient les images du passé. L'illusion fut brillante, mais courte : la poésie s'ar« rêta un moment pour fleurir et rayonner sur ces ruines, et Ton put bientôt comprendre que ce qui avait été le charme des imaginations n'avait pas été la conviction des âmes. U y eut dans le romantisme deux éléments contraires qui devaient nécessairement se combattre, et dont Tun devait détruire l'autre : monarchique et catholique par son point de départ, il était révolutionnaire par son action et son but. Il déchira ses parchemins, qu'il trou* vait trop vieux pour son âge, s'intitula la révolution littéraire, et dut dès lors se perdre dans la révolution politique * : or, comme la révolution c'est le paganisme, comme le paganisme c'est le matérialisme, il en est résulté qu'après quelques années de prestige, de variation et d'avortement, l'école romantique s'est retrouvée en

face de tout ce qu'elle s'était donné pour mission de détruire et de remplacer. De là ses inconséquences, son agitation

* Âi-je besoio de déclarer que je n*cntends pas par ce mot tel ou tel cbaDgement de dynastie, mais cet esprit révolutionnaire qui commence à 89 et ne s'arrête qu'aux négations radicales d'un Max Stirncr ou d'un Proudhon ?

dans le vide, son penchant à intéresser à ses succès les passions démocratiques, ses fastueux programmes aussi vite abandonnés que rédigés, ce je ne sais quoi de violent et de fébrile troublant, même chez les plus illustres, les pures et sereines lignes du heau, et finalement ses transactions humiliantes avec la fantaisie, avec le réalisme, avec l'art pour l'art, avec le mercantilisme littéraire, avec tous ces hochets de Huses aux abois, abusant de tout parce qu'elles ne croient plus à rien. De là aussi cet abaissement graduel, celte échelle descendante, qu'il me serait facile de traduire en noms propres si je ne m'élais imposé la lot d'en être aussi sobre que possible. Plosieurs causes êlraugères b la littérature vinrent encore ajouter à cette triste faillite de l^nt d'emhousiasmes et de promesses. Pendant trente-trob ans, nous avons été trop heureux et trop libres, et notre bonheur nous a aveuglés ^ndani que notre liberté nous égarait. Les civilisations çisives qui ne se croient pas menacées, ou qui du moins se croient assez fortes pour résister aux secousses, trouvent leur péril dans leur sécurité même. D'une part, les enchantements de l'esprit, les fictions du théâtre et du livre, les ivresses du luxe et du bien-être, toutes ces jouissances qui tiennent de si près aux corruptions de notre nature, surexcitent les facultés dangereuses qui exaltent et qui entraînent; de l'autre, te défaut de répression et de contre-poids, cette pointe de licence qui se m£lo vite eux li-

bertés mal comprises, celte faiblesse naturelle aux gens que rien n'inquièle et que tout amuse, endorment les facultés sérieuses et fortes qui avertissent et qui modèrent. Cette tendance fatale, passant de la sociétt' dans la littérature, y donne gain de cause à tout ce qui Halte les passions, à tout ce qui pousse aux révoltes du cœur, de l'imaginatioa et des sens, à tout ce qui prêche

les vohiptés terrestres et fait retomber rame de sonimmortel domaine dans les honteux esclavages de la matière et de la chair. Nous ne prétendons ni refaire, après des plumes meilleures que la nôtre, Thistoire littéraire de cette époque coupée en deux par une révolution que Ton. prit pour mu dénoùment et qui ne fut qu*un prélude, ni réclamer pour notre foi religieuse de beaux talents qui OQmmencèrent par Tinvoquer, mais qui, en définitive, ne lui appartiennent pas. Seulement, nous rentrerons dans notre sujet par deux remarques faites pour nous ras* surer. Parmi les écrivains et les poëtes qui se rattachent à cette phase en partie double, il en est, pour ainsi dire,, de deux filiations, de deux couches différentes : ceux qui datèrent de la Restauration, et se sont continués depuis en des métamorphoses successives dont quelques-unes ne sont pas finies ; et ceux qui débutèrent^ quelques années plus tard, dans un milieu plus orageux et plus émancipé. Les uns reçurent, à leurs débuts, l'empreinte de eet idéal. monai:chique et chrétien qui fut leur inspiration primitive; les autres portèrent dès Tabord la marque de ce mouvement révolutionnaire qui venait de se réveiller sous leurs yeux. Eh bien, les premiers n'ont jamais été plus grands, mieux inspiré», plus admirables, que pendant cette phase rapide où ils sont restés monarchiques et chrétiens : consultez là^dessus, en dehors de tout

parti politique ou religieux, un dilettante littéraire, un sceptique homme d'esprit^ que dis*je? un grammairien scrupuleux et délicat : tous vous diroQt que le déclin des auteurs dont je parle a daté du jour où ils ont cessé d'être fidèles à leurs premières croyances. Les autres, ceux qui se sont trouvés tout de suite de plain-pied avec la révolution renouvelée et envenimée, ont eu un moment de vif éclat jet d'allure. concpiérante; ils nous apportaient, sem-*

bjait'il, d'inépuisables trésors d'ioiaginatioB^ de verve, d'invention, de sentiment, le tout fécondé et agrandi au souffle ardent des libertés nouvelles. Quelques années se sont écoulées, et nous avons eu le singulier spectacle d*une génération tout entière d'écrivains, de poëtes et d'artistes vieillissant avant d'avoir mûri, et passant pres-r que sans transition de la jeunesse à la décrépitude. On eût pu croire que, le champ étant immense, l'espace H*bre, le frein léger ou brisé, une vie bien pleine et bien longue suffirait à peine à dérouler, dans leur variété infinie, ces poëmes, ces hymnes, ces romans de la pasrion affranchie, du génie hors de tutelle, où les mille aspects de rinspiration et de la fantaisie personnelle remplaçaient Taride uniformité de la discipline et de la règle? Point : nous avons vu notre littérature se peupler tout à coup de vieillards de quarante ans, échevelés le matin, chauves le soir, et qui, une fois leur première chanson écrite et leur premier air noté, n'ont jamais su que répéter le même air et la même chanson. Bizarre désastre ! Etrange dissolvant que portent avec eux Tabus des facultés de Tesprit, le goût de la révolte et du désordre, le mépris de toute foi et de toute loi ! Et comment, à vrai dire, en serait-il autrement? Il y a^ entre la création littéraire et la vie même, cette ressemblance que les sentiments désordonnés et coupables y soient condamnés à périr

vite par Texcès, la lassitude et le dégoût, et que les senti» . ments chastes, honnêtes, confondus avec Taccomplissement d'un devoir, y aient le don de s'y retremper sans cesse dans leurs propres sources, de s'y raffermir dans leurs propres forces. Ce n'est pas, comme on l'a trop dit, la passion qui est durable et variée; ce n*est pas le devoir qui est passager ou monotone. Purement humaine, isolant l'humanité de ses origines et de ses fins supérieures.

le passion participe à sa brièveté et à ses misères; elle

tourne comme elle dans un cercle élroil où tout se rossemble, illusion, transports, mécompte, fatigue et néant, où le retour des mSmes causes ramène les mfimes effets, et où l'homme, ce grand vengeur de tout ce qu'il brise et outrage, acbève incessamment son œuvre destructive par la destruction mËme de cette leuvre. Les affections pures et vraies, au contraire, ont à la fois la variété el la durée : la variété, parce que rien n'est intarissable comme les luttes, les sacrifices, les trésors de joie et de douleur enfermés dans les replis d'un cœur aimant et d'une conscience droite; la durée, parce que l'âme qu'elles remplissent et Dieu qui les approuve leur communiquent quelque cbose de leur immortalité. Voilà pourquoi nous rencontrons dans le monde des personnes déjà avancées en âge qui ont encore, sous leurs cheveui blancs, toute leur vivacité, toute leur fraîcheur de dévouement et d'amitié, parce qu'elles ne se sont ni desséchées à des llammes stériles, ni prodiguées à des objets indignes d'elles, et qu'elles sont récompensées de leur sobriété de cœur en le conservant toujours jeune. Si l'on nous accorde que la bonne littérature est celle qui reflète le mieux le monde intérieur et les phénomènes de l'âme, comment ce qui est vrai dans le monde ne serait-il pas vrai dans

les livres? Ah ! ne laissons ni renier ni prescrire ce glorieux privilège du bien ! 11 est temps d'en finir avec ce système pervers (jui n'admet de poésie, d'émotion, de feu, d'éloquence, de richesse d'imagination et d'amour qu'en dehors des desseins de Dieu el de l'ordre des sociétés; nour qui rien n'est beau, n'est grand, n'est passionné, s'il n'y sent le goût de la désobéissance et la saveur du fruit défendu. — « Un Juif n'a-t-il pas des piedsî n'a-t-il pas des mainsî s s'écrie le Sbylok de Sliakspeare. Que de fois, ea

présence de ce système, de sa propagande meurtrière et de la littérature gangrenée qu'elle nous donnait, n'avonsnous pas eu envie de nous écrier : On chrétien n'a-t-il pas un cœur? nVt-il pas une âme? n'a-t-il pas des larmes? le croyez-vous aveugle et sourd, insensible et glacé? Croyez-vous que ce qui vous émeut le laisse froid, que ce qui vous agite se brise contre son cilice, qu'il suffised*aller ^ à la messe pour se fermer à tout enthousiasme, à toute lendresse, à tout rayon, à toute beauté? Depuis quel temps les délicatesses de sentiment, les chefs-d'œuvre de Tesprit, les merveilles de Tart, sont-ils devenus le monopole de ceux qui ont arraché Dieu de leur âme, le devoir de leur vie et la religion de leur œuvre? Est-ce depuis Gerson et sainte Thérèse? depuis Corneille et Bossuet? depuis Fra Angelico et Paléstrina? Non, mille fois non ; il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de ces catégories, de ces exclusions où se complaît votre orgueil, et vous êtes très-souvent la preuve qu'on n'a pas besoin de ne pas avoir de foi pour ne pas avoir de génie. Ce qui, chez vous, n'est qu'un capricieux élan sur une table rase, s'appuie et s'agrandit dans les âmes chrétiennes de l'idée de lutte et de sacrifice; ce qui, chez vous, passe comme un torrent mêlé de fange et de gravier, est chez elles une eau limpide et profonde où tout se féconde et se purifie ; ce qui, chez vous, est une flamme stérile, ne laissant sur son passage que

des débris calcinés, est en elles un pur foyer répandant au dehors la chaleur et la clarté. Gardez vos chefsd'œuvre, nous avons les nôtres, et peut-être, en les comparant, une critique impartiale ne vous donnerait-elle pas Favantage !

Tout cela est vrai, tout cela aujourd'hui recommence à se dégager du fond de nos expériences et de nos tristesses \. mais tout cela, il faut bien en convenir, s'était

fort obscurci pendant ces. années d'ivresse et de sarexcitdjtion littéraire où il semblait que tout allât pour le mieux dans le meilleur des mondes, si, cbaqu^ matin, une dose énorme d'inventions, d'émotions et de paradoxes, de piment et d'alcool romanesque et poétique, était administrée par les maîtres du genre à un public émerveillé. 11 y eut un moment où cette littérature, exallée, aveuglée, hallucinée par ses prospérités factices, ressembla à ces parvenus qui, dans le vertige de leur^ subite opulence, crèvent leurs chevaux, démolissent leurs maisons et jettent leur argenterie par la fenêtre pour prouver aux autres et se prouver à eux-mêmes qu'ils sont riches. Mais, en évoquant ce souvenir, n'oublions pas de le ranger parmi nos mofjrens de défense : n'oublions pas que cette crise, afOigéante pour la religion et la morale, fut accablante pour Tart et le goût, que les esprits délicats en souffrirent non moins que les âmes pieuses, et que Tépoque des plus gros blasphèmes et des plus grosses immoralités en litté^ rature fut aussi Tépoque des plus gros solécismes.

En présence de cette situation, que faisait la critique? Elle ne restait pas tout à fait indifférente; mais ses alarmes et ses résistances se renfermèrent en général dans un cercle étroit, égoïste,

personnel, où rien n'allait au cœur même de la question, à l'origine du mal, ^ la nature et à l'imminence du danger. Ses organes les plus accrédité^ se contentèrent de casser tout doucettement, à petits coups de leur marteau de poche, les statues qu'ils avaient élevées dans des temps plus heureux et plus cré* dules, ou bien, plus inconséquent^ encore en leur appa* rente gravité, ils dénoncèrent comme la cause de tous ces débordements littéraires la tendance de quelques talents illustres à matérialiser l'art par le culte exclusif de la ioime, du costume et de la ciselure. De religion, pas un

mot; de marale, très-peu ; de ce que devait infiltrer à la longue dans la société et dans la famille cette périodicité d'immondices» de tou(ce qui devait en résulter delà part des masses aux dépens des classes bourgeoises dans le cas possible d'une catastrophe politique, presque rien. Et si quelqu'un, touchant à ces cordes, demandait tristement^ par où peut finir une génération a qui Ton apprend à mépriser Dieu, à déplacer Tidée du bien et du mal, à chercher dans le vice ses types de grandeur et d'héroïsme, il n'y avait pas assez de huées pour ce prophète de malheur: d'où venait-il? Du fond de quel couvent ou de quel séminaire s'exhalait cette prédiction sinistre? Dans quelle eau bénite noircie à la fumée des ^encensoirs avait-il trempé sa plume? Et quelle sombre folie de venir ainsi troubler le repos, les joies, les fêtes des spirituels et des heureux! ou plutôt on ne se donnait pas même la peine de l'injurier ou de lui répondre : on passait outre en haussant les épaules, et la voix criait dans le désert; ce qui était arrivé déjà à d'autres prophètes, aussi véridiques et aussi mal écoutés.

C'est au milieu de ce mélange de sécurité trompeuse où Ton n'osait pas trop appuyer, de désordre inouï dont on commençait à rougir, et d'anxiété vague que Ton ne voulait pas avouer, que la société, la littérature et la critique furent surprises par la Révolution de février.

Dans eette période qui finissait et où Athènes s'était un peu trop changée en Gapoue, le dilettantisme, le goût» le «ouci des périls courus par Botre belle langue» avaient

■A tP" '.,■•'

voulu combattre seuls contre la mauvaise littérature, et comme ce n^élaient pas là des forces assez vitales, des raisons assez éloquentes pour le grand nombre, elles avaient été vaincues. En un jour, tout changea. Bien que nos nouveaux républicains ne fussent pas encore des Danton et des Robespierre, il suffisait qu*on leur supposât Tenvie de le devenir, il suffisait d'une ombre, d'une image, d*un fantôme de ce passé, pour qu*à Tinstant les graves pensées rentrassent dans les 5mes, et pour que la société prît très au sérieux, presqu'au tragique, ee qui lui semblait la veille crainte absurde, scrupule excessif ou rigorisme ridicule. Elle se trouvait, en bien des points, dans une situation analogue h celle qui avait marqué le commencement du siècle. Crimes, douleurs, collisions sanglantes, bouleversements, misères, n'étaient pas, il est vrai, derrière elle, mais devant elle: à Tétat de souvenirs, mais de pressentiments ou d'inquiétudes. Or il y a, dans la possibilité d'un malheur à venir, quelque chose de moins concluant sans doute que dans la certitude d'un malheur accompli ; et pourtant l'homme qui craint est peut-être encore

plus sévère que Thomme qui pleure pour tout ce qui assume a ses yeux ia responsabilité de ses craintes ; il est eiicore plus porté à sortir de son fonds, comme dit Bossuet, à élever sa pensée vers la mystérieuse puissance qui peut le secourir et le sauver, et, s'il le faut, à lui offrir en sacrifice tout ce qui faisait le charme, l'amusement coupable ou futile de ses jours de sécurité. Le cœur humain mêlant toujours un peu d'égoïsme à ses sentiments les plus sincères, il y a bien plus d'élan et de ferveur dans la prière, dans l'aspiration religieuse de celui qui a peur, mais espère encore, que de celui qui, sortant d'une calamité ou d'une crise, peut s'en croire quitte et 36 borne à demander à Dieu de lui en épargner dd

nouvelles. On le voit, jamais circonstances ne furent plus favorables ni dispositions meilleures pour une grande épuration intellectuelle et littéraire; et si, pendant ces rapides et brûlantes semaines, la littérature chrétienne avait pu obtenir une audience de tous ces esprits absorbés par rimminence du danger et le soin de leur défense, s'il était d'usage, dans les lettres comme dans le commerce, de souscrire des engagements qui nous forcent, plus tard» à faire honneur à notre signature, que de noms, aujourd'hui revenus à l'indifférence méticuleuse et au scepticisme poli, auraient signé des condamnations et des anathèmes contre tout livre prévenu d'avoir contribué pour sa part à la détresse générale! que de mains, rivales de celles du curé et de la nièce de don Quichotte, auraient jeté au feu ces romans de chevalerie de la bourgeoisie imprévoyante, devenus les catéchismes de la démocratie déchaînée ! Les plus rigides, en ces instants, les plus féroces, ce ne sont pas les chrétiens de la veille, ceux qui n*ont pas attendu la catastrophe pour déplorer le triomphe de la licence et

de l'anarchie littéraires : ceux-là n'ont rien à changer^ dans les jours mauvais, à leurs opinions dos temps paisibles; ils n'ont pas besoin qu'on les effraye pour savoir ce qu'ils doivent haïr ou aimer, réprouver ou croire; mais ceux qui sont réveillés en sursaut au milieu des rêves dorés d'une conscience accommodante, et qui voient s'achever dans la rue, sous une forme brutale, le(ir jolie lecture du matin, ceux-là sont implacables, et s'il s'y joint pour eux un intérêt de boutique compromis ou menacé, ils ressusciteraient volontiers Laubardemont ou Torquemada pour les enrôler au service de leurs ressentiments, de leurs frayeurs et de leurs colères. Combien n'en avons-nous pas vu, à cette époque, de ces hommes qui maintenant pensent, comme Sga-

narelle, que tout soit perdu si Ton penche un peu trop du côté de la foi, et qui alors eussent immolé sans pitié, sur l'autel du Dieu inconnu, et cette raison, et cet art, et cette imagination, et celte poésie, et cette fantaisie, modulées sur Tair ûesGirondins ou de la Marseillaise! Nous n'attachons pas plus d'importance qu'elle n'en mérite à cette ébullition d'orthodoxie et de rigorisme, amenée par des causes trop humaines et trop passagères pour laisser dans les esprits une trace bien profonde. Mais au point de vue où nous nous plaçons, il nous suffit qu'elle ait existé, ne fût-ce qu'un jour ou une heure : il nous suffit qu*il y ait eu un moment, dans la vie littéraire de notre siècle, où les délicatesses et les scrupules du petit nombre soient devenus le sentiment universel, où, avec des motifs moins sacrés et moins solides, les Athéniens les plus amoureux de bel-esprit, les chercheurs les plus raffinés des élégances et des plaisirs de la pensée, aient été exaclemefiit, en littérature, du même avis que les plus austères et les plus fervents catholiques.

Ce moment passé, les plus urgents périls conjurés ou ajournés, le calme rétabli à la surface, que fit la critique? Sa tâche était belle et pouvait être décisive : il ne s'agissait pas d'abuser de ses avantages, de pousser cette réaction jusqu'à l'extrême et de donner le signal d'une Saint- Barthélémy littéraire : non; les violences réussissent rarement; rarement elles fondent quelque chose de durable, surtout auprès de cet enfant gâté qu'on appelle l'esprit français, qui veut bien briser ses jouets, mais qui ne veut pas qu'on les lui brisé. Il s'agissait simplement de préciser la situation, de remonter résolument aux origines et aux causes, et de démontrer que, dans l'art comme dans la politique, ce qui ne semblait qu'un accident étai une conséquence. II fallait prendre, un à un, les divers

courants où s^étaient empoisonnées lés intelligences modernes, et faire- voir quelles en avaient été les sources et comment le poison, mieux caché dans ces sources, y avait été tout aussi mortel. La société s'effrayait de ces sauvages doctrines qui installaient sur une ruine universelle Tapothéose du moi substitué tour à tour à Dieu, au devoir envers ses semblables, à l'amour de la patrie et même au culte de Thumanitë : il fallait lui demander si, avant d*en arriver là, on n'avait point passé par tous les degrés d'un individualisme superbe, et si l'abandon d'une religion qui seule a le secret du dévouement et la vertu du sacrifice, ne devait pas infailliblement conduire Thomme à se préférer à tout et à chercher l'assouvissement de son orgueil ou de ses désirs sur les débris de Tunivers. La société frissonnait à ces cris de la chair révoltée, de la pauvreté furieuse réclamant sa part de jouissances immédiates et de voluptés terrestres, fût-ce en dévorant tout ce qui la séparait des visibles objets de sa convoitise : il fallait lui demander si, en dépeuplant le ciel, en égarant les âmes

dans la décevante chimère des systèmes philosophiques ou en les rejetant vers la terre et vers la fange, on ne les avait pas condamnées ou à se débattre dans la haine et dans le désespoir ou à vouloir à tout prix leur somme de bien-être et de bonheur ici-bas. Le monde spirituel et lettré s'irritait de ces détestables peintures, bù, par un perpétuel travestissement des caractères et des rôles, le vice prenait la place de la vertu et la vertu celle du-vice, où l'hommage était pour la courtisane, le vagabond, l'histrion, le repris de justice, Tinsulle pour le magistrat, le prêtre, la patricienne et l'honnête femme : il fallait lui demander s'il n'avait pas, chez des talents plus illustres et dans des œuvres plus littéraires, encouragé et flatté cette même antithèse, applaudi à des poëmes, à

des romans où la passion n'était glorifiée, n'était présentée comme possible qu'avec un inévitable cortège de dérèglements, où elle devenait, non pas seulement une exception brillante justifiée par ses emportements et ses ardeurs, mais une protestation systématique contre {'ensemble des lois sociales. Ce même monde s'attristait de voir des écrivains qu'il avait aimés et dont les débuts avaient paru pleins de promesses, s'étioler, s'appauvrir et révéler leur déc;)dence précoce soit par une sorte de langueur, soit par des fantaisies puériles autour d'une idée toujours la même, soit — indice pire encore I — par des excès de production hâtive, insensée, se pavanant sur des tréteaux au bruit des grosses caisses et des fanfares : il fallait lui demander si, en retirant à la littérature son âme, on ne faisait pas d'elle ce que Ton ferait d'un homme à qui Ton persuaderait qu'il n'a qu'un corps; si on ne la réduisait pas à se replier sur elle-même, et là, dans une sphère étroite et bornée, sans horizon, sans air, loin de son but inspirateur et suprême, à se morceler, à s'émietter, à se perdre en de petites recherches de détiail, en de petites coquetteries de

forme, jusqu'à ce que, le souffle et la vie lui manquant, elle tombe sur son lit de fleurs artificielles et y meure d'inanition ou d'apoplexie. Il fallait, en un mot, proclamer le spiritualisme chrétien dans l'art comme le seul spécifique assez puissant pour le guérir de son mal, comme la seule piscine assez profonde pour le laver de ses souillures. Ce ne devait pas être, bien entendu, ce christianisme sentimental et vaporeux, cette religiosité vague et flottante sur laquelle on s'était déjà mépris une fois, qui s'était transmise de René à l'amant d'£lvire, et qui, enjolivée comme une mode ou comme une curiosité d'archaïsme, avait énervé la religion dans les âmes, la préparant à subir, par altérations insensibles,

tout ce qui allait essayer plus tard de se substituer à son culte, à ses dogmes et à sa morale. Ce ne devrait pas être non plus :3 que j'appellerai volontiers une conversion de circoïâiance ou d'urgence, in extremis, suspendue dans le vide, portant le 24 février pour étiquette, ne s*appuyant que sur le sentiment le moins honorable et le plus ingrat de notre triste humanité, la peur, et se composant du désir d'échapper au danger, de la rancune contre ses causes, et de Tévidence du néant des espérances et des sagesses humaines. C'était là le texte, le point de départ, Toccasion à saisir pour rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et pour forcer le fier Sicambre, — qui n'était pas fier du tout dans ce moment-là, — à adorer ce qu'il avait brûlé, et à brûler ce qu il avait adoré. Partie de ce point et maîtresse de la position, la critique avait devant elle un champ immense : elle avait à enraciner ces nouvelles semences de fécondité et de vie, non pas à cette surface frémissante de la société ébranlée, mais dans son cœur, dans ses entrailles, à ces profondeurs où retombent goutte à goutte, comme en un mystérieux réservoir, les afflictions et les larmes : elle avait à s'emparer de toutes les questions qui dominent la littérature et

l'histoire, à les soumettre à une révision inflexible, à les renouer à l'endroit même où le fil de la tradition s'était brisé, où la vérité avait été obscurcie par les préjugés, k haine, la passion, la sottise, l'esprit de parti. Chaque œuvre, chaque livre, chaque incident littéraire, au lieu de ne lui suggérer qu'une analyse goguenarde, noyée dans un style miroi- *tant, lui ouvraient de larges et riches perspectives sur des sujets toujours étroitement liés aux problèmes de la destinée humaine; et, si Ton eût accusé ses solutions d'être trop rigoureuses, ses conclusions d'être trop chrétiennes, si on lui eût dit que la littérature n'était plus possible à

qui asservit rimaginalion et Tart à de trop austères disciplines, elle eût pu répondre que Tart est bien plus grand par les freins qu'il s'impose que par les licences qu'il se donne, et qu'après tout, de saint François de Sales à Joseph de Maistre et du P. Malebranche au P. Lacordaire, ralliance du christianisme et des lettres n'a pas trop porté malheur à la langue française !

Hélas! il y a presque de la malice à indiquer ainsi à la critique le parti qu'elle pouvait tirer des circonstances, quand on songe à ce qu'elle en a fait. Sitôt que le bruit de la rue et le trouble des esprits s'est un peu calmé, elle est rentrée en fonctions, et nous l'avons vue reprendre son discours au point où elle l'avait laissé. Que dis-jeî C'est le moment qu'elle a choisi pour pratiquer et mettre en lumière le principe delà neutralité. On sortait à peine d'une secousse terrible qui pouvait, à chaque instant, se renouveler et s'aggraver. Tout ce qu'il y avait encore d'énergique, de viril, de passionné dans les cœurs, se réveillait, se réchauffait au feu de la lutte, et marchait au secours d'une société éperdue. Tout s'agitait, se heurtait, s'escrimait dans celle mêlée formidable d'où partait, de temps à autre, un cri de rage ou d'épouvante, où chaque

vérité pouvait être le salut, chaque sophisme la perte, chaque blessure l'agonie. Elle, avec un sang-froid stoïque, butinait à travers les salons et les boudoirs littéraires du dix-huitième siècle, coquetait avec ces pastels galants de l'athéisme en falbalas, et se déclarait contente si elle réussissait à ranimer ces yeux éteints et ces joues pâlies sur ces ivoires décolorées. Ceci n'était rien encore. On conçoit, à la rigueur, que des talents fins, ingénieux, délicats, peu charmés de tous ces gros rouages qui grincent et crient sous des mains révolutionnaires, se détournent de l'arène bruvante et se consolent des brutalités du nouveau

régime aveeles gracieuses images de Tancien. On comprend celte spirituelle gageure du dilettantisme et de Tatticisme s'obstinant au jabot de dentelles, à rœil de poudre et au carlin, pendant que la carmagnole cherche à percer sous la blouse. Ce qui est plus étrange, c*est la neutralité appliquée aux œuvres contemporaines, c'est Timmobilisme dû critique n'ayant pas Tair de se douter de ce qui se passe au dehors, des bouleversements accomplis, des menaces persistantes, des anxiétés de ceux-ci, des espérances de ceux-là, des nouveaux devoirs créés à F écrivain par une situation pareille, et répétant, dans les mêmes termes, sur le même ton, ses mêmes jugements à propos des mêmes hommes; époussetant, rangeant, classant, groupant, étiquetant ses auteurs, comme un préposé aux figures de Curtius qui recommence, chaque lendemain, ses exhi* bitions de la veifle, sans varier d'une syllabe ou d'un geste ; discutant gravement les beautés d'un roman immoral, comme s'il s'agissait de Héro et de Léandre, de Théagène et de Chariclée; comparant à la loupe le^ mérites respectifs de deux chansons libertines, comme si un honnête homme ne pouvait s'endormir avant de savoir laquelle est poétiquement la meilleure : tel enfin qu'on se demande si l'on ft affaire

à un écrivain ou à un géologue, à de la critique ou à delà pétrification littéraire. Cette critique fossile nous réservait encore une autre surprise. A cette olympienne sérénité que ne sauraient atteindre les malheurs et les inquiétudes des hommes, elle a ajouté la prétention singulière de réagir contre l'art matérialiste, de prêcher à la littérature le retour vers l'idéal, vers la pensée, l'abandon du luxe ruineux de forme et de vêtement sous lequel l'âme avait disparu. Il est vrai qu'à son point de vue la question s'amincissait de manière à ne pas troubler sa quiétude. Il suffisait de déclarer qu'à Tavenir on serait

tenu de peindre des personnages en chair et en os, et non plus des mannequins surchargés de beaux costumes, de ne plus préférer le mot à Tidée et la phrase au sentiment; moyennant quoi, la littérature était sauve, la matière vaincue, et Tâme réintégrée dans tous ses droits. Ainsi, d'un côté, le règne de Fâme proclamé comme nécessaire à la régénération des lettres; deTautre, un mutisme absolu, refusant de prendre parti en tout ce qui touche à la religion, à la philosophie, à la morale, c'est-à-dire désarmant d'avance Tâme, la livrant d'avance aux puissances contraires qui Font déjà humiliée et abaissée dans la société et dans Tart. D'iin côté, un appel à ces facultés qui ne sauraient rester indifférentes entre le bien et le mal, la vérité et le mensonge, la passion et le devoir, le cri des sens et le cri de la conscience; de l'autre, une obstination incroyable à juger, vingt-cinq ans de suite, les ouvrages de Tesprit en dehors de ces notions mêmes qui sont le but, l'emploi, la vie de ces facultés : en un mot, et l'on ne saurait assez le redire, le spiritualisme en littérature s'appuyant sur la neutralité!...

La neutralité! est-elle possible? et n'est-ce pas déjà y manquer que d'y prétendre? Rien n'est neutre en ce monde, excepté vous; le jour n'est pas neutre envers la nuit; la vie n'est pas neutre envers la mort. Dans le monde physique comme dans le domaine de la pensée, c'est une loi de notre nature que rien n'y puisse rester immobile, que tout se rapproche ou s'éloigne incessamment d'un des deux principes qui se disputent les corps et les âmes; c'est la plus évidente, la plus élémentaire des lois morales, que toute doctrine qui ne tient pas compte du mal et du bien tourne, par cela même, au profit du mal, parce que le bien, chez l'homme, est un perpétuel effort, et que rinertie est déjà la destruction et le ravage. Mainte-

naot, tranâporiei celte doctrine dans la lîltërature ei dans la critique: n'y cherchez rien, n'y demandez rien en dehors de la question du goût et du talent littéraire : réussissez à tous abstraire, à vous isoler de votre temps, des inquiétudes publiques, des causes et des symptômes, des leçons renfermées dans chacune de nos catastrophes, croyez-vous que vous serez neutre} Non : la volonté, la conscience, la foi-, l'idée de combat et d'effort se trouvant amorties, annulées par votre indifférence, l'âme n'ayant plus rien à faire de son empire et de soi-même cédera peu à peu et s'affaissera devant tout ee qui l'affaiblit, l'égaré, la déprave ou la souille; et, comme tout cela c'est la matière sous des noms plus ou moins grossiers ou plus ou moins superbes, le matérialisme que vous chassez de l'art par une porte y rentrera par l'autre : vous ne voulez pas qu'il domine les parties inférieures et techniques de U littérature, l'expression, le style, la phrase, la mise en Bcéne, la forme, le jeu des caractères et des personnages, et vous lui abandonnez les parties supérieures et idéales, la pensée, la direction morale, les sources mêmes de l'inspiration. Ne

voyez-vous pas que, pour occuper toute la maison, il n'aura qu'à descendre un étage î Décidez-vous rjonc : si vous avez le goût du mal, ajez-en l'audace; si vous avez le gcût du bien, ayez-en le courage : mais non, vous ne vous déciderez pas; vous ne le pouvez pas; votre neutralité a un nom que lui ont décerné à l'envi tous vos contemporains : elle s'appelle l'impuissance.

Voilà la situation : ici une société qui s'effraye vile, qui se rassure plus vite encore, qui, une fois rassurée, sa reàche des intolérances que lui avaient dictées ses frayeurs, et traiterait volontiers, à son tour, de fanatiques et d'énergumènes ceux qui, l'ayant prise au mot quand ell& avait peur, ne erofent pas devoir changer d'avis quand elle s'est

sa câusëriëb littéraires.

. iranquilliséa: là, une critique u'^yaot pas voulu eompren* f]rB l'admirable position qui lui était faite, trop engagée peut-être avec les idées et les hommes pour avoir le droit de démolir ou d'édifier en se rétractant, et, à peu d*e£cep^ lions près, psant de la facilité de ses lecteurs à oublier les sévérités de leur temps d'alarmes pour éviter de conclure, échapper aux questions vitales, émigrer auprès des morts, 'ou revendiquer un spiritualisme dérisoire, réduit à un dé* tail de forme et de surface littéraire : au milieu, la littér rature produisant encore ci et là de belles œuvres, élevant et épuisant en quelques années rapides de jeunes et aima-* blés talents, mais, en définitive, faute de direction et de but, dans ce va-et-vient d'opinions, de doctrines et de goftts qui la livre à tous les doutes, à tous les paradoices, à tous les caprices du $ens individuel, perdant peu à peu ses éléments de force, de grandeur, d'élévation morale, (}'air vivifiant et salubre, perdant son âme comme la perdent les hommes quand ils tachent ou dé-

chirent le jbiason de leur céleste origine, comme la perdent les so* «iétés quand elles ne se passionnent plus que pour les iniéréts matériels et les joies de la terre* Eh bien, dans ces nouvelles Causeries comme dans les autres, nous demandons à nos lecteurs de nous accorder deux choses sans lesquelles la critique nous parait désormais condamnée à une ingénieuse et brillante stérilité : la première, qu'il n*y ait pas, qu'il ne puisse pas y avoir malentendu et méprise sur le vrai sens du spiritualisme appliqué à la littérature; que ce spiritualisme ne se borne pas à Textérieur, à la réforme puérile de tel ou tel défaut apparent de l'art moderne, mais qu'il en ressaisisse toutes les branches, qu'il en retrempe toutes les racines, qu'il restitue aux lettres ce qui est a la fois leur principe et leur but, Dieu, ,1a vérité, le bien, Tftnie humaine à affermir çt à diriger:

la seconde, c'est qu'il nous soit permis de ne pas rester neutre, et de ji/^er toujours les ouvrages de l'esprit, comme tout le monde, même les indifférents et les sceptiques, le£ a jugés et les jugerait encore aux heures de péril et d'épouvante. Nous respectons trop les œuvres de la pensée et de l'intelligence pour ne pas les rattacher sans cesse à un ordre supérieur, immortel; divin, où le doute n'est pas possible, où l'indifférence est funeste, où la neutralité est coupable. Nous honorons trop la vérité, religieuse, morale ou littéraire, pour admettre qu'elle puisse ressembler à la justice dont parle Pascal, et se faire rigide ou accommodante suivant que l'atmosphère publique est à la tempête ou au calme. Nous avons une idée trop haute de la loyauté, de la noblesse, de la fermeté de l'esprit fran^ çais, pour croire qu'il divise ses indulgences et ses rigueurs par compartiments et par tiroirs, ouvrant les uns quand il tremble et les autres quand il respire. Nous estimons trop la mission et le rôle de la critique pour l'assujettir à ces

alternatives, pour la faire dépendre des agitations ou du silence de la rue, pour lui permettre de regarder à son baromètre avant de condamner ou d'amnistier un mauvais livre, poux ne pas demander à ses enseignements un plan général, un ^ ensemble &ù. tout s'accorde et concoure au même but, le triomphe' du vrai, du beau et du bien. Là est le salut, l'avenir, la réparation sociale et morale de la littérature française : elle sera restaurée et sauvée le jour pu écrivains et lecteurs s'entendront parfaitement sur tout ce que contient, sur tout ce qu'exige le spiritualisme dans i'art; le jour où ils voudront avoir les bénéfices de la peur sans en avoir les humiliations et les angoisses.

M. DE BÂIZAG

î#Ai

Il y a des admirations qui égarent les littératures; il y en a qui les abaissent; et, si je connaissais un mot plus sévère, je l'appliquerais aux apothéoses insensées que Ton décerne depuis quelques années à H. de Balzac. Le contraste de ces enthousiasmes avec les innombrables insultes qu'il eut \ subir de son vivant ne ressemble en rien à ces justices tardives que troublent ou suspendent les passions contemporaines, et qui, pour fixer la place du génie ou de la vertu, ont besoin du calme et de la sérénité des tombeaux. Cette réaction violente qui déifie aujourd'hui M. de Balzac n'est que le triomphe de tous les instincts sensuels» de toutes les mauvaises tendances de la littérature, se reconnaissant et se glorifiant dans un homme qui leur prête l'autorité de son talent et de son nom. Pendant sa vie, M. de Balzac déconcertait l'admiration par ses étrangetés voisines de la folie, par son personnalisme grotesque;^

I ... .' .i "..^sCa

à^Mi

par sa vanité d'enfant terrible, par ses manies de papier timbré, par ces mille détails ridicules ou hasardeux que racantaient ses amis ou ses ennemis d'alors, qu'ils racon- -^

lent encore si on les interroge séparément, mais qui, de loin, pieusement recueillis par ses dévots et ses fidèles, ne sont plus que des originalités d'artiste, de précieuses arabesques enroulées autour de sa légende. Il réveillait à chaque instant et provoquait la colère ou Tinvective par son dédain pour les opinions dominantes, son mépris pour les journaux, ses haines contre les journalistes, ses boutades de grand seigneur, ses prétentions au blason, aux parchemins, au maréchalat littéraire, les tracasseries sans fin qu'il traînait à sa suite, et jusque par ce renom d'absolutiste dont nous l'aurions dispensé bien volontiers. Mort, il donne à tous ces petits bohèmes, à tous ces réalistes avortés qui pullulent et grouillent dans les bas-fonds de la littérature, l'ineffable joie d'avoir un ancêtre et de vanter, en l'exaltant, des qualités qu'ils auront peut-être un jour et des vices qu'ils ont déjà. Il est pour eux ce qu'était la jaunisse de Diogène Laërce pour ses disciples, un prétexte à se rendre jaunes en avalant du cumin : il prouve à leur profit qu'on peut se jouer froidement de tout sentiment moral, se complaire dans tout ce qui ravale et salit la nature humaine, caresser la matière dans toutes ses suggestiens fangeuses, changer le monde et le roman qui la reflète en bourbier, en égout, et le fouiller sans cesse, et en aspirer les miasmes, et s'y plonger avec délices, et qu'on peut avec tout cela être un puissant

inventeur et un conteur éminent ; chose que ces messieurs ne seraient pas fâchés de persuader aux autres, ne fût-ce que pour y croire eux-mêmes, et dont on douterait toujours si l'on se bornait à leurs ouvrages. Voilà toute l'histoire de cette réaction absurde dont M. de PaUaç recueillçles |)énéfices;

distraction singulière de ceux qui, après l'avoir injurié, le divinisent! Car enfin ce sont les mêmes hommes: on n'a pas vu naître une nouvelle génération littéraire le jour même où M. de Balzac est mort. Lui prodiguer un tel encens après de telles attaques, c'est avouer ou que l'on a été bien dominé par des haines personnelles, ou que Ton est entraîné par un engouement bien irréfléchi ; c'est faire bien bon marché ou de sa conècience d'hier ou de son goût d'aujourd'hui; et nous commettrions à notre tour une lourde méprise si nous acceptions comme une revanche de la vérité et de l'équité, comme une réparation posthume et suprême, ce pourvoi des exagérations du lendemain contre les exagérations de la veille, destiné, Dieu merci I à être rejeté tôt ou tard et mis à néant par la postérité véritable.

Quoi qu'il en soit, l'apothéose existe et se prolonge, c'est incontestable. Comme les empereurs romains, auxquels fait songer d'ailleurs sa littérature, M. de Balzac a pu dire en mourant : a Je sens que je deviens dieu I » On ne peut ouvrir une Revue ou un journal sans y retrouver les titres de Tauteur de Vautrin et des Parents pauvres à la vénération et à la reconnaissance publiques. De nouveaux riches d'argent et d'esprit inaugurent leur rôle de Mécènes en proposant des prix et des primes à qui étudiera le mieux, c'est-à-dire louera le plus M. de Balzac. La Société des gens de lettres, à qui il causa jadis tant de soucis, Padopte comme le premier héros de son histoire, le plus grand saint de son mar-

tyrologe. Des écrivains de talent se font ses biographes, ses scoliastes, — que dis-je? ses hagiographes et ses légendaires. Les affections, les souvenirs, les Mémoires de famille, toujours respectables et sacrés, no manquent pas de donner la réplique à ce pieux concert, et s'arrangent si bien dans leurs fraternelles confidences»

que quiconque essayerait de percer cette auréole ihtime, ce nimbe domestique, passerait pour un sacrilège. La foi en Balzac, le culte de Balzac, le fétichisme-Balzac, voilà, pour le moment, V alpha et Yômega de tout début littéraire, la preuve péremptoire d'une vocation d'artiste, d'inventeur, de fantaisiste, de réaliste et de poëte, qui donne le droit de regarder de haut le bourgeois, la grammaire et l'orthographe. On traite l'illustre romancier comme certaines académies italiennes ont traité l'auteur de la Divine Comédie : il y a bien une comédie dans tout cela, mais elle n'est pas divine, et Balzac semble avoir songé à ses adorateurs lorsqu'il a modestement intitulé son œuvre : la Comédie humaine.

Eh bien, nous voudrions aujourd'hui, non pas lutter contre ces adorations fanatiques — que peut le grain de sable contre le torrent? — mais protester, dans l'intérêt même de la littérature, contre un entraînement qui ne peut qu'achever sa décadence, étouffer tout ce qui lui reste d'aspirations honnêtes et élevées, et abaisser d'un degré encore le niveau déjà si bas de l'imagination et de l'art modernes. Nous voudrions discuter sérieusement et franchement M. de Balzac, non pas, bien entendu, dans sa vie et dans* sa personne, que nous n'avons jamais connues que par de vagues échos, mais dans ses ouvrages, et surtout dans l'atmosphère, dans la température que supposa l'éclosion de pareils livres; dans les penchants qui s'y manifestent, les leçons qui s'y

produisent, les modèles qui s'y proposent, les conséquences qui en doivent sortir, et les impressions qui en restent aux esprits de bonne foi. Nous voudrions enfin, non pas démolir, incendier, blasphémer M. de Balzac, tentative où l'on pourrait voir une vanité mille fois plus bouffonne que les siennes, mais simplement faire un pas dans le temple, découvrir l'homme

fous le dieu, el chercher s'il n'y aurait pas un monstre

dans le sanctuaire et un cloaque sous les dalles.

Ici un obstacle se présente a nous tout d'abord : ce qu'il s'as(\l surtout de démontrer, c'est l'immoralité et le genre d'immoralité des ouvrages de H. de Balzac; el comment prouver, comment citer, ou même indiquer, lorsque parfoisile titre même éveille d'impures images? Comment donner une idée, même vague et lointaine, de cet amas d'immondicesàdesLecleurs, à des lectrices, que leurs habitudes el lours goûts mainlteonent dans de chastes et sajubres atmosphères? Sous la Restauration, on se moqua de la Qtwlidienne, qui, après un procès de Béranger, cita, pour en inspirer l'borreur, les couplets incrimines, et l'on prétendit que, par grand extraordinaire, elle avait été ce jour-là, pour ses habitués, une amusante et dangereuse lecture. Intenter un procès â M. de Balzac, c'est s'exposer à un inconvénient analogue. Si l'on reste dans les généraHii.>s, on passe pour superflciel ou pour injuste; si l'on entre aa cœur de son sujet, on se trouve en présence de personnages, de mœurs, de peintures qui souillent de leur seul contact et de leur seul voisinage les imaginations honnêtes ou timorées ; on toucbe à des choses si périlleuses, si malsaines, qu'il s'en'esbalc un je ne sais quoi de dissolvant et de délétère, même

pour ceux à qui on ne les montre que comme objet de dégoîlt. Que dis-je? Il y a dans Balzac des immoralités incompréhensibles pour toutes les honnêtes femmes, et pour tous les honnêtes gens qui, n'étant pas confesseurs ou juges, médecins ou critiques, ne sont pas forcés d'approfondir la casuistique du vice. Loin de pouvoir les indiquer, on rougirait d'avoir l'air de les comprendre. Voilà la situation : elle est emliarrnssante. Heureusement, parmi mes lecteurs, ceux que je voudrais persuader ou garantir, ceux qui me liront

avec bienveillance, me croiroAt sur parole : ceux que mes accusations irriteraient savent que les pièces que je m'abstiens de produire n'en existent pas moins au dossier ; les uns se diront, je Tespère, que je ne suis superficiel et incomplet que par respect pour eux et pour moimême; les autres n'auront qu'à relire leur auteur favori, et, si aveugle que soit le fanatisme, ils reconnaîtront que ce n'est pas faute de preuves que je me dispense de prouver.

Le roman est un genre difficile, pour qui veut garder, en récrivant, toute sa sécurité de conscience, et être sûr, après ravoir écrit, de n'avoir fait aucun mal ; j'oserai même ajouter que c'est un mauvais genre, et j'en prends à témoin quiconque a essayé d'en tourner les difficultés, d'en atténuer les périls. S'il peint trop en beau la vie, le cœur humain, le jeu des sentiments et des caractères, les joies de la passion partagée, il exalte les imagimations et les âmes; il les transporte dans un monde chimérique^ déjà caressé et entrevu dans le secret de leurs rêves, et, lorsqu'elles retombent de là dans le monde réel, elles ue peuvent plus ni en soutenir les luttes ni en pratiquer les devoirs ; elles ont perdu le goût du positif et du vrai, et elles se sentent rebutées par

cette dose d'amertume qui se mêle ici-bas à toutes les affections, et même à toutes les joies. Si le ronaan^ au ^ontraire^ prçtul la réalité du côté de serSassesses, de ses .misères et de ses laideurs; s'il se plaît à« choisir, dans la vie, dans l'homme, dans la société, tout ce qui peut nous les montrer sous un jour effroyable ou odieux, sous un aspect difforme ou repoussant, il nous décourage, il nous laisse un fond immense d'abattement et de tristesse ; il nous ôte l'envie de cornbattre pour le bien dans un monde où tout est mal, et,

/. pourva qu*il répadde sur ce mal ces prestiges dotïft le ta* ieitt n'est Jamaîs avare, il finit par nous passionner pour ces vices, pour ces monstraosîtés I^imaines on sociales qn*îl traite en triomphatrices, et auxquelles il livre en pâture toutes les croya:»ces eî toutes les vertus. SU prend parti pour le désordre contre le devoir, on sait oà il mène; st, par scrupule ou par caprice, il défend h thèse epposée, s*îl s'amuse h poétiser le mariage, le foyer domestique, les travaux de la vie commuije, s'il nous y tvh vite au nom d'un intérêt purement humain, d'un bonheur purement romanesque, cette vohe-face môme ne TassuPB pas toujours contre les inconvénients et les dangers inséparables de se^ attributions et de sa nature. On Taccuse alors de mettre la poésie là où elle ne peut pas, oft elle ne doit pas être, d'ôter au devoir ce caractère d^austérité qui fait sa grandeur et sa force, de préparer de funestes mécomptes aux âmes délicates, sensibles^, douillettes, qui, ne trouvant pas dans le devoir et le méaage ce qu'elles y cherchaient, ce que le roman leur avait promis, se débattent avec angoisse contre toutes les aspérités de leur roule, tous les anneaux de leur chaîne, et froissent par succomber. et se

perdre en maudissant ce qui les a trompées. Là, comme dans tons les autres pro- Itèmes de la destinée humaine, la religion seule a des solutions infaillibles ; seule elle peut réconcilier ces deux principes ennemis qui se disputent éternellement le cœur de rhomme; seule elle peut nous affermir dans la voie des immolations et des sacrifices, en nous promettant pour récompense, non pas les satisfactions passagères d'une sensibilité chimérique, mais les félicités célestes et les suprêmes harmonies des consciences pures avec leurs espérances immortelles. Est-il permis au roman de la faire intervenir? de lui emprunter ses cérémonies, ses images.

IL M BAL2ML

la sdneiiaa terrible ou consoIaBte de ses mystères et à» ses dogmes? Dans ces fictions toujours si vdataes du tcger m du pfofone, le Dieu de TÊviuigik p«Kt-il devenir le deus ex machina de la poésie païemie? D'autres Tool pense; nous ne le crevons pas; ces peintures de la viecA du cœur, ces récits chers surtout aux jeunes gens et aux jeunes femmes, ne doîv^t pas plus nUmset des eboses saintes et. sacrées que les bommes du «tonde ne doiveut jouer avec les rases de Pautel. Môme ea iMmorant la reltr gion, en s'inclina&t devast son sëuterîté souveraine, en proclamant sa toute-puissance pour guérir toutes les .plaies, étancher toutes lessKkifs eteon^ïkrtoue lesablmesi il smble que le roman lui manque de respect, par eda seul quHl s'en sert comme d'un moyeu ou d'uu ressort.

On le voit, nous ne dissinpiuloBsaueiHiaâes dif&Ctthés qu'éprouve le roman pour rester irréprochable; et pourtant on ne nous crokatt pas^ si bous le condamnions d'une façon absolue. Le grand Arnauld, on le sait, en proscrivant la poésie et le théâtre, admettait une exception en faveur de Phèdre : nous qui Be sommes pas janséniste, nous pouvons étendre un peu pli^ loin nos td^lérances. Puisque les vieux peuples ont besoin de contas comme les enfants, puisque la civilisation, l'oisiveté et la frivolité mondaines ont leurs exigenees, puisqu'eu un mot il faut des romans, il est peut-être moins sage de les déporter en masse que d'amnisli^ ceux où se révèlent des intentions droites, une imagination chaste, et une ferme volonté de ne flatter jamais ni les mauvaises passions, ni les idées agressives, ni les préjugés vulgaires, ni les rêves excessifs, ni les aspirations chimériques. Il serait trop long d'énumérer toutes les conditions qu'on a droit d'imposer au roman pour lui accorder droit de bourgeoisie dans la bonne littérature : il est superflu de citer les rares

ouvrages modernes qui satisfont à ces conditions délicates : disons simplement, comme définition abrégée, que, pour qu'un roman soit bon ou du moins tolérable, il but qu'un honnête homme puisse ne jamais se repentir de ravoir fait, et qu'une honnête femme puisse toujours avouer qu'elle l'a lu.

Maintenant nous voilà en mesure d'apprécier H. de Balzac. Tous les inconvénients, tous les vices les plus 'extrêmes du roman de toutes les sortes, il les a réunis en les centuplant. Quand il a voulu peindre l'humanité du côté idéal, il ne s'est pas contenté des procédés ordinaires de la fiction pour embellir la réalité, exalter les imaginations^ quintessencier l'amour, sacrifier le positif au poétique et le vrai au romanesque; il s'est perdu dans les

scieqces occultes, dans l'alchimie, le magnétisme, le somnambulisme ; il s'est égaré dans les vagues régions de l'illuminisme, dans le vaporeux éther de Saint-Martin et de Swedenborg. Il a prétendu élever les âmes si haut, si loin de la terre, si loin de nos faiblesses et de nos misères, que, n'ayant pour se soutenir le lest d'aucune croyance sérieuse et forte, elles ne peuvent que tomber de ces hauteurs séraphiques, et se salir les ailes dans la boue. Lorsqu'il a abordé la société et l'homme du côté réel et bas, — et c'est là sa spécialité triomphante, — il a fait^e telles débauches de réalisme, il a mis une telle passion d'artiste et de connaisseur à fouiller, à« creuser, à grandir, à colorer, à illuminer le laid, l'ignoble, le hideux, l'horrible, le malpropre, le malsain, le nauséabond, le vicieux, le scélérat, l'infect, l'empesté, qu'il faut des poumons d'un genre particulier pour pouvoir respirer et vi* vre dans cet air, et que Ton finit par ressembler, à la longue, à ces habitants de certains quartiers pauvres et populeux des grandes villes, si bien acclimatés à leur at-

..Tr .-

mosphère méphitique, que Tair pur de la campagne leur semblerait trop fade ou trop vif. On ne peut plus croire, après l'avoir lu, à rien de beau, de noble et de grand ; on se sent profondément dégoûté de la société, de rhumanité et de soi-même; et, comme l'imagination se fait toujours sa part, comme les lecteurs de romans ont f

toujours 4ine moyenne d'enthousiasme et de passion à dépenser, on n'a plus d'admiration ni de foi que pour ces"^ triomphes de la force brutale ou intelligente, affranchie de toute loi morale, pour ces bizarres héros, galériens ou dandys, artistes ou hommes d*Ëtat, qui marchent à leur but per fas et nefas, traitent le monde

en pays conquis, et, par des excès d'audace, de scélératesse et de cynisme, obligent la société vaincue à mettre à leurs pieds ses couronnes, richesse, célébrité, puissance, amour, plaisirs, raffinements inouïs de sensualisme et de vanité I Combien n'en avons-nous pas connu, de ces pauvres jeunes gens à Tâme ardente, à l'esprit crédule, au cœur avide d'émotions et de jouissances, prenant au sérieux ces Vautrin, ces Rastignac, ces Rubempré, ces de Marsay, ces de Trailles, ces la Palférine, croyant qu'ils n'avaient qu'à pratiquer leurs maximes et imiter leurs allures pour être, comme eux, élégants, brillants, riches, célèbres, adorés; se lançant, sur leurs traces, à la poursuite des mystérieuses toisons d*or, puis, terrassés dès leur première épreuve, rentrant dans leur mansarde avec la honte et la misère pour compagnes, et prêts à s'enrôler au service de toute idée perverse ou de toute action mauvaise qui leur promettait d'étouffer leur ignominie et leur mécompte dans le désordre et le désastre universels! Ainsi, par l'intempérance de son énorme talent, M. de Balzac a su augmenter outre mesure tous les dangers de l'idéal et tous les dangers du réalisme dans le roman. Lorsqu'il

{Hréche finandiemem h révolte «ontre k devoir H le rmrriage, M. de Balzac ne se donne pas mê«e ta pemid de développer la latte entre h passion &i la eeoseiaiee, d'cspli^ 411er, par fÊsm grada^n vrsÂseinbla&le «t à Mvcrs des^ âtema^ves ée résist-Mce^ de rewonds, l'entraînement, k faièlesse et la lnGUe ; bmi, iesi^osea s^arrangent d*ellea mêmes et en verta d*««e sMite de isitaiité q«t pefie en 'eei sa catsoa f être et son emmse. Ba floagistrat a uttefem«»e vertixense et dérote; eefle vertu et «ette piété l'en* Buiest; il se crm, dans un atftt^ qmftîer de Paris, tm autre

ménage, et to4tt Fintérèt, ie«ie la sympathie en mman^^est pour eiAtè Agar pnisîeQne, (Voir k Femmevertueux.) Une i&Kaoe, mariée è ' nu homme d'une grande naissance et d'nn grand mérite, s*amouracbed*on bohème ou d*an artiste de génie: elle quitte sa maison». et le mari, sans se préoerarper de son déshonneur, ne Irosve rien demenx qme 'de lai faire parvenir Ae& biefu* faits ancoiymes, atlendarart, les hvas ouverts, l'heureux moment ou elle daîgnena reatrer chez lui. (Voir Hotwrine.) fin jeune bemwe, Hé depds kmgoes années avec un& femme de ifvai'aateaiis, «-««n sait k prédilection de H. de Balzac paar les maturités lémfnifies, — épouse une bede et jeune perso»» de di&4iuit. km bout de qudques sa» maineSy ii s*«perço«t qv'S aime eneore sa quadragénaire; ii fait quelques tefttafttves pour être reçu chez ^1e, et, se pouvant y réussir, il ae tue, sans q«*une seule idée morale, un seul semâment de famille, un seul mouve^ mèent de rep^otir, seiaétantà ce drame implacable. (Voir la Femme absniminée.) Nous peforrioBs multiplier cm exemples; à quoi ïsKmf — Lorsque, par pure fantaisie^ H. de Balzac aocepta le anriageet en démt les douceurs, il devient beauc(»ip plus immoral que quand il Taltlque^ car M le rewi isdéoettt. m Tu d^rafes Vmstitutim du

H. DB BAUÀCL m

naria^! » celle aaivetë cyniqQe, (|ii*il mj^sous la plume d>]ie de ses hàroines, éciivaiità une aune (Jtfémaire^ de (fevâ; jeunes t»ariéc«), pooirait s'appliquer à lui-mêcae. Il déprave llastiluiioB^ il pFofoae le sacrement du mamge, bi«a stoîas ^Nioûre quand il le poursuit de pk^n* leries égrillardes &a obseéaas, comme daus sa fameuse Physiologie (m d^uos Jes Peiiêeê Misères d» h vieconjngale^ que lorsqu'il efitre dans «es obarnlHies AupUales où tout Â&Trait éire pureté, myelère, respeot et

»leii€e^ lorsqul4 déehire -les rideaux de i'aleôve et souiUe de ses regards liWtkos ees ebasies secrets, également protégi^ par les kns divines et huimûines. La barouBe de Hacumer^ par «emple, une des deux jeunes mariées, eeUe qui s'aUire de la part de s(m miulg&fkVè amie Ci^te birarre leçou^ lui donne sur am Bîénage et sur smk bonheur des détails d'une natfure telle, que la rougeur en monte au visage, et «pi'on se demande avec effroi commet les Liaisons dangei^euses, FatélaSf ids romans de Rétif de la Bretonne et de Bigattlt-Lebrun, les Confessions mêmes et la NouveUe Bélouey passtent pour de mauvais livres, et.ec^ment cette e^vre et bien d'autres encore de M. de Balzac, réimprimées à prolusbn, répandues à des milliers d'exemplaires, affichées, annoncées, vantées partout, sont admises parles gens de bcmne compagnie dans leucs bibliothèques et kûrs salons. Ici Ton me dispensera,,* je crois, de citer ou de couver davantage, ^ Ton comprendra les ^i^es rai* assis qui m'arr^ent sur le seuil. Peindre et profaner ainsi le inariage, ce n'e^ plus seulement exposer les ima^ma^ tioifô romanesques à en attendre ce qu'il ne peut pas dmn^, et à lui demander plus tard compte de leurs illusioas déçues; c'est l'«Bvelopper dans ce matérialisme absolu qu'on ap[dique à tout et à tous; c'est le soumettre à des conditions de sensualisme si honteuses et si dégradantesi»

qu'il tombe plus bas que Tamour coupable, ennobli du moins par le périt et la lutte, et que les malheureux lecteurs de H. de Balzac, ne trouvant pas chez leurs femmes les coquetteries sensuelles de la baronne de Macumer ou de madame Jules (voir Ferragus), ne peuvent plus que les injurier comme des courtisanes ou les chasser comme des servantes. Enfin, lorsque M. de Balzac admet dans ses récits Télément religieux,, et, pour tout dire, catholique, les hommages qu'il lui adresse sont cent fois pires que

des insultes, car on sent que le véritable esprit chrétien n'a rien de commun avec ses respects dérisoires. Il est évident qu*à ses yeux TÉglise n'est qu'une puissance terrestre, une portion plus ou moins considérable de ces forces dominatrices qu'accepte et reconnaît son absolutisme : il laisse entendre à chaque ligne que, s'il s'age* nouille, c'est par caprice, par mépris du lieu commun et du respect humain, mais qu'au fond il sait très-bien que le temple est vide et le Dieu absent. Le prêtre, Tévêque, le jésuite, ne sont pas pour lui, comme pour Stendhal ou H. Eugène Sue, des imposteurs et des scélérats, mais des représentants d'une hiérarchie, d'une autorité qui a joué un grand rôle en ce monde et pour qui il convient d'avoir encore des égards; des hommes à moitié dupes, à moitié complices, placés par nos révolutions dans une situation difficile, et ayant besoin d'une prodigieuse prudence pour soutenir leur personnage et cacher leur véritable pensée. Ceux qui reprochent aux catholiques, comme preuve d'inintelligence ou d'ingratitude, de s'être peu souciés de l'alliance et du concours de H. de Balzac, n'ont sans doute pas lu des passages tels que celui-ci : « Le précepteur de Henri de Marsay se trouvait par hasard être un vrai prêtre, un de ces ecclésiastiques taillés pour devenir cardinaux en France ou Borgia sous la tiare...

Ce grand homme, nomme Tabbé de Maronis, acheva Tédu* cation de son élève en lui faisant étudier la civilisation sous toutes ses faces; il le nourrit de son expérience, le traîna très-peu dans les églises, le promena quelquefois dans les coulisses, plus souvent che% les courtisanes; il lui démonta les sentiments humains pièce à pièce... et tenta, par amitié pour une belle nature délaissée, mais riche en espérance, de remplacer virilement la

mère : rÉglise n'est-elle pas la mère des orphelins?... Ce digne homme mourut évêque en 1812... » {Histoire des Trei%&.) Qu'en dites-vous? On rencontre, chez M. de Balzac, des centaines de passages du même genre, pour qui sait lire. D'autres fois, il écrit, d'un air de componction, des lignes respectueuses et câlines, telles que celles-ci : « La religion trouvait une âme à sauver dans un amas de pourri^ ture qui, des cinq sens de la créature, n'avait gardé que la vue. La sœur de charité, qui seule avait accepté la tache de garder Valérie, se tenait à distance. Ainsi l'Église catholique, ce corps divin, toujours animé par l'inispiration du sacrifice en toute chose, assistait, sous sa double forme d'esprit et de chair, cette infâme et infecte moribonde en lui prodiguant sa mansuétude infinie et ses inépuisables trésors de miséricorde. » (La Cousine Bette.) — Bien, vous voilà fort édifiés ; mais ces lignes se trouvent à la page 415; et, avant d'en arriver là, il vous faut passer par de telles infamies, enjamber de tels monceaux d'ordures, sentir craquer sou svos pieds des débris hachés si menu de toute morale et toute pondeur, que ces lignes, encadrées dans un récit pareil, vous font l'effet d'un prêtre emmené de force dans un mauvais lieu. Elles ne rachètent rien, elles aggravent tout, et le lecteur chrétien, parvenu à ce dernier chapitre de cette épopée du mal, de la luxure et du vice, est aussi choqué de cette dissonance que s'il

trouvait une gnrruse «bscàia dans no livre de piété. Imis le voyez, ce n'est ph» id celte ombre de profanation Aont nous pariîo» iùvA à llienre, cet ab^s ou cette mé- ' pfrise d'imentions excellentes, appdant \m choses saintes à intervenir dans les drames tamains sons les jeux de gens du n&nde, et les compromettant

pent-ftre par ce msinage. Cesl la rriigien catliolique dépouillëe de son caractère céleste et divin : c'«9l Tévêqae on le prêtre rédnit à Tétat de compaise dans la C$médie hnfmine : c'est la mitre, h tiare on Fétote, surnageant un moment saf cette boue pour aller se perdre avec tout le reste dans »3 morne gouflre du fatalisme; c*est xm homme me laissant croira çà et là quHI est ca^oltque, après m^avoir prouva partout qu'il est matërhliste et athée.

En somme, il n'est pas un mauvais côté du roman qno M. de Balzac n'ait fait pire; le roman n'a pas une man* maise influem^ que M. de Balzac n'ait rendue plus funeste et plus ooPTOsive. Les périls disséminés ailleurs dans des ouvrages et des talents de physionomie différente, il les a tous cumulés dans son couvre : idéalisme, i(luminisme> réalisme, sensualiane, pasîon, mariage, ordre, désordre, . religion, absolutisme, il a abnsé ée lom, il a tout fait concourir à un ensemble dissolvant et corrupteur : contrairement à cette science qui chanigo les poisons en médicaments, ses romans changent en poisons les plantes les plus salubres. A présent que nons avons placé ces jalons sur notre route, parcenrons rapidement la vie littéraire et les Couvres de M. de Balzac.

Si nons rappelons ^ passant les dix on douze romans informes qu*il publia sons divers pseudonymes et qui le conduisirent à peu prés jusqu'à l'âge de trente ans, ce n'est pas pour nous donner le plaisir facile de constater h néant de oes rapsodies. Bersenne ne nous le conteste;

mtrs tI y a là vue nuance, «& trait caractéristîqne qu'il n^^gl pas TDOtiie d'^iquer; car il explique certaioes parlies (Âsonres on ignobles de cette littérature, et se résume dans tm défaut ab-

solu de goût : le goùt> cette conscieiice de fesprtt ! Nous admettons sans réserve les tâtoimMaeifta de Fartistd à son débtit; nous eompreuoDs qu*uQ bomme destiné à écrire un jour d'excellents ouvrages commonoe par en écrire de détestables, à titre d'exercice on d'essai; ffiais ce qui nous semble plus étrange, c'est que, les sachant mauvais, il les publie; c'est qu^il annonce luimême que son cerveau a â*abord à se débarrasser d^un fatras bon pour les cuisinières et les cochers de fiacre; après quoi, par une transformation subite, au moyen d\in nouveau ressort qu'on fera jouer tout à coup, il en sortira des œuvres splendides, brillamment et sérieusement littéraires, sans aucune ressemblance, sansf aneun air de famille avec la première série. Ce qui autorise lêndessus quelques légers doutes, c'est que M. de Bstoe ne remonça jamais complètement à ces ou^Tages de sa jeunesse, qu'après le succès des premiers romans signés de son nom il iit réimprimer et annoncer avec quelque broit ieanne la 'ftife, le Vicaire des Ardennes, et autres productions publiées sous la raison sociale Horace de Saim-Aubin, lord Rbdme et comte de Yiilerglé. Est^m ' bien sûr qu'il en fût aussi détaché qu'il en ftvait l'airl Prenons garde*! lusque dans les livres les mieux réussie et les plus vantés de M. de Balzac, jusque dans ceux de sa dernière «manière, si chers à ses admirateurs d'aujour- 4%ui, il 'existe tout un côté ténébreux, bas, impossible, qui rappelle encore le Saint-Aubin et le Yiilerglé, leRaban el^lelHnocourt, le Toman-raélodrame de 182^. L'artiste, robservatem*, l'ittrenteur, a trouvé sa veine : il y rencontre -de temps 'à autre quelques lingots ou quelques filons;

muis la mine est la même; dans le premier tas, il n'y avait que scoriesi dans les autres, il y a mélange : voilà toute la Jiffér^ice. Ce n'est pas impunément que l'on inaugure sa Ciimère Hlléraire

par quarante volumes volontairement illisibles; il en est de celte première éclosion de J'intelligcnt-e et du talent comme des premiers pas d.ans la vie, cummedes premiers battements du cœur. Le pli, une fois fait, ne disparaît plus entièrement. Il est aussi difficile de se déshabituer, à point nommé, du mauvais que l'on a sciemment pratiqué dans sa littérature en attendant le génie, que du vice que l'on a laisse germer dans son âme en attendant la vertu.

C'est en 1S39 par]es Chouans, en 1850 par les premières Scènes de la vie privée, en 1831 par la Peau de chaijrin, que M. de Balzac quitta le roman d'antichambre pour le roman de salon. Nous ne dirons rien de sa Physiologie du mariage, pas plus que de ses Contes drdatiqiifs, œuvres cyniques, Iristement calquées sur Rabelais et Uoccace, où l'auteur, se déguisant à froid sous un faux archaïsme, et n'ayant pas pour excuse l'inexpérience ou la fougue des siècles grossiers, garde tout l'odieus du gonre sans en avoir la naïveté ni la grâce. Les Chouans sont un Irôs-faible pastiche de Walter Scott; les premières Scriies de la vie privée, la Vendetta, le Bal de Sceaux, la Paix du ménage, sont intéressantes, mais n'offrent pas —encore une physionomie bien raraclérisée; la Peau de chagiin est une longue et glaciale extravagance à laquelle raL)us du fantastique ôte toute valeur d'invention, et où celaient déjà tous les défauts de l'écrivain: manque absolu de proportion, caractères absurdes, femmes impossibles, orgie à satiété, culte de la matière, immoralité, surexcitation constante de tous les mauvais penchants de l'esprit et du cœur, sensualisme effréné, style apoplectique. Au len-

demain d'une révolution qui lâchait la bride à toutes les passions et à toutes les audaces, quelques jours après le pillage de rarchevêché, raconté en style pimpant et fleuri par les journaux d'alors, la Peau de chagrin pouvait être lue par les mêmes gens qui applaudissaient Antony, et appréciée comme fruit nouveau, comme pièce de haut ragoût, comme produit d'un néo-romantisme qui serait à celui de la Restauration ce que 93 avait été à 89; mais aujourd'hui, relu sérieusement et froidement, ce livre ne se distingue plus que par une ligne bien mince des productions Saint-Aubin et Villerglé, et pourrait être, sans trop d'injustice, relégué dans la première case, parmi les enfants désavoués.

Ce ne fut pas, on le sait, l'avis de H. de Balzac et de ses premiers admirateurs, qui firent dater de la Peau de chagrin l'avènement définitif du célèbre romancier. Il y eut, pour forcei* le succès de ce roman et le surfaire, une de ces prises d'armes de la réclame sur lesquelles on était alors moins blasé et moins désabusé qu'aujourd'hui» Tels étaient encore, à cette époque, le désordre des idées et l'incertitude des partis cherchant à se recomposer et à se rajeunir sur des ruines, que M. de Balzac, sans an* técédent politique, sans engagement avec la littérature libérale des temps de la Restauration, put être un moment accepté comme un écrivain de la jeune école monarchique. Un journal qui se publiait en 1855, sous le titre d* Écho de la jeune France et sous les auspices de HM. de Chateaubriand, de Lamartine et Berryer, offrit à ses lecteurs, en guise de friandise romanesque, un épisode de VHistoire des Trei^, intitulé V Amour à Saint Thomas dAquin. L'essai fut court, il n'arriva pas même jusqu'à la fin de cette scabreuse histoire, et l'on put reconnaître, dès le début, Timpossibilité d'une alliance entre ce talent in-

fvîétaiit «t ropinion qai Pavait an instant adopté. Il Mt éfidem^ dêslers, que tout reeoeil, toïïle poblicatioii qm tâapterah M . de Balzac pour son Tomanci or, ne pouvait'^M tnypimément laissé entre les mains des jeimes gens et de» jeunes femmes, et qu^tm pareô:! voisin compromettrait à 60op sûr les défenseurs des saines doctrines totttes les fois <(a'il mêleirait ses ftetîons à leurs vérités. Depuis, on a, àê temps à antre, mR)tft!>e]é l'épreuve, et toujours il est ffnrîvé, (m que le fond d'immoralité et de licence s^ tP»bi sous le dégoisem^ent du loup en berger» ou que Bâl- ÉXc irréprochabie devenait tellement ennuyeux (voir le fi^ptfté d'Ams), que sa venu était encore d*un mauvaif exemple : elle laissait croire qu'il fallait absolument èire corrupteur pour émouvoir ou amuser.

Nous dirons un mot tout à T heure de cette Bistoire des Trei^ et de cetituKmr à Saint-Thomas ffAqum. Pour le fiioment, nous voulons faire acte d'impartialité littéraire en saluant coHe Eugénie Grandet qui parut rannéesuivantei» ^eM . de Balzac a presque reniée, qui du moins était devo^ Sfue un sujet derécriminàtion et de colère pour ses admira» leurs et pour lui, lorsqu'on rappelant Yauteur d'Eugénie Gmnietoïk semblait onexelure ses autres titres ou tes juger infférieiirs à celui-là. Cest aujourd'hui un des articles defoî An catécbisme-^6a/lzac, que le grimd bonraie n'a été, dana Eugénie Gremàet, que som propre précurseur, son propro Perugin, qu il n'était pas encore en pleine possession do sa wanière, et que trop îoner ce roman, c'est faire injure à TauteuT, ou plu^tse faire injure è soi-même en prou** i9nt qu-on ne le comprend pas. Pourtant le public, quinV pas toujours ton, lés-gens du monde, qui ne som pas tous* des PhiH-

sHns, ont persil dans leur opinion, et il se pourrait Uen qu'après la phase des apothéoses Eugénie Grandet reâtlt, m définitive, h cfaeM -œuvre du célèbr»

M. Bfi BALZAC U

MBâiieier. Il esl vrai qu'on y ehereberaît vainemeoi ces^ iBi^nilïGences de rëalisme qui s'épanouiroat plus tard da&s le Pèf^e Gerict, dans Splendeur et Misère des eour* tisanes, et surtout dans les Parents pauvres. Mais, puisque nous éHrdioiis uû s^'mptôïï^, une l^dance littëraire,^ phis encore qu'un talent ou un livre isolé, ne pourrions* sons pas noter eomme trait earactéristique cette disgrâcd esceunie par la pauvre Eugénie auprès de H. de Balzac et de ses disciples? Évidemment, ee qui lui manquait le plus» . .et ee que ses héritiers ont le moins recueilli dans sa suecession, c'était le sens moral, le bon sens et le bon goôl : ce qu'il possédait le mieux, c'était la vanité de sesdéfaufs^ eC, par conséquent, le dédain de ses qualités. Or, dans Eugénie Gramet, tes (]piaiité$ sont an compte, les défoula existent déjà, mais en germe : la morale esta peu près re^teetée; le bon sens n'a presque rien à r^rendre, et le bon goût ne peut qu^appiaudir. C'est un beau roman à qwiter à ceux que comptait notre littérature ; ce n'est paft^ ime puissance, on événement, une révélation, une révo* lotion, un symbole. En écrivant des livres eomme celui-là, H. de Ëalzac restait un conteur, un rival plus ou moins heureux de Tabbé Prévest ou de Marivaux, de madame de SlHiza ou de madame Sand; il n'était pas le souverain alchimiste, le conquérant de l'absolu dans le domaine de la pensée, le Napoléon de la plume succédant au Napoléon de Pépée, domptant la société après l'avoir peinte, et installant le règne définitif des Raboùrdin, des Z. Marcaset dtô I^ignac sur les ruines d'un régime bourgeois,

oppressif pour le génie et ingrat envers la littérature. Ce fut là, on ne saurait en douter, le rêve favori de M. de Balzac, et il suffît de lire les trois numéros de sa fameuse Bévue pari.^ smme ou les loufds prologues politiques de quelques-unsde ces récits, pour se convainereqûe eeCte tète olympienne^

ne pouvait se contenter de la gloire des lettres. Dès lors Eugénie Grandet n'était plus qu'une bien modeste assise de ce monument colossal destiné à remplir et à dominer un siècle.

Pour nous, qui n'avons jamais cru bien fermement à ce dieu nouveau, dontMarcas et Vautrin étaient les prophètes, nous aimons Eugénie Grandet comme la moins ambitieuse et la plus sage des filles de ce cerveau mal réglé; mais nous convenons que, réduite à ce roman de deux cents pages, à quelques autres récits où le bien et le mal se mélangent sans trop de désavantage, et à des milliers de perles éparses dans des centaines de tas de fumier, cette gloire reprend des proportions trop humaines pour que Torgueil du maître et le fanatisme des écoliers aient pu souscrire à ce rabais. Eugénie Grandet, en effet, malgré ses qualités charmantes, appartient à un genre qui occupç^ dans les œuvres dUmagination, un rang secondaire, et H. de Balzac semble avoir fixé lui-même cette infériorité relative, lorsque, datis sa Revue parisienne, à propos des Nouvelles de M. Alfred de Musset, il a fait ressortir tout ce qui manque à un récit, quels qu'en soient d'ailleurs Finlérêt et le charme, s'il reste individuel et accidentel, s'il ne reflète pas, sous une forme poétique et vraie, un type et un symptôme contemporains. Par hasard, M. de Balzac a eu raison cette fois, et c'est contre lui-même. Pour qu'un roman s'élève jusqu'à la poésie, et prenne place dans la grande littérature, il faut

ou qu'une génération tout entière y reconnaisse ses pressentiments, ses souffrances et ses rêves, comme dans Renéy ou qu'il retrace une maladie de l'âme, une situation de la vie, comme Adolphe, ou au moins qu'il suppose un magnifique travail d'érudit, d'antiquaire ou d'artiste, comme les romans de Walter Scott ou même Notre-Dame de Paris, Aucune de

ces conditions essentielles ne se rencontre dans Eugénie Grandet. J'y vois un avare qui ne vaut pas Harpagon, une jeune fille, belle et pure, mortifiée sous le joug de son père comme dans les austérités du cloître, retrouvant, à un moment donné, de puissantes facultés de dévouement et d'amour, puis se desséchant dans une longue attente, frappée d'un cruel mécompte et se transfigurant par un dernier sacrifice; j'y vois un jeune dandy parisien, à qui le malheur donne quelques jours de sensibilité, qui, forcé de lutter corps à corps contre la fortune et d^adopter des mœurs californiennes, s'y pétrifie le cœur, y redevient un égoïste dur et blasé, oublie Eugénie, et perd à son insu les trésors dé sa chaste tendresse et les dix-sept millions du père Grandet; j'y vois enfin tout ua petit monde de province, les Cruchot, les des Grassins, parfaitement observés à ce microscope dont l'auteur a tant abusé depuis, et s'agitant autour de ces millions accumulés avec ce procédé d'exagération qui se révélait déjà : le tout compose un tableau tour à tour comique et émouvant qu'on ne saurait assez louer ; mais ce n'est qu'un beau tableau de genre. L'idéal, dans le vrai sens du mot, resté inconnu à H. de Balzac, est absent; il n'y a rien là qui résume un siècle ou une âme. Dans l'échelle des ouvrages de l'esprit, c^est inférieur au moins d'un échelon à Werther, à René^ à Adolphe, à ces livres que, dans cent ans, les connaisseurs, s'il y en a encore, ne pourront pas lire sans comprendre qu'à cette date l'humanité penchait de ce côté, ou

sans retrouver dans leur propre cœur ces alternatives d^ardeur, de désenchantement et de lassitude.

Ceci, nous le répétons, n'ôte rien à l'agrément d £t^ génie Grandet* L'avare, quoique plus compliqué qii'Uarpagon, et par conséquent inférieur, a des traits admirables; la faction des Cruchot et des des Grassins abonde en

pîT-^-,^

ii*"'*^'" ""^ ■'•'

fi^AÀT- ■»■

^vV- "

jr^/.';.*

&jy.!V|""... V

^^îcyffSx -D* ■ > fc ^

^5jr *^ ■* *■

HBI"*'*'V

^BteV" - /" » ■

Bbb'*'>'- -^

Hp?*;" .' ' ■ ' ■

iiv-;<'^

ÇJ .-k» i

mfr-

détails sscellents : tout ee drame cTintérieur, causé par la fiM-Mite de Toiicle Grandet al le dévouement d'Eugénie, est pathétique, saisissant, irrésistible. Enfin^ pour la preiaièra fais et peur la danièce dans sa carrière trop técoHide, TaiH teuraohaervé une juste prof)ortion t^trela partie descriptive ot le récit; et pourtant ToiisâmUe n'est pas sans t»àt9A : çà et là H. de Bahac y blesse, comme à son iiisa, certaines conTenanœs qu'il ne comprit et ne respecta jasiais. Ainsi, dès la dixième page, je me heurte à cette phrase, qui serait impie si elle n'était absurde*; « Graa» det... songeait jque c^te pauvre créature (une senraiHe) pourrait un jour oomparailre devant Dieu, plus chaste ^o Be Tétait la vi^^ Marie dle-méme, a j^ifi le portrak d'Eugénie, dont jl veut faôro un type d^angéitque pureté» une sorte de madone à demi voilée dans Tombre de la m d(»&estique, on rencontre quelques-uaes de ces ôchappéea de tt^térialisme plastique qui devî^dronl pins tard sa manie. Il existe un indice significatif, quoique léger en apparence, et qui, appliqué à H. de fialzae, lecott'^ damne. Pas un de ses romans, même Eugéme Grag^ iety ne peut être l4i tout haut en famille, sans que le ieoleur ne soit oUîgé de noter d'avance le passage ou la ligne qv'il doit omettre. Il .aemhle que ce ne soit rien, et c'esl lûnt; car dans cette nuance délicate se «ache toute la mo* ralité ou tout le danger du roman.

MBiêUrive 4e$ Treii^Cy publiée à la même époque, peut d^oner lieu à des observations plus sévères et d'une portée plus décisive sur les iniirmilés de ce talent.

On a salué M. de Balzac du titre de grand inventeur: on « signalé la puissancede ce cerv^u capable d'eniant^ des inondes sans ^ntsemant ni fatigue. Nous croyons qu'il f a }è-dess«s énomémMit à rabattre, ^ nous espérons le «ronv^r. Dès t'aknd, cette EittsinB deê Tneixe nous aug^

IL BE BÂLZA€. »

'gère irfi« remarque. On en connaît la donnée extrayagante. T reite hommes, donës de cette faros presque surhumaim iffie le roman moderne aime tant à prêter à ses béro»^ Sormeoi une espèce de conjura tîon mysti^Mrse, de çarlM»narisme mondain, qui leur assure an ^orvoir sa&s berne» tu leur pem^t de jouer à K>lontë le r^e de I& Providence fn du gouTemememl. C'est tout simplement de TAnne Sad» fJHlfe transporte de la région des Isntèmies dans celle de k vie active. Mais enfin, une fois cette donnée admise, et tme imagination puissante se chargeant d*en tirer parâ^ il s&mfile que neus allons en voir sortir des effets gigan* tesques à faire pâlir tous les Monte-Christo et tous les^ Sérc^fôin de l'avenir . Il n^en est rien : trois petites hts*^ toires, presqne sans aventures, où tout se home à .des w&ms de cabriolet qni se brisent et à des moellons qui Ibmbent sur la ^e; trois histoires qu'il serait facile de mmïer et de dénouer sans une seule de ces interventi(»B «umatureltes, voilà tout ce qu'a su inventer la double tomnipotenoe ées personnages et de Tantenr. La première de œs histoires, FerraguSy est insensée, ennnyeme et inoomprébensible; la troisième, la Fille aux feux i'or, e« immonde; la seconde, V Ammsr à Savn^Thorrius d'Aqnin, n seule quelque valeur, et nous met en présence d'une tfcs immoralités fe pluis dangereuses et d'une des préten* âons les plus exorbitantes de M. de Balzac : Famour plat^ npique, entendu à sa manière, et la

peinture exacte de la grande dame du faubourg Sarn^Germam pendant k Resl^am'MiQn.

Si vraiment M. de Balzac avait réo^ dans cette peinture^ ee ne serait pas mt médiocre honneur, car, à cette fugitive ^oque où.un vieux monde, dépaysé di»s une société sans tr&dttions, s'efforçait d'aocominoder d'iintiques souvenirs n des mcrais nouvelles, it y est sans doute, non pas, Diea

merci! des duchesses de Langeais ou de Maufrigneuse, des vicomtesses de Beauséant et des marquises d'Espard, mais des femmes qui personnifièrent avec une suprême ële'gance ce moment, (out de transitions et de nuances. Seulement H. de Balzac avait tout juste les qualités né^ cessaires pour exceller à ne pas les peindre. Comment un talent si excessif, si naturellement porté à tout voir à travers un verre grossissant, aurait-il pu saisir et rendre ces délicatesses exquises, ces demi-teintes impalpables, auxquelles un homme du monde, à talent égal, oserait à peine toucher? Comment un homme en qui la faculté d'observation s'absorbait si vite dans Téblouissement ou Tivresse de ses propres visions, aurait-il pu traduire exactement un texte où la moindre variante peut devenir un gros contresens? Voici, j'imagine, de quelle façon s* est formé, dans Fesprit de H. de Balzac, ce type de la grande dame, qu'il a tant d^ fois reproduit sous les mêmes noms ou sous des noms différents. H'y a eu de tout temps, dans le monde des patriciennes, comme disent ces messieurs, des exceptions coupables et bruyantes, des existences volontairement déclassées, des femmes que Tennui, le désordre d'imagination ou une vocation invincible poussent hors des voies régulières et transplantent violemment dans les zones torrides où

le roman va les chercher. Assurément celles-là gardent, de leur origine et de leurs habitudes primitives, des signes de racey des traces indélébiles de distinction et d'élégance. Mais qui ignore les emportements, les défis par lesquels ces natures orageuses signalent leurs ruptures mêlant à leur langage, à leurs manières d'autrefois, les manières et le langage de leur situation nouvelle, à peu près comme ces exilés qui se hâtent de parler la langue de leur nouvelle patrie, et qui même en forcent l'accent, de peur d'êlre reconnus pour des étrangers? il en resuite des

contrastes, des dissonances, des teintes violentes et heurtées, chères aux dramaturges et aux romanciers démo* crates, mais qui sont aux vraies femmes de bonne compagnie ce que la rougeur de la fièvre est à la fraîcheur de la santé. G*est avec ces patriciennes déchues ou révoltées que M. de Balzac, par position ou par goût, s'est naturellement rencontré. La curiosité a dû être égale des deux parts, ce qui veut dire que le peintre a posé tout autant que le modèle, et qu'il y a eu, d'un côté comme de Tautre, exagération, affectation et spectacle. Puis est sun'enue l'imagination du célèbre écrivain, brodant sur ce premier thème, y mettant du sien avec excès, le refaisant à son image, et arrivant à un ensemble où ce prétendu génie d'observation, déjà mis hors du vrai par un sujet exceptionnel, achevait de s'égarer dans ses propres complications et ses propres surcharges. C'est par ces procédés que H. de Balzac a produit ces fleurs de serre chaude, bizarres, éclatantes, bigarrées, que l'on croirait-artificielles si elles n'étaient vénéneuses; ces femmes qui, malgré leurs grands airs et leur blason irréprochable, ne sont et ne peuv.ent être que des courtisanes titrées. On a osé comparer H. de Balzac à Molière, et

un grand poëte en a récemment donné l'exemple, comme-pour achever de justifier ceux qui lui avaient refusé l'esprit critique. Chose étrange pourtant! au dix-septième siècle, dans une société où toutes les classes étaient séparées f^v des cloisons impénétrables, Molière, — un pauvre comédien, — séparé, semblait-il, par un abîme, des grandes dames d'alors, a fait Célimène, c'est-à-dire la grande dame coquette, et n'a pas commis une seule fausse note. Au dix-neuvième siècle, dans un temps où tout est confondu, nivelé, percé à jour, H. de Balzac, gentilhomme de haute lice ou du moins de hautes prétentions., a voulu peindre la femme du faubourg

S»iiit-£er|n>»in, et il m bous a doft&éqBe de briBaBtes ea« lîealBraff. C'est là qa^on peut étodier la différeDce do génie Trai el du faux génie. Chez Holtère, la realité, observée de loin ou de près, subissait eette traBsformation impoisée à Mtte œuvre d'art; mais elle se transformait daus le sens ée la vérité, parée que le génie et la vérité sont frère et; sœur, et que d'irrésistibles affinités les ramènent sans «esse l'un vers Tautre. Chez M. de Balzac, la transformah lion s^opérait dans le sens contraire, parce que, chez lui, Tobservateur était dominé par le visionnaire, et qu'il voulait forcer la vérité à lui ressembler, au lieu de se faire «emblaUe à elle.

La duchesse de Langeais fut une des plus chatoyantes figures de cette galerie où M. de Balzac a prétendu mettre les derniers portraits de nus dernières grandes dames. Ses amours avec le général Armand de Montriveau forment le second épisode de cette Hisi&ire des Treize. On nous saura gré de ne pas les suivre dans le dédale de leur métaphysique subtile, raffinée, quintesseociée,

mélangée de musc , et de poivre rouge, compliquée de trappes, de portes secrètes et d'enlèvemoQts > liarivaux à Teau-de-vie, raconté psr un grognard de4a grande armée au chevalier de Faubtas. Quelques teintes locales, prises au hasard, peuveoft donner une idée du ton général de cette peinture, a Madame de Langeais fabait voir qu'il y avait en Aie une fioble courtisane, que démentaient vainement lesr^igions de la duchesse. » Cette phrase, avec des milliers de variantes, a été, pour M. de Balzac, toute la poétique du genre. Un peu plus loin, H. de Montriveau adresse à la duchesse, qu'il voit pour la seconde fois, ce compliment délicieusement tourné : « Madame, en Asie, vos pieds vaudraient presque mille sequins. » — En homme qui a traversé le désert et s'est battu contre des lions, M. de Mon-

trihreaii, peu ao fait des otifiatideries'psTÎsieinies^, *prepose i sa maîtresse dVser in mystérieux potiToir des Trme fKyvtr supprimer le paavre M. de langeais, A quoi elle r&pofrd, dans tin français qae h tmihomg Saint^îermam n'avait pas pn^u : f Grand Dten! eroj^-Teus (ftre je puisse étte le gam cf on erime? » — Ensuite, pen>r miens se ééh fendre, eHe appeiki la religion à son seeovrs, et il facrt Toir, encore nne fois, ee que devient la religion sons k plume de ce fier disciple de Joseph de Blaîslre. « Un soir, Armand trouva M. Y^^hé Go^drand, direetenr de la conscience de madame de Langeais, établi dans un fauteuil an coin de la ehemiuée, eomme un homme en train de digérer son dîner et les jolis péchés de sa pémiente. La Tue de cet homme au teint frais et reposéy dont le front était calme, la bouche ascétique; le regard malieieusemem inquisiteur, qui avait dans son maintien nne véritable aeblesse ecclésiastique, et d^à dans son vêtement le violet

êfkcopal, rembrunit singulièrement le visage de Montri^ 'veau... » — Ge qui n'empêche pas madame de Langeais èe converser fort tranquillement avec l'abbé Gondrand 4r sur la nécessité de rétablir la religion dans son ancienne splendeur. » Aussi M. de Montriveau fait-il à la duchesse une querelle de mécréant, qu'elle apaise en lui affirmant que « la religion sera toujours une nécessité politique. » — « La religion dura trois mois, ajoute Tauteur. Ce terme expiré, la duchesse, ennuyée de ses redites; livra Dieu

pieds et poings liés à M. de Montriveau » — N'allons

pas plus loin ! C'est déjà trop pour nos lecteurs; c'est assez 'du moins pour réfuter ceux qui nous accusent d'aveugle^ ment et d'ingratitude, sous prétexte que nous n'avons jamais accepté les services d'un pareil défenseur que sous bénéfice d'inventaire!

C'est dans la Dnchesse de Langeais que M. de Balzae

inaugura cette scolastique amoureuse» sentimentale, platonique, dépravée, à demi mystique, à demi sensuelle, plus immorale cent fois qu'une franche licence, dernier assaisonnement de la corruption des sens à l'usage des sociétés vieillies et des palais émoussés. Cette corde seraphique trempée dans Tordure va reparaître dans quelquesuns de ses récits les plus célèbres et fera constamment partie intégrante de son talent. Nous n'avons pas, à Dieu ne plaise! la prétention d'en compter toutes les phases, ni même d'énumérer tous les produits de cette fécondité qui devint un moment proverbiale. Mais, pour résumer, en un petit nombre d'exemples, à peu près tous les genres de blâme qu'a mérités H. de Balzac, et pour ne pas être accusé d'une sévérité de parti pris, nous aurons soin de choisir, parmi ses romans, ceux que ses ado-

rateurs signallent comme les plus beaux, et qui caractérisent le mieux, . sous les faces les plus exirêmes, ses différentes manières : d'une part, le Père Goriot; de l'autre, le Lys dans la vallée; au bout, le Cdusin Pons et la Cousine Bette. Puis nous cueillerons, çà et là, dans quelques autres de ses ouvrages, quelques détails propres à compléter notre Étude, et nous tâcherons de conclure.

Au moment où une traversée devient trop pénible ou trop dangereuse, il est d'usage de jeter par-dessus le bord les marchandises les plu^ inutiles et les plus lourdes. Nous allons faire de même pour M. de Balzac, et on ne saurait rendre un plus grand service à sa mémoire. L'animosité la plus violente, en supposant qu'elle fût per-

mise là où il ne doit y avoir qu'une réprobation pure^ ment morale, ne pourrait faire pire contre lui que le zèle de ses adorateurs, lorsque, sous prétexte de maintenir intact un monument impossible, ils défendent qu'on en supprime une seule pierre. Pour juger, en bien ou en mal, ces constructions bizarres, il importe, au contraire, de les dégager de tous ces plâtras dont les embarrassait à plaisir cet infatigable architecte, presque toujours aussi pressé de gâter son œuvre que de la bâtir.

Nous avons déjà retranché, avec les informes romans de la jeunesse de M. de Balzac, ces traités d'immoralité domestique où s'obstina beaucoup trop son âge mûr, Physith logie du mariage, Contes drolatiqties. Petites Misères de la vie conjugale; tristes facéties, froides gravelures dont le succès apocryphe a été fait, pour une moitié, par des libertins blasés qui comprenaient trop, et, pour l'autre, par des femmes étourdies qui, nous l'espérons, ne

comprenaient pas. A ce premier sacrifice que réclament les véritables amis de l'auteur, il sied d'en ajouter un autre, qui, de son vivant, eût irrité une des plaies toujours saignantes de ses ambitions littéraires : le théâtre! Hélas! oui, il faut s'y résigner, M. de Balzac a échoué au théâtre, et ce désastre lui fut d'autant plus sensible, qu'il avait rêvé de ce côté-là ses plus riches couronnes. Avec sa manie d'omni* potence, ses prétentions à un grand rôle politique et social préparé par la littérature, il ne pouvait se dissimuler que le théâtre établit entre l'écrivain et la foule des courants bien autrement rapides et magnétiques que les taciturnes succès de lecture : il savait d'ailleurs que, de nos jours, le poête^ dramatique, quand il est applaudi et populaire, peut seul se créer ces palais pavés de marbre et de porphyre, ces existences de nabab ou de banquier juif, où vivait en idée cette imagination sans cesse en travail de

mllîoxis«l dé miiiesrâ*or« o& peui dire sans exagération «ythologique que 'M. de Jfôlzac » été, sa vie durast, k Taalate da succès de théâtre; et ee tt^iî svffirait, as besoio, po«rr ixer le inveau omlleetiiel et moral que nppose cette préoccupation eonstanl» de la question d'ar* gent. Quoi qu'il m sott, Ycmtrin et les Rensaurces de Qui^ fuda furent deux chutes, non pas éclatantes, comme on Ta dit, mats honteuses. Tons les contemporaii^ sont là pour Tattester, Fimpuissance arec prétention, Tennui avee «eandale, telle fat Tinipressien nnrverselle, décisive, constatée non par les ennemis de Kaiizac, mais par le vrai public. Pamélia Giraud n*eiit que quelques représentation -H n*a pas laissé de traee. La MûrcUre tomba sur ce thés^tre on le répertoire de M. Alexandre Dumas aurait dû pour*" tant rendre le parterre in-

dulgent pour toutes les extravar |[ances. Mercadet seul a eu du succès ; succès posthume, <faii ne prouve absolument rien pour le génie dramatique 4e Fauteur; car c'était déjà la réaction qui commençait, «t, pour rendre la pièce jouable, il avait fallu la refaire. Il ne reste et il ne peut rester de Mercadet que le souvenir •d'un fripon sur qui repose tout l'intérêt de la pièce, et qui a^est sauvé, au dénoûment, que par un hasard absurde, «ins que la moindre idée morale se mêle à ces scènes d'argot industriel et d'affaires de bas étage. Nous aurions passé sous silence les malheurs de M. de Ealzac dans la carrière théâtrale s'ils ne donnaient à réfléchir sur les lacunes de 90n talent. On le proclame aujourd'hui le chef des réalisles; mais, ou le mot réalisme est vide de sens, ou il signifie le sentiment de la réalité; et la réalité, à son tour, ne m'offre pas une idée bien nette, si je ne la déBnis le côté de la vérité accessible par en bas. Or, maintenant, si H. de Balzac, comme vous le dites, possédait si bien le sentiment de cette réalité, de cette vérité, comment se

M. DE BÂL2AC. (^

fàivn que, dès qu^il se trouvai en présence à^vm publie rassemblé, il n'y eût plus moyen de s'entendre? que deshiaitis énonnés sç produisissent mtre les spectatenrs et le* po^? Serait-ee qixe le publie aime à voir mtô oefuvre éranratique se perdre da^s les ntiages? qu'il soit exclust- ▼ement cofOiposé d'âmes poëtiqnes, élevées, éprises d'iddait Hélas! les succès de M. Scribe d^oatrent le cem]?airt« NiMi; chez M. de Bakac, te réalisme, le sentiment da réel et dn vrai ,^ a été conslamment combattu et paralysé p»r xm défaut complet d'équilibre dans les facultés de so&iderveaiu H observait avec une sagarâté incroyable, nn don de se^ oende vue presque maladîve à force d'être perçante ;

mais» cistte observation, s'^xaltant par sa propre puissance, s'enivrait d'dk-mêoiâ, et peu à peu, sans que Tauteiir s'en douAâl, saèstHiEmt à la vérité si S»ei&enl observée tm je se sais quoi où le vmi et 4e faux m inélaient et s'exagé-^ r«âent au milteu de ornées vetftigiirieQse^ ^somsie sous le^ soufflet d'un alchimiste. Cet état laûLle, produit d'une ob-servaltcm pénétarante allérée et grossie par une kuaginatioa ballueinée, peut être encore aco^aUedans 1<e roman, où }^^ tedeuT isolée Hvré a ses propres rêveries, f erinet* qu'on l^> nourrisse d'opium et 4e bacàicb, pourvu qu'on le dérobe aux ennuis et aux misères de U vàe réelle. Mais, au théâtre, il «'y a pas de ces complaisances : le vrai, le faux, l'im» pessfble, y pc^'lent leur uniforme et s'y séparent en gréa*pes bien distincts, comsne des régiments différents sur un» champ de manœuvres. La premiàre condition de succès^ c'est que l'âme du po^ vibre dans celle de ses audâ]steurs; c'est qve toins ces eaiprits si divers, réunis pourtant par dessenkiments eemmuns let des idées générales^ reccmnaissmiâdans le drame quelque ^bose d'eux-mêmes, et qu'ils l'aeoeptent eomsne Tinteipr^ âoquent, passionné, pathétique, de celte véiito é/ÔA okacua possède^ son mm \^

notion et la germe. Et voilà ce qui a manqué le plus à H. de Balzac. Il étonne, il amuse, il éblouit, mais comme une individualité tout exceptionnelle que rien ne rattache à la grande famille humaine : il n'existe pas d'écrivain à qui le vers célèbre de Térence, « Homo sum,,.)) soit moins applicable : il y a, en lui et dans ses œuvres, de la curiosité, du monstre, dans le sens étymologique du mot. Son ^égoïsme n*a pas la sérénité olympienne de celui de Goethe :Sorte de Dieu païen qui pouvait encore descendre et se fa* miliariser avec les hommes; il n*a pas Torageuse et gran* >diose inquiétude de celui de lord Byron, outlaw poé-

tique rêvant Théroïsme à défaut de vertu. C'est Tégoïsme du col-* lectionneur, faisant du bric-à-brac avec génie, du vieux juif ■ accroupi sur un tapis de Perse à la porte de son magasin, et montrant froidement à ses acheteurs des richesses amassées ^ et là sur les débris des châteaux, des palais et des temples. ' Au bagage dramatique de M. de Balzac, il sied d'ajouter, dans notre hécatombe, ce que j'appellerai Tespéce ou 4a variété Nucingen, faute d'un terme plus générique; •c'est-à-dire toute cette partie trop considérable de la Comédie humaine où nous voyons reparaître, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, les Nucingen, les Hatifat, les Gobseck, les Gigonnet, les Camusot, les Popinot, les du Tillet, les des Lupeaux; personnages pour lesquels il faudrait avoir une clef comme pour les Caractères 4e la Bruyère, mais avec moins d'agrément et de profit. Les plus robustes admirateurs de M. de Balzac conviennent in petto que les Nucingen et les Gigonnet étaient passés •sous sa plume à l'état de scie d'atelier, et que son monument gagnerait beaucoup à être débarrassé de ces importuns, qui font l'effet d'animaux rongeurs dans une tapisserie. Ils lui servent ordinairement de prétexte pour développer un trésor de connaissances supplémentaires

qui jusqu'ici n'avaient pas paru bien nécessaires au talent d'un conteur. Grâce à eux, tel de ses romans pourrait s'appeler le Manuel de P usurier; tel autre, le Manuel de l'huissier; celui-ci, la Physiologie de la lettre de change; celui-là, la Monographie de la faillite; un troisième, le Bon Parfumeur; un quatrième, le Parfait Notaire. On est sans doute, en les lisant, fort édifié de tout ce que renfermait celte tête encyclopédique, qui eût pu en remontrer aux gens du métier sur toutes les finesses de la procédure et de la contrainte par corps; mais enfin on est forcé d'avouer que Richardson et Goldsmith, madame de la Fayette et Tabbé Prévost,

Bernardin de Saint-Pierre et madame de Souza, M. Mérimée et madame Sand, ont réussi par d'autres moyens. Qu'est-ce qu'un roman? C'est une fête, un bal donné par un hôte complaisant à des imaginations qui veulent s'amuser. Eh bien, que dirait-on d'un maître de maison qui, au lieu d'offrir à ses invités des violons et des bougies, des parures et des fleurs, les forcerait de passer par une étude d'avoué et d'entendre la lecture d'un inventaire ou d'un procès? Sans compter que M. de Balzac, esclave de la couleur locale, a cru devoir conserver à ses héros de l'espèce Nucingen leur baragouin et leur accent primitifs, et, pourvu qu'il s'y mêle un ou deux Auvergnats, ou a, pendant tout le cours d'un roman de cinq cents pages, des dialogues à perte de vue et de patience, dans le genre de celui-ci :

— Cesde fifre ça ! c'esde trop fifre même! che choUissais moralement pire Mis te saut mille égus I chai godonné les sonneddes, mais n'ayez poind beurre!...

A qiioi l'interlocuteur répond :

— Montamey Bons na bas sa dêde, BartonnexAux^ gondinuez à le carter,.., resde% notre profitance... che fus le tentante à chenux...

Et FAuvergnal, se mettant de la partie :

— Che badine chi peu^ que nous caugmms de la choge^ ot>quechi che briweu mocheu veuMe unemnteu viachèvs de dUncante miUe francs^ che vmtë paiUe un pagniar de vm dapayssCy fouchtm!...

Si c'est là le dernier mol du réalisR^, il pourrait bous la dire dans une meilleure langue. Molière, dans M. de Pûurceaugnac, a

fait parler Lucette et Nérine en patcû^ languedocien et picard; mais la scène ne dure qu'un m^ ment, M. dePowrceangnac est une farce, et nous ne voyonspas que, dans le Miscmthrape ou le Tartufe, Molière «il demandé au charabia ses effets comiques. Nous av(»fts lail 4u cheain, et les adorateurs de H. de Balzac soni Môd n^esles de se bc»rner à le eempsH'er à Molière. Oa com-* prend toul ce que ce retour périodique de l'orthographe tttdesque eu auvergnate à to^es ks pages d'un gnf» volume et à tous les volumes d'un long roman, doit ajouter à rattendrissement et à l'intérêt du récit. La monomanîe dans l'art, c'est une face nouvelle que n'avaient pressentie m Ari^te ni Schlegel, et- que H^ de Balzac nous a révélée.

Snfin ee travail d'élimination préliminaire serait bien iDoemplet si nous n'y comprenions ce fameux Livre mys^ tique de qui Tauleur disait qu'il jugerait M degré d'Intel*l^^ce de ses lecteurs par le;plai$ir qu'ils saurafiant y trouver. Posée ainsi, la question a de quoi pi(^er au jdu r-amour-propre, et Ton peut, comme les animaux de Fio~ ma, s'écarquiller les yeux pour tâcher de voir^dair dan» les beautés de Sérapbiia et de Séraphitm : .mais en F^rance, dans la patrie des Provinciales, de GilSlm et de Zadig, oJL lo»tes les sublimâtes du monde ne seront jamais rien sans la clarté^ ces leurs de forée de rilkimiaisme, qu'oft devrait bien plutôt nommer Vohscurïsme^ ne prospérerfisit

H. DE BÂLZÂC. or

}afnd>s. Plût à Dieu, en supposant qu'il y ait des héré^sson des immoitartlës dams Séraphita et Sérapliitus, qn^r H. de Balzac n'en eât jamais o®nimis d'aslres! &k n'ina pas les y obevcher. L'^fUeor de la Phymlêgiedn mariage' se faisant loiït à oonp le disciple de Svedenboi^g, oie Saimt- Hafrtin ei de qsraftame èê Ir-

tidner, quittant le ba»ge é» madame '^vmqnet & Faicôve de la Filfe aux yeux d%r pcmT se voner mx blanc ou «n bien et planer avec les ang^ Ams les r^ons éthérées du mystère €t de rin^iri, ires^ semlsle, en Httérature, à ces gens qui, ne croyant pas en Vàen, redoutent le nombre treize ou les départs du vm» dredi : c'est la superstition du spiritualisme, ce n'en «ât pas la religion. Encore une fois, Tennui, nn ennui in» fiéitièle, veille, fort beuvensemeul, an seuil du Livremys- Uque, et écarte le péril. Mais, dans le Lys dans la vallée^. dû le roman reprend ses procédés ordi«anres, et où le mysticisme, tom en gardant ses ailes, consent à poser le pied sur la terre, nons rcttronvons M. de Bakac tout bût tier, avec ses deux inspirations extrêmes, se rejoignant par nn côté : c'est aussi par le Lys drnis la vallée que nonsh feutrons dans la partie vivante, c'est-shdire (kngereuse, de ses livres.

n semble, au premier abord, que le n^sticisme dans 1^ roman soit le contraire du matà*talismEe, et il n^est pa& rare d'entendre les personnes à qui Ton parle de l'immo» valité de Balzac se récrier en allégnast ceux de ses on*iQi^ages où le sentiment et Tàfne domiuent de toutes leslismîeurs de rinfinî ^tes sens er la cbsdr. I^e Lys dans (la PoUée est le plus oétèbre, le plus accrédité de ces ouvrages.. I^noBs garde! Lorsqne Pascal a dit : Ni ange, ni bête, il pressentait ets^alait ces folles ambitions de rânie dépas^ sant sa propre nature et risquant de ^ perdre dans se&s ebimériques oomquétes. (Test à h lois la faiblesse et k

fN

salut de l'homme, que Tensemble et. la proportion de toutes ses facultés soient réglés par une main divine, et que tout ce qui rompt cette proportion providentielle tourne au détriment, nonseulement des facultés qu'il -essaye d'amoindrir ou de soumettre,

mais de celles qu'il prétend agrandir et exalter. A Tétat de théorie, dans l'es* prit de quelques théosophes, de quelques rêveurs naïfs et convaincus, le mysticisme a pu n'être que l'exagération inoffensive du sentiment religieux et chrétien. Mais, ces fugitives victoires de l'être immatériel, ces oublis passagers des liens du corps, ces aspirations vers Dieu, privilège «t signe de notre origine, venant à se transformer en doctrine, à se fixer, à se poser dans un système, il en résultera infailliblement que l'âme humaine perdra le vrai sens de ses rapports avec Dieu. A force de se plonger en lui, de renier et d'anéantir tout ce qui n'est pas à son image, elle finira par se croire, non plus une émanation, mais une partie intégrante, essentielle, absolue, de la Divinité. De là à se croire Dieu, il n y a qu'un pas, et ce pas sera franchi. Il arrivera un moment où, pour être plus sûre de n'avoir rien d'humain ni de terrestre, l'âme se proclamera Dieu, n'adorera plus qu'elle-même; et alors, comme un Dieu ne peut faire de mal, comme tout lui est permis, comme il purifie et divinise tout ce qu'il touche, il n'y a plus d'action mauvaise, plus de vice, plus de faute, plus de dégradation honteuse : l'homme, avec ses alternatives •de chute et de repentir, avec la lutte permanente de sa 'Conscience contre ses passions, l'homme a disparu ; il n'y ^ plus que l'ange, et, sous le pseudonyme de cet ange, la bête, se livrant impunément à tous ses instincts et ne conservant plus même le sentiment de sa honte et la solida- { rite de ses désordres. Maintenant descendez des hauteurs / philosophiques dans le roman et dans le monde; appliquez

le mysticisme au plus mensonger des sophismes deTamour coupable et à la plus dangereuse de ses peintures, et vous aurez

Tamour platonique, tel que Ta compris M. de Balzac; vous aurez la liaison de M. Félix de Vandenesse avec madame de Mortsauf : vous aurez le Ly^ dans la vallée.

Le sujet du Lys dans la vallée est bien simple, bien connu, et, sauf les détails, n'a pas coûté à l'auteur de grands frais d'imagination. Un jeune homme de vingt ans rencontre une femme plus âgée que lui, et dont le mari a trois fois son âge. Il s'installe chez elle, à la campagne : elle éprouve pour lui un sentiment qu'elle voudrait bien appeler maternel, mais sur lequel il lui est impossible de prendre le change, puisqu'elle a des enfants et qu'elle peut comparer. Profitant de Tinexpérience de Félix et de son ascendant sur lui, madame de Mortsauf trace une ligne de démarcation qui ne sera jamais dépassée, et, une fois cette concession faite à sa conscience et à sa vertu, elle accorde à ce jeune homme, qui ne lui tient par aucun lien, la première place dans son cœur* Félix joue avec les enfants, cause avec leur précepteur, qui est un abbé, supporte les bourrades du mari, dont Balzac a fait une hôte enragée, tout en reconnaissant en lui le type magnifique de l'émigré: mais surtout il roucoule, matin et soir, avec k dame du logis, et le couple amoureux, ailé, aérien» mystique, entrelacé à la façon des anges d'Overbeck, se lance dans des océans de cobalt et d'azur, auprès desquels Svedenborg et Saint-Martin ne sont que des réalistes. Cette situation peu variée, mais essentiellement morale, durerait indéfiniment si Félix de Vandenesse n'était rappelé à Paris. Là il fait connaissance avec lady Dudley, une maîtresse femme qui ne laisse pas languir une intrigue, et qui ne néglige rien pour enlever Vandenesse à ((ses soupirs de tourterelle. » Elle y réussit : l'infidélité de Félix

tue madame de Hortsauf, Inçielle, avant d'expirer, a encore, pour plus de morale, le temps (Teavier le rfile de lady Buttley, et de regretter d'avoir été vertueuse; ce i^ui De l'empËube |)a8 d'être proclamée une sainte par le niré de sa .pBroisae, et par l'abbë Deminid, pr^pteur de ses Asbmift. Tel eo, rt^éuit à sa plus âtnpte expression, tout ce drame întimâ -du Lyt dans ta vallée. II n'est fias nenveau : la kiUe i'éras et à'antéros, de l'armour do cœur et de l'nnonr des sens, est vieille comme le m«nde, et ce n'est pas la praniére fois qu'on a essaye de pdndra l'âme bua»ii>e aux prins avec «a deox aeinnitions contraires, h soif de l'infiDi et la fongoe sensodk. Hais ce qm était rëeerve à M. ie Balzac et ce qui peut aider à fixer la valeur de son mysticisrae, c'éuit de trouver, ponr peindre ce* ambnr mystique on platonique, des couleurs d'une nature telle, que ses lecteurs, seslecirices suriont, dussent en ^re plus troublés que par delicendeuseslmages.ll.de Balzae a dcrit des romans plua salea, il n'en a pas fait de moins chaste. A quelque page que l'on ouvre ce Lys dans la . valiée, A baif^ée qu'elle soit dans l'illuminisme et l'extase, il s'«i exh»le use vapeur délétère, àiervanie, nne iM'te de malaria sentioientak, p»r»l]e à ces émanations fiévreuses que l'on respire, dans l'Inde o« sous tes tropiques, au milieu du par&im des fleurs, des mirages de l'horizon et des splendeurs du paysage. Les excès de réalîsm* ■ que nous allons Feaotmtrer tout à l'heure dans d'autres œuvres de II. Je Balzac séduisent peu, qnoi qu'on en dise, les âsoes délicates. Une ferone de bonne compagnie d^ mSIera ûta, œ {ûmse que par comparaison ou par finesse do goût, tOBt œ qu'il y a de faux et d'impossible chez ces ducbessss de CbaulieK, de Langeais on de Haufrignense, ces marquises d'Espard, ces vicomtesses de Beausrânt, coDMisaDes dégnisëes en ^ndes daimes, ti ^1 semblent

toujours avoir escamote leurs armoiries à là pr^eclure dâ polke. Mais madame de Mortsàuf peut ê^ed^uttestemple plus attrayant; vue de loiu et à travers ee mmbe dont fauteur l'a entourée, elle fait illusion, elle a presque ua air de famille avec les Laure et les Béatrix; toutes ces images de lys, d'hermine, de neige immaeulëe, toutes ces réminiseences de Madone et de Vierge Marie, dont M. â» Balzac est si prodigue, finissent par donner envie d'ae<eepter madame de Mortsauf comme une héroïne de te&* dresse et de vertu, de la classer dans le martyrologe des ci-Burs chastes et immolés. En province surtout, où les longs loisirs amènent les longues rêveries, où les femmes, pourvu qu'elles aient quelque élégance de sentiments ou d'idées, quelque penchant ou quelque prétention poétique, sont si aisément portées à se croire incomprises, à chercher en dehors du cercle étroit de la vie commune une pâture à leurs romanesques songeries, madame de Mortsauf a été et peut être encore une patronne, un type auquel s'attachent les cœurs à la fois irrités et fiers de leurs secrêtes blessures, prêts à voir un Félix de Vandenesse dans le premier parleur de poésie qui flattera leur chimère et leur orgueil. Pour ces femmes, dont le nombre est grand et qui voudraient avoir les menues friandises d'un amour îllix;ite sans en connaître les emportements et les orages, H. de Balzac a été, dans le Lys dans la vallée et dans quelques autres parties de ses trop nombreux ouvrages, ce qu'il est pour les jeunes gens ambitieux et sans principes, dans les récits où figurent ses éternels Rastignac, Rubempré, de Marsay, de Manerville, d'Esgrignon : le tentateur, non pas ardent, passionné, dupe de lui-même et s'entraînant dans ses mauvais conseils, mais subtil, dissolvant, msinuant,

s'infillrant goutte à goutte, et grisant de ses perfides arômes ceux qu'il va égarer ou corrompre. Re-

CV

gâosbribs littéraires.

gardez de près madame de Hortsauf ; cette chasteté n'est que grimace; ce mysticisme prétendu n'est que l'hypocrisie du sensualisme : ces arguties de vertu fixant le non amplius ibis de Tamour, ces accommodements de passion et de conscience, ces transactions toujours renouvelées et toujours défaites, ne sont que des haltes sur une pente à pic, où Tautetir, par des prodiges d'équilibre, peut arrêter ses héros, mais d'où on roulerait bien vite au fond du gouffre, si on voulait les imiter. Le Lys dans la vallée marque donc, du côté des nuages et des étoiles, le point extrême de l'immoralité des romans de Balzac, comme d'autres œuvres le marquent du côté de la terre et de la boue. Par bonheur encore, un peu de ridicule se mêle à ces séduisantes peintures. On a vanté le contraste de madame de Hortsauf et de lady Arabelle Dudley, comme ré* sumant deux genres de beautés et de destinées contraires. Voici quelques détails de ces tableaux, dont on ne peut» et pour cause, citer que les traits les plus indifférents : — Madame de Hortsauf : « Le souffle de son âme se déployait dans les replis des syllabes, comme le son se divise sous les clefs d'une flûte; il expirait onduleusement à l'oreille, d'où il précipitait^ l'action du sang. Sa façon de dire les terminaisons en i faisait croire à quelque chant d'oiseau; le ch prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les t accu-

sait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi, sans le savoir, le sens des mots, et vous entraînait l'âme dans le monde surhumain. » — Avouons que, depuis le Bourgeois gentilhomme (toujours Molière!) on n'avait pas trouvé d'aussi belles choses dans ' la prononciation des voyelles et des consonnes. Après des prodigalités de plastique peu compatibles avec ses raffinements de mysticisme, le narrateur ajoute : a Telle est l'imparfaite esquisse promise. Hais la constante émanation de

son ftme sur les siens, cette essence nourrissante, épan'due à flots comme le soleil émet sa lumière; mais sa nature intin^e, son attitude aux heures sereines, sa résignation aux heures nuageuses; tous ces tournoiements de la vie, oïl le caractère se déploie, tiennent comme les effets du ciel à des circonstances inattendues et fugitives qui ne se ressemblent entre elles que par le fond A'oii elles se détachent, et dont la peinture sera nécessairement mêlée aux événements de cette histoire. » — Quant à lady Arabelle, son portrait est d'un trop haut ragoût pour qu'une longtie citation soit possible. En voici quelques lignes : « Cette belle lady, si svelte, si frêle, cette femme de lait si brisée, si brisable, si douce, d'un front si caressant, couronnée de cheveux de couleur fauve et si fins, celte créature dont Téclat semble phosphorescent et passager, est une organi* sation de fer... Son corps ignore la sueur, il aspire le feu dans Tatmosphère, et vit dans Teau sous peine de ne pas vivre... » Quelles oppositions avec Clochegourde (le château de madame de Mortsauf)! L'orient et l'occident, Tune attirant à elle les moindres parcelles humides pour s'en nourrir, l'autre exsudant son âme, enveloppant ses fidèles d'une lumineuse atmosphère : celle-ci, vive et svelte; celle là, lente et grasse. » — Presque tout le roman est écrit de ce style. Chose singulière ! M. de Balzac devait, trois ou quatre ans plus tard, se moquer de

H. Sainte- Beuve, parodier ses coteaux modérés et ses aspects Mon" dissants; et la parodie trouverait, dans le Lys dans la vallée, une moisson dix fois plus riche I On y rencontre, à chaque pas, des douleurs lancinantes, des pâtiments, des mélancolies immarcessibles, des blandices éthérées^ d'inépuisables exhalations remuant au fond du cœur les roses en bouton que la pudeur y écrase, de quoi défrayer toute une veine gauloise et bouffonne, si nous savions rire

CAOSERHES LITTÉRAIRES.

mr/

' ri. • _

te**f ■»■

^fiare, ou du moins rire des ^efaoses ristbles. SSans irop abuser de ee genre de critique,. qai révolterait les myati» l|ues de Tëcole de madame de Hortsauf, sans évofjuer le& jsouveoirs de Yithos et du pathos s'épanouissant sur les Jèvres de HaseariUe et de Trissotin, bornons^nous à di^ mander si c'est là la langue de la Princesse de Clèves ott 4e Manon Lescaut, de Paul et Virginie ou d'Eugène de BotheUn^ d'And^fé ou de Col&mba, ou plutôt si c*est là la langue française. Et remarquez que nous nous contentons- 4'indiquer les défa.uts d'un livre» les infirmités d'un talent : que serak-ee donc s*il fallait accepter ce talent comme unmaitre^t ces livres comme des modèles, si]*oii :|j|igeait, par ces échantillons, de la température morale oà ifleurît cette rhétorique, de la littérature où ces beautés éBvidunent classiques, des disciples qui les admirent et des admirateurs qui les imitent?

ite Père Goriot, publié à peu près vers la même épo^ -que, fut, pour ainsi dire, l'envers du Lys dans la vallée; il inaugura, chez M. de Balzac, l'avènement du réalisme, anot qui n'étatt pas encore inventé quand ce roman fut écrit. Nous devons ajouter que le coup d'essai fut un coup de maître : dans cet ouvrage, que l'on représente comme un desohefs-'d'œuvre de l'auteur et du genre, le sentiment paternel, la plus auguste et la plus sainte des affections humaines, l'image terrestre de l'amour de Dieu pour ses créatures, est réduit à l'état bestial. Goriot aime ses filles ipar une sorte de besoin ou d'instinct animal, où vous cheroberiez en vain une lueur de sens moral ou seule* ment d'intelligence et de raison. Ces filles, qui sont elles^ mêmes des montres de dépravation et de vanité stupides, il les marie bêtement à deux hommes affreux, le fameux Mucingen et l'ignoble comte de Restaud. Goriot achève de se ruiner pour subv^ir aux fredaines de son Anastasie et

de sa Delphine, ou, pour parler sa langue, de Filineet de Nasie. Il s'éprend d'une telle tendresse pour Tamant de sa Firme, qu'il se fait son c<mfident, son valet, qu'il aide sa fille de ses deniers et de ses conseils, à l'effet de louer, de meubler et d'installer l'appartement où elle doit fecevoir ledit amant, baron Eugène de Rastignac : toute son ambition, à lui, est de loger dans une soupente, à portée d'Eugène et de Delphine, qu'il appelle ses deux enfants. Tout ee luxe de paternité ne lui rapporte qu'tn*gratitude : il en souffre, mais comme en souffrirait un chien ou une bête de somme qu'on laisserait dans l'a*bandon. L'animal descend encore d'un degré et se change en machine ; la machine se détraque, et nous assistong alors à une agonie réaliste, telle que la tragédie, le drame et le roman, dans leurs épilogues les plus pathétiques, ne nous en avaient ^lamais présenté. L'auteur ne nous

fait grâce ni d'une ventouse, ni d'un sinapisme, ni d'aucun des médicaments que l'on peut administrer à un malade. On croirait assister à une visite d'hôpital, à un cours de pathologie ou de clinique. Goriot, grâce à la singularité dé sa maladie, devient un sujeft précieux, et fournit aux illustres de la Faculté matière à de curieuses expériences: experimentum in anima vili! Horace Bianchon, — la scie médicale de M. de Balzac, comme Nuciiigen est la scie industrielle, Bixiou la scie vaudevilliste, et de Marsay la scie fashionable; -^ Horace Bianchon ne perd pas une si belle occasion d'éclairer un des points obsdurs de la science, et il ne manque plus à Goriot, pour compléter son utilité médicale, que de passer après sa mort sur un amphithéâtre ou dans un bocal. Mais, avant de mourir, il a le temps de discourir pendant vingt pages, en interrompant chacune de ses phrases par des exclamations et des parenthèses navrantes. (Ileum! heum! — Heum! aye! oh! —

■ "••■■V^-fcf

llan! hâani hâan!) Ces petits cris, répélés à l'infiDi, aclievenl de donner à l'agonie du père Goriot un air de bestialité tout à fait en harmonie avec l'ensemble de soa caractère : toutefois M. de Balzac salue modestement son Iktos comme le symbole, le type, le martyr, le Christ de la l'aiemité, des Sublimités de l'amour paternel. C'est, du reste, une de ses méthodes : quand il arrive à une des phases culmiaantes de ses récits, s'il craint que son lecteur ne remarque pas assez à quel point la scène résume une des faces i]e la société ou du cœur humain, il s'arrête, et s'dcrie avec une complaisance naïve pour son propre ouvrage : « La tragédie antique n'a pas de tableau plus pathétique... b Ou bien ; « Vous avez là, dans son expression la plus haute, la Révolte se posant en face do

la Loi; n ou bien encore : n Le drame prend ici des proportions formidables : ce n'était pas moins que la lutta de l'Individu contre le Desputisme sociaP.... » Il s'agit sou- VL'in d'un galérien en rupture de ban ou d'une fille perdue qui s'amuse aux dépens d'un vieux libertin; n'impurtc! vous voilà averti, par des majuscules, de tout ce quc5 la situation a de solennel, et il y a de bonnes gens qui s'y laissent prendre.

Quand on songe, en elfet, que la tendresse et la douleur paternelles de Goriot ont été comparées aux grandes et émouvantes images de la poésie antique ou shaks(iearienne, aux tragiques figures d'Œdipe et de Priam, d'A;jamemnon et du roi Lear-, quand on pense que le Père Goriol passe pour un des plus beaux romans de M- de Balzac, pour un de ses récits les plus saisissants et les plus r^b, on fait de douloureuses réflexions sur cet abaissement progressif de l'art descendant des hauteurs dt: l'idéal dans l'infecte salle à manger de madame VauquiT. Si un judicieux critique a pu marquer cette pro-

■.•-'^"iVl

gression avilissante en s'arrôtant au Triboulet de M. Vie- • tor Hugo, quelle différence! quel nouveau pas dans le " mal, de Trjboulet à Goriot! Triboulet est un bouffon, ' chez qui le sentiment moral se réveille dès que le sentiment paternel est menacé. Ces deux sens n*en font plus qu'un pour souffrir de la même douleur, et c'est un kom* mage rendu par le poète à la sainteté du rôle de père, que Triboulet, plongé dans le cynisme et l'opprobre, se purifie et se relève du moment qu'il a sa fille à défendre. Chez Goriot, rien de pareil : ce qui le désole, dans la vie de ses filles, ce n'est pas leur ignominie, mais seulement leur abandon. La paternité, chez lui, est un instinct, si bien dépourvu de toute idée mo-

rale, de toute lumière intelligente, que Goriot, pourvu que ses filles vinssent levoir, leur permettrait tous les désordres et probablement ' tous les crimes. Cette manière de dépouiller l'amour pa-» temel de tout ce qui fait sa dignité et sa grandeur, en lui donnant Taveuglement brutal d'un appétit ou d'un mécanisme, est caractéristique ; elle ne répond que trop bien à la poétique de Tart moderne, qui évite de moraliser sous prétexte de mieux peindre, et ne croit à rien de ce ; ^ i^

qui n'est pas lui, pour mieux se suffire à lui-même. Le ^ reste du livre est en harmonie avec le personnage principal. Raslignac, qui fait là ses premières armes, et que nous verrons reparaître dans, vingt autres romans, y acquiert les rudiments de la science sociale, en écoutant pérorer Vautrin, ce même Vautrin dont M. de Balzac a tant abusé, dont il a fait le dieu Wishnou de la cour d'assises et du bagne, narguant, en m\\\% incarnations différentes, la société et la police. La prédilection de Fauteur pour Vautrin est évidente. II s'en faut de bien peu qu'il ne "ïiÉ

prenne parti pour lui contre les lois et la justice, ou du moins qu'il ne rejette la responsabilité de ses vices et de

iS

'> v^'.iSk'

ses crimes sur cette société qui n'a pas su faire une place à son génie. En voyant ce galérien incompris, si amou^t» leusement choyé par le romancier^ on se souvient, mskU gré soi, que, dans une circonstance mémorable, M. d& Balzac, sans doute par ^èle réaliste, sa passionna pour un vrai Vautrin en chair et en os,^ et prit la poste pour all^ djéfendreun époux incompris qui avait assassiné sa femme; Était-ce perversité réfléchie? à Dieu ne plaise!

c'était la gageure étourdie dun artiste infatué de Tart pour l'art» transportant dans sa sphère les procédés de l'avooat, et <»*oyant qu'un conteur peut plaider, dans la vie réelle^ L'innocence d'un criminel, comme' il embellitj dans le roman, l'infamie d'une courtisane ou d'un repris de ju«^ tice. Étrange inconséquence de nos écrivains ! L'année môme où parut le Père Gonet^ un. procès célèbre, dont on a récemment réveillé le souvent^, amena sur le ban« de la cour d'assises un accusé spirituel et lettré ; il s'ex<» primait avec élégance, il faisait des vers, il avait presque du talent : un degré de plus, et on lui aurait trouvé du génie. Les avocats, ne pouvant le justifier, puisqu'il avouait ses crimes,^ cherchèrent à le- grandir : ils lui laish» sèrent la parole, et, jusqu'au moment où il fut condamné à mort, ce fut lui qui eut l'air de diriger les débats. La mode s'en mêla ; on fit circuler les vers, on s'arracha les autographes de ce poétique assassin, qui^venait de para»* der et de faire la roue devant le public, en attendant le bourreau» Après avoir été, pendant huit jours, le favon^ lelion der la soeiélé poUev il devint l'idole des prisons- et des bagnes, et, dans le peuple^ oa crut qu'il ne serait pas exécuté, parce qu'il avait t^op d'esprit. Toutes ces folles complaisances du monde des honnêtes gens pour un scélérat bean diseur et v^ficateur furent signalées avec verve, dans un&Aetiua'd' alors, par un écrivain distingué^

M. DE BALZAC^ . , VH^

«aii intime de H. de Balzac, et qui $*est fait sdn legen-^ •daire. Mais qu'était-ce donc que Lacen&ire, sinoû Yautriû passant du domaine de la fiction daoB celui de la réalité, •et protestant par trois ou quatre assassinats conti^ lesi i^ices de rorganisatrèn sociale? El qu'était-ce que cet eu^ gouement insensé pour cette poésie et cette élégance ^em-^ pëes dans le sang, sinon

Tapplication mondaine du rô^ fiian de M. de Baleac, élevant, dans Vautrin, la scéléra»tesse et le meurtre jusqu'aux proportions d'une révolte ^n^e la société; révolte enjolivée et expliquée par le^ forçat avec uUe éloquence et un éclat que Lacenaire eût 4»kviés et que son public eût applaudis? Car, remarques-lis bien, Vautrin est le personnage le plus iméressafif, j'allaite 4ké le plus vertueux du ro^man. Lorsqu'il est livré à< la^ police, c'est contre ses délateurs qu^éclatent toutes le!^ €(rtôres; des étudiants, des^ médecins, des professeurs^ qui fie paraissent pas trop molestés d'avoir dîné tous les^ jdurs, pendant six mois, avec le galérien Jacques Colin, di45^ Trompe-la-Mort, refusent de rester une minute de plus ebez madame Vauquer si elle garde le vieillard et la vieille fille qui' Tout dénoncé. Lorsqu'il joue du Rastignâc' comme un virtuose jot^efjtî^ du violon, lorsqu'il raille les' derniers scrupules dû^ jeune ambitieux, lui promettani Id) «accès, la richesse, la gloire, moyennant» le très-léger sa**- >emfice de sa conscience et de son' honfieur, et lui de* mandant si Yfummefort (c'est un mot de ce dictionnaire) n^est pas celui qui dt^tn;?^ la- société au lieu de lui obéir, on donne raison à Vautrin : il n'est pas de bachelier es lettres, nourri, comme il convient, delaleclureBalzao^ <eC parti d'Angouléme ou de Garcassonne pour faire son dpoit et sa fortune à Paris, qui ne croie trouver dans la bouche de ce galérien dtsert le vrai mot de l'énigme so-» 4Si«le, et qui ne s'empreseede'CberGhery:Gomaae Bastij^o^.

des scélérats de génie pour le conseiller et des femmes éliontées pour l'enrichir. Nous ne connaissons pas, dans le réperloire de M. de Balzac, si riche en ce genre, de livre' plus attristant, et, disons-le, plus dégradant pour qui le prendrait au sérieux, que le Père Goriot. Il n'en est pas qui laisse plus découragé, plus désar-

mé contre les vraies luttes de la vie, plus disposé du moins à jeter bas les bonnes armes et à s'emparer des mauvaises. Si nous avons ^jlacé ce roman en regard du Lys dans la vallée et si nous nous y sommes arrôlé, c'est qu'il existe entre ces deux récils, qui semblent séparés par des mondes, d'intimes aflinilés. La morale du Père Goriot est que le jeune homme qui veut réussir a une partie a jouer c(mtre la société, et que, s'il la gagne, peu importe que les dés soient pipés ou mËme ensanglantés, pourvu qu'elle lui rapporte argent, clicvaus, voitures, bges aux Italiens, appartements somptueux et fringantes maîtresses. La morale du Lys dans la vallée est que, pour échapper aux ennuis d'une vie monotone et d'un prosaïque ménage sans cesser d'Être un ange, un lys, une hermine, uue sainte, une femme n'a rien de mieux à faire qu'à recevoir chez elle un joli jeune homme bien amoureux et à le perfectionner dans le mysticisme, en se promenant avec lui le long des charmilles, à)a p3le clarté du crépuscule, au milieu des enchantements et des ivresses delà solitude et de la campagne. Des deux parts, c'est le même principe ou plutôt le ■ même déni de principes agissant dans des sphères diverses et sur des natures différentes. Interprété dans le monde et dans la vie réelle, Vautrin est le mysticisme du crime, c'est-à dire ce côté superbe et fanfaron par oix le crime s'efforce de se dérober à sa bassesse pour se parer d'un faux héroïsme et tomber en gladiateur devant un public ému do sa fatale grandeuri madame de HorlsauE

est le mysticisme du vice, c'est-à-dire le côté sentimental, subtil et raffiné par où le vice tend à s'élever audessus de son opprobre, à poursuivre au delà de la vertu nn idéal qui le glorifie sans l'astreindre et lui permette de dépasser le devoir sans le forcer à Tobserver. Tous deux personnifient, en littérature et ailleurs, une des doctrines de l'époque, qui divinise en Balzac ses

propres tendances : le culte du superflu et le mépris du nécessaire; Tenvie d'être un héros et une héroïne pour se dispenser d'être simplement un honnête homme et une honnête femme. Proposez Tun pour exemple aux jeunes gens, l'autre pour modèle aux jeunes mères, et demandez- vous ce que pourrait être, dans un temps donné, une société où la génération active serait formée par les disciples de Vautrin et préparée par les émules de madame de Mortsauf !

L'auteur du Lys dans la vallée et du Père Goriot était destiné, on le sait, à se surpasser lui-même dans la Cousine Bette et le Cousin Pons, ou, en d'autres termes, dans les Parents pauvres. C'est là du moins qu'il a donné toute sa mesure, au dire de ses admirateurs, de ceux qui s'irritent des hommages rendus à Eugénie Grandet y comme d'une insulte au vrai Balzac, au Bahac de la seconde ou de la troisième manière. En effet, il nous semble difficile, en fait de réalisme, qu'il y ait quelque chose au delà des Parents pauvres ; et, par une coïncidence significative, il s'est trouvé que ces deux romans, publiés en 1847, ont été le dernier ouvrage complet de l'auteur, et le dernier succès du roman-feuilleton, que la Révolution de février, en fille aussi ingrate que celles de Goriot, allait mettre au pain et à l'eau. Nous ne dirons rien ou presque rien de la Cousine Bette, et de inadame Marneffe, l'infâme héroïne de ce livre. Si la critique perd ses droits là où il n'y a rien, elle les perd aussi là où il y a trop, là où elle ne

(jourrait s'aventurer sans se salir, et balayer les immcfii» dÛTs sans attraper las éclaboussures. Tout, dans ce w mail, paraît combiné pour montrer le maximum de tup' pitiitle que peuvent eontenir la société et la nature bumaine, et l'uD en juge-

ra si j'ajoute que la vertu y est représentée par une femme de cinquante ans, que courtise un chef de bataillon de la garde nationale, et qui, sous le ttUe de conriisaju sublime, va s'offrira lui pour une somme de deux cent mille francs. Pour pouvoir étudier et analyser de sang-froid la Cousins Bette, ee n'est pas une lorgnette et une éeritoire qu'il faudrait, mais un masque de verre et un Hacon. Sans doute il serait injuste de^ne pas reconniiLire dans ce roman un talent énorme, désolant, effrayant; mnii; il y a du talent aussi, et beaucoup, dans certaines œuvres de Voltaire et de Diderot qn'on ne nomme pai entre honnêtes gens. La Cousine Butte, librement et triompbalomeni publiée dans un grand journal politique, admirêo par les amateurs comme un magnifique objet d"art, est justement un de ces ouvrages qui font regretter leS livres ofBciellement mauvais, l'époque où on ne pouvait s'empoisonner qu'à bon escient, et où une ligne bietfnette, bien tranchée, séparait ce qu'on peut lire sansscrupuli di' ce qu'on ne saurait lire sans honte. Ce pêle-mSIe, auquel contribuèrent et les cabinets de lecture sucoédani su\ librairies et l'association du journal avec le roman, a ele pour beaucoup- dans l'influence et le rôle de H. ds Balzjc, que ses incotitestables qualités d'artiste et ses airs de Hrand seigneur littéraire ont fait accepter parfois par la bonne compagnie, sans qu'on se demandât assez sévère' ment pourquoi, en se permettant celui-là, on croyait devoir s'en interdire d'autres. Peut-être nous accusera-t-off d'une exagération de critique; mais ce roman de la Cousine Bstîe, marquant l'ajogée et comme le testament de

M. de Balzac, signalant, par un excès qui ne pouvait avoir de lendemain, le dernier effort d*un talent, d'unô* manière, d'une

littérature, et accueilli sans effroi ni dégoût par une société qui allait êti'e réveillée en sursaùl au milieu de sa sécurité tfômpeuse, ce roman acquiert à' nos yeux la valeur d'u*n rensoigneraent historique. On a sonvent parlé des épisodies sinistres, catastrophes ou crimes, assassinats ou suicides, qui sillonnèrent comme des flairs cette dernière année delà mon)archie, et ser\^irent d'avant -coureurs au triomphé révolutionnaire. Pour nous, qui préférerons toujours Tidée au fait et le sens moral des événements à leur jeu extérieur, aucun indice, aucun pyésage ne nous sembte plus décisif que celui-ci : un écrivain célèbre, parvenu à' la maturité du talent, descendant d'un pas de plus dans Tégotit des civilisaiioife corrom»*' piiïes, et en rapportfeint' la Cousine' Bette ; ixtae smété souffrant qu'on l'outrage pourvu qu'on l'amuse, et consens tant à se reconnaître dans un tableau qui, s'il était vrai, n'adtnettrait, comme dénoûment et expiatiott possibles,- •qu'une invasion de sauvages ou de barbares, purifiant palf le fer et le feu» cet amafe de pourriture'.

Le Cousin Ptms, beau<;oup' plus ennuyeux, d^nne Kew à des réflexions d'un gente analogue. A^surément^ svVùi^ vous disait : Voici un rbman' dortt le suj^t pem ht)nîffête**' iflent s'expliquer en quelques ligues. Un- vieux ifiustcîeiï, modeste et pieux, est le parmt pau'vre d'une orgueilleuse famille bourgeoise, où' on le reçoit asse^mal, et où' il* jouele triste rôle de parasite. Il est pauvre; en effet ; mafev depuis cinquante ans, il a côUectS'ônnë avec tant de ptt*-^ tience et de goût des tableaux et dès objeté' curieux, qm sôû (îabinet, son musée, a acquis un prix éliorme. Quelv qîies indiscrétions en' trahissent la valeur réelle, et dès lors il s'établit autour de ce vieiliavd, négligé et rebuté

.'■ai»» ». '.^ '■'■"♦.' '

Ai.

ir»,i.:

IV c

fis*.

fa" V

naguère, une de ces chassés à rhéritage où se mêlent, se battent et se culbutent amis, parents, subalternes et serviteurs; — si l'on vous disait cela, vous penseriez que, pour cette fois, une imagination, si malpropre qu'elle soit, n'a rien à salir dans une trame aussi unie, et que vous allez, assister à un petit drame d'intérieur décrit à la loupe avec s une netteté flamande. Eb bien, avec ces éléments si simples, Fauteur du Cottsin Pons a trouvé moyen de promener son réalisme sur les images les plus dégoûtantes. Il a donné pour servante au vieux musicien la portière de sa maison, une madame Cibot. ancienne belle écaillère, âgée de quarante-huit ans, obligée de se faire la barbe et affectée d'un féroce embonpoint, ce qui ne l'empêche pas d'enflammer un Auvergnat, nommé Rémonencq, séduit à la fois par ses moustaches et les richesses du musée Pons. Cette madame Cibot est à noter, car elle rappelle encoro une des manies et un des chagrins de H. de Balzac : ies^ lauriers de M. Eugène Sue l'empêchaient de dormir, et ce fut un des châtiments de ce fantasque corrupteur, qu'un talent très-inférieur au sien obtînt des succès beaucoup plus retentissants. De là une noble émulation entre les deux athlètes du roman. H. Sue avait réussi avec la Gotmleuse; M. de Balzac inventa la Rabouilleuse, et n'eut pas même le plaisir de balancer la vogue de sa rivale. Madame Pipelet avait eu les honneurs d'une popularité proverbiale; M. de Balzac créa madame Cibot,

afin de montrer ce que pouvait être ce personnage de la portière parisienne entre les mains d'un vrai réaliste; et le public, qui s'était amusé de madame Pipelet, laissa passer madame Cibot sans la regarder. Donc madame Cibot, décidée à tout pour avoir des rentes, va consulter un homme de loi, nommé Fraisier. Ici nous avons eu besoin de relire le texte pour nous assurer que nos souvenirs ne nous

UA

trompaient pas. Fraisier, espèce d'avoué marron, chassé de Mantes pour escroquerie et inconduite, n'est pas seulement un homme taré et véreux au moral : il a une maladie de peau dont il ne pourra guérir s'il ne parvient à transpirer; « et, nous dit Fauteur quelques pages plus loin, Fraisier, en passant dans le petit salon où Tattendai^ madame la présidente (la cousine riche du pauvre Pons], eut ce qu'aucun sudorifique, quelque puissant qu'il fût, n'avait pu produire encore sur cette peau réfractaire et bouchée par d'affreuses maladies; il se sentit une légère sueur dans le dos et au front : « Je suis guéri, » se dit>iL — Pardon, une dernière fois, pardon de vous laisser entrevoir un coin de ces ordures! Mais, si nous n'espérons pas convertir un seul des adorateurs attitrés de M. de Balzac, nous voulons au moins que les gens à demi fascinés par les bizarres prestiges de cette renommée ne puissent plus alléguer cause d'ignorance; nous voulons, qu'on sache ce que touche et ce que montre, de quoi vit et se nourrit cet art nouveau, cet art superbe, si dédaigneux de nos vieilleries, si

fier d'être débarrassé de toute entrave religieuse et morale, et prêt à nous accuser de je ne sais quelles pruderies aristocratiques si nous nous sentons le cœur soulevé par toutes ces vilenies. Il est facile de comprendre quel genre de drame peut s'agiter autour du lit de mort du vieux Pons, entre cette grosse portière» cet, immonde Fraisier, et cet affreux Auvergnat, qui, par amour pour la Cibot, fait avaler à son mari du vert-degris à petites doses. Pour rasséréner le lecteur effrayé de ce bric-à-brac de laideurs morales, M. de Balzac a placé en présence de ces hideux personnages un candide musicien allemand, apii de Pons, le sieur Schmucke, qui est presque toujours en scène et qui parle constamment la langue Nucingen : « Che ne feux pas audre chasse I,.. Che n'ai

dessoin que feine hapilement fifer et ine d!édée... Zt ffesd pas dtidl che feux eine %ômel gondandf. . . » Et ainsi de suitP ! Les discours de ce brave Schmucke, orthographiés patiemment d'après la prononciation tudesque, occupent au moins le quart du volume, et finissent par produif6 reffet d'une charade allemande ou d'un rébus indéfini* ment prolongé. Quelle noble et saine occupation pont l'esprit et pour l'« cœuf qtie ce mélange de charabias et d'infamies!— c Otez-moi tous ces magots! » disait touis XIV à propos des tableaux de Téniers. On a repro^ cHé au grand roi ces' paroles, qui pourtant s'accordent bien avec la beauté et la majesté des œuvres accomplies sans son règne. On a demandé en ricanant s'il préférait an réalisme des Flamands la pompe flamboyante et théâtrale de Lebrun ou Télégance mignarde de Mignard. Hélas! ce goût pour le beau, pour la représentation defe grands côtés de la nature humaine, peut parfois amener quelque confusion dans l'art, y faire passer çà et là l'emphase et la fausse grandeur avant la vérité; mais, eti somme, il explique comment

un siècle, un pays, un soti* verain, se maintiennent à ces hauteurs où respirent à Taise l'héroïsme et le génie, et lèguent au monde les noms de Corneille et de Bossuet, de Racine et de Molière, de Condé et dé Turenne. Tëniprs, d'ailleurs, n'est que trivial et populaire; il n'a rien qui salisse Timaginaiion ; il nous peint des paysans avinés et des paysannes montrant leurs jarretières : il ne les roule pas dans la fange et le fumier. Être à la fois dégoûtant et dangereux, parler aux sens et révolter les sens, voilà un des traits distinctifs de l'école qui salue le CouÈitt Pons et le Père Goriot comme ses <;hef5-d*œuvre et sôs modèles. Ne nous lassons pas de le répéter : ce n''est pas impunément que Ton abaisse le niveau moral deià littériafture. En vain dira^-t-on que le lien

n'est pas le beau, que la vertu n'est pas le génie, que l'art peut faire des prodiges de puissance et de vérité en décrivant le laid et Tignoble, et que notre manie d'élégance et de noblesse n'est que le souvenir obstiné d'uni régime disparu. Erreur! tout se tient, tout est solidaire dans l'imagination d'un peuple comme dans celle de ses écrivains et de ses artistes. La description complaisante dti laid se lie à l'apologie du mal ; l'apologie du mal, dans le monde de la pensée, est suivie de près par ses conquêtes dans le làonde réel; la dégradation des talént!? amène la dépravation des caractères, et tel symptôme dou* loureusement constaté par les moralistes se retrouve en* germe dans tel succès ou tel ouvrage tristement signalé' par les critiques.

Ainsi le Lys dam la mitée, le Père Goriot, la Cousine' BetlCy le Cousin Pons, nous livrent M. de Balzac tout en*' tier, autant du moins que Ton peut saisir un génie si complexe et si accidenté d'après quistre de ses plus célô-»bres ouvrages. Le su ivrons-nous ailleurs? Il faudrait dèsvolumeSj et nous n'avon&quedes

pages. Ce que nous nou^ semmes proposé ici, c^est moins l'étude complète et détsiliée d'un moimmmtQpit lassersit l'attention la plus patiente avant qu'on en eût parcouru tôus^ les coins et recoins, toutes les trappes et chausse-trappes, que l'indîcation rapide de tout ce qu'implique dé mauvais et de vicieux, dans les mœurs d'une littérature, l'apothéose posthume de ee talent- et de ces livret: Bt cependant, même au point de vue purement littéraire, que de preuves à recueillir, que de réservée^ à faire, que de lacunes à monti^r, que de choses fausser, agaçantes, obscures, fastt* dieuses, inintelligibles, avortées! A cet homme, qui passe pour un grand' inventeur, il a manqué une des qualités d'invention le plus essentielles; celfequi consiste à trou*

ver, pour nouer et dénouer un récit, ces moyens à la fois vraisemblables et imprévus qui ressortent naturellement du choc des événements et des caractères. A ce génie toujours en éveil, qui connaissait par leur nom tous ses personnages, et dont Tœil d'aigle embrassait tout le vaste échiquier de ses romans comme le regard de Napoléon mesurait tout son champ de bataille, il a manqué une qualité indispensable de composition, celle qui assigne à chaque partie d'un livre sa valeur et sa proportion relatives. A cette tête millionnaire, où fourmillaient les trésors des Mille et une Nuits monnayés à Tusage de la comédie humaine du dix-neuvième siècle, il a manqué une qualité de quelque importance, sans laquelle toute fécondité est stérile : la variété. Presque toujours, chez M. de Balzac, le nœud et le dénoûment du drame sont empruntés, non » pas à cet ordre de sentiments et de faits qui forme le vrai

domaine du romancier et où il est sûr de se rencontrer avec rémotion ou la curiosité de son lecteur, mais à une physiologie, à

une pathologie médicale, obscure, indécente ou absurde. 11 est bien rare que, dans ses ouvrages, la fin réponde au milieu, et les derniers chapitres aux premières pages Enfin, grâce à l'uniformité de certains procédés, à la répétition des mêmes noms et des mêmes personnages, presque tous ses romans ont un air de ressemblance.

Citons rapidement quelques exemples. Dans Ursule Mirouet, un des meilleurs récits de Tauteur, tout le commencement est excellent. Un vieux médecin matérialiste, I converti par les grâces, la douceur et la piété de sa jeune

pupille, quel thème délicieux pour un peintre sincère des délicatesses du monde intérieur et des mouvements mystérieux de Tâme! Mais M. de Balzac, entraîné par sa haine contre les moyens simples, — autre indice de stérilité, — emploie, pour achever de convertir le docteur

Hinoret à la religion catholique, quoi? des consultations magnétiques ! Et il écrit cette phrase incroyable : « Le magnétisme, la science favorite de Jésus-Christ et Tune des puissances divines remises aux apôtres, » etc... — Sans même sortir de la littérature, ce sont là de ces énormités qui suffisent à gâter un livre, non-seulement pour le lecteur chrétien, mais pour le lecteur sensé. Dans la Fleur des poiSy qui s'est appelée plus tard le Contrat de m^riagey là physionomie des deux notaires, maître Mathias et maître Solonet, est parfaite; rien de mieux posé que la scène où Hathids, le notaire de l'ancien temps, dispute à Vélégant Solonet, le notaire moderne, la fortune de son client^ Paul de Hancrville. Tournez la page : ce petit drame, si bien noué, se dénoue par une

de ces ténébreuses et immorales conventions d'alcôve conjugale, également révoltantes pour l'honnêteté et pour le goût. Le Colonel Chabert, qui s'intitule aujourd'hui la Femme à deux maris, — ces changements perpétuels de titres et de cadres ne prouventils pas à quel point l'auteur était peu sûr de ses sujets et de sa manière? — le Colonel Chabert nous montre, au début, une élude d'avoué peinte de main de maître; l'entrée de ce vieux débris de la grande armée, sa conversation avec lavoué Derville, sont saisissantes; mais, dès que le colonel se retrouve avec sa veuve, remariée à un grand personnage de la Restauration, nous retombons dans les confidences d'oreiller, et le conte devient insupportable. Dans les Illusions perdues, les cinquante dernières pages sont admirables. L'enlèvement de Lucien de Rubempré par madame de Bargeton, leurs premières impressions à Paris, le désenchantement rapide qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, tout cela, sauf l'incorrigible abus des de Marsay, des Montriveau et des Vandenesse, forme un tableau achevé. Par malheur, pour arriver là, il faut subir

trois renls pages illisibles, la société de province travestis CD d'ignobles caricatures. La VieiUe Fille a n'a chapitré clianiianl, c'est celui où mademoiseHe Cortnon attend M. de Troisviile, qu'elle croit célibataire ; le reste est iflfeei. et l'amour de l'adolescent Alhanase pour mademoiselle Cormon, la peinture de cette grosse vieille llle d« qiiariinte-huit ans, tourmentée par les humeurs ânres d» célibat, et courtisée par deux vieux libertins, rentrent daus ce que je ne crains pas d'appeler l'auge à Balzac. Modeste Mtgmn, sauf la dédicace, commence à mewveille; je se

puis résister à l'envie de citer ces lignes dcdicutoires, car enfin Buffon n'a pas tdrt, le style, c'eâC •i'Iiomme :

« A une étrangère. — Fille d'une terre esclave, angepar l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, yieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur et poi-tf par tes r6ves, à toi cet ouvrage, où ton amour et ta fantaisie, ta foi, ton expérience, ta douleur, ton espoir et tes r^ves, sont comme les chaînes qui soutiennent una trame moins briitame que la poésie gardée dans ton âme, et dont l'expression, quand elle anime ta physionomie, est, pour qui t'admire, ce que sont pour les savants les caractères d'un langage perdn. h

Ji^ ne change pas une syllabe, et je laisse à mes lecteurs le soin de calculer tout oe qu'un pareil galimatias suppose de di'sordro dans une case quelconque du cerveau. Quoi qo'il en soit, tout le prologue de Modeste Mignon est plein de celte anxiété vague, de cet intérêt inquiétant, qui rë^ pond parfaitement à la poétique du genre. Mais M', do fialznc ne tarde pas à enfourcher un de ses d^uias les plus têtus, le dada des duchesses, et te voilà conduisant ses personnages à une cbaise royale, oii des noms augu9M

4eut fois coosâcrés par Texil et par la mort, sont entre-*^ mêlés aux équipées de mesdames d'Espard, de Maufrw gueuse^ et de la duchesse de Chaulieu, aristocratique beauté de cinquante-six ans, dont Vauteura fait la rivale de Modeste^ Mignon, Dans Splendeurs et Misères des courtisanesy la latte entre Tagent de police Peyrade et Tabbé Herréra (Vautrin, Jacques Colin, Trompe^la-Mort^ toujours le même héros) émeut et amuse comme un mélodrame bien corsée Hais cet épisode n'a aucun rapport avec le titre, qui tient éixfois plus que ce qu'il promet:

c'est hideux, et, lors* qu'au dénoûment on voit la magistrature française, qud^ dis-je? le clergé et la grande aumâaerie (encore un des^ tics de M. de Balzac!) compromis dans une intrigue de forçats et de filles perdues, lorsqu'on voit les inévitable» patriciennes^ les dames de Maufrigûeuse et de Sérizy^ •accourir dans^ le préau et la^ geôle pour sauver de l'écha*^ faud ou du suicide un escroc mené en laisse par un scéléo^ Vfft, on ne sait si* Toa doit maudire oa plaindre Taveu"^ glement d'une société qui répond à de tels outrages par des applaudissements et des couronnes.

Sortons de ces détails, qui restent nécessairement trop incomplets, et qui éparpilleraient notre critique. Deux ou trois vues générales s'accorderont mieux avec l'ensemble de cette étude littéraire. On ne saurait quitter M. de Balzae sans rappeler ce qui le distingue eatre tous les romanciers féconds, sa persistance à ramener, d'un roman à Fautre^. les mêmes aoteors, à. remplir ohaeun de ses récits d'allu** siens innombrables aux récits qui précédât ou qui suivent, à forcer ses lecteurs de s'en souvenir pour com» prendre ce qu'il leur raconte, à se créer enfin, pour et par son bon^plaisir^ UBimonde à lui, qui n'est ni idéal ni réel, monde interlope centre la Bctiou et la- réalité, où l'his* leii^'de. la veille se eentiiiue dans celle du lendemain, ou

]a nouvelle d'aujourd'hui explique celle d'hier. Ce Irait seul suffirait pour nous indiquer ce qu'il faut penser de la fécondité, de la vérité et de la variété de M. de Balzac. Ëv idem ment, s'il avait été, comme on le dit, l'inépuisable créateur de drames, de personnages et de caractères, il n'aurait pas eu besoin de reproduire sans cesse les mêmes rûlcs s'agilant sur les mêmes planches. S'il eût été sQr d'ûtre dans le vrai, il n'aurait pas, pour

faire croire aux senljments et aus actions de ses héros, instinctivement senti la nécessité de les faire vivre entre eux, de les rendre vraisemblables les uns par les autres, de les entourer d'une atmosphère toute spéciale, propice à une végétation artificielle, meurtrière pour une vie véritable. S'il eût eu le goût et le génie de la variété, il eût compris le fond de mûDotonie qu'il infligeait à ses romans par le retour continuel.de noms cent fois redits et de figures cent fois exhibées. Considérée en elle-même, cette méthode, ou plutôt cetiu manie, est déplorable. L'art, la poésie, le roman, ne peuvent émouvoir et plaire qu'à la condition d'exprimer d'une façon exquise un moment, une altitude, une phase rapide de la figure ou de l'ame, du sentiment ou de la pensée. Il en esl de leurs créations enchanteresses comme de ces beaux jours, de ces fugitives ivresses que l'on entrevoit dans le lumineux lointain du passé, et qui perdraient toute leur douceur et tout leur charme si l'on essayait de ressaisir ce qui nous les a donnés. Ces touchantes aventures qui ont compté, comme Clarisse pour madame de Staël, parmi les événements de notre jeunesse, ces Idéales images qui nous sont vaguement apparues, un matin, sous les voiles radieux du roman ou de l'élégie, qu'on s'obstine à nous les montrer plus tard, dans de nouveaux cadres, dans des situations nouvelles, en pré- 'i^unt le trait, en allongeant l'histoire, en dissipant la

bruine et le mystère, le charme est rompu ; ce qui nous avait ravis nous laisse insensibles, et Ton nous gâte Tëmo* tion restée au fond de nos cœurs, comme on gâte une liqueur précieuse conservée au fond d'un vase en y versant du vin frelaté. C'est pour cela que les Suites n'ont jamais réussi au théâtre; malgré le prodigieux talent de Beaumarchais, le Mariage de Figaro nous a toujours paru d'une mortelle tristesse, et la Mère coupable est lu-

gubre* C'est aussi cette faute qu'ont commise nos illustres, lorsqu'ils nous ont répété et expliqué dans les Mémoires de leur âge mûr ce qu'ils nous avaient si bien dit dans leur jeunesse. Chateaubriand nous a gâté Amélie, et Lamartine Elvire. Cette faute, M. de Balzac Ta commise sous toutes les formes, avec toutes les circonstances aggravantes, et sur des personnages qui ne valent ni Elvire ni Amélie. Grâce à ces éditions multipliées des mêmes figures, celles qui nous avaient plu d'abord nous paraissent fastidieuses, et celles qui nous avaient déplu nous deviennent intolérables.

.Un autre défaut capital, qui déroute et impatiente à tous moments le lecteur de M. de Balzac, c'est cet absurde mélange, dans une société toute contemporaine, de l'élément fictif avec l'élément réel. Il cumule ainsi tous les inconvénients du roman historique, sans un seul de ses avantages. La première condition du roman historique, c^est le lointain; c'est que les événements ou les acteurs fournis par rhistoire et servant de trame solide à une broderie romanesque soient séparés de nous par un intervalle assez grand pour que la fiction et la réalité puissent se fondre, .pour que le roman soit le complément, et non pas lé démenti de l'histoire. A coup sûr, la Révolution française, la Vendée, les scènes de régicide et de terreur, les grandes guerres de l'Empire, pourraient être d'admirables cadres

fê^

cl;--

lit." '■"- '

d6 roma&s; et cepeDdant Fou hésite; il «eoible qu'en fW isoit trop pré3 pour avoir le droit d*y riea cbaBg^ ou d'y rien mêler, que des traditions toutes récentes^ des eouvsnirs tout frémissants, dénonceront le point de soudime -entre le fait dont on s'empare et celui qu'on va y ajouti^^ .et lorsque, irrésistiblement entraîné par la patbétiqiM grandeur de ces épisodes, on teste l'aventure, on recoo» l^ait vite qu'^ s'est trompé, que le vrai et Yma^mi Iranchent trop crûment Tunsur Tautre, qu'hommes et choses ne peuvent aaïuérir que par la fuite des années q| 4es siècles ces proportions flottantes, ces idéales perspe^ lives, nécessaires à l'alliance du roman et de Thistoipeu Que dirons-nous donc de H. de Balzac, qui, en pleiw Restauration ou sous le gouvernement de Juillet, plaee des personns^es diimériques et impossibles dans des situations et sous des étiquettes qui nous rappellent im^ médiatemeot des visages connus et des noms propres! (lorsqu'il nous représente, par exemple, son de Marsay poussé aux affaires et devenant ministre à la suite de ta Révolution de 1850, nous savons très-bien qu'aucun des ministres d'alors ne ressembla, môme de loin, à ce dai^jF aux mains de feanme, chantant comme Rubini. LorsqWil nous parle d'un baron de Canalis, grand poëte de la Re^ tauration, nous ne pouvons ignorer que ce Ganalis, qû n'est ni Lamartine ni Victor Hugo, n'a pas existé. G^ m sont là, après tout, que des peccadilles, les abus d'^ft mauvais système; mais on éprouve une impression plus pénible et plus irritante, lorsque ees femmes, dont Tinvei^ tion et le monopole appartiennent. Dieu merci ! à M. de Balzac, ces patriciennes apocryphes, toujours prêtes i. jeter leur couronne ducale aux orties de la bohème, som placées par le romancier à la cour de Louis XVllI ou dd Charles X, en présence des princes et des princesses de la

fi . ij

M. DTE iBALZAG. oo^

W^mn de Bourbon, et lorsque celte histoire d'hier, dont quelques acteurs vivent encore, nous eat offerte cocnnio. étroitement liée aux prouesses galantes de ces dames. Oa hausse les épaules quand on voit Tauteur de la Physiologie^ du mariage se poser tout à coup en professeur de potilique- ^ansoendante, traiter les ebancelleries et les minlstèros^ oommes'il s'agissait du boudcMrd'Efilher Gobseck ou de la pensiiHi ibourgeoise de madame Ya«iquer, et discuter ^pavement les influences de la Congrégation ou du Gentro gauche, de rextrême Droite ou de la grande Aumônerie,. ontre i'en^bibition d'une courtisane et Taiirestation d-uç galérien. La grande Aumônerie surtc«rt revient, à chaque instant, dans les romans de M. de Balzac : elle protège Lucien de Rubemprë; eUe dirige Gasialis; elle marie eelle-fci, elle destitue oelui-Jà; elle mtie le parrfum desi» gsâees épiscopales au, musc et au^patcbouii des duchessesi. Où donc M. de Balisae rtHMait^il^oMue? Avaiest-ils gard^ Jes Vautrin enaemUe?

Tout cela, ce-n'^stieneoreique critique littéraire, qu«frtion de goûi et de convenance -..avant dei^tevminer cette étude si incomplète, !nous voudrions :1a rattacher à usd^idée plus sérieuse, à eelle qtii nous a ^pou^sé vers ce tira^ivail difficile et périlleux. Nous ne raurioos pas entrepris^^^ s'il'Be s'était agi que de dénoncer tel ou tel livre de M. de Bftlzap ou même de disauter son plusou moins de talent; ear nous n'aimons pas à remuer la eendre de ceux qui jie sont plus, et à ramener les vivacités de la polémique our un terrain que la <mort semble protéger et consacrer. Maie, en dehors de ce talent ^t de ces liwes, i\ y a la traoeque H. de Balzac a laissée parmi nous , il y a la direction; lu-

neste, quMl a imprimée à une partie de la litiératuee 4SOBtemporaine; il yaTensemble de sentiments mauvais, de goûts dépravés, de penchants matériels et corrupteurs».

cachés sous l'admiration qu'il inspire, et contenus en geime dans sa succession. C'est là ce cjui nous a frappé, et ce qu'il nousa paru utile de signaler, noa-seulement à nos amis, mais è des hommes séparés de nous par des abîmes, et qui n'ont pas Tair de s'apercevoir de l'injurieux démenti infligé par ce fétichisme à leurs plus chères croyances. Quoi! CBS hommes se vantent de posséder la religion de l'avenir, les problèmes et les espérances de la perfectibilité humaine; au milieu des ruines de tant d'illusions et d'enthousiasmes, dans un monde rapetissé et endurci par la soif du lucre et les intérfts positifs, ils prétendent conserver encore une foi politique et sociale; ils forment une petite Église, hélas! bien dépeuplée, d'adorateurs fidèles â ridée, à la liberté, au progrès : et ces paladins de la révolution chevaleresque, de la démagogie sentimentale, prennent pour type, pour modèle, pour idole, quiî un ocrivain qu'on ne peut lire et savoir par cœur sans désespérer de l'humanité comme d'une agonisante qu'il faut laisser mourir dans sa pourriture ou jeter par pitié dans la fosse commune; un observateur si profond, si infaillible, si impitoyable, qu'après l'avoir lu on ne peut plus croire à d'autre morale qu'à celle du succès, à d'autre autorité qu'à celle de la force; un logicien si inflexible et si absolu, que, si l'on admet les créations de sa pensée â faire loi dans le monde réel et à passer dans la vie publi- <\\ie, la société n'a plus d'autre alternative qu'un chaos avec des galériens pour rois et des courtisaoes pour reines, ou un despotisme féroce, représenté au sommet par le préfet de police

et à la base par l'ergousin ; un fantaisiste si puissant et si hardi, qu'avec lui le vice, la vertu, le crime, le bien, le mal, le devoir, le pain quotidien de la conscience, perdent leur signification reconnue, se défilaient d'un extrême à l'autre, et échangent complaisam-

ment leprs grandeurs et leurs ignominies'; un peintre si exact et si alléchant du bric-à-brac de la corruption mon- ' daine, que ses lecteurs et ses néophytes, affriandés par ses peintures, ne peuvent plus rêver que jouissances sensuelles, merveilles du luxe, beautés de la matière et de la forme, et abandonner aux imbéciles le brouet noir des dévouements obscurs et des convictions austères! Ainsi l'opinion qui, pour être, sinon raisonnable, au moins possible, aurait le plus besoin de s'appuyer sur des âmes fortement trempées, sur un régime sobre et sain, sur une société préparée au bonheur et à la liberté de tous par l'abnégation et la vertu de chacun, prend pour patron le romancier du dandysme blasé, du scepticisme voluptueux, du sybaritisme sophistiqué ou libertin, du matérialisme déguisé ou brutal, de Tathéisme enfin, dernier mot, plus ou moins déguisé, de cette Comédie humaine : Tathéisme, cet allié naturel de Timmobilisme et de la tyrannie; car, dans un monde sans Dieu, il ne peut y avoir que des hommes sans foi, et des hommes sans foi ne peuvent être gouvernés que par une loi sans âme et sans frein. Contradiction inouïe! il vous faudrait, pour légitimer vos utopies, des Gincinnatus, des Washington, des Franklin, des modèles de simplicité primitive, d'austérité républicaine ; et vous leur donnez, pour leur apprendre à lire, un professeur d absolutisme !

Absolutisme! ce mot nous rappelle un des titrcâ de H. de Balzac, un reproche souvent adressé à des partis que Ton accusa,

que Ton accuse encore d'avoir paru se soucier médiocrement du concours de cette plume prodigieuse. Ces partis ne sont pas les nôtres. Dieu merci ! absolutisme et christianisme ne furent jamais synonymes ; la foi religieuse est, dans le bon sens du mot, beaucoup plus libérale qu'on ne le pense, et surtout que ne le di-

•-« ■»'iV

Î»TV

m cxvsmiES littéraires.

1^^' , dKiit les gens inléreasés a perpétuer les malentendus»

liûus A'avGkns done à assumer ou à décliner, dans les prv /^^^ tendues opiuions de M. de Balzac, aucune sorte de res-

p^ > ' ' pGDsabtlité. Mais, en sopposam que ceux qu on appelait, ^t^^,^; à celte époque déjà éloignée, les partisans du droit divia,

^^l * , les défenseurs du trône «et de Tauiel, n aient pas été bi^

%iy.' ^;. «empressés d'aec^t^ K. de Balzac pour auxiliaire, où se*

^; A; «ait le mal? Fauiteaitril voirilè une preuve d^inintelligence

||5 iOU d'ingratitude? Ils ae seraienl, au contraire, montrés

É-llV V^^^ conséquents, plus préoccupés de la dignité et de

l^g; J'unité de leurs principes, qvejae le sont aujourd'hui les

or-*^" doctrinaires et les 2!af fines. de la dânocratie, saluant U. de

^^; > '; Balzac comme Jeur prophète et leur apôtre. 11 ne peut y

^ *' irvoir, en effet, ni celigion vraie ni politique stable sans

autorité morale, et ce n'est pas cette autorité que pro- ||;>: ■ dame le célèbre écrivain ; c'est une main de fer telle qu'il

^^v Ja laiit pour doinpter une société matérialiste; c'est une

I^^^V imissanee implacable, à qui peu importe de persuader ou

p^, \ â'jéclairer Ijss èmes, pourvu qu'elle maîtrise les voloiates en

te corps. Simsualt&me, matérialisme, fatalisme, des(»>iisme, tout cela se tient el s'encbaine : maintenant, que 'j^^\ eeflte .puissance, cette tdtima ratio, apparaisse avec un ca^

fi;'> i^ctère théocratique ou monarchique; qu'elle s'affubli^

^f ' ID.Ôme d'undrobe de cardinal ou d'inquisiteur : on pourra^

pour être fidèle à un système ou mieiax s'obstiner daii^ un-paradose, la glorifier encore sous cet habit et sous

^-.:^r cotte forme: ce que Fesprit chrétien sauna à y gagner, je

je cherche vainement. Or vâilà comment M. de Balzac a «ompris et professé l'absolutisme. Prenant, par je ne sais Quel caprice

.aristocratique, le contre-pied des doctrines de M. Eugène Sue, mais, comme lui, s^adressant à un monde qu'il dépouillait de toute loi morale et de toute iarpyance., il a été absolutiste, comme H« Sue est socialiste

6t démagogue. Il a pris pour idéal Richelieu ou Ximénés, comme H. Sue Robespierre ou Babeuf. Au fond, les dtjh tances sont moindres qu'elles ne le paraÎBsent, et ce n'est pas la première fois que ces deux prineîpes, d'apparence si coatraire^ se seraient combinés pour tromper et opprimer les hommes. Chaque parti d'ailleurs entend son hoHw . neur à sa manière, et Ton ne doit pas blâmer ceux qui regardent certaines alliances comme plus compromettantes et plus onéreuses que certaines inimitiés. On a pu être ar^ néré en politique, confondre mai à propos la défense da trône avec celle de Tautel, rêver même follement le re** tour de choses à jamais disparues, et ne pas être très-flattë de ridée de les voir revenir en compagnie de la Rabouilleuse, dTsther Gobseck, de Jacques Coltin, de madame Marneffe et de Joséfa. En outre, est-il bien sage de trop se fier à ces preux d'un autre âge, à ces disciples avérés des Soirées de Saint-Pétersbourg, qui d'une main saluent la croix et Toriflamme, et de Tautre écrivent des romans licencieux? Comme les partis savent lire, il arrive un moment où Ton exhume ces péchés romanesques eC littéraires, et il est fort peu agréable alors de s'entendre dire que de telles rigueurs d'absolutisme peuvent s'allier à de telles licences de plume, qu'on peut à la fois penser comme M. de Maîstre et écrire comme M. de Laclos.

Les partis se transforment ou se morcellent; le temps esée, à chaque génération nouvelle, de nouveaux aspects qui s'éloignent

et disparaissent à leur tour : les opinions^ des hommes subissent les conditions de l'inconstance et de la mobilité humaines. Hais il existe dans le monde une' force, une grâce, une influence, toujours présente, tov*- Jours vivante; une puissance anonyme et charmante qui : résiste à noa variations sociales. Celle-là, je voudrais la : prémunir à la fois contre un danger et contre une insulte :

les femmes, assure-t-on, forment le public le plus sympa-Uiique, le plus dévoué à M. de Balzac; c'est à elles qu'il doit la meilleure partie de sa gloire : — «La femme appartient à M. de Balzac, > a dit un critique célèbre, et on le répèle après lui. Non, je ne puis pas, je ne veux pas le cToire; le rouge monlerait au visage des lecteurs les plus enthousiastes de Balzac si on leur disait que leur mère ou leur femme, leur fille ou leur sœur, ressemblent à ses héroïnes : ces femmes et ces mères, ces sœurs et ces filles, auraient-elles donc moins de scrupules et de pudeur? r'nryné ou Aspasie sous la menteuse étiquette et le faux blason de la grande dame, le bienfait de la rébabilitation évangélique perdu de nouveau pour la femme et s'engouffrant dans la fange du sensualisme, voilà le type de M. de Balzac, voilà, en cent éditions différentes, la figure qu'il offre à l'admiration et à lëmulation de ses lectrices. Eit-ce là ce qu'elles veulent ou ce qu'elles regrettent? Est-ce par ce retour au paganisme qui les faisait esclaves, e^l-ce-par cet oubli de leur mission divine, qu'elles se feront honorer, obéir, aimer? Je comprends qu'on ait pu dire qu'elles préféraient un détracteur passionné et fanatique comme Rousseau k un panégyriste glacial comme Thomas: et encore! mais Balzac n'est ni passionné ni fanatique; il a les indiscrétions, les privautés, les

conjectures, les imaginations flétrissantes d'un Chérubin de cinquante ans, qui se glisserait par fraude dans la chambre à coucher, ou ferait jaser la camériste sur les faiblesses de sa maîtresse. Casuiste profane et profanateur, il semble toujours prêt à abuser d'une confidence, à grossir un aveu, à interpréter un regard, à fureter dans un tiroir, à escamoter un billeï perdu. Ses prétentions exorbitantes à la sagacité, à l'intuition, l'entraînent à décrire ce qu'il n'a pas va, à écouter ce qu'oD n'a pas dit, à inventer ce qui n'existe pas. S'il

est vrai que tous les senliments tendres et doux» tous ceux où les femmes excellent et qui assurent leur influence, ont besoin de demi-jour et de mystère, quoi de plus contrairo à leur autorité et à leur charme que cette dissolvante analyse où toute ombre se dissipe, où tout voile se déchire, où les secrets du cœur et les délicatesses de l'âme se jugent par des procédés physiologiques ou des dissections chirurgicales? Depuis quand les femmes préfèrent-elles au bouquet du fiancé le scalpel de Tanatomiste? à l'amoureux tremblant, rempli d'illusions naïves, le vieux docteur qui ne respecte rien parce qu'il croit savoir tout? Le roman, pour les femmes entraînées à ces dangereuses lectures, c'est Tamant; eh bien, M. de Balzac n'est pas Tamant, il est le médecin, un médecin qui ne guérit pas, mais qui tue. Quel titre aurait-il donc à leur enthousiasme? Serait-ce, par hasard, cette absurde manie de prolonger, au delà des limites ordinaires, la jeunesse féminine, de prêter à ses héros des passions persistantes pour des femmes de quarante, de cinquante et même de soixante ans? Cet hommage dérisoire n'est qu'un outrage de plus; il réduit tout le charme, tout Fempire des femmes à la durée d'une beauté passagère; il

implique pour elles la nécessité d'être belles et de paraître jeunes, sous peine de tomber dans l'abandon et le néant; il les condamne à ne régner que par la chair et les sens, reines d'un jour, esclaves et instruments d'un maître, jouets d'un caprice éphémère voués d'avance au dégoût et au mépris; il exalte la portion périssable de leur être pour destituer la portion divine et immortelle. Encore une fois, n'est-ce pas les ramener aux humiliations de la femme païenne? n'est-ce pas les avilir en ayant l'air de les célébrer? n'est-ce pas leur ravir tout ce que le christianisme leur a donné? La question est nette, et cinquante volumes sont là pour la résoudre. Si

cependant nons nous trompions, si réeliement les femm^ avaient pour ce corrnpteur à froid une préférence incorrr* gible, alors tout serait dit. L'éducation de la société à venir; la dignité et l'honnêteté de la vie privée, la sécurité et la* douceur du foyer domestique, tout cela est entre leurs okains. Il est facile de prédire^ce qu'elles en feraient avec Balzac pour conseiller et pour prooepteur.

Mais noiK, la bonne compagnie, la bonn^ littérature; nésisteronl, nous Tespérons encom^ à cet engouement désastreux qui ressemble à une abdicâtiom morale; elles mî. laisseront pas s-aeciimater cette gloire frelatée au delà dû ces zones malsaines où elle sest ^nouie, et qui lui servit d'atinos|>hère naturelle. Les honnêtes gens, les honnêtes femmes^ les espmtS: sérieux et délicats, comprend dront qu'il y a des alunites prolondes, des solidarités in*' times. entre les désordres littéraires et les décadences sociales, entre les aberrations du goût et la» dégradation des mœurs^ entre 1^ dÂfformitést de la langue et les tmpi-^ tudes de la p^sée. Us coosprendront qu'ils perdraient le droit de se

plaindre de rabaissement des caractères^ de^ lavidité des instincts^ de raflaissemenst des>croyancesv du culte de la.maiièreet de. Tor, duv naufrage des libertés et^ des espérances d'autrefois^ s'ils «encourageaients par uneadhésion co^^)lai6aQitey.ce eraseetsdo' d& succès décerné à de& œuvres où se traduit en. avenlupeset en images ton! ce qu'ils subissent dans la litcérature^. toutce qu'ils d^loKrent dans la société. L'apotàéose de M.> de Halzae» puisque^ tel est le véritable sujet de cette .étude^, ne dépassera plus les limites de ce d^ni-monde, akisi. nomcoé par un deS: siens, et dont les héros et 1^ grandes dames sont libres de: se reconnaitre dans la. Comédie hwmame\ C'est* là son royaume et son temple^ nous n'avons pas à l'y suivre ^ c'est làaussique ce talent immense, mais détestable, troar

vwa, ien attendant mieux, sa punition immédiate : car, si rigoureux qu'on nous juge envers l'auteur des Parents pauvres, si violentes qu'aient pu paraître quelques-unes de nos attaques, si emporté' <|ue nous soyons dans cette lutte inégale, il y aura toujours contre M, de Balzac une satire plus sanglante que toutes Ibs nôtres : c'est le spectacle que nous dokasentses héritiers êl se«* disciples.

M. VICTOR HOCO"

Surlout rappeloDS-nous le précepte du plus ancien, sinon du plus fidèle des amis de M. Hugo : Ne soyoDS pas dupes, et supplions nos lecteurs d'imiter notre exemple. Qu'ils le sadient bien, toute ta différence qui eiisle euire nous et les prétendus enthousiastes des Contemplations, c'est que nous allons écrire tout haut une partie de ce i|u'ils)>ensent tout bas. Je dis une partie, car je n'oserais certainement pas, malgré mes brutales allures, répéter tout ce qui se chuchote, sous le manteau des cheminées litté-

raires, entre les Ilugoiàtres les plus convaincus. « Jocrisse à Pathmos, » c'est par cette définition brève, mais saisissante, qu'un ci-devant disciple de M. IIuso, aujourd'hui chef de l'école pittoresque, a caractérisé devant nous les ridicules apocalyptiques du nouveau recueil. Qu'on s'y résigne donc; on n'a, on ne peut avoir là-dessus, même de la part des plus sincères, la vérité tout entière; en n'en aura que la moitié : l'avenir écrira l'autre. Qui sait? Peut-être se servira<t-il, pour mieux l'écrire,

■ I,cs Cetiemplatioiu,

des hommes d'esprit attelés d'abord à ce succès impossible en vertu de cette parfaite indépeudance de goûts, d'opinions et d'idées, qui a toujours distingué Técole révolutionnaire, et qui a donné Panurge pour berger à tant de moutons démocratiques.

Nous croyons pouvoir l'affirmer sans être démenti par personne : la république des lettres tout entière, sans distinction de parti politique ou littéraire, désirait le succès des Contemplations. Les amis de M. Victor Hugo avaient depuis longtemps annoncé — ils ne sont pas avares d'annonces — que, dans ce nouveau recueil, le poëte était revenu aux meilleures inspirations de ses belles années; qu'échappant à cette atmosphère violente et troublée où s'étaient assombris son génie et sa destinée il avait célébré en des effusions lyriques pleines de suavité et de fraîcheur les champs, les bois, les grands spectacles de la nature, les joies et les douleurs de la famille, les chastes ivresses d'un premier amour, tous ces fonds communs de la vraie poésie où peuvent se rencontrer, pour tressaillir et pour admirer, les esprits divisés ailleurs par bien des dissentiments et des nuances. Avec quel bonheur nous avions accueilli ces prédictions amicales! Quel charme d'oublier et de nous souvenir! d'oublier tout ce qui, dans

la carrière poétique ou politique de M. Hugo, nous avait attristés ou froissés! De nous souvenir des Odes et Ballades et des Feuilles d'automne, de ces commencements si glorieux, de ces luttes si enthousiastes où avait paru un moment engagé et retrempé l'avenir de la littérature française!

Notre attente a été déçue, et, si Ton avait réfléchi, on aurait compris d'avance qu'elle ne pouvait pas être remplie.

Autrefois, au temps où la reine Berthe filait et où M. Hugo était un grand poëte, on admettait en principe que la ma*

turité de Tâge corrigeait les défauts des imaginations trop lien douées, émondait les végétations exubérantes des natttires trop riches, adoucissait les tons trop vifs des palettes Hîep' chargées; et le consolani adage : Il faut que jeunesse se passe, se disait des brillants écarts du talent comme des équipées de la vie mondaine. Nous avons, comme Sganiarelle, changé: tout cela, et les grandes imaginations de sotre époque ressemblent à ces tempéraments malsains dont les buofeurs acres achèvent de s'aigrir avec Fâge, et finissenrpar devenir mortelles. On peut du moins remarquer qu'elfes s'exagèrent, se surexcitentet s'aggravent du cèté de leura défauts primitifs, et comme si leur arrière» saison, aiv lieu de les en^ retirer, les y enfonçait davan«> tage. Et comment, à vrai dire, eu serait-il autrement! Comment notre siècle pourrait-îl recueillir autre chose que ce qu'il a semé? Il y a une conscience intellectuelle, de même qu'il y a une conscience morale ; elles se tou^ cbent par bien des points, et, pour profiter des leçons de l'une comme des avertissements de l'autre, il ne faudrait pas s'être volontaiiement réduit à n'avoir que soi pour cuite et pour Dieu. Le moi est haïssable, a dit Montaigne. — Oui, mats il ne se hait pas^, il se complaît en lui-même, et, quand sa

religion a remplacé toutes les autres, yous pouvez être sûr qu'il dirigera toujours l'individu dans le sens extrême de ses penchants, de ses prédilections et de ses vices. Ajoutez à cela les capiteuses fuméqs de la gloire, en. un temps où l'orgueil rapporte tout à lui; lechœut bruyant des thuriféraires, et le orescenda de k louange e'-exaltant avec les exigences et la célébrité de son objet; l'éloge passant au panégyrique et le panégyrique à l'apothéose; puis, les orages de la vie publique ou privée se ieneontrant, dans-la société ^t dans la littérature, avec le déchaînemenides} passions: mauvaises, et remuant au fond

àe r&Die cette vase qui tend sans cesse à remonter à Ja surface, à ^en troubler la limpidité ; et vous comprendra .que nos grands poëtes de cinquante ou de soixante ans aient tous les défauts de leur jeunesse, revus, augmenliés^ mais non corrigés; que ces défauts aient poussé au ikoir, et que leurs qualités, entraînées par ce dangereux voisiluige, se soient exagérées aussi, et se trouvent trôs-prés d être des défauts. Les symptômes que nous indiqudits varient suivant la diversité des organisations poétiques^ et nous pouvoQs en esquisser deux variétés sans tout à fait sortir de notre sujet.

11 existe, en poésie comme dans le monde, des caractèrfis qu'on pourrait appeler en dehors, et des caractères en dedans. Chez les uns, tout se passe en vibrations sonores, harmonieuses, fugitives, ne laissant pas plus d'empreinte sur l'âme qu'elles agitent que le son n'en laisse sur l'instrument, lis peuvent, hélas I vibrer tour à tour pourb bien et pour le mal, embellir indifféremment de leurs mélodies brillantes des sentiments vrais et de pures imagei^, des idées fausses et des passions coupables; ils peuvent, à mesure qu'ils avancent dans la vie, sans autre guide

que le moiy affliger leurs admirateurs par une sonorité à k fois puérile et sénile, où les mêmes notes reviennent toujours avec moins de jeunesse, de justesse et de fraîcheur : mais enfin, une fois Teffet produit et le chant exhalé dans l'espace, ces natures, à la fois très-dangereuses et trèsinoffensives, ne gardent rien du mal qu'elles ont fait à leur insu : elles s'en étonnent, et, si on le leur reproche, elles restent de très-bonne foi en se croyant victimes de l'injustice. Chez les autres caractères, au contraire, ceux que nous appelons en dedans, toutes les impressions extérieures ou intimes, événements ou sentiments, doutes ou croyances, joies ou douleurs, s'infiltrent et retombent

goutte L goutte comme en un vase profond, ciselé, superbe, où rien ne se perd, mais où lout se corrompt, fermente et s'envenime, à mesure que ces âmes orgueilleuses aclièvsnt de se fermer aux souffles d'en liaui et à la douce lueur des rayons célestes. Tout, pour elles et en elles, tourna alors et pousse à cette corruption latente, mystérieuse, activée par les meurtrissures de leur orgueil : les combats et les mécomptes de la vie publique, les problèmes de la destinée humaine, le contraste des misùres de l'humme avec les beautés de la nature, les souvenirs de l'amour, la vue du paysage, tout, jusqu'à ces deux choses sacrées : l'exil et la douleur. Cette liqueur poétique, distillée 61 renfermée dans ce beau vase, avait commencé par éire du nectar; on la retrouve au bout de vingt ans : elle eM dLi poison. Et comme, dans les œuvres de l'imaginalion, le fond, quoi qu'on en dise, influe constamment sur , la l'orme, comme l'expression se déprave avec la pensée, tout se ressent de celte décomposition qui gagne de proche en proche les détails le? plus insignifiants de la prosodie et du style : les beautés deviennent des tours de force; les lai[iears, des monstruosités; les puérilités, des folies; les erreurs,

des blasphèmes; les taches, des souillures; les lueurs, des incendies; les rugosités, des monticules; les rides, des sillons; les artifices de césure, des ressorts mécaniques; les rimes riches, des prodigalités finales de millionnaire ruiné; les grandeurs, enfin, àeseffe^phis grands que. nature, qui font songer au géant du café Mulhouse pliilûl qu'aux Titans et à Prométhée.

iVous venons, presque sans le vouloir, d'indiquer, dans ■ on ensemble, l'impression que l'on garde de la lecture dus Contemplations. Ce livre, on pourrait le définir en qnelcues mots : vingt années de fermeniation dos qualité! et des défauts de H. Victor Hugo.

M. Hugo a trois titres à nos égards, nous voudrions pouvoir dire à nos respects. Homme politique ou ayant eu le malheur de se croire tel, il est proscrit. Père de famille, il a été frappé par une de ces catastrophes terribles et saerées, si sacrées et si terribles, qu'il nous semble, à nous, pauvres êtres prosaïques, qu'on les profane en les tradui* sant en hémistiches et en rimes. Poëte, il a été, de tous ses contemporains, de tous ses émules, celui que nous avons le plus admiré, qui a le mieux réussi jadis à nous faire croire à la nécessité d'un 89 poétique. L'exil, la douleur, la poésie, et, sur tout cela, le souvenir de ces illusions de jeunesse qu'on regrette encore et qu'on aime en reconnaissant leur chimère et leur néant, voilà de puissants patronages, et de quoi aidera supporter sans trop de murmure hien des océans-nombreSj des bouches-tombeaux et des fosses-silences. Peut-être un esprit chagrin et taquin remarquerait-il que Texil est surtout respectable à la condition de n'être pas exploité, que la douleur est sainte pourvu qu'on ne garde pas assez de sang-froid littéraire pour la sculpter en antithèses et surtout pour la déshonorer parle voisinage d'erotiques

gravelures; peut-être ajouterait-il que plus on a aimé un poëte, plus on a espéré, sur sa parole, une noble et féconde régénération de la poésie et de l'art, plus aussi on doit lui en vouloir de monstruosités qui compromettent jusqu'aux légitimes victoires d'autrefois; à peu près comme les chevaleresques rêveurs de la déclaration des Droits de l'homme et de la nuit du 4 août durent abhorrer plus tard Robespierre et Saint-Just. N'importe! Encore une fois, H. Hugo est exilé, ou s'est exilé. H a été affligé; il a écrit les Odes et Ballades et les FeuiUes d'automne : c'est assez pour que nous retenions de notre mieux nos cris de colère, nos éclats de rire ou nos bâillements d'ennui pendant cette longue, pé-

nible, orageuse et houleuse traversée, pleine d'écueils, de rucife, d'épaves, de nuages, d'éclairs, de spectres, da larv«s, de rayons, d'algues, d'ombres sans nombre et de nombres pleins d'ombres, qu'on appelle une lecture consciencieuse et complète des Contemj^tiom.

Les admirateurs spontanés de M . Hugo et de son nouvrf ouvrage insistent com plaisamment snr la quantité de ven que renferment ces deux gros volumes ; dis mille vers; un peu plus que les Méditations, le Cîd, Cinna, Andromiupte et Àthalie, réunis sous un seul regard! C'est beaucoup, en efTel, et, avant plus ample examen, on est tenté de dire que c'est trop ; il n'en a pas fallu autant pour iraniortaliser Horace et André Cliénier ïrichaud.despirituello itiémpiro, à qui on apportait un jour un poëme de vingtf|uaire mille vers, répliquait : « Que voulez-vous que j'en fiisseî Pour le lire, il faudrait douze mille hommes; w il nn faut pas cinq mille hommes pour lire les Contemplations; mais il faut au moins cinq migraines. Sérieusement, quaftd on

songe à la manière de M. Ihigo, si monotone, siuniforme dans sa variété apparente, à ce déploiement continu d'analogies et d'images se rangeant en bataille comme un régiment de grosse cavalerie, et recommençant incessomment les mêmes manœuvres sur les mêmes chevaux .ivec les mêmes cuirasses reluisant au même soleil, on s'offraye d'avance de tout ce que deux volumes de cinq mille vers chacun pourront contenir de répétilions fatt- ^anies et d'accablantes redites. Quand donc les poètes se souviendront-ils du nequid nimis du plus charmant des poêles, et de tout ce qu'on perd en voulant appuyer trop fort sur ce je ne sais quoi de léger, de court, d'aérien, qui est le charme, qui est le succès, qui est la poésie? Vingt vers y suffisent, et cent mille n'y peuvent rien ; vin^t vers, un souffle, une note, une mélodie qui passe,

uiie goutte d'haut qui tremble un^ momeni àla surface des prés» un chent d'oiseau qui murmure et se pei^d daus h feuillée assoupie, ua parfum qui s'éxtele, une fïeurquî naîtet.qui meurt d'un soleil à Tâutre, quelque chose dé^ fugitif et d* éphémère comme le plaisir, comme le rêve, comme rhomme: les stances du lac, les strophes du Donec gratus eram, la romance de Don Han^ Ylnvita^ lion à la valse, de Weber, voilà la poésie, voilà la musique, voilà Fart, dans leur acception la plus exquise et la plus vraie. Redoubles vo& ut de poilrine poétiques; en** tasses le Pélion de Tanti thèse sur l'Ossa de la métaphore; soyez Titan, soyez Léviathan, soyez Premëthée; promenez votre muse énorme, vôtre génie dîUbrme et votre lecteur essoufflé du fond des abîmes au front des planètes en passant par les Alpes, les Cordiiières, les nuages, Tazur, les vents et les étoiles; composez une symphonie colossale pour dix violons, cinq cents trombones et trois mille^ grosses caisses : tout ce tremblen^nl, tout cet écroulement^ tout

cet éblouissement, tout cet épanouissement^ tout cet escarpement, retournera tôt. ou tard dans le chaos d'où il est sorti. Tout ce bruit excessif périrapar son excès même. Dans les premiers silences qui suivront, Toreille etTâme fatiguées croiront que tout est fini, étouffé dans le tapage. NonI sur Tonde paisible des lacs ou sous les pampres de Tibur, au bord de la source enchantée ou sous un rayon du soleil de la Grèce, reparaîtront, toujours jeunes, toujours fraîches, toujours immortelles, les mé* lodies d'Horace et de Pétrarque, d*André Ghénier et de Lamartineb

Acceptons pourtant M. Hugo tel qu'il est; entrons résolument dans ce gigantesque fourré des Contemplations, forêt peu vierge, mais très-épaisse, où Ton se heurte à tous moments à des troncs d'arbres, à des fouillis de ronces et

de lianes, â des ptanteâ exubérantes et parasites, à des repaires d'animaux de toute espèce, depuis le lion jusqu'au hibou, depuis le renard jusqu'à la grue, depuis le boa conslrictor jusqu'au singe et au perroquet. Alla de nous y rcconoailre, cs^yons de classer les inspirations du poète. Il a partagé son volumineux recueil en deux divisions principales : Autrefois et Aujourd'hui. Il a ensuite subdivisé ses deus gros volumes en sous-titres : Aurore, i'Ame en fleur, la Lutte et les Hêves, d'une part; de l'autre, Pauca mex, En marche et Au bord de l'infini. Nous avouons ne pas très-bien comprendre le sens et l'importance de ces divisions, subdivisions et sous-titres, destines, semble- t-il, à dorner dans l'œil de cette classe de lecteurs que les escamoteurs et le^ charlatans (je ne dis pas les poètes) appellent des badauds. Il y a évidemment, dans Avtrejois, des pièces qui appartiennent à l'inspiration d'Aujourd'hui. Nous ne voulons pas révoquer en doute l'exactitude des dates que M. Hugo a inscrites au bas de chacun de ces

poèmes, grands et petits; mais il est facile de supposer qu'il ait pu se tromper dans cette masse de dix mille vers, etqti'assis au bord de l'Inlini où il découvre des choses bien faites pour donner le vertige, il n'ait plus aperçu que confusément ce qui s'était passé derrière lui. Nous adopterons, pour nos rapides- critiques, une distribution plus simple et plus naturelle en divisant les Contemplations en deux parties : celle oii l'auteur se borne ou semble se bornera être paysagiste, amant, père de famille et poëte; el celle où il se pose et se répète en révolution* naire politique, social, religieux, philosophique et littéraire.

L'amour, dans les vers de M. Hugo, n'a qu'un léger défaut ; c'est qu'il n'existe pas. Le jSt vis me fJere d'Horace n'est pas seulement applicable aux larmes, mais encore i.

«6 sentiment passionné qui tourne aisément au niais, au ehimérique ou à la grimace, qu*il faut éprouver pour le bien peindre, et presque faire partager pour y faire croire. Or M. Hugo a beau intituler un de ses livres Y Ame en fleur i^ il a beau commencer sa première pièce par ce vers grammatical :

Tout conjugue le verbe aimer : voici les roses.

conjugaison ou déclinaison, rien n'y fait : il a beau ajouter dans une langue fort admirée des Mascarille et des Trissotin du Siècle :

L'amour gai, triste, brûlant, jaloux,

Fait soupirer les bois, les nids, les fleurs, les Umps. L'arbre où j'oê, l'autre automne, écrit un^ devise, La redit pour sm compte, et croit qu'il l'improvise; Les vieux antres pensifs, dont rii le geai moqueur, Clignent leurs gros sourcils et font la bouche en cœur.

C'est très-joli ; mais cet amour qui a passé par tout, par les soupirs des loups, les devises des arbres et les clignements de sourcils des vieux antres pensifs, n*a pas passé par le cœur et les vers de M. Hugo. On s'aperçoit trop aisément que l'amour n'est chez lui que l'exercice d'une imagination savante, un thème à développements splendides; que c'est avec un esprit très-froid, un art trèssystématique et une personnification très^xagérée que H. Hugo s'est assis à son pupitre pour versifier sur l'amour comme un pianiste s'assied devant son clavier pour exécuter une variation brillante qu'il intitulera plus tard Échos du cœur ou Brises de rdme, à l'usage des demoiselles trop bien élevées. H. Hugo, dans cette partie de son recueil, nous semble avoir fait pour l'amour ce qu'il fait ailleurs pour Dieu : à force de l'associer à tous les speo-

lacles de la Datera, de le toît àm& ie nutfge, ^rns le ^v irayoB, d«Ds la fieisr, àms le nid, dam rotseau, datis

^1^^ la mousse, dans le ohène «et dans ie lirin d'herbe, il

^^ " \ ^%n\ par l'y absorber ^t l'y perdue. Xîe n'est plus l^a-

«iBour, eomme'^oirt à ràeureoe »e sera pltis Dieu ; e-e^t

une sorte de panthéisme pseudo-amoureux à ifiéca^isiae

^^1 et à ressorts, où le sentiment disparaît dans l'image,

où le regard s'éteint dans le spectacle. 'Et puis, le dirons- -3^ nous? sans vouloir faire, à propos de poésie, une morale

trop rigoriste, nous con^prenons qu'on écrive des vers d'a-

i- . ^our, de dix-huit à trente ans; mais nous ne comprenons

?lV ' ^ pas qu'on les publie à cinquante-cinq. Sont-ils récents?

C'est un ridicule. Sont-ils anciens? La personne qui les a inspirés est nécessairement arrivée à cet âge qui commande ^i , le respect et où la coaronne de roses poétiques «ne trouve

^^^\ plus à se poser que sur un front de grand'mère. S'adres-

sent-ils à une tombe? Tous les secrets du cœur y devraient être scellés par la mort. Sont-ils pour une môme femme? On ^^«ourit en songeant au chiffre que suppose la dernière date. p^ff' ' ^ont-ils pour des femmes différentes? Ils se démentent les

^«ns les autres; comme Dieu, comme la conscience, l'a-^ttour se détruit en se multipliant.

Mais ce n'est pas là notre objection la plus grave : dans

€o même ouvrage, les Contemplations, M. Hugo a consacre

P;^ «n chant entier à la fille qu'il a perdue. C'est un hymne

^e douleur paternelle qui forme le point culminant, et, disoosle, la partie la plus remarquable de son livre. Eh bien, comment n'a-t-il pas compris que, pour arriver là, à ce tombeau ou, depuis treize années, sa poésie s'age- «nouille, prie et pleure, il ne devait pas passer par ces bosquets de myrte de Paphos et d'Amathonte, aussi païens et presque aussi libertins que ceux de Catulle ou de Parny? Comment ^ne s'est-il pas dit que par ces licencieuses pein-

lurës il perdait le droit des larmes; ^qae cet aecouplemem monstrueox d'un deuil de père et des roses fanées d'amours eourt-vétus révolterait lesJeeteurs^les moins scrupuleux et détruirait d'avance l'effetde ses gémissements? Incroyable absence de tact chez un homme «de génie! Bizarre contraste d'une intelligence richement douée «de facultés puissantes et dépourvue de ces délicatesses que possèdent les esprits vulgaires! N'insistons pas trop : indiquer de pareilles fautes, c'e«it assez les punir. Entrons vite, avec M. Hugo, dans un domaine où il régnait jadis en souverain : le paysage, les magnificences du monde extérieur. Là nous le retrouvons avec une partie de son ancienne puissance: c'est encore la même vigueur de tons, la même richesse d'inuiges, la même fécondité de métaphores et d'analogie?. Par malheur, trois choses ont tout gâté : une jBxagération puérile de familiarité et d'intimité avec la nature;. une personnification poussée jusqu'à l'absurde, et confondant, à tous moments, les êtres inanimés avec des créatures vivantes; une manie de métempsycose que nous retrouverons tout à l'heure sous une forme plus sérieuse, et qui détruit tout le charme du paysage en le peuplant de dieux et d'âmes invisibles, cachés sous l'écorce des chênes, dans le calice des fleurs, dans l'herbe de la prairie el jusque dans les veines du caillou.

Le poëte, qui, tranche volontiers du lion, de l'aigle et du Titan, qui vise, non sans succès, à la force, à la grandeur, à Tomnipotence, se fait là, dans ses familiarités avec la nature, petit, doux, tendre, mignon, mielleux, pieux, béat, bénin, enfantin; il roucoule avec les tourteireaux, il donne la patte aux bouvreuils et aux fauvettes, il fait des visites du matin aux papillons et aux roses, il connaît par leur petit nom les mésanges et les serins. ■Cette sérénité — je ne dis pas cette serinette — omitholo-

gique el bocagére Tah, à la longue, l'effet de ces crèmes un peu tournées, dont la première cuillerée ressemble à du laitsge et la dernière à du vinaigre. Évidemment M. Hugo a caressé evec complaisance un type qui lui a toujours soari d'ailleurs et où il aime à se reconnaître: un typede vigueur léonine associée à une candeur, à uno douceur, à une bonté, à une simplicité d'enfant : sancta simpticitas l Remuer des mondes et tomber en extase de-^ vaut un œillet ou un réséda ; imprimer son pouce géant sur les sociétés, les littératures et les codes, et se reposer de ces œuvres cyclopéennes en assistant aux tendres ébats d'un moineau ou d'un chardonneret; être à la fois l'altier conquérant des âmes et Tami intime des insectes, voilà l'idëiit qu'il se propose et qu'il n'est pas Hlché de réaliser en sa personnel Je suis le songeur, je suis te rêveur, je suis le jienseur, je suis le contemplatear, nous dit-il, et il nous le dit assez souvent pour nous le persuader ; mais ne vous y Bez pas; il faut, ajoule-t-il, que le poëte

Devienne fonniilable i de certains mometita... Il fait qae, par inilanb, on rriuoDiieet qu'on voie Toul à coup, sooibre, grave et terrible an pawaat, Cn vire Taure sortir Je l'ombre ea rngisaiat. Il Tait que le poëte aux semonces fécondea Soit comme cet forêts fcrtea, Fralcbes, profondea, Pleins* de chaula, amour du veat et du rayoo, Cbarnaotea, où aoudain l'on rencontre un lion.

Celte double attitude, grave et gazouillante, cette double prétention à la crinière et au jardinage, donnent aux effusions naturalistes de H. Hugo un air de condescendance souveraine, de majesté jouant à la bonhomie, qui gâte l'effet de ses paysages. La nature, pour se livrer dans loulo la grâce de ses harmonies et de ses

mystères, n'aime pas i]u'an lui arrive le sceptre à la maiu et la couronne

sur la tête. Tant de pooipe et de magnificence Teffraye, même quand on se cache sous un incognito toujours prêt à se trahir. Elle ne veut pas non plus qu'on la plaisante, surtout quand on y met tant d'afféterie et de gongoristne. A la plus belle époque de H. Hugo et de nos admirations juvéniles, nous convenions généralement qu'il manquait d'esprit : « Il a trop de génie pour avoir de l'esprit, » disionsnous alors. Les bons mots de Triboulet dans Le roi s* amuse, et de Gubetta dans Lucrèce Borgia, ne laissent là-dessus aucun doute possible. Aussi quel désastre, lorsqu'au lieu de peindre la nature il s'avise de la plaisanter ! On a vanté les premières pièces du recueil, celles où ce naturalisme familier se donne le mieux ses coudées franches. Voici un échantillon, pris au hasard, de ce badinage pittoresque où le paysage se personnifie avec toutes sortes de raffinements quintessenciés et mignards. Le lecteur peut juger s'ils sont de bon goût.

Il n'est pas de lac ni d'île Qui ne nous prenne au gluaa.

Qui n'improvise une idylle Ou qui ne chante un duo.

Car l'Amour chasse aux bocages, Et l'Amour pêche aux ruisseaux.

Car les belles sont des cages Dont nos cœurs sont les oiseaux.

De la source, sa cuvette.

La fleur faisant son miroir, Dit : a Uonjour !» à la fauvette, Et dit au hibou : a Bonsoir I »

Partout l'églogue est écrite; Même en la froide Albion; L'air est plein de Théocrite, Le vent sait par cœur Bion,

lis CAUSERIES UTTÉKAIRES.

Et redit, méhncoUque, La chanson que fredoiina MoGclius, grillon bucolique De la chEDÙiife, — Etna.

L'bi>«r l«iiue, vieux phthisEfiUi Et s'en va ; la brume foncl ; Les VagaeB font la miiGiqae Ses *«r« qne Isa Uiires font.

Et sur la mer qui reSùte L'aube au sourire d'émail, La tonière ïioletle Uctiu mont un lieui eamail,

Alin qu'il puisse i i'abime '

Qu'il ccDiient et qu'il bfnit 'Dire H mette sublime Sous sa milre de graoil.

Qu'gq dites-Toust ces vers se troavent flux pramiëres

pages ^Autrefois : cela promet pour Aujourd'hui. Ailleurs, c'est un bouvreuil qui fait le feuilleton du bois; c'est un houx noir, un sage, qui songe près d'une tombe; c'est un quatrain fait par les quatre vents; ce sont les tendres missives de la campagne au mois de mai, et les billets doux de son amour bavard, qui laissent leur trace aux pagss du buvard. Plus loin, c'est le poSte lui-même qui se met en scène, lui, le rêvenr, le penseur, le camarade, arrivé, nous dil-il, à une telle intimité avec tous les ôlres de la création, que, s'il n'avait été songeur, il aurait Été Sylvain, qu'il ne fait plus même envoler une moU' die, et que le moineau, le huisson, le lis, le rossignol, la violette, le papillon, la rose, ne se gênant plus avec lui, se livrent en sa présence à toutes sortes de choses,

et à des choses si étranges, en effet, qu'il ne nous est pas possible de les redire. Ou voit où conduit cette méthode, et nous

ii'jeii sommes pourtant encore qu à la question de goût. H. Hugo, dont les années glorieuses se sont passées à déchirer le Dictionnaire de Cbompré, ne s'est pas aperçu qu'il nous ramenait, par des routes différentes, exactement au même point que les poètes du paganisme-Pomfadour. Leurs descriptions étaient de glace, parce qu'au lieu de nous présenter tout simplement ce qui fait le fitarme du paysage, Tombre, ta feuillée, la solitude, les 5rbres, les oiseaux, les lacs, ils peuplaient la campagne d'êtres absurdes, les sylvains, les faunes, les naïades, les nymphes, les dryades, et lui étaient par cela même sa rêverie, 8on mystère, toutes ses secrètes harmonies avec Tàmé humaine, qui cherche dans les bois le recueillement ■et le silence, et non pas une leçon de mythologie. Maintenant, que vous placiez un Sylvain dans un tronc d'arbre, nme nymphe dans une source, ou que vous me disiez : I Ce tronc d'arla^e et cette source vivent, pensent et parlent comme vous, » le résultat sera le môme, c'est-à-dire que vous m'aurez gâté les beautés de la nature dans leurs rapports avec mon être; ces beautés qui résident surtout dans la proportion et l'accord des choses de la création avec la créature par excellence, sous le regard du Créateur qui est Dieu. Du moins, les versificateurs de l'école de Gentil- Bernard ou de l'àbbé Delille n'étaient que froids, ennuyeux et frivoles : M. Victor Hugo rend sa méthode de poésie naturaliste et descriptive plus intolérable encore par ses prétentions au rôle de penseur, dans son acception la plus olympienne et la plus haute. Ceci tient à une tendance de celte école littéraire dont il est le chef et le précurseur, al qui, ne recon-

naissant plus ni frein, ni foi, ni culte, ni degme, a trouvé commode de se sacrer elle-même, proba- Hement pour être plus sûre de profaner les choses sacrées. Pour elle, pour H. Hugo surtout, qui renchérit 'Sur

SES élevés, de crainte d'ëlre dépassé par eus, tioe strophe, un romin, un tableau, une statuette, un drame, une paniomiM, tout tourne aisément au mystique, au saint, à l'évangélique. Un auteur sifflé gravit son Calvaire; un peintre refusé par le jury porte sa crois; un saltimbanque enrariné n'est pas un artiste, il est un martyr de l'art ; un aniïte n'est pas amusant, intelligent, pathétique, il est sa* cré; un comédien ne demande pas qu'on l'applaudisse, mais qui l'on salue son sacerdoce; une femme auteur, arriv:;e k la quarantaine et à son vingtième amant, parle de ses douleurs saintes, de ses saintes tendresses, et elle y mêle volontiers un grain de religion et de maternité. M. Ihigo, se posant devant la nature, n'est pas un poëte : il est un penseur, un contemplateur, un prêtre, un pontife. — i Qu'est-i) hesoin, nous dira-t-il plus loin, d'ordonner des prêtres, quand vous avez des poëiesî * — Et il Dous fera l'énumération complaisante de tous les rïmeurs qui auraient pu remplacer avec avantage saint Bcrn;ird, saint Thomas, saiut François d'Assise, saint Vincoiit de Paul, saint François de Sales, Bossuet et FénelOD. S'il ne se met pas sur la liste, c'est par pure modestie, et il est bien sûr, d'ailleurs, que ses lecteurs y suppléeront.

Que dire de cette manie de loger des âmes de trépassés dans tous les objets de la création? Vous vous promenez le soir dans la campagne : vous jouissez pleinement de ses beautés; vous savourez par tous les sens ces mille choses charmantes qui composent

l'ouvrage de Dieu. Si l'on vous dit ([ue chacune de ces choses est elle-même un Dieu ou un liomme, vous éprouverez un autre genre d'émotion, vague, tarrible, pleine d'infini, de fascination et de verlige : si vDus êtes superstitieux ou crédule, un frisson passera dans vos cheveux, une sueur froide mouillera vos

tempes; mais ce ne sera plus celte influence douce et calmante de la nature sur Thomme, cette communication bienfaisante et paisible de Tâme froissée, meurtrie, malade, par cela même qu'elle est l'âme et.qu'elle participe aux douleurs du terrestre exil, avec ces objets extérieurs que Dieu a revêtus de beauté, de sécurité et de charme, afin d'en faire des médiateurs et des instruments de paix entre sa clémence infinie et la triste humanité. C'est encore et toujours du système, dès lors ce n'est plus du paysage ; c'est du druidisme, dès lors ce n'est plus de la poésie. Sans compter que M. Victor Hugo n'a pas songé à une chose fort inquiétante : c'est que, parmi ces animaux et ces végétaux, dont il fait des âmes émigrantes ou châtiées, il y en a un bon nombre que les vulgaires humains ont pris la mauvaise habitude de manger. Passe encore pour les cailloux que M. Victor Hugo nous assure être des damnés ; ce qui expliquerait au besoin le vieux mot, jusqu'ici peu compréhensible, de malheureux comme les pierres, Saturne avalait des silex, mais son exemple a eu peu d'imitateurs. Il n'en est pas de même du gibier et des légumes. Â quoi l'on est exposé en ce monde! Dans un plat d'épinards, on risque de manger son arrière-tante, et son grand-oncle dans un quartier de chevreuil! Hclas! H. Hugo, qui est pourtant un penseur, n a pas pensé à ^ cela : on ne peut pas penser à tout !

Métempsycoses druidiques, attitudes sacerdotales, amours éventés, mièvreries familières de vieux lion forçant son talent,

fausse naïveté, fausse sensibilité, fausse grandeur, faux éclat, faux esprit, voilà de quoi justifier nos rigueurs envers celle poésie des Contemplations ^^usluA même il ne s'y mêlerait pas mille scories de style, mille superfétations de couleur, une foule de ces végétations parasites qui croissent dans les fentes des monuments en ruines. Sans

irop DOFUS ôTFêter, bornons-^nous à signaler cette innoyation bi2drre qui revient à chaque page dans les Crni" templtttions : remploi du double substantif. On peut» dans ce simple détail, constater comment la manière primitive du poëte s'est aggravée et exagârée, comment il est tombé du côté où il penchait. De plus en plus éptis â'assknilations, d'analogies et de métaphores, il a cru les rendre plus frappantes en supprimant tous les interm^" V diaires. Là où il aurait dit, il y a vingt ans : « L'oubli, «oe

fossoyeur... » il dit aujourd'hui : Le fossoyeur-oubli; — <^Ià où il aurait dit : « Cette bouche terrible qu'on appelle le «tombeau» » il dit : La bouche- tombeau. — Ainsi de suite; BOUS avons pu relever dans une vingtaine de pages ia biche-illusion, le ver-réalité, la terre-vision, le grelotmonde, la branche-nonrbre, la branche-deatin, le. gibetmisère, l'aigle-lrépas, rarbre-éternité, les mondes-anges, les soleils-démons, le blanc cheval-aurore, Tesprit-forçat,]e del-cachot, les autels-poëmes, et cent autres. Gela donne à la poésie nue petit air de charade et de iogogriphe que n'avaient pas prévu nos enthousiasmes romantiques de 1829!

Le livre que M. Hugo a intitulé Patœa mex et qu'il

a consacré presque en entier à la mémoire de sa fiUe, est •la partie la plus touchante des Contemplations. On doity rattacher,

et comprendre dans le même éloge, quelques pièces d'une inspii^ion analogue, mais moins directe et moins personnelle, où il retrouve ses bons génies familiers des FeuUles d'automne : les mères et les enfants. Il y a là un certain nombre de suaves ou navrantes élégies qui pourraient rivaliser aveo les plus belles pages de la plus èelle époque du poëte, sauf cette propension constante à forcer le ton, qui semble être désormais le parti pris de iL Bugo. Je n'en citerai qn'un exemple : il y a une pièce

charmante, le Revenant, et il s'en faut de bien peu que ce Revenant ne soit un vrai chef-d'œuvre; mais la manière du poëte, surtout dans ce dernier recueil, s'est tellement hérissée et compliquée, qu'il ne sait plus être simple,, même en un sujet ou Te^ntrême simplicité eût été la suprême perfection. Ayant à nous peindre un enfant mourant du croup, l'auteur écrit ces vers :

Qui n*a tu se débattre, hélas ! ces doux enfants Qu'élreint le croup féroce en ses doigts étouffants? Us luttent ; Tombre emplit lentement leurs yeux d'ange Et de leur bouche froide il sort un râle étrange El si mystérieux, qu'il semble qu'on entend Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant, -L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.

Jîomment M. Hugo peut-il écrire de pareils vers? Comment n*a-t-il pas compris que le trait final et charmant, c*est moi, ne le dis pas! était d'avance gâté par ce coq du tombeau et cette atibe obscure ? Encore une fois, est-ce possible? tant de génie et si peu de discernement! profondeur! ô gouffre! ô mystère! ô contemplation! ô ombre! 6 évanouissement! ô escarpement ! ô écroulement!

Au reste, je n'oserais pas discuter froidement, et au seul point de vue littéraire, ces poëmes où Ton ne saurait toucher sans rencontrer une blessure et une larme. Les larmes et les blessures d'un cœur paternel ne se discutent rpas : devraient-elles se publier? Auraient-elles dû s'écrire? C'est un doute que nous exprimons, ce n'est pas une critique.

Nous voudrions que notre tâche pût s'arrêter là; mais il est évident que pour M. Hugo et pour ses amis l'importance réelle, le grand événement des Contemplations, réside dans la partie militante, dans les pièces où il a .arboré le drapeau de la révolution sociale, littéraire et re-

Ijgieuse. Comme nous ne pouvons pas les détailler toutes, nous allons essayer du moînsd'en prendre un aperçu &atlisant par sis morceaux de dimeDsion considérable, où M. Hugo, le Hugo d' aujourd'hui, s'est révélé tout entier, et que le Hugo de demain pourra diriîcilement dépasser. Dans A propos d'Horace et dans Réponse à un acte d'accusation, nous retrouvons le révolutionnaire en litiéralure; dans 1846 — A un Marquis, le révolutionnaire polilique ; dans Relligio, les Mages, et surtout dans Ce que dii la bouche d'ombre, le révolutionnaire philosophique. VojroDs si toutes ces révolutions-la portent bonheur ou mnllieur au talent de H. Hugo.

Horace! Ce nom, resté le synonyme charmant de la poésie fine et sobre, délicate et exquise, n'aurait-il pas dâ arrêter M. Hugo, au moment où il allait écrire des vers tels que ceux-ci :

... cancres I qui mellei Une loutane im dieux de l'ëlber irriléi, Un béguin à Dione, et qui de tos tricornes

CoilTu sini&trrnienl les Olympiens mornes.

Eunuques, lourmenleur!, créliii». soyez maudiul Car lous dies Jes lieux, les noirs, les engourdis, Cnr vous êtes l'hiver: car vous êlcs, Acruchesl L'uura qui VI dans les bois tliercliinl un arbre) ruclies. L'ombre, le plomb, la mort, la lombe, le ni^antl...

Toute la pièce est écrite de ce style de Turie en go^ guette: voilà comment M. Hugo s'est inspiré du cbantr* aimable de Tibur et de Lydie. Celte malédiction d'un lyrisme dont nous taisons les plus choquantes crudités esl à l'adresse des professeurs dont le pédantisme nous gâte les belles (leurs de latinité et nous explique en langue vulgaire Horace et Virgile. L'auteur pense que, s'il n'y avait plus de professeurs d'aucune espèce, tout le moodo

comprendrait Horace à quinze ans, et serait capable, à einquante-cinq, d'écrire des Contemplations, Sa Réponse à un acte d*ac€Usation, parsemée de beautés de même genre, donne lieu à des réflexions d'une autre sorte. It y a vingt-huit ans à peu près, M. Hugo fut le promoteur bardi, contesté, admiré, injurié, adoré, d'une révolution littéraire. Cette révolution eut son cours comme toutes les autres; elle fit du bien et du mal, triompha par ici, échoua par là, promit beaucoup, tint moins, et finalement se perdit dans ce vaste et rapide mouvement du siècle qui emporte dans son cours troublé les lambeaux des Constitutions et les débris des préfaces. Bien des choses se sont passés depuis, qui ont quelque peu effacé de Fesprit des vaincus et des vainqueurs ces grandes querelles qui les avaient passionnés. Eh bien, H. Hugo, si empressé en d'autres sujets de suivre et même de précéder la marche dô son époque, paraît persuadé qu'en littérature il n'a qu'à reprendre au clou où il les avait accrochés le manteau de Gromwell et le pourpoint d'Hernani ; qu'il n'a qu'à rouvrir, à la

page où il l'avait laissé, le catéchisme novateur du vers brisé et du mot propre. Il paraît convaincu que le public de ses admirateurs, c'est-à-dire le monde entier, est prêt à lui donner la réplique en ce qui concerne don Ruy Gomez de Sylva, Didier, Lucrèce Borgia, Marie Tudor et les Burgraves. Illusion ingénue, naïve chimère, qui prouve combien sont robustes certains tempéraments poétiques! Remercions-la ! elle nous a valu, par centaines, des vers qui ont bien leur mérite.

Discours affreux I — Syllepse, hypallage, litote, Frémirent ; je monta» sur la borne Âristote, Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.

Tous les envahisseurs et tous les ravageurs, Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Dacei.

N'iîlnîcnl qne des Loiiloni auprès de mca audices; i

Je bondis liurs ilu cercle el brisai le compat; |

Je nommii le cuilion par eon nom : pourquoi pa^? Gulcli.irdiii D noiiiiiif le Borgia! Tscits Le ViitUiiisl...

N'allons [in?, plus loin; cette courte citation sufHl ponr livrer le pools dans son procède' extérietir et dans sa pensée intime : nous retrouvons là cette complaisance obstinée pour soi-mâme et pour son œuvre, qui, refusant de recoQnaître la presrriplion ou s'efforcent de la rompre, croit y réussir en criant dis fois plus fort, el, plutôt que de te résigner â faire moins d'effet, s'ingénie à faire plus de bruit. La pièce politique adressée à un marquis n'e^t pas moins signiriCQtivo. Co marquis était, à ce qu'il parait, uQ vieux bonhommo, nssez naïf poursepieindrequeM.HDgo, après avoir

ctianté en beaux vers les souvenirs et les anniversaires royalistes, eût changé d'opinion : M. Hugo lui réplique, tout en nous informant que ce marquis était quelque peu son parent (on a beau être démocrate, on n'est jamais fàclié ie pouvoir se dire parent d'un marquis) :

Cette réclamation est trop juste, trop polie, trop élégamment exprimée, pour que nous refusions d'y souscrire. Cet excellent marquis —cousin de M. Hugo — avait tort, grand tort, et, si nous l'avions connu, nous l'aurions supplié de se taire. M. Hngo est bien libre de s'arranger toujours pour être de l'opinion qu'il croit la plus favorable à ses succès. Exiger de lui qu'il restât éternellement rivé à rimbi'citlttê du parti de Chateaubriand, de Bonald et de Joseph de Uaistre, au lieu de prendre son vol avec les

M. TICTOR irnOO. ÎSf7

4ifg1ts et les cygnes de la démocraiie, ce serait trop dor. Ses aàmiratears doivent d'autant plusse réjouir fqu'il ait pris IsHdessus tomes sortes de licences poéticpies, et p^ssé, en trente ans, d'im ^fxtrême à Taiitre^ 'qu'il a pu, entre ces deux extrêmes, prùfitertour à tour,. « toujours à propos, d'une foule d'ïfisplraik»is'di^roiite3, ^^t être successivement du parti de la cotenne, du parti de la Révolution de juîHet, da parti delffToyauté de 1S30, du parti de la Chambre des pairs de 1842, et du parti de la majorité réactionnaire de TÂssemblëe constituante. Ce marquis n'était donc qu'un sot, et il n'a eu que ce quil méritait quâ^nd M. Hugo M a répliqué, toujours avec la môme aménité de langage et le même bonheur d*expresâions :

IBn marehahty je k «aïs, j'afflige votre foi, Votre religion, TOtre cause éternelle, Vos dogmes, vos aïeux, vos dieux, votre

flanelle^ fit dans vos bons vieux os, faits d'immobilité, Le rhumatisme nntique appelé ro^uté!

Ah! le rhumatisme-r&gmtê ! Ce double gubstanlif eût manqué à la collection I Notez bien que cette pièce est datée de 1846, que M. Hugo était alors pair de France, et que, bien peu de temps auparavant, il avait allégué le prétendu vœu d*un prince rojfai, pour obtenir du rhumatisme-royaitté la pairie, cette dignité quasi féodale, presque aussi vieille et tout aussi govMemeqxxe la monarchie! Donc, au point de vue politique, nous nous consolons très-aisément que M. Hugo ne soit plus des nôtres. Comme critique, nous sommes forcé de constater avec douleur que ses anciennes opinions lui avaient inspiré de bien beaux vers, et que ses opinions nouvelles lui en inspirent de diamétralement contraires. Mais M. Hugo leur a déjà

fait lant de sscrifices, il leur a donne tant de marques d'abrégation et de dévouement, qu'il peut bien encore leur donner celle-là. Un martyre politique et poétique qui va jusqu'aux mauvais vers, c'est de tous le plus méritoire ! Poursuivrons-nous î Oui, car une leçon énorms doit sortir de ce livre difforme, pour nous servir des rimes favorites de l'auteur des Conf£ni;)IafÎOTis; il faut voir jusqu'à quel degré de démence l'orgueil peut conduire le génie. Nous voici en présence de M. Hugo, théologien et grand prâtre. I) a contemplé la nature, ilen a pénétré les arcanes, il en 1 soulevé les voiles, et de cette contemplation féconde, jointe peut-être à la lecture de Jean Reynaud et de Pierre Leroux, est résultée une doctrine qui se résume principalement dans Reiligia, dans les Ma^es, et dans Ce que ^ la bouche d'ofnbre. Relltgio nous montre le poëte se pronienint avec un sieur Hermann, une manière de Théramcn» que, malgré sa haine pour les confidents de

tragédie, il appelle à son aide chaque fois qu'il a besoin d'un interlocuteur : or voici)e dialogue qui s'établit :

L'ombre tentii, l« soir lombait, calme et terrible : [rermann me dit : Quelle esl ta foi? quelle est la Dtbio?

Carie : es-lu ton propre géant?

Si les vers ne sont pas de vains flocons d'ëcumo, -

fi ta alroptie n'es! pas un tison noir qui fume

Sur la tas de cendre-néant ;

fi tu n'es pas une Ime en l'abîme engloutie, ,

(juel est donc ton ciboire et ton eucharislieî

Quelle est donc la source où tu boisT Je me taisais : il dit : — Songeur qui civilises, Tourquoi ne vas-tu pas prier dans les églises? —

Nous marchions Ions deux dans les bois.

Et je lui dis : Je prie. — llermann dit : Dans quel templef ()uel eal le célébrant que Ion âme contemple?

Et l'«ulel qu'elle réflcchilî

Devant quel confesseur la fais-tu comparaître?

^L'église, c'est Tazur, lui dis-je, et quant au prêlrc

En ce moment, le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme :

Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et Torme,

Le loup, et l'aigle, et l'alcyon.

Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie. Je lui dis : — Courbe-toi. Dieu lui-même offide.

Et voilà rélévation 1 ^

On comprend la répugnance que nous avons éprouve'e à transcrire ces vers. Nous nous y sommes décidé pourtant, d'abord parce qu'ils résument, en abrégé, à peu près tous les défauts de la manière actuelle de M. Hugo, ensuite parce qu'ils marquent, pour ainsi dire, le premier degré de ce naturalisme monomane. Il est clair, en effet, que, pour un culte ainsi simplifié, le prêtre est parfaitement inutile, que Tartiste et le poëte en sont les véritables pontifes, et c'est pourquoi, dans les Mages, Fauteur, se livrant à une de ces énumérations à grand orchestre où il excelle, convoque aux honneurs du sacerdoce tous ceux que Dieu a sacrés.

Dans les ténèbres des berceaux.

Son effrayant doigt invisible Écrit sous leur crâne la Bible Des arbres, des monts et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes !

Et alors, nous voyons défiler, dans un édifiant pé!emêle, les Isaïe et les Virgile, ceux que Dieu attend sur les Horebset les Thabors, et ceux que Pan formidable enityre; Homère, Hésiode, grand prêtre faune des forêts, Moïse, Manès, saint Jean, Eschyle, Milton, Aristophane, Lucrèce, saint Paul, Orphée, Baruch, Pindare, David, Perse, Archiloque, Jérémie, Scarron, Molière, Cervantes, Démocrite,

TérPD(«, Itabelais, etc., etc... Une fois lancé, le poSte ne / s'arr;;[e plus jusqu'à ce qu'il ait épuisé la liste; et il ne

' faut p£S croire qu'il se borne à nommer ces divers prôtres

àe la religion qu'Uermann et lui ont trouvée dans la lune. ' Il a pour chacun, en passant, un de ces traits caracléristl-

ques qui prouvent une incroyable puissance d'analyse, et ijui vous dessinent un homme de la tête aux pieds, sans qu'il 3oit possible de s'y tromper. Ainsi, qui ne reconnaîtrait Lucrèce dans le croquis suivaot;.

Lucrèce, pour Ihinchir les Igea, Crfe un poiaiB dmUi'œH tiûti Et donne i ce moittka ndom.

Toutes les ailes de l'aurore, Toulei les grîfTes de la nuit.

Et Rabelais, qui ne la saluerait dsns le eraytHi qm voici i

RabeluB, que nul ne comprit^ II berce Adam pour qu'il s'endorme, El ton felat de rire îaotme E«t un àes goulTres de l'eiprit.

I! y a, comme cela, une cinqua&laine de portraits db grands prêtres, tous de la même fores et frappants de ressoroblaoce : tous ces mages, Scarron, Itabelais, Lucrèce, Aristophane etcoosorts, sont, d'après M. Hugo, fort

occupes :

Cbicun d'eux fcril ud chapitra Du rituel umverul; Les uns sculplent le Min(pupUn, Les autres dorenl le mûael; Oiecun M ms vartet dupiaume; Ljsippe, debout sur l'illiome, Fait sa strophe en marbre terein; Rembrandt à l'ardente paupiùre

IS^kk

En toile, Primatice en pierre, M m ftttakr, Dftote en airain.

Cette pièce des Mages n*a pas moins dé soixante-dik strophes de dix vers chacune : total sept cents. Le mélange du sacré et du profane, si cher à M'. Hligo, y arrive à de tels effets de grotesque, que l'impiété même ne s'y aperçoit plus, et que le ridicule efface le sacrilège. Comment s'irriter contre un homme qui vous dil d*un grand sérieux :

Ahl ce qu'ils fonk est TflMvre auguil^ :

Ce$ histrions soat des hérat!

Ils émiettent aux âmes Dieu..«

Etplus.loin :

Ils tirent dé la créature Dieu par i'esprilF et' le scalpel; Le grand caché de la Nature ^ Vient hors de l'autre à leur appeL.

Et plus bas

Construisant des auteU-poëmei Et prenant pour pierres les-cœitn^* Gomme un fleuve d'duié oammumi Du blanc pylône à l'âpre rune, Du brahme au flamine romain, De l'hiérophante au druide, Une sorte de dieu fluide Goule aux veines du genre humain 1

El ailleurs :

Seul, la nuit, sur sa plate-forme, Herschel poursuit l'être central Â travers la lentille énorme, Gristallin de l'œU sidéralJU

Quand on mène dans de pareilles fondrières la poésie <et la langue de la Fontaine et de Molière, de Racine et de

Volislre, on n'est plus justiciable qae d'un immense éclat (le rire; et peu importe que cet éclat da rire soit catbolique, protestant, juif, mahométsn ou sceptique, pourm qu'il metie un peu de bon sens au service d'un peu de bon goût. Carvoilà ce que, plus qu'un autre, nous devons tenir à constater ; c'est que l'orthodoiie ou Vintotérance religieuiie a') rien à voir là dedans, que H. Hugo et ses amis seront parfaitement hors de la question s'ils crient au fanatisme parce qu'on aura critiqué Relligio et les Mages, et que les rieurs seront, en cette affaire, du même avis que les l'i^joD-Stes. Et pourtant Relligio et les Mages ne sont pas encore le dernier mot de la poésie et de la théologie des Coniemplatiom. Dans ces deux pièces, l'auteur n's fait, après tout, que suivre et exagérer la pente de son esprit amoureux de symbolisme orienta) et panthéiste. Il était toui simple que, poursuivant toute espèce de dogme et de culte positif, it arrivât â ne plus vouloir d'autre église que la voûte des cîeus ou des arbres; il était tout naturel ^ue, pour prier, prêcher, officier et bénir dans ces é^'lises en plein air, les poètes, les musiciens et les peintres, voire même les histrions sublimes, lui parussent irés-suffijants. Mais il avait encore un pas à faire poui raser d'encore plus près le bord de l'Infini : inaugurer une nourelle doctrine, une religion nouvelle, qui, au lieu de fonctionner dans le vide, eût à son tour des formules précises ;>uur remplacer les formules abolies. C'est ce que M Hugo 3 fait, et d'une façon triomphante, Aaas,Cequedit la bouche d'ombre, le couronnement, la clef de voûte, l'omc^'a, \Bnec plus vitra, la branche de laurier de ce monument lies Conlemplntions. L'au-

teur se suppose enlevé par un spectre eu haut d'un promontoire, et là, de sa boucfie d'ombre, le spectre lui enseigne des choses qui sont, en effet, trèH>mbrées. La métempsycose brahminique et dru»-

dique de H. Hugo s*y déroule en de telles spirales, qu*on est sans cesse suspendirtnitre le vertige et le cauchemar, et qu'on se frotte les yeui, de temps à autre, pour savoir si Ton est bien éveillé. Crois-tu, dit le spectre, crois-tu que la création

Ne sait ce qa'elle dit quand elle parle à Dieu? Crois -tu qu'elle ne soit qu'une langue épaissie? Crois-tu que la nature énorme balbutie?

Et, pour prouver qu'elle ne balbutie pas et qu^elle sait c& qu'elle dit, le spectre développe son système. Tout est plein d'âmes : ces âmes sont échelonnées selon leurs mérites et leurs fautes; les unes dans la région intermédiaire entre Dieu et Tbomme; les autres dans la région intermédiaire entreThommeet le caillou; le caillou, ce souffre-douleur, ce damné, ce/7a^t^odela métempsycose-Hugo! Après avoir posé, en trois cents vers, ses prolégomènes, la bouche d'ombre arrive au fait : Tibère est un rocher, Séjan un serpent, Brunehaut un cheval, Frédégonde un pavé, le ducd'AIbe une pince, Xerxès un excrément, Jeffreys une orfraie. Octave un silex, Attila un chardon, Cléopâtre un ver, Néron une flamme, Érostrate une fumée. Quel régal de doubles substantifs se donne ici M. Hugo, quels blocs d'hémistiches et de métaphores il soulève de son bras géant, que de fois il fait rimer sombre avec ombre, et énorme avec difforme, c'est ce qu'il faut voir pour le croire : ce catéchisme de spectre et de gros caillou oc-

cupe cinq cents autres vers. Hais il ne faut désespérer personne, pas même le chardon- Attila, le pavé-Frédégonde, et l'excrément-Xerxès. Le poëte fait luire, en terminant, l'aurore de la rédemption générale et du pardon universel. Là il se surpasse :

disparition de Tantique anathème f

La profondeur disant à la hauteur : Je t'aime !

CACSEBIES tlTTÊBAIRES.

Quel fl*Miiaa«>B*[rt »ii P»* ' — — --

Quel Niraroit de ctaii* que l'ambroideiil^ei S'écriint : Soii b^i)

On vora le troupeau des hydret formiJiblea Sortir, ntonler du fond des brumes in$ondabUi

Et tu trsasGgnreri Des liloilea éclore aux Iront twiri de leurs crànei, Dit:u |a»te! et, pw degrés, dereiuuU diïphtoes.

Les mouBlres a'azurer t

Us «iiatèwl, au» iMwwir M parier ni r^MNdNh Êperdual On vem des aarioUt fimdi»

Let eontei de leur front; Ils liendroiit dans leur griiïË, au mil-Tea à«t cieui ednMl, Dca «ïona frissonnanU semblable! 1 d«s palmes:

Let gitaitet trtàtiironl!

Us viandronl, ils viendront, tremblmls, brisés d'eitaM, CliauiD d'eux dëbardant de sanglols comme un vue,

Hais pourUint sans elTroi:

On leur tendra les bras de U haute demeure, £1 Jlsut, te petu-Jiant tur Béliat qui pleure.

Lui dira : C'est donc toi I

Et icra Dieu par la main U conduira ce ft'ére; liit, ijuand ils seront prËe des degrés de lamiire

Par nous seuls aperçus, Tousdeut! MTontsi beaux, que Dieu dont Fml llùmbme Ne pourra distinguer, pire ébloui de joiti,_

Sûial de Jéiut!.'!...

ÂrrSUQS-nous'. arrêton&-iiou3 là! Et que nos lecteurs nous pardonnent d'avoir un moment appelé leurs regards sur ces blasphèmes! Il faut les connaître; il est bon de savoir jusqu'où peuvent aller les imaginations de nos illustres, après s'être affranchies de ces freins, de ces jougs, qu'il leur suffisait, semblait-il, de briser pour décupler leurs forces et atteindre à des hauteurs inconnue. Les kauleuis ! elles sont gigantesques : mais l'homme qui, du

haut d'une montagne à^ pic, croit pouvoir se pencher sur Fabîme, et qui y tombe entraîné par une fascination terrible, ne mesure l'espace qu'i] parcourt que par le désastre de sa chute. Les forces! elles sont immenses : mais rhomme naturellement vigoureux atteint d*un accès de fièvre chaude fait des prodiges de vigueur, et dix hommes raisonnables ont pelneà 4e maîtriser. C'est sur cette image que nous voulons, en finissant, nous reposer de nos fatigués et de nos rigueurs : nous ne trouvons pas d'autrecirconstance atténuante à ce livre des Contemplations, On dédaigne, en religion, en politique, en littérature, toute autorité, toute foi, toute loi; le dogme, la tradition, le culte, superstitions

puériles! langes des siècles enfants, déchirés et dispersés par le souffle de Tesprit nouveau! On est soi, et, comme 6n est fort, on se éuMt; €i, comme on a du génie, on ne croit plus qu'à soi-même. On part, on va, cin mcfme, Mr est vif, lesoléil^t radietix, le veht favorable; on dépasse les nuages, on touche aux étoiles, an est dans le ciel, on s'y explique avec Dieu; que dis-je? Ott y est Dieu, on se eontemple, on se sotrrit dsrns sa création comme dans le miroir de sa grandeur et de sa divinité; on se grise d'infini, on s^ôndort dans cet enivrement olympien, au murmure des'océans et dos mondes... et Ton^e réveille à Charentonî Voilà l'histoire de M. Hugo et des- Contemplations. Il y a trente ans, l'orgueil humain écrivait parla plume <l'un philosophe fourvoyé : « Gomment lesdogînes finissent; » — et le dogme dont il annonçait la fin \4t encore. Aujourd'hui l'orgueil humain nous montre, dans le livre des ContentpUitionSy comment les poètes finissem, et, cette fois, la démonstration est plus concluante : jamais la littérature chrétienne ne reçut de ses adversaires mn plus puissant secours;' jamais la littérature moderne nereçut de ses grands hommes tinef plus douloureuse leçon.

COURS FAMILIBR DE UTTÉHATDJtE. — PHEHIEIt EDTftETIEll.

M. de Lamartine! il faut du courage pour évoquer eacori; ce grand nom dans une causerie litléraire ; que penser et que dire des premières pages de ce qu'il appelle son Cours familier de littérature? Je voudrais tendre pour lui la main au public d'élite qu'il a si souvent charmé; mais je me souviens qu'un sentiment, quel qu'il soit, fûl-il d'admiration ou de pitié, ne doit jamais Taire taire les grandes vérités morales ; |è voudrais rappeler au poëie ces vérités iullexibles; mais je me demande s'il n'y a pas trop

d'acharuumenl et de cruauté à rudoyer ainsi cette immense iafortuoe, supportée avec une sorte de dignité relative et de laborieuse fermeté. Faut-il cette fois amnistier M. de Lamartine? Faut-il te condamner encore^ Au lieu de nous décider d'avance, livrons-nous tout simplement aux impressions que nous laisse cette lecture : les questions àélicates sont justement celles où il importe le plus d'être sincéret el où la franchise est la meilleure des babîletcs.

Et d'abord, pour commencer par Taccessoire, c*est-à- •dire par la littérature, il suffît de feuilleter ce premier cahier pour se convaincre d'un détail que pouvaient aisément pressentir, non-seulement les détracteurs, mais les admirateurs de M. de Lamartine : c'est qu'il n'a pas fait, •qu'il ne pouvait pas faire, qu'il ne fera jamais un cours de littérature. Ce cours, si familier qu'on le suppose, ne saurait exister sans un peu de critique, d'aiialyse, d'étude des ouvrages d'autrui, et c'est là ce qui manque le plus à rillustre écrivain. Cette nature, si richement douée des facultés créatrices, est essentiellement dépourvue des facultés secondaires de pénétration et de discernement; dans ses pèlerinages à travers le monde des livres, M. de Lamartine ressemble à un voyageur qui, enfermé dans sa voiture, aurait rêvé au lieu de voir. Qu'il essaye de juger les anciens ou les modernes, Cicéron ou Fénelon, Tacite ou Bossuet, Platon ou Joseph de Maistre, c'est toujours sa penséo qu'il poursuit dans celle des autres, c'est toujours le reOot de ses songes dont il colore Tœuvre si diverse de ces éminents esprits. Ses rencontres, — et elles n'ont, hélas ! été que trop fréquentes, — avec les affaires, avec les hommes, avec la vie publique, avec l'histoire, ont prouvé que c'était constamment en lui-même, et comme dans un miroir intérieur, qu'il regardait passer les événements, se dessiner les caractères, se nouer ou se dé-

nouer les drames de la politique, et revivre par la mémoire ou par les archives humaines les grandes scènes des temps disparus. De là son obstination à ne voir et à ne comprendre dans les faits, dans les individus, dans les masses, dans les livres, que ce qu'il y met lui-mêmo, que ce qui y serait si tout ici-bas consentait à se conduire d'après les fantaisies brillantes ou le poétique despotisme de son génie. De là ses illusions d'optique, ses erreurs de trop près

lM^

ou de loiataÎD, ses éblouissements voIoDiaires eo de ca~ prioisux mirages, puis ses désabusemeDU et ses mécoaiptes : mais non; peut-on dire que H. de Lamartine épranve des mécomptes ou qu'il snit désabusé? Ces mots su [«poseraient qu'il reconnaît qu'il s'est trompé, qu'il s'en explique les causes, qu'il profile de ses expériences, et il n'en est rien : pour cette imagination imperturbable dans sa sérénité, ce n'est pas son rêve qui a tort de n'avoir pas prévu l'événement; c'est l'événement qui est coupable de n'avoir pas juslilié son rêve; à peu pris comme ces malades qui sont inexcusables de mourir au moment où ils allaient prouver la science de leur mé> deein et l'elBcscité de ses remèdes.

Comment, dans des conditions pareilles, M. de Lamartine poarFBit-îl écrire un cours familier de litiératureî Comment pourrait-il donner à des intelligences neuves et simples une idée juste, nette, préeise, des ouvrages de l'esprit? Puisqu'il s'agit de ramiliarité, sous citerons un vieux proverbe : nous dirons que la première charité commence par soi-même, et que M. de Lamartine, en cecaf, donnerait ce qu'il n"a pas. Et loin de nous l'envie Jft chercher là matière à déprécier son beau génie! C'est par ses

qualités, tout comme par ses défauts, que nousle croyons incapable de remplir la tâcbe qu'il s'impose. Malgré l'exemple de Gœlhe, qui s'était assez désintéressé de lui-même pour voir juste partout où il regardait, malgré les tentatives peu concluantes de lord Byron et de Ghiteaubriand, les poètes ne sont pas des critiques. La poùsie, quand on la possède à un degré supérieur, exclut ces aptitudes de second ordre qui consistent à décompo-."^er, à pénétrer une pensée qui n'est pas nûtre, à nous y iafiltrer, pour ainsi dire, sans nous y absorber jamais, à en distinguer le fort et le faible, et à déduire avec clarté,

les motifs de Tapprobation et du blâme. « Qui sait, ô grands hommes! si le génie n'est pas une de vos vertus? » s'est écrié M. de Lafsiartine lui-même avec cette paradoxale tolérance qui aurait dû dés lors nous inquiéter. Qui sait, ô poètes! dirons-nous à notre tour, si votre défaut absolu de clairvoyance et d'esprit critique n'est pas- <une de vos poésies? On le voit, c'est plutôt grandir qu'abaisser H. de Lamartine, que d'afOrmer qu'il ne saurarit formuler ni motiver des jugements littéraires : il nous donnera autre chose, de fantasques excursions au milieu des divers siècles, des divers groupes d'écrivains; de mélancoliques retours vers les tristes ou radieuses visions de sa jeunesse; des chapitres inédits, retouchés ou répétés^ de ses Conftâenees; des effusions douloureuses où le moi se débattra dans ses tortures, se consolera dans ses grandeurs, se dévoilera dans ses misères, où le sang des plaies inconnues, les larmes des désespoirs cachés, jailliront de l'épiderme ou de la paupière pour couvrir des pages navrantes : mais de littérature, de critique proprement dite, il y en aura peu, et il vaut mieux qu'il n'y en ait point.

Qu'y a-t-il donc? Nous l'avons déjà dit, et ce premier 'Entretien est là pour le prouver. H. de Lamartine nous raconte comment le sentiment littéraire est né en lui, comment il s'est accru, développé, et a fini par le conquérir tout entier. Il y revient sur ces anecdotes, ces images de «on adolescence, où tressaillent confusément cette poésie rêveuse, ces communications intimes avec la vie^ rustique et les tableaux de la nature, ce rayonnement d'une àme juvénile sur les objets extérieurs, dont il sera pins tard l'instrument sonore et inspiré.

Il n'enseigne pas, il n'analyse pas, il se souvient; et ces «oavenirs s'épanchent avec cette abondance semblable aux

confiJences excessives des cœurs délaissés. < Tool devînt lilléririre à mes yeux, même ma propre vie, » nous dil-il; nous le savions déjà, mais l'aveu n'en est pas moins instructif à cette heure et sous celte plume, i Les révolutions, ajoute-t-il, la guerre, la diplomatie, la politique, auxquelles je me consacrai, m'apparurent, comme les passions de l'adolescence m'étaient apparues, par leur côté littéraire : j'aurais voulu (]ue la vie publique mSlàt le lolcnt littéraire à tout; rien ne me paraissait réellement beau dans les champs de hataille, dans les vicissitudes drs etnpires, dans les congrès des cours, dans les discussinns des tribunes, que ce qui méritait d'être ou magnî- (iqiicment dit ou maguifiquement raconté par le génie des titlératears ; » el plus loin : « L'histoire n'était selon moi que la poésie des faits, le poëme épique de la vérité. »

Que vous en semble? Ne trouvez-vous pas, dans ces quelques lignes et dans les pages qui suivent, la clef, le serrel de cette exis-

tence brillante et mobile où toutes les réuliiés se sont traduites en sonorités ou en images, où les opinions, les croyances, les actions généreuses ou coupablL-s, n'ont été que des vibrations, toujoursuouvelles, toujours changeantes, suivant le choc qui les éveille, suivant ie souffle qui passe sur le clavier? Tout s'explique désormais, de ce qui avait paru inexplicable. Cette religion vsgus et llotiânle, sur laquelle tant de lecteurs se méprirent et qui s'est évanouie dans les fumées de l'orgueil, dans les feux de l'Orieut, dans les brumes du panthéisme, c'était la littérature, s'emparant, comme de son premier bien, du saint et inaliénable domaine de la foi chrétienne, el y ipporlant ses ardeurs factices, ses capricieuses alternatives d'assentiment et d'abandon, ses lloraisons parasites, prêtes à étouffer la lige sacrée. Ces procédés histo-

riques se jouant des événements et des hommes, des documents et des preuves, créant des figures de fantaisie sous de sévères portiques, improvisant des fresques peintes à la détrempe sur ces murs bâtis par Thistoire et badigeonnés par le roman, c'était la littérature, usurpant ce qu'elledevrait respecter, dominant ce qu'elle devrait servir, remaniant, pour Téclat et le succès d'un jour, ces vérités du passé si nécessaires à Tintelligence des vérités du présent. Cette intervention passionnée et imprévoyante dans la politique, oette promptitude étourdie à jouer sur un coup de dés la fortune d'un pays, c'était la littérature, imprimant, bon gré, mal gré, aux affaires, aux sérieux intérêts de la vie publique, les émotions, Timprévu, les péripéties d'un poëme ou d'un drame, traitant la France comme une lectrice, croyant tout perdu si elle s'ennuie, tout sauvé si elle s'amuse, lui servant un banquet, une émeute, une révolution, un monde suspendu entre

des expédients et des abîmes, comme elle lui servirait une épjpée, une tragédie gigantesque, dont elle disposerait la mise en scène sans en maîtriser les ressorts, sans en prévoir le dénoûment!

M. de Lamartine se raconte ainsi, afin de nous faire aimer le travail littéraire, de nous apprendre, par son propre exemple, tout ce qu'il peut donner de force aux phases brillantes de la vie, de soulagement et de recours aux années de disgrâces. Le travail, oui : Dieu nous garde de le calomnier, ce consolateur souverain, ce frère terrestre de la foi et de la prière! Mais le travail, ou, pour mieux dire, l'esprit littéraire! M. de Lamartine nous apprendrait plutôt à le redouter et à le haïr, en nous montrant, en sa personne, cet envahissement terrible de la littérature finissant par remplir toute l'âme, toute l'intelligence, tout le cœur, tout l'être; par gouverner, en

»fi^

GAITSERIES LITTÉRAIRES.

Tabsenfee de toute loi et de tout principe, sa vie înte'- Irieûreet publique, ses rapports avec son pays et avec luif&ême I

Nous avons voulu tout dire, ne nous départir d'aucune ^de nos rigueurs, ne ménager aucun de ces péchés mignons, passés presque à Tétat d'impénîtence finale^ afin d'avoîr le droit d'exprimer, comme nous réprouvons, le ^sentiment d'admiration douloureuse qu'éveillent les dernières pages de cet Entretien. Merveilleux effet de la vérité ahez vfù homme trop habitué à se bercer de mensonges! '&3tte fois, M. de Lamartine a été «dans le vrai : dans le "vrai de ses désenchantements, dans ^e vrai de ses dou^ 'ieurs, et, — • pourquoi ne pas le dire, puisqu'il le dit lui->^inéme? — dans le vrai de sa détresse ; et tout cela a éclaté dans

une de ces explosions magnifiques qui, ouvrant le sol à des profondeurs infinies, épouvantent le regard par ^ Un amas de débris fumants, de végétations brûlées, de flammes livides et de cendres calcinées. Plus de poésie factice, de couleurs surchargées, d'artifice de pose ou de •ko^age, de personnaKsme hautain arrangeant ses confessions pour le plaisir de ses lecteurs et les joies de sa- - fftiiité : un cri, des accents d'une pathétique éloquence qu'aucun art ne saurait contrefaire, une âme meurtrie, brisée, à bout de force et de courage, lasse de se violenter pour paraître calme, et, dans un déchirement suprême, achevant les haillons qui couvrent ses plaies, faisant jaillir à grande flots le sang retenu par les compresses, mettant à nu ses misères, non plus avec cetta complaisance théâtrale fière de l'excès même des souffrances comme d'une supériorité de plus, mais avec une sorte de cynisme sublime, avec ce sanglot des grandes douleurs.que nul ne peut entendre sans pâlir et sans frissonner.

M, DE LAMARTtN». 145'

Et, œmme, après tout, ce mutilé, ce désolé, s^appelle Lamartine, comme le privilège des semiments sincères €t des émotions passionnées est de rendre la fepoe, la vie, la richesse aux styles appauvris ou faftigués par une pro«^ duction abusive, il se trouve que le grand poète a reparutout entier dans ce bilan effroyable, qu'il Ta tracé en^ quelques images saisissantes, qu'on n'oubliera plus, qui ne mourront pas :

((Ce sont autant de fibres saignantes arrachées de mon:. <; (Bur encore vivant et ensevelies avant moi, pendant que ce cœur bat encore dans ma poitrine comme une horloge qu'on a oublié de démonter en abandonnant une maison^ «t qui sonne encore dans le vide des heures que personne ne compte plus...

« La vie, dans ma situation, et après les épreuves que j'ai traversées ou que je traverse, ressemble à ces speeta« clés d'où Ton sort le dernier et où l'on stationne malgré soi en «ittendant que la foule s'écoule, quand la salle est déjà vide, que les lustres s'éteignent, que les* lampes fu^* ment, que la scène se dénude avec un lugubre fracas d* ses décorations, et que les ombres et les silences, réalités^r sinistres, rentrent sur cette scène tout à l'heure illuminée «t retentissante d'illusions. »

Tbut ce morceau poignant et navrant est écrit de c^ style grandiose, splendide, à la fois éclatant et sombre . «comme un ciel d'orage, et où les couleurs, les éclairs, les images, ressortentde la lutte même du poète avec la dou^ leur, du choc d'une imagination admirable avec une âmd désespérée. Il serait plus froid, plus insensible que nous ne le sommes, le critique qui, en face d'un pareil specta« cle, devant de tels débris surnageant dans un tel nau^ frage, aurait le triste courage de renouveler ses analyses et ses chicanes : s'il ne s'agit que de constater une admi^

ration, une jouissance littéraire, proclamons uelle-Ià; elle est vive, elle est imprévue, et la littérature d'aujourd'hui nous en donne peu de comparables : ajoutons-y un hommage à cette adversité, — mieux que cela, un appel à tous ceux dont l'obole épargnera à la poésie et à la France une huniliation et un deuil ; à tous ceux qui ont aimé et admiré autrerois H. de Lamartine, et qui lui pardonnent. Hais n'ai restons pas à cette louange liltëraire, à cette amnistie politique, à cette respectueuse aumSne d'admiration etdepitié.Cequi domine tout ceci, c'est nne grande leçon, leçonpcurlepoëte, et parlepoëte. Enivrements poétiques, visions et chimères pénétrant les réalités de la vie, mirages Aes ima^na-

tious brillantes prérérés aux vues des esprits sages, illusions caressées, exagérées et perdues, conBance excessive en des systèmes basés sur la vertu humaine, puis découragement et abandon, mépris de l'humanité remplaçant son apothéose, statue commencée avec du marbre, achevée avec du limon et du sable, destruction déformes passagères, aervam de prétexte à l'anaihéme contre des notions immortelles, doute, incertitude, néant, regret d'avoir cru, d'avoir espéré, d'avoir vécu, proclamés comme dernier mot d'une vie agitée et échouée, prin* cipes, croyances, devoirs, repliés comme une tente incommode et laissant le champ libre à la brutalité du fait accompli, tout cet ensemble de fautes et de malheurs, d'erreurs et d'expiations, n'est pas à M. de Lamartine seul, m^is à nous tous, et celui de nous qui n'a pas péché a seul \i droit de jeter la pierre dans ce jardin oii uno dernière fleur de poésie s'épanouit encore sur un terrain dé/asté.

Presque tous Coupables à des degrés différents, profilons tous de cet éloquent et émouvant exemple; pressonsnous autour du poète foudroyé, non plus pour le pour-

suivre ie nos récriminations tardives, de nos mesquines rancunes, mais pour nous instruire et nous raffermir, pour assister-à ce reges erudimini! que Bossuet, de nos jours, appliquerait aux royautés du talent mieux encore qu'aux autres. — « Je serais mort déjà mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Gaton, nous dit H. de Lamartine; mais je n'en suis pas. » — De laquelle étes-vous? demanderions nous, si la sympathie même et la tendresse pouvaient excuser une question pareille. Vous êtes malheureux, vous souffrez et vous le dites avec ce paroxysme de franchise qui persuade et qui désarme. Tout s'est écroulé sous vos pas, tout s'est brisé dans votre main. Vous vous êtes fait trop

de mal à vous-même pour être bien tranquille dans votre douleur; vous nous avez fait trop de mal pour qu'un peu de ressentiment et d!amertume ne se mêle pas à notre compassion. Vous vivez pourtant, et le travail vous sauve; mais le travail est aride : renfermé dans sa condition humaine, il a. ses heu* res de révolte et de lassitude ; le sol qu'il remue est ingrat et stérile si Dieu n'est pas là pour le féconder, si l'ange gardien de vos jeunes années n'étanche jamais sur votre front la sueur des soirées brûlantes. Poëte! malheureux et cher poëte! vous n'êtes pas stoïque: soyez chrétien! Vous n'êtes pas de la religion de Gaton ; soyez de la nôtre! Elle seule vous donnera la vraie résignation et le vrai courage.

GAtSEBIKS LITT£n&lBES.

DEDIC van IPRËS. — SECaSD CKT&eiUH.

Je voudrais biBS r^parertnes torts eavers M. de Lamai^ lÎDË ; car je ne connais rien de [dus fôchevx qae d'être sccusé d'avoir mccoBoa)a poissanee d'an sentiment pabirc, quand es seniiincntest honorable, et]es droits d'un admirable génie, quand ee géaîe est malheureux. En parlant du premier Enlrelieo àete Cours familier de Littérature, j'avais cru, je l'avoae, pouvoir associer d«ux choses qui me semblaient tr^3*«oncfHab)«s et qui étaient, è ce qu'il paraît, incompatibies : la qgestiAn d'alnnuement et la question de critique; d'<Biie part, rappeler quelques vérités littéraires et aorsles, que le génie même et le malhenr ne sauraient effacer; de Vautre, tendre ta main pour l'illustre poète, inviter le public auquel je m'adresse à ohblior ses rancunei, et à porter l«s preuves de cet oubli à ce fameux vilraga A6 ia rue ViHe-l'Évêque, que la gravure transmettra à nos derniers nevenxavecle pantalon à pieds et les Inrettns d^M. de Lamartine. Je m'étais trompé, ei-

jem'ea accuse; mais mon erreur. Dieu merci ! n'a fait tort qu'à moi seul, et la question capitale (ce n'est pas la question littéraire) est aujourd'hui énergiquement tranchée en favetir du poétique et magnanime naufragé. Voua vous souveiez peut-être de ces tragédies belléniques. et patriotiques qa'on jouait sous la Restauration, et qui, d'après les mauvais plaisants, consistaient uniquement à conjuguer le verlw mourir. Le petit drame, — je ne dis pas la comédie, — qui se joue autour du Cours familier

M. BE LAMAHTmE. «1

ùieLittêratmreite formtile/ d^uBef^çon^beeiicoup mains tra* ^que, dans la eonjugaisoB complète d» verbe, réfléchi ou non, s'alminer. — xe Jem'abonne, ta t'abonnes^ il s*abonne, tiouB nous abonnons, iVOQS vous abonnez, ilsVabonnent: » impëFatif : « Âbonnes-vons ! » et point de conditionnel* Ha préscneé d*un résultat fait pour me réjouir, pour ré> jouir tous les amis des bélies^letcres qu'on appelle «n latin bumanieres, afin de tes^^ongager à n^étre jamais inhumaines, je puis, sans qu^onme soupçonne de palinodie ou ^e faiblesse, déclarer, en toute franchise, que si j'avais pu croire nuire aux. abonnements, ou plutôt ^ je n'avais espéré y contribuer dans ma trés-bumble part, je n'aurais pas écrit une ligne sur la publication* de M. de Lamartine. Ceci posé, je me sens plus libre de palier de son second Entretien, i*e\pp\ïaer Tadmiration que^m'in^irent quelques-unes de ces pages, de rechercher si quelques autres <ne justifient pas naea presaentiiiients.

Il y avait, on doit en convenir, un airde malveillence» de fatuité ou de pédanlisme, à -prétendre, dés le premier cahier, que M. de Lamartine ne pourrait pas faire un cours de littérature, c'est-à-dire de critique et d'analyse littéraire. Et pourtant ce doute

même n'était-il pas une louange? un moyen de rappeler au poëte qu'il était trop grand pour descendre à disséquer les pensées d'autrui au lieu de nous donner les siennes? Est-ce donc offenser un millionnaire que d'annoncer qu'il payera^ en billets de banque ce que d'autres acquitteraient en gros sous? Des pages comme celles qui terminent le premier Entretient dont l'émotion dure encore, des descriptions comme celle de la cascade de Terni dans VEntretien d'aujourd'hui, ne valent-elles pas autant que tous les cours de littérature, et humilie-t-on M. de Lamartine en le déclarant incapable de s'abaisser à la besogne d'un la Harpe ou d'un Batteux ?

Quel sera Tabonné (puisque c'est, hélas! toujours là quHl faut revenir) assez malavisé pour se plaindre qu'on lui offre de la belle prose ou de beaux vers (H. de Lamariine nous en promet), à la place d'une leçon ou d'une étude sur tel ou tel auteur, vingt fois analysé ? Et d'ailieurs, en supposant même que ce défaut d'aptitude secondaire et d'esprit critique dût amener un léger mécompte pour les souscripteurs méticuleux, quel témoignage éclatant de la popularité renaissante du grand poëte! Il serait prouvé, dès lors, que ce n'est pas à son œuvre, mais à sa personne, que s adressent ces démonstrations spontanées, sincères, dégagées de tout partr pris et de tout charlatanisme, qui, à son insu et peut-être malgré lui, sont venues donner à une masse de souscriptions individuelles les nobles allures d'une souscription nationale. Ce n'est pas à un cours de littérature — la belle affaire! — c'est à M. de Lamartine, au premier poëte de son pays et de son siècle, qu'on apporte, non pas un abonnement, mais un tribut. S'il était possible qu'en échange de ce tribut il ne nous donnât que du papier blanc, Thommage n'en serait ^ue plus ilatteur, la démonstration plus éloquente, la situation mieux posée ; et il n'y aurait

là, après tout, que Justice. La politique a eu, dans notre siècle, ses dotations populaires; pourquoi la poésie n'aurait-elle pas les siennes? Est-ce parce qu'elle a été plus décevante que sa superbe rivale? Les politiques le diraient peut-être, mais les poêles n'en conviendraient pas, et cette fois ils seraient dans (e vrai.

N'importe! il n'en «était pas moins fort prématuré de ^utenir que H. de Lamartine ne nous donnerait pas un cours de littérature, dans l'exacte acception du mot, sous prétexte que, dans son premier Entretien^ il ne nous donnait que des souvenirs de sa jeunesse et des confi-

dences personnelles. Il était tout simple qu'avant d'entrer en matière M. de Lamartine voulût renouveler connais-^ sance avec ses lecteurs, et les introduire dans son intimité littéraire, comme ces maîtres de maison qui, avant dé re« cevoir le gros des invités, montrent à leurs amis les lustres et les fleurs, les bougies Tt les dorures qui vont servir à l'éclat de leur fête. Il était tout naturel qu'avant de les entretenir de poètes grecs et d'historiens romains il les e/itretînt d'un sujet plus agréable à tous; et quoi de plusagréable pour eux et même pour lui que de leur parler de M. de Lamartine? Il s'y était pris d'ailleurs d'une façon si émouvante et si pathétique, qu'on aurait eu bien mauvaisegrâce à regretter ce qui n'y était pas en admirant ce qui s'y trouvait. En somme, ce premier Entretien ne concluait rien et ne devait rien conclure. C'était évidemment dans le second que M, de Lamartine allait poser les bases de son enseignement, nous faire monter avec lui vers ces cimes de toute pensée et de toute poésie qui s'appellent la Bible, Homère, Eschyle, Dante et Shakspeare, nous initier à ces inaliénables trésors de l'esprit humain avec l'empressement d'un héritier qui nous promène dans le patrimoine de ses ancêtres,

nous révéler peu à peu l'ensemble de ses idées sur les grandes questions littéraires qui ont divisé le monde, réaliser enfin ce programme si séduisant, si irrésistible, qui consistait à faire passer sous nos yeux les chefsd'œuvre de toutes les littératures, contemplés non plus par en bas, mais de plain-pied; non plus par un de ces Lilliputiens de la critique, obligés de s'endurcir le cœur et d& se fermer l'imagination au point de ne plus sentir que les défauts, mais par un de ces géants de la poésie, si remplis d'eux-mêmes, c'est-à-dire du beau, qu'ils ne peuvent apercevoir que lui.

ï a-tril tout cela ou quelque chose de tout cela dans ce

ISO CAOSERIES LITTÉEAIflES.

second Enireiien? Pas précisëmeni : qu'y a+ii àmef

Pbus allons le voir.

Et d'abord, remarquons un détail, toat à Tbonneurde M. de Lamartine. S'il n'a pas cm devoir, cette fois eaesre, aborder le vrai elle vifideson sujet, ni deteinéries pre-micrs linéaments de sa critique' ou de son bishnre' lilféraire, il a procédé bwn bsbilement poirr qu'on ne se phi- ^nît pas de ce retard indéfini. [1 a corameneé par dix-sept pages d'une métaphysique si transcendante, il est si réscH iûment remonté en deçà da délugaj il nous a si rîgou» reusenienl mi; au ré^me de phrases telles' que cell»^ : g Qu'est-ce que cette lerreî on n'emsait rien : pent-etrfl' une éclaboussure ignée de lave refendie, lancés avec une^ impulsion rolatoiK par quelque érnption d'un volcan ce-' leste; » ~ il a, en un mol, fait preuve d'uaethéologie'^' inquiétante, d'uns critique siécadile, d^unesûeneesiab" strat te, d'une phîiosopbiesl-étbcréerqiMle pauvre monde-i Jes ignorants et des simples sppeUejdeitoussesvo^sunei millième Confidence -<\Qi ledéitvr« deiee broj-

ciilamini et de. ce tintamarre. Aussi, lorsque;,. après aveir consciendeuï»- , ment rempli sa diz-septièuM page, tl. de Lamartine noun sQnonce qu'il vteit.d'apprnBdrftla mortde madame Écœitei de Girardin et qu'il va notui parler de cette femme écœtnenle, on respire comme ils dû. resprer luii-inémB ea soriani de son c h aos^ cosmique; on: ae reproeberail presque de ne pas ressentir plus doulftiirenseiBeBti cette funèbrft nouvelle, si l'effet n'emétaàtiun peu aéouci par un an de date et si l'on ne savaU — par~ou'i>dira — qu'il n'en faul^ hélas i pas davania^ pour qu« les eoeurs' les plus déchirés aient le temps de ciealriBW leurs btessures; On^ remercie tout bas les admiraleui» de madame de Girardin d'avoir Tait si peu de brtit autour de sa tombe, d'avoir si pstE vanté ses vertus, sMtlatenU et «e-ouvrages, qaeli:id»Ia--

martine ait pu n'apprendre sa mort qu'au moment où il allait écrire la dix-huitième page de son second Entretien^ et que la jouissance littéraire catsée par son panégyrique tardif ne soit pas trop troublée par un deuil passé déjà au gris ou au rose pour les principaux intéressés. Espérons qu'avant de commencer son troisième Entretien M. de La* martine apprendra la mort d'Hbmère^ou de Virgile !

Nous avons donc cette fois, purement et simplement, une notice nécrologique sur madame Emile de Girardin; ex, comme Tarithmétique est permise en un sujet où eltea beaucoup occupé, les calculateurs remarqueront que cette notice tient soixante-trois pages, tandis que la métaphy^ sique préliminaire et les considérations générales n'en ont donné que dix-sept. En d'autres termes, la digression emporte le fond, et nous n'avons garde d'en gémir, car nous aimons bien mieux M. de Lamartine montant aux cascades de Terni, et nous décrivant ce tableau su-

blime : « Vapeur des eaux, verdure des prairies, noirceur des sapins, pâ* leur des peupliers, aspérités marbrées des rochers, rubans bleuâtres des langues de la cascade qui s'entrecoupent, groupes d'îles enfouies sous l'ombre portée des caroubiers, splendeur du ciel qui contraste en haut avec les ténèbres en bas, rayons du soleil qui semblent jaillir de la gueule^ du fleuve avec ses nappes, » que M. de Lamartine égaré au milieu des éclaboussures ignées et des impulsions rotatoires.

La notice est brillante, parsemée de ces traits déliiîats, splendides ou charmants, qu'on pourrait appeler les heureux coups de dés de l'improvisation chez un homme de génie, et qui rachètent tout dans les écrits dé cet enchan-» teur, emportant parlé prestige ce que lui refuse là raison; Cette biographie, à vol de poëte, d'une femme poëtè, a de quoi plaire à l'imagination : est-ellê partout et toujours

convenable? C'est là le côté faible, et je voudrais le généraliser afin (le n'êlte, à mon tour, ni indiscret ni offensant.

Les aulBurs contemporains — j'entends ceux qui appartiennent à une ceraine littérature — ont pris une telle habitude de faire de leur personne le centre de leurs ou- ^Tsges, que ces ouvrages, leur vrai titre, leur seul litre à l'aitention publique, deviennent pour eux l'accessoire, et qu'ils veulent être admirés pour eux-mënes, dans une sorte de contemplation indépendante de leurs travaux: et de leur talent. Pour y parvenir, il faut qu'ils posent, et, pour poser dans les conditions les plus favorables au secret désir de leur vanité, il faut qu'ils élaguent tout ce qui, dans l'ensemble de leurs souvenirs, de leurs sentiments et de leur vie, gâterait l'effet et ressemblerait trop aux faiblesses et QUE misères de notre pauvre humanité. Ce travail d'élimination, d'épu-

relion, parfaitement légitime et mf'me nécessaire dans leurs poëmes ou leurs romans, alors mfime qu'il s'v mêle nu reflet de leur propre existence ou une page anonyme de leurs Mémoires, touche déjà de bien près au convenu et au mensonge lorsqu'ils se dégagent de ces voiles de l'idéal et se substituent, au- prés de leurs lecteurs, aux héros de leurs fictions. Ils rencontrent alors, chez les sceptiques, les goguenarde (et il y en aura toujours en France), chez les initiés aux dessous de caries de la vie littéraire, des étonnements, des doutes, des protestations, des démentis, qui, pour rester silencieux comme une bionséance, n'en sont pas moins accablants comme un témoignage: premier inconvénient, premier malheur, car il accoutume la société et la littérature à un système de tromperie réciproque, consentie et consacrée; il crée pour elles un monde factice à côté du monde réel, une atmosphère artificielle où le vrai et le faux

se confondent, où peu importe de mentir pourvu qu'on ait Tair de croire la hâblerie du voisin, et qui, réagissant sur les idées, le style et les livres, leur imprime un je ne sais quoi de falsifié et de chimérique comme le milieu où ils ^'élaborent et le public qui les applaudit. Ce n'est plus, remarquez-le bien, cette distinction si importante et si sacrée entre la vie extérieure et la vie privée, cette loi de convenance et de moralité qui permet, qui veut qu'à part les scandales trop éclatants et les manifestations trop cy* niques, un auteur n'ait à répondre que de ses œuvres, de l'expression de sa pensée, sans qu*on ait le droit de lui demander davantage, sans qu'on puisse, à moins de se salir et de se dégrader soi-même, tenter de révéler ce qu'il cache, et de trahir l'incognito de ses désordres ; non, c'est autre chose; une troisième vie, pour ainsi dire, qui côtoie et entame les deux autres, qui n'est ni publique ni intime, qui veut cumuler l'éclat de la publicité avec

les sécurités du mystère, et à qui il suffit, pour y réussir, de déguiser ceci, d'embellir cela, de supprimer ce qu'elle désespère d'assouplir, et finalement d'introduire dans les faits réels, connus, palpables, touchés et souvent montrés du doigt par tout le monde, le même idéal que dans les œuvres d'imagination. Or, comme l'école qui se complaît à ces exhibitions mensongères est celle qui abuse à satiété des mots sainteté, calvaire, immolation, dignité, amour, tendresse, héroïsme, grandeur, sacrifice, dévoilement, piété, extase, religion, beauté morale, sublimes vertus de fille, d'épouse et de mère; comme elle a soin de feuilleter ce vocabulaire mystique dans tous les embarras des souvenirs qui la gênent et qu'elle veut pourtant publier, il se trouve justement que ces mots si beaux, si imposants, sont là pour recouvrir et souder ses confidences à l'endroit des surcharges, des omissions ou des ratures. 11 existe alors,

•ijr>#5->.

î ft-

^nlre le fait el le récit, l'histoire vraie et l'histoire racontée, de si énormes disparates, qu*on a peine à réprimer un long éclat de rire, et que tout en souffre, tout s'en abaisse, l'auteur qui parle, Taudiloire qui cède à une curiosité coupable, le sentiment public qui s'arrange tant bien que mal de ces artifices, tout, jusqu'au sens de ces saintes et grandes paroles ; vases sacrés que ne devraient toucher <l\xe des mains innocentes, et qui sortent d'un impur con* tact, souillés et profanés.

Telle est la situation; les bons esprits la déplorent, «t tout ce qui s'y rattache par quelque point mérite -d'être signalé avec appréhension et douleur, comme symptôme de cette maladie mo-

rale qui a gagné, de proche en proche, les plus belles imaginations de notre temps. Eh bien, M. de Lamartine, si supérieur à tous ces professeurs de parade autobiographique, si noble encore d'intelligence et de cœur en dépit de ses défaillances, a le tort, soit qu'il parle de lui, soit quUl parle des autres, de prêter Tau* torité de son nom et de son génie à ce système d'assurance mutuelle contre la vérité. Mais est-il exact de dire que M. de Lamartine parle des autres? N'est-ce pas lui encore qu'il retrouve et qu'il aime à retrouver dans ces tableaux <ju'il nous montre comme cicérone et où il figure comme* personnage? Lorsqu'il nous peint, sur le plateau d'où jaillit la cascade de Terni, cette poétique jeune fille qnis'appelait alors Delphine Gay, lorsqu'il se replace, par le souvenir, en présence de cette apparition enchanteresse, «st-il bien sûr de résister à l'idée, au plaisir du rappro* 'Chement que feront tous ses lecteurs, de cette rencontre ^ntre le premier poëte du siècle et la Muse de la patrie, entre le bel Alphonse et la belle Delphine, encadrés, <;omme il leur convenait, dans le plus grandiose paysage^ qui ait jamais ravi les imaginations et les âmes? N'y a4-i

pas là, comme toujours, cette complaisance obstinée du génie pour lui-même, revenant sans cesse au roman de ses jeunes années, aux scènes, vraies ou arrangées, où il parut tout à fait à son avantage, où il s&réMéla dans mu rayonnement et sa m^gie^ -*- et évoquant ces visiona charmantes à l'heure de la lassitude et du décHuî Où. ^rrive-t-on avec cette méthode? A s'occuper toujours des. personnes, jamais des ouvrages ; et, comme on peut dire^ toute la vérité sur \g» ouvrages^ pourvu quon ait un peu de tact et de goût; comme onne peut jamais la dire toutes SUT les per-

sonnes, pourvu qu'on ait un peu de délicatesse^ et de courtoisie, il s'ensuit qu'on fait de la peinture inexacte au lieu de faire de la critique instructive, et qu'on donne raison aux malintentionnés, aux ineorrigi-^, bks, qui, après avoir lu jusqu'au bout ces pag^s ehatoyan*, tes, demandent. si c'est. bien là un cours de littérature.. Tenez, voilà, par exemple,, nmdame Emile d&Girardin, Â^ coup sûr, malgré ses talents incontestahljes: et se& gracieux succès, ce n'était pas par l'auteur de Lady Tartufe et du. Chapeau (Vun Horloger que devait raisonnablement s'ouvrirune série de .leçonset de modèles de littérature. Homère, Eschyle', Platon^ Thucydide, Virgile, Horace, Tacite, Shak-,, speare, Milton> Dante, Gornei^e9.Bossuet,^eussentété mieux* placés au frontispice. Mais enfin madame de Girardin a fait des livres, des romans, des comédies,, des tragér. dies. Pourquoi ne pas prendre un ou plusieurs de ses. ouvrages, les analyser avec votre autorité magistrale, in^^ diquer les beautés, signaler les taches, expliquer commenl^ «ette nature brillamment douée^. mais vivait sass^ cess0« dans, un air imprégné de faux ^t de fadRcey avait fini par le respirer sans effort comme Hithridate humait ses poii* sons, et.avaitété, endéGnitive, laLéontineFay delà poé*. sie moderne? Pourquoi ne p^s^nousxlanner.iineldé^ jyst^K

de ses tragédies, de Jtuiith, de Cléopdlre, et des causes de leur chule, que ne put conjurer le talent, alors à son apngée, de mademoiselle Bachcl? Est-ce nous renseigner suffi sa m ment à leur sujet que de nous en citer deux tirades, et D'est-ce pas une distraction bien cruelle que de nommer Corneille a propos de madame de Girardin? Peindre « sa taille élevée et souple, ses cheveux abondants, soyeui, d'un blond sévère, son sein gonflé d'iin-

pressioDi son profil légèrement aquilin, l'énefgie de sa struclure, la gracieuse cambrure de son cou, sa tête et le port de sa léie rappelant trait pour trait en femme celle de l'ApoUoD du Uelrédère en homme, i est-ce donc de la critique? est-ci; de la littérature? Cette manie de substituer la plastique à l'analyse, l'étude de la forme, de la pose, de l'effet maiériel el extérieur à celle de l'idée, du travail intime de la pensée et de l'esprit, le souvenir de la personne à l'appréciatiDD de Vécrivain, n'est-ce pas, encore une fois, ôier à la littérature tous ses enseignements, pour ne lut laisser que ses mirages, son clinquant et ses enluminures?

N'allons pas plus loin, et ne précisons pas davantage : refusons-nous le triste plaisir de montrer à M. de Lamarlin<! [es extrêmes conséquences de sa méthode de personnalisme littéraire dans cette scène funèbre où il groupe prils du fauteuil de madsme de Girardin, déjà mortellement atteinte, lui, madame Sand, et... M. Paulin Limayrac ! Oublions mflme de constater que le second cahier de ce cour» familier de littérature, écrite par un des quarante de l'Acsdémie, finit par cette phrase où je suis forcé, si je veux absolument la comprendre de voir une faute de français : « Il y a des cœurs en France: j'en voudrais avoir mille pour l'aimer comme elle mérite d'être aimée par ceux qu'elle aimel ■ — Ce sont là des vétilles, et l'auteur

du Lac a le droit de se permettre des incorrections qu'éviterait un élève de troisiémiB/Là, comme ailleurs, c'est le privilège de son génie et de sa gloire de pouvoir s'appliquer le : de mïnimis non ctirat p sutor; je me contente donc de revenir à mon texte, à mes douloureuses admirations pour H. de Lamartine, à mes vœux, déjà comblés, pour le succès de sa noble et vaillante entre-

prise, en rappelant que^ s'il n'est pas un critique, ce ne peut être que par excès de génie, en répétant que lui refuser quelques-unes de ces aptitudes d'éplucheurs d'idées et de phrases, c'est encore lui rendre un respectueux hommage, en afGrmant que ces adhésions si nombreuses et si ferventes doivent le flatter d'autant plus qu'elles restent plus indépendantes de la valeur réelle de son œuvre, et en avouant que j'attends le troisième Entretien pour savoir si M. de Lamartine nous donnera décidément un cours de littérature ^

* Il nous a paru inutile de pousser plus lo^n cette petite guerre eontre un grand poète : les autres Entretiensne nous ont donné que trop raison.

Pour les ëcrîvaÎLs catholiques — ou dévots, comme oa nous yf.pelle. — attaquer Voltaire est une tâche si obligée a la kih et 5i facile, qu'elle en devient un peu suspecte. Euiri! i figlise de Dieu et ce diabolique génie, entre^^e conti^mpieur de toute foi et la foi par excellence, il n'y a p;ij, il UR peut pas y avoir de trait d'union ni de cornpromis possible; il en résulte que i'escès même de nos griefâ cl le nombre de nos moyens d'attaque en diminuent la valeur aux yeux des indifférents, et que la guerre à Voliaire. compte parmi les lieux commuas de la littérature catholique. D'autre pan, comme Voltaire est resté, dans la prose, un admirable modèle, comme les pécliés migatms do la littérature actuelle sont justement de ceux auxquels il est bon d'opposer les qualités de l'auteur de Zadig, la clarté, la sobriété, la grâce, le trait, la simplicité, la Hnesse, et cette exquise proportion entre le mot

TiÂtaire et Ut Génaimt, par U. J. Gaberel.

et ridée, que notre époque a si parfaitement oubliée, nous nous trouvons parfois un peu embarrassés au point de vue littéraire : il nous est difficile de séparer toujours d'une façon assez péremptoire Tbomme et Técrivain, et il semble que les méfaits de Tun retombent trop sur Tau* ire : il semble que les inépuisables anatbèmes dont nous poursuivons cette odieuse et funeste mémoire soient au* tant d'injustiees envers ce merveilleux esprit qu'on ne saurait ni assez admirer ni assez haïr.

C'est donc pour nous une double bonne fortune que d'entendre médire de Voltaire avec une modération spiri*^ tuelle, et de le voir attaqué par le ministre d'une religion, qui n'est pas la nôtre. Un l^ureux hasard, une visite, chez un cher et éminent poëte où tout charme et ravive Fimagination et le cœur, a mis entre nos mains ce petit volume de M; J. Gaberel ; nous y avons rencontré un tel fond d'honnêteté et de bonne foi, une si parfaite conve* nance de ton et de langage, et, en même temps, des do^ cuments si nouvearux, si précieux pour cet intéressant chapitre de Thistoire littéraire du dix-huitième siècle, que noQs n'avons pu résister au plaisir d'en causer un mo* ment avec nos leeteurs. Un mot d'abord sur Texacte sttuaition des protestants et des ministres protestants visà-vis de VoUarirer et surtout n'ayez pas peur : vous ne trouverez ici ni théologie ni polémique.

Le dix-huitième siède offrit, jusqu'à l'avènement de Louis XVI, une anomalie détestable : la persécution offictelle ou> légale survivant à la foi dans les âmes» La coar et' la ville, Paris etla province, la France et l'Eu* rope, s'infectaient de libertinage et dathéisme, et, pen*' dant ce temps, la révocation de l'édlt de Nantes allongeait' encore son ombre stérile sur ce siècle déshérité. Explicable sous nzadame de Iteintefion, elle devenait inintellU

gibic scusies Pompadour ou les du Barry. Ce mélange df corruption el d'inWiérajice donuait forcément un grand avantage à Genève, la capitale du protestantisme. La libelle de conscience, entravée ou proscrite ailleurs, devait la tlioisir pour refuge. Les philosophes français, chaque fois <\ve les restes du gouvernement absolu ou du pouvoir eccU^sisstique faisaient mine d'arrêter leurs écrits ou de gêner leur propagande, devaient songer à cette ville savatile, laborieuse, tolérante, industrieuse, avancée, qui comptait, à celle époque, des hommes du plus haut mérite, et qui se recommandait en outre à la santé de l'esprit et du corps par son bon air et ses magnilîques paysages. Que Genève, gardienne des libertés et des privilèges ' de l'intelligence, n'en demeurât pas moins fidèle à rÉvangile ol i la morale chrétienne, et ceXle parvulUsime république pouvait être présentée à des villes plus considérables et à des pays plus orthodoses comme un exemple et une satire. Halhenreusement les philosophes, et Voltaire à leur lète, s'a;)puyaient beaucoup plus, peur le succès de leurs doctrines, sur ta licence des mœurs que sur ta lilicrlé des consciences; et, sous ce rapport, la pruderie genevoise leur était bien plus contraire que la légèreté fr3ijç^i>e. Par leur prétendue croisade contre la persécution et It: fanatisme, ils tendaient la main à Genève, à tout ce que le protestantisme d'alors conservait encore de perse* cuti: et de révolté. Par leur impiété radicale, leur mépris de lout atermoiement entre la raison et la foi, leur manie de pousser à l'extrême le droit de discussion et de contrôle, par les séductions libenines dont ils assaisonnaient l'en. seignement philosophique, leur voisinage ou leur alliance Dc]M.uia)l qu'effrayer tout ce qui, dans la cité de Calvin, garil;iille

culte des vieilles lois et des vieux usages, prétendait rester chrétien en refusant d'être catholique, et

voulait s*arrêter sur cette pente glissante qui mène de la ne'-gation d'un seul dogme à la négation absolue. Voltaire surtout, Voltaire, qui, malgré son âge, fut constamment, dans ses relations avec Genève, un gamin de génie, Voltaire, aussi enclin à faire niche à la Bible et au prêcbe qu'à la messe et au sermon, était assurément le plus dangereux voisin qui pût tout ensemble flatter et épouvanter les Genevois, caresser leur amour-propre national en demandant à leur territoire la sécurité et la liberté que lui refusait la France, répondre à leur dada aniicatholique en se faisant l'éloquent organe de leurs rancunes séculaires, et désespérer leur gravité par ses railleries, ses espièglerie, ses malices de vieux singe corrupteur et corrompu. Ce contraste, ces alternatives d'admiration et do malaise, de sympathie et de méfiance, de reconnaissance et de rancune, expliquent et défrayent toute Tbistoiredu séjour de Voltaire dans les environs de Genève; on les retrouve encore dans le livre de M. Gaberel, et ellesdonnent à ses récits, à ses révélations, à ses réticences», quelque chose de piquant et de charmant qu'on chercherait en vain sous uup plume dévote comme la vôtre oa la mienne.

Ce fut, on le sait, à soixante et un ans que Voltaire vint se fixer en Suisse. Â cet âge, on peut parler du soin de sa santé et de ses goûts de retraite sans rencontrer d'incrédules; aussi le conseil genevois ne fit-il aucune opposition, et voici ce qu'on lit dans ses registres en date du \" février 4755 : « On a lu une lettre de M. de Voltaire adressée à noble Tronchin, par laquelle il prie Messieurs de lui permettre d'habiter le territoire de la République, alléguant l'état de sa santé et la nécessité de se rapprocher de son médecin,

spectable Tronchin : l'avis a été de permettre audit sieur de Voltaire d'habiter le ter-^

riroire de la République sons leboD plaisir de sasêt-

gnernrô. »

TftI fnt (e poiiFt de dëpart : pour beaueoap de Genevois, et malgré sa pussioD pour le théâtre, qui faillit plnsLL'urs fois le broniller avec l'austérité calviniste, Voltaire, fcxngëDBiiie illmtre, étîccelant de génie et de gloire, entouré de celte popularité sans rivale qui donna son nom^ à soQ siècle ou son siècle à son nom, n'ayant pas encore écrîi ou avoué les œuvres infâmes de sa vieillesse, riche, châielùin, homme du monde, presque grand seigneur, transformant le pays qu'il habitait en un lieu dé pèlerinage, fut d'abord un personnage d'apparat, un demidieu dont le majestueux éclat était à peine terni par quel-ques taches légères. A ce premier prestige se joignit bientôt celui que Voltaire, sous l'inspiration genevoise, sut habilement se donner par d'honorables tentatives pour défendre ou venger quelques victimes de l'intolérance et dit l'arbitraire : Calas, Sirven, le chevalier de la Barre. M. Gaberel, en digne Genevois, Irés-empressé de louer tout ce qui fut louable chez son hâte, a consacré un chapitra à ces efforts mémorables et bien souvent remémorés pijur l'absolution de Sirven et la réhabilitation deCalas; CjTori»qui merqtrèreBt unesorte de lune de miel dans le mariage de raison de Voltaire avec Genève. La tolérance, h liberté religieuse, la liberté de conscience, ce sont là de trop beaux mots et des mots trop bruyamment répétés à • propos de Voltaire, pour qu'il ne nous

soit pas permis de nous y arrêter un instant, et de nous demander comment ' Yultaire le» a compris, ohserrés et pratiqués.

Ljin de nous l'envie de prendre parti pour le fanatisme Cl l'intolérance, ces deux monstres d'autant plus redott- Ipbles pour notre siècle, qu'il y penche, comme chacun sait, chaque jour davantage! Hais les admirateurs ié-

VOETAIRfi. i(»:

Yohaire ne soni-iU pas ses dupes en ee qaî touche à cette fameuse défense de Strven et de Calas? Rendons-nous hïm. compte de la situation de Tillustre patriarche au m&mentoùil s'occupa de ces deux affaires. Sa célébrité^ son influence européenne^ se» moyens de. prc^agande pbixt Icmphique, se composaient bien' moins du succès de tel ou tel de sae ouvrages, — roman, tragédie ou poëme, — que d'un ensemble, d'un rôle dont il avait à soigner également tontes les parties pour tenir renthousiasme en. haleine et ne paa permettre à la curiosité publique de sa^ lasser ou de s& refroidir. C'est une chose triste à dire^ mais indubitable : si; les débuts des hommes célèbres d&^> mandent quelques^ frais de mise eif scène, leur règne» leur glorieux.amonine^ en exige bien plus encore. Il faut qu'ils soBgeirt sant cesse à Teffet, qu^ils posent, qu'ils sap^ . cciii^it constftmnient à la grande majorité des badauds,, qn'ils donnent à rextérieur, au costume, à la plastique der leur personnage tel que l'acceptent et' le proclament leurs" contemporains, plus d'attention et de soin que Thomma? de guerre n'en a donné, à ses batailles, l'orateur à ses: discours, le politique' à ses traités et l'écrivain à ses ou*i vrages. Voltaire, s'installant en 1 755 aux portes de Genève, n'était pas seulement Tauteur de la Henriaùe, de Zaïreet S* Adélaïde du Gtœsdin; il était encore, et surtout, le chef de la secte philosophique^ le pro-

moteur de YEnq/-dcpédie, le correspondant 'des* rois, e^ d«s impératrioesphilosophes, c'esl^à^direamis de la sagesse, ce qui, soit dit! en passant,, s'appliquait assez mal à la grande Ga*»? thesine ; il était le centra oà venaient aboutir toutes le& idées d'alors, et d'où elles, rayonnaient ensuite en pamphlets et en si^ûnes, en bons* mots et- en petits vers. Des tragédies^ des lettres,. des madrigaux,. des épigrammes,^ peuftfaisa valoir sa maârobanéise, c'était bien^ mais uni

bienfait place i propos, l'héritière d'un grand nom poëlique adoptée ei secourue, une bonne et belle action servant de commentaire aux tirades d'Alzire et de Mahomet, un .succès retentissant dans le rûle de la Providence, d'une providence terrestre préchant contre le catéchisme el l'Évangile, c'était bien mieux; c'était la philosophie en action substituée à la philosophie en idées ou en phrase; Voliaire, en présence des Genevois, avait trop d'esprit pour ne pas comprendre que deux ou trois prouesses dans l'iotërét de l'humanité, de la tolérance et de la literie, le serviraient mieux auprès de ses rigides voisins ■ que toutes ses pièces de théâtre et toutes ses poésies de salon Les infortunes de Calas et de Sirven se trouvèrent là toui à point pour accréditer Voltaire à Genève, signer ses pas^e-ports. et le classer dans VempUd des bienfaiteurs et des ap<jtres, si essentiel à un homme déctd(i in pelto à prolîter de l'accueil, de la tolérance et du protestaniisme de ses hfiies pour y faire de nûuveaux prosélytes. Voilà à quoi se réduit, selon nous, cette superbe î d il iativi^ prise par Voltaire en faveur de quelques victimes de l'oppression et de l'injustice. Au fond, ce ne fut pas lui qui défeniiiL ou vengea Calas, Sirven et la Barre; car il n'y eût pas seulement songé s'il eût vécu alors à la cour de Louis XV, de Frédéric ou de Catherine; ce furent les Genevois, et je me rencontre ici avec H. Gaberel : le

digne pasieur semble craindre qu'on ne refuse de le croire s'il affirme que ses concitoyens eurent i une très-nolable influence sur les efforts de Voltaire en faveur de la loléranM religieuse... — Celle prétention, ajouie-l-ii, peut pariitre ambitieuse ou du moins fort nouvelle. * — Oh 1 que non pas 1 Le seul reproche, au contraire, qne l'on puisse adresser à H. Gaberel, c'est d'être là-dessus trop retenn et trop modeste. D'ailleurs, i) nous donne mî«ux

que des assertions : il nous donne des preuves, et quelles preuves! Des lettres inédites de Voltaire au ministre Moultou ; et, pour que rien ne manque à renseignement qu*on peut tirer de cet épisode, *M. Gaberel a dû mettre en note : « Cette correspondance est malheureusement incomplète; un grand nombre des lettres de Voltaire à Moultou ont été perdues pendant les bouleversements que la Révolution de i795 occasionna dans plusieurs familles genevoises. » — Voyez, que de rapprochements, d'enchaînements et de leçons l M. Mbultou, ministre pieux et convaincu, conseille à Voltaire une de ces œuvres d'/iumanité et de bienfaisance, destinées à accroître son autorité et son prestige. Il contribue à lui entr*ouvrir cette porte genevoise par où nous verrons tout à Theure passer en contrebande la muse obscène et impie de Candide et de la Pucelle, Quelques années s'écoulent : un monde, frappé de vertige, décerne au vieil effronté de scandaleuses apothéoses : sa décrépitude, son agonie et sa mort, couronnent Tœuvre perverse de toute sa vie. Mais, quand cette œuvre est achevée, il reste à la traduire, et cette traduction, écrite avec du sang à Tusage des multitudes, frappe et venge à la fois tout ce qu'a attaqué Voltaire, proclame et châtie tout ensemble tout ce que Voltaire a fait. S'il lui eût été donné de prolonger sa vieillesse au delà des bornes communes, s'il eût pu assister à la

mise en action de ses doctrines et de ses écrits, nul n'eût maudit plus violem^ ment les Welches changés en bêtes fauves ; nul n'eût été plus sûr de monter à l'échafaud, victime et complément de son propre ouvrage, entre Louis XVI, André Chénier et madame du Barry ; la royauté qu'il avait remplacée, la poésie qu'il avait salie et la courtisane qu'il avait, flattée. Mais il était mort; et dans cette petite république qu'il avait un moment honorée, agitée et souillée de son

Toisinage, ît safGsait du contre-coup de^S.^pmrqnovcs lettres, les reKt)«es de son esprit, les ptrchemmsdfreette iiobl«KeiDtellecItielle dont il nsaii pour détruire tontes 1p^ aalres, fussent «mportto comme ^des feuilles mortes su souffletés loin t« in s onces.

Quoi qu'il en mit, ve qui rMe de la «DmfspondfliKe de Vnttxire - avec Honltou, et «8 qnVn oho'H. Gaberè), re n fermedes- preuves «a ffissoMs et piquante* de la lai^ge part que l'inflaeiRe genevoise eut dans les affaires Sirven, la Barre «t Oalas. Au commenrament. Voltaire est'trèsfrord; il parait fort bffr«yé de la responsabilité de Vt/atrepiise. t It faut qwe Monltou, avec H. et madame de la Hive, qu'il Hffeelionnait beaucoup, l'eneouragent de toutes leurs forces. » — « C'est nne œurre à vons, monsieur de Voltaire, Itii disent-ils; joignez le fait à la parole, la ginire du bienfaiteur de l'humanité à la gloire de l'^rivain. Votre nom sera plus grand par la destruction du fun/msme que par)a production des plus beaux chefsd'œuvre de poésie. » Voltaire r^nd à ces enoonragemonu par des précautions diplomatiques, f) rédige un ni(;m(rire en faveur de Calas : puis il écrit à Moultoa : H Voilà à peu près, iDonnenr, eonreienije roudrais finir le petit Ouvrage en

question. Ensuite j'en enverrais des exemplaires aux ministres d'Etet sur la protection et)a priidence de qui je puis comptfu-, à madame la marquise de Pompadour et à quelques amis diserels qui pensent comme vous et moi; j'accompagnerais l'envoi d'une lettre circulaire par laquelle je lessupplieraisde ne laisser lira l'ouvrage qu'à des personnes sages... Le reste demeure' rait enfermé sous def en attendant le moment favorable de lerendrepublîe... » On le voit, de là au dévouement intrépide qui brave tout pour secourir des innocents, il y a loin. Pourtant Voltaire s'échauffe peu èi peu. Chez lui.

VOLIAIRE. Wr

i^' verve de Tariiste et la TëhàBence du seeiaire^sopipiéeiit ? ati videiet à la sédieresse du eoBor; nais queideiiialfce- '^encmre et dHrome et de scepticisme 'goguenard au fond (de^son ëmotteitaïqparente ! « L^flveofttfre des CSalas^ émiiï ènit mois plus tard (5 janvier t9d3), f«ut^semr à reiltelnF beaueoQp'ies'^ebakie&devDS firères qui primirDtw ^n nunrvais ^v«i^; Je^uis oasvaiuGU' d'aill«uv» que, st T^oi > à quelque proteoiiôii à la^ oour, «m vet^^ ctaîrement qoe^ ites'ignorams qui ponneut une ^tole^ne gagnent rien à ifemre pendre des savams à 'manteau noir, xe qui '^t'ie- 'ceoibie de Tabsurdité comme de Fborreur... »

^Et «n peu {Ans loin {% mars - 1 764), cette lettre signifia :^aliye ; « Mon^^è»«cher et très^^imafale {»rétre, vous avez - trés^grande raisen de voulair qu'on fasse sentir que ia Tjaauvaise niétapbj»iqiier}<Hit^ à Ja «opersâtîon, ne^serl qu'à faire de& <atbëes«Le&dei»î«»philesophesdi%nt i^Smnt Themas estiun-'SûtiBo^mtts^deimmamisefoiî dmumt Wya -foinl^Âé^ Sieu. -^Alimidkei «u ^eontraire idottcil y a un iMeu.'quiiiQU8appren-

dara>iin jour ce^tc^T/iMrMi^ d'A^m'nermm^'pointet^fce qasi-Bfifkweê'nedimiPfas,.. vL'^flaire des €aks ç^end^e jnMKtieiirit-vaiB«quSi|{Soit fossi- Mé : je me l'ftatte toujours qw*en ^4tfemo«Yt tnèg^gmii^ 'pcr^de eette^ horrible aventure. Je finis^^n vous embrassant avec le plus tendre respect, n

.3(el est, 'avec mille «variations brillantes, le ton général de^eette correspondance, quenous voudrions pouvoir citer tout entière. Qu'il s'agisse de Sirven ou^^de Galas, tm a'afereoit constamment de^deux i^oees s 8'abord,-'^^e c'est Tair de Genève, le désir de lui complaire et le contact avec quelques hommes sérieux et chrétiennement tolérants, qui poussent et dominent Voltaire dans cette croisade impromptu contre la persécution et Tintolérance; ensuite, que ces influences fortuites et passagères ne

réussisseot pas rnâme à le rendre bon protestant; qu'il se retient, joue la comédie ou le drame, affecte des allures graves, pour ne pas trop offusquer H. Moullou st ses amis; mais qu'au fond le diable n'y perd rien, ce malin diable qui se moque du temple comme de l'église; que, s'il reatrait dans son naturel, ses sarcasmes éclateraient contre les savants en manteau noir comme contre les ignorants en élole; que môme, si l'on y regardait de bien prés, ces savants un peu lourds, un peu puritains, insensibles à ses spirituelles gambades, hosliles à son cher théâtre, rétifs à ses bons mots, obstinés à dire à soit impiélé : Tu n'iras pas plus loin I lui sont beaucoup plus antipathiques que ces ignorants ^ qu'enfin Calas, Sirven et la lisrre n'ont pas été pour lui des opprimés, des victimes auxquelles il se dévoue, mais les acteurs, les personnages muets d'une pièce à spectacle, à jouer

entre MéropeetSémirartis, les pions de ce grand échiquier stratégique où il tracB son plan de campagne contre Vinfâme. Les Genevois spirituels ne s'y trompèrent pas, et, s'ils avaient voulu, s'y tramper, les illusions les plus robustes eussent été bientôt dis^pées par la conduite de Voltaire. C'est là que nous aous emparerons, avec plus de plaisir encore, du 11vredeM.Gaberel; ce ne sera pas trop d'une autre causerie pour iraiter de cette seconde partie, constater l'originalité i?1 la valeur des documents qu'elle renferme, et remerci<^r M. Gaberel du service qu'il a rendu, non pas â tel ou tel culte, mais à la cause catholique, c'est-à-dire vniverielie, le la dignité, de la vérité et de la moralité humaine.

Je viens d'indiquer les situations respectives des Genevois et de Voltaire, et celle que, cent ans après, presque jour pour jour, H. Gaberei avait dû continuer et maintenir en nous montrant le bien et le mal de ces relations du vieux philosophe avec ses rigides voisins. Ai-je été bien juste à mon tour? Ai-je sufOsamment fait valoir ces célèbres efforts de Voltaire au profit de la tolérance? Un mot encore, comme transition des bienfait$ voltairiens aux espièglerie voltairiennes.

La tolérance est assurément une des plus hautes vertus de rhumanité, et la liberté de conscience un des plus beaux privilèges de Tétre pensant. Seulement les disciples de Voltaire, les panégyristes séculaires du défenseur des Sirven et des Calas semblent toujours oublier qu'il y a deux sortes de tolérance, de même que la conscience a deux sortes de liberté. Ils ne se préoccupent jamais que de la liberté de penser, et ils dénoncent ceux qui ont tenté de Tentraver ou de l'amoindrir aux anathèmes de tous les pays et de tous les siècles. La liberté de penser est sacrée, j'en conviens; elle est d'un grand prix, et je la tiens pour telle, mé-

gie en songeant que, parmi ceux à qui on la laisse, un nombre immense n'en profite pas, et quelques-uns en abusent. Mais que direz-vous de la liberté de croire? Vous paraît-elle moins essentielle et moins sainte, moins divine et moins humaine? Si Dieu a donné à Thomme le libre exercice de son intelligence, et si cet exercice, souvent dangereux, parfois funeste, passe pourtant pour un de ses bienfaits les plus inaliénables, estrce donc une cruauté ou une raillerie de sa Providence, que cet instinct

«o CADSEREBS. LITTfiRAlRES.

inné, ce besoin de foi qui nous porte à le chercher dans sa vérité et sa grandeur, et, quand nous l'avons trouvé, à noui y reposer avec délices, comme dans le refuge des inquiétudes ou des misères de notre esprit, des âgilali»s au, 4fiG Iwailudes de notre cœur? La jeune intelligeoce qui n'^nlnnoit ^s la possibilité du doute, l'is- .lelligeDce vieillie qui'>en. a soobu les touiuieiUs ei les smertiime^ {wuveit-fllIesAvoir un bieq plus précieux que eella lib«Etë,de, oroire, qui esta la liherté de penser ce que le pon eBt à la vaguot ea que l'azur du ciel est aux nuées chaiséas pat le vmtl /Qui, aelon vous, est J^ plus cruel, le plus ialolénat, 'de l'hoi-Bœeiqui, dans un siècle de lutte et de violence, torture la conscience de son semblable pour jbïto sutn^par force ce qu'il croit la vérité, ou de rh(«anae qui,<(Uas>un siècle civilisé, cerrompt et diesoûl tacmsm«HMde soDlrère peur y introduire par sur* priïïe, non pas savërilé À iui, — il dIbb a.foiot, — jnais le déni de toute vérité! Si celui-là vous semtde criminel, «elai-ei vaus'^raitra-I-il moins coupable! Si vous jogei deia guvitéd'un crime par le mal qu'il /ait à sa vicune, par.lavalatiridu bien qu'il lui arradie, regarderez-Tous l'inÊnctinn à la. liberté de panser comme plus grave que l'attoUBt à la libarlë de croire? £t, si ce

n'est pas toJt encore, si te perséonteur de la foi, pour miaus assurer le smeès desa pn^gande, s'adresse tout eusemble à ['esprit, à l'imagination etaux sans, s'il déprave pour Être pliis aûr d'égarer, s'il fouille l'innocence des pGûséfS.pour mieux trouver .la sécurité des croyances, s'il s'insinue pariraude dans les familles, auprès des âmes faibles et naïres, en préludant, par la licencieuse séduction des images, i la des^uctive audace des idées, s'il ne respecte ni l'ignoraoce, ni le sexe, ni l'hospitalité, ni l'âge, qu'en dkefr^ûua alors? Commest ne pas ranger cet homme

parmi les^plus haïssables praticiens de rintoIéiaiiee> parmi les plus implacables ennemis de la liberté! Pour nH)i, je]e déclare, Voltaire inventant mille roueries de singe^con^r trftbandier pour faire pénétrer à Genève ses vénéneux petite' pamphlets ou ses obscènes poëmes, me parait tout aussi in<^ tolérant, tout aussi persécuteur, tout aussi tortionnaire des consciences et des âmes que les suppôts de l'inquisition^ et du^saint^office.

M^s craignons, noui» aussi, de trop grossir le ton. Tel est, après cent ans, le bizarre et dissolvant prestige de ce diable d'homme, qu'il interdit, même à ceux qui le combattent, le feu, la passion et Téloquenee, qu^on croit toujours, si Ton s'échauffe, voir ses lèvres de glace relever leur arc impitoyable pour rire à la fois de son antagoniste^ et de lui-même. Les démêlés de Voltaire avec Genève furent' d'abord de peu d'importance : le théâtre en fiiî lés frâiï. Voltaire, comme s'il avait prévu l'énorme rabais qu^aurait ' à subir un jour sa gloire d'auteur tragique, aima son' théâtre avec une passion de vieillard se cramponnant aux biens qu'il va perdre, et il aima presque autant à jouer ses tragédies qu'à les écrire. D'aw*re part, les antiques lois genevoise» prohibaienr ces spectacles profanes que Calvin avait jugés incompati-

blies avec Torganisation de^ l'esprit protestant, et que son despotisme avait proscrite' comme funestes à la simplicité des meeups et au miécanismo' du gouvernement par la Bible. Mais il était arrivrce qu'on aurait pu' aisément pressentir. A mesure» qu •on* s'éloignait! de l'époque primitive et que ce rigorisme légal contrastait ' davantage avec les goûts d'une civilisation nouveHe, on* vit se former à Genève un parti qui eût pu s'appeler! lé* parti françaîsi q«oi vouteit s'amuser malgré Calvin, etqaeF^^ de longue* et officielles privations avaient rendu «i peu* difMie* en fafit de plaisirs; (pi*Ahire et VOrphelin de M'

Chijie lui semblaient le beau idéal des récréations de l'esprit. Une réaction, celte éternelle réaction qtii tient de si près aux faiblesses humaines et qui s'accomplit à petit bruit sous les républiques puritaines comme sous les royautés dévotes, se préparait, dans la population gène, vuise, au profit de quiconque lui apporterait, du côté de Pnris, des divertissements, des broderies et des dentelles, pour remplacer la serge, le drap noir et le prÊche. Voilà en que Voltaire comprit à merveille, et ce qu'il se promit d'exploiter ti afin de corrompre la pédante ville. » — Il fuiit lire, dans l'ouvrage de M. Gaberei, les tribulations du vieux parti calviniste, les doléances du Conseil et du Consistoire, chaque fois que Voltaire installait aus Délices, à Tournay ou à Châtelaine, ses représentations dramatiques. On sait que, pour Être plus sûr de son triomphe, il fil venir Lekain, et que l'arrivée du célèbre acteur fut signalée, pour les magistrats, les pasteurs et les puritains dû Genève, par une déception plus piquante que tout le roste. On ordonna une visite générale des paroisses, a aux Uns d'obtenir des adhésions contre le théâtre de M. de Viiltsire. > — t Tout le monde s'engagea à n'y point aller, et l'on put croire que les comédiens joueraient , dans le désert, s — Mais quel mécompte! ajoute

un témoin oculaire, H. Antoine Mouchon, écrivant à son frère, alors pasteur à Bâie. Le théâtre est achevé; le jour de l'ouverture fixé, des assemblées ont eu lieu dans les cercles; les vrais pnl-rioles, amis de la religion et du pays, s'engagent volontairement à n'y pas mettre les pieds; ils vouent les comédiens à l'abandon et à la misère : on se roidit, on se prépare à lutter contre la tentation ; mais, hélas I le jour arrite... et, le soir de ce jour, tout le monde va à Châtelaine... c'était comme une procession! s — Cette lettre de m. Houchon est fort curieuse : lui-même avoue de

l/'-rtf

bonne grâce avoir cédé au torrent; il est allé^ lui aussi, voir Lekain dans Sémiramis, et il s*y est rencontré avec d'autres pasteurs et d'autres syndics, également emportés par Fentrainement général. II en raconte des choses admirables; car le digffe homme s'en est donné pour son re^ mords, et Sémiramis lui a paru une des merveilles de Tesprit humain. « SJais, ajoute-t-il, ce qui ne fut pas une des moindres parties du spectacle, ce fut Voltaire lui-même, assis contre la première coulisse, en vue de tous les spectateurs, applaudissant comme un possédé, soit en frappant avec sa canne, soit par ses exclamations : <r On ne peut pas mieux! — Ah! mon Dieu! que c'est bien! » soit en prêchant Tattendrissement d'exemple et portant son mouchoir à ses yeux, etc., etc. » — On voit d'ici toute la scène; c'était la comédie dans la tragédie^ Ce qui frappe dans ce chapitre de l'histoire de Voltaire, c'est cette existence théâtrale, tout arrangée pour l'effet, employant les prestiges du spectacle et se faisant spectacle elle-même pour mieux diriger sa propagande philosophique. Cette préoccupation constante, entremêlée de boutades, de bourrasques et de vivacités de toutes sortes, amenait par. fois de plaisants épisodes. Un

soir, ce public, si bénévole d'ofdinaire et si facilement enthousiaste, se montrait d'assez maussade humeur. II semblait disposé à siffler une petite pièce de Voltaire, intitulée Chariot, qui, je l'avouet m'avait jusqu'ici complètement échappé dans son répertoire. Les sifflets éclatent, et, une fois en train, le par* terre veut faire baisser la toile. « Tout d'un coup, au plus fort du tumulte, s'avance hors de sa loge le grand corps de Voltaire, qui, gesticulant de sa canne vers les spectateurs, leur crie de sa plus tonnante voix : « Magnifiques et très-honorés seigneurs! je suis chez moi, et, si vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous fais administrer la plus

mbuste volée que votre république ait jamais reçue! > ■ ~-- D'atUres' fois, cette carioàté mime qu'il, aiouiit tant àprovoquer l'impalieutaît : ub jour, il était allù eu voiture chaz UM. Macaire, banquiers, au^bas delà Cité; Voyant tes curieux eulaesës jusque sur les marches de ceae-. maison, il s'arrêu sur le eemi et s'écria : ■ Qu'est-ce que. vi>us voulez, badauds que vous ëlesl Voin un. squelette?.... Eh bien-, en voilà uni... n Piiisj écarlsnt les revers de- SAQ babil,. il exbiba son graud cerps^fllanqué, etrrenioai&. dins son canrosse,..au bruit des appUudiseeinenls de la^ foule. »

En somme, on peut dire queVoUaire g^na la première^ n.anché danseetîebizarrepavtiequ'iljoutiiît centre Genève en ayant l'air de la prendre pow partenaire. Il acclimati-. ciez ses voisins le goût du théâtre; il At applaudir ses tra^ g«dies; il fut mêoie un moment accepté comme un apôtre dd tolérance; mais les choses se rembrunirent, quand lescucyclopédislGS, conseillés par leur ch«f, curent affecté de. confoodre, a l'article Genève, le protoïtantiKine génevoiai avec le sociuianisme. Lï se trahissaient à. la fois

et la tac— li|ue de Voltaire et de ses disdples, el 'les difSoultés d'une: situ«tû>n qui ne pouvait être ni une^uerve ouverte ni une alliance. Voltaire voulait bien deacalviniaieseummeaaxi-^ liaires contre le catholicisme etirÉgUse; mfiis il eût vouliTi Ë& même temps leur persuader et surtout persuaderai]'Europe philosophique qu'il» ne restaient chrétiens que: puur la forme et l'honnsup du cocpa, qu'au foad il»; étaient sociniens et- ne croyaioit pas. plus que lui anx! vcrités fondamentales du'chrïfiliawsme. « Or, çài^voyonsli écrivflitil à H. le ministre Vemes : élea-vous bien fâcbéa^ dsjis le fond du caur, qu'on dise dans r£n«;fcf(j^te quet vau» pensez comme Origèie et les deux mille prâtresquti protestèrent centre ^tbanaeeî Vous voilàbion malades qna

quelques gros Hollandais vous traitent d*hétérodoxes! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infâmes, des monstres qui ne croient qu'en un seul Dieu plein de miséricorde? — Allez, vous n'êtes pas si fâchés! Soyez comme Dorine, qui aimait Lycas. Lyçâs s en vanta* Dorine, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret D'avoir trahi mon secret.

D'Âlembert est Lycas, et vous autres vous êtes Dorine. » Voilà le persiflage voltairien pris sur le fait et dans l'exercice de ses fonctions. Il dut causer de rudes insomnies a ces respectables robes noires qui n'entendaient pas laisser mettre leurs doctrines en chansoas; SI elles étaient ravies de voir Voltaire user de sa prépondérance euro-péenne pour prendre en main la cause de la tolérance religieuse contre des restes de proscription et de rigueur désormais semblables à un anachronisme, elles se désolaient de ces prétentions de leur inquiétant voisin à leur faire payer son alliance par un enrôlement forcé au service de son irréligion radicale. Cet antagonisme se dessine: à chaque page du

livre de M. Gaberel, et n'en est pas le. côté le mT)ins piquant; seulement notre opinion sur ce point n'est pa& tout à fait la sienne : il croit que tout con^: sistait pour Voltaire à tirer un merveilleux parti de la con-: fusion qu'il affectait de faire entre la loi de TEvangile et les erreurs ou les crimes que 1^ passions humaines ont^ depuis des siècles, cherché à vêtir du manteau de cette: religion. Nous croyons^ nous, quele malin siage était plu&^ madré encore : il affectait de confondre les n^ations partielles du protestantisme avec une négation universelle/ Heureux cependant les Genevois^ si Voltaire avait borné à quelques représentatioas théâtrales ou mèm^à quelques

lignes corn prameltaD tes d'un dictionnaire philosopiùque les charges et les périls de son ailinnce ou de son voisinage! Hais ce n'était pas assez pour Voliaire d'amuser des rigoristes ou de persifler des prÈchetirs. Il fallait corrompre jusqu'aux sources de)a pensée, recruter comme compagnies franches dans son implacable guerre contre le christianisme toules les mauvaises passions de l'tiomme. Noos allons le voir à l'œuvre dans ce petit coin de terre qu'il a choisi pour asile, et dont l'hospilaUté lui imposait, semblet-il, quelques devoirs ou quelques réserves. Il n'y a pas même le mérite et le courage de combattre au soleil et à découvert. Un premier fragment du poëme de la Pucelte, — que M. Gaberel appelle pudiqueaient Jeanne d'Arc, — circule dans la ville, n Je crainsfort que ces vers ne soient de vous, écrit M. Vernes à Voltaire. - Moi! répond l'auteur, il faut que je sois tombé bien bas dans Totre estime, puisque vous me croyez capable d'une pareille saleté ! m — Voltaire ne s'en lient pas là dans ces dénégalions dérisoires. Il prend l'initiative, s'adre-ise aux magistrats genevois, et feint une grande colère contre un libraire de Lausanne, nommé Grasset, qui, ignorant que ce poëme fût de lui, est venu lui en

offrir une copie manuscrite : * Il faut, dit avec raison M, Gaberel.il faut avoir lu l'original de celle lettre envoyée aux syndics de Genève, pour croire qu'un homme puisse être capable de se couvrir lui-même d'aussi violentes injures. » — « Vos bontés et celles du magnifique Conseil m'ayant déterminé à m'ctablir ici sous votre protection, je désire assurer mon repos en ayant recours à votre prudence et à la justice du Conseil. Je vous informe qu'un nommé Grasset est parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il veut faire imprimer sous mon nom. J'ai pris les mesures nécessaires pour empêcher celte indignité. Grasset, se voyant empô-

cbé, est venu me proposer ce maDuscrit pour cinquante louis, et me dit que, si je ne Tachetais pas, il le vendrait à d'autres. Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille, qui insulte avec autant d'insolence que de platitude à tout ce qu'il y a de plus sacré. Grasset, prenant mon silence pour une approbation, m'offrit de me^ faire une copie de ce manuscrit. Je lui dis que ni moi ni personne de ma maison ne transcririons jamais des choses si infâmes, et que, si un de mes laquais en copiait une ligne, je le chasserais sur-le-champ. Ma juste indignation me détermina à faire remettre entre les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé, imbécile. JMgnore ce qui s'est passé depuis : j'ignore de qui Grasset tient ce manuscrit odieux : mais ce que je sais, c'est que ni vous ni aucun des membres de cette république ne permettront des ouvrages si horribles, qui outragent également les mœurs, la religion et le repos des hommes. Hais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève. » — Et cela est signé : « Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi! » -

Un peu plus tard (1759) Voltaire publie Candide, et il a recours aux mêmes dénégations : « J'ai lu enfin Candide, écrit-il à M. Vernes, et, comme pour la Jeanne d'Arc, je , vous déclare qu'il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer une pareille (ici un mot qui n'a de place que dans le langage des halles). » — Même procédé pour le Cictionnaire philosophique portatif : — « Je suis obligé, écrit Voltaire aux syndics, d'avertir le magnifique Conseil que, parmi les libelles pernicieux dont celte ville est inondée, et qui sont tous imprimés à Amsterdam, chez Michel Rey, il arrivera lundi prochain, chez le libraire Chirol, de Genève, un ballot contenant des Dictionnaires

pkUosaphiqueSi ÈvangHeg-de laramn, et autres sottmM que 7e méprise autaBtiqae les Lettres de la Montagne^ du sieur Rousseau; Je crab faire mon devoir en donnant cet avis; et je m'en remets entièrement à la sagesse du Con^ seilv qui: saura bien: réprimer toutes les. infractions à la pmx publique et au bon ordire. »

Et, pendant qu'il dénaq^ce ain^ et semble sacrifier les libraires Grassel, Chiro) ou leurs associés, il s'entend âf\^c eux pour organiser une contrebande qui, en dépit de lastirveillance^ des magistrats, fait pénétrer dans Genève des ballots pleinsside ces ouvrages^ dénoncés; et prohibés. G est ici quO'lerôlcl de Voltaire devient particulièrement odieux, surtout quandion^ songe qu'il était, à cette date, presque septuagénaire» et que ses espièglerieS en cheveux blancs ne respectaient pas même Tenfance* 11' a retours à t0U9 les" moyens. Tan^t c'est son carrosse qui dépose à la porte de Chirol'les caisses suspectes^ tantôt il fait im^^ primer ses livres impies- sous des* titrés religieux, et il ctonmence par trots ou quatre pages convenables qui sefv«nt d'introduction

aux plus indignes blasphèmes. Une troupe de colporteurs chèrement payés s'introduit dans les» maisons, dans les boutique», et, soUB'prétexte d'une petite emplette, glisse les brochures impies sous des papiers ou des ballots. — « Déjeunes femmes' sa trouvaient*elles an comptoir,* on avait sotn^ de cboisîr les écrits^ les plus* propres à corrompre leur imagination': bien plus, ajoutd H; Gaberel, on réussissait' à s'introduire dans les classes du. collège, et les enfants rencontraient' ces petits livres pami leurs cahiers : ceux qm cennaisseni l'attrait d^ choses mystérieuses pour cet âge peuvent comprendra qne ces ouvrages n^étaient livrés aux maîtres et aux parents qu'après avoir été lus ev dévorés. La propagande vdtttkienne allait phisMn enoore^: dans les locanx où se

«doimaient les leçoBS de- eatécbuntèiies, souvent les «etédiismesfarent remplacés par des brochores, reliées éems Jermême' format f et comeDant ^ses dialogues perfides où iltncrëdule tfiompfaeà phisiFtde son intevlocateur ehjréftien : on reliait les dietionnaires philosophiques portails arec le ttîlre et l'apparence ^^psaumes, et on les laissait sur les -bancs du temple de la Hadeteine» au s^^ yJee des jeunes^^ns. »

iArrétons^nons : n'y a-t^il pas, dans ces ignobles détails, de quoi réduire à leur juste iraleur tes services rendus par Voltaire à la grande cause de la tolérance religieuse? Certes, les ministres genevois, pourvu, qu'ils fussent sincèrement pénétrés de Fesf^itcbrétien, devaient préférer mille fàs des perséeiïtions officielles contre des milliers ^ de fiirven et de Calas à ces persécutions clandestines, eorffuptrie^ qui s^attaquatentà de jeunesâraes, et y étoof- Ceient, dans leur germe, ce intiment mopal, sauvegarde de toute foi, cette foi, gardienne. de toute .vraie morale. Qu'on ne parle pks, après cela, de dignité, de lib^é, de progrès, de

droits réclamés en faveur de rintellige&ee humaine! Ce vieillard, courtisan de toutes les eorruptions et flatteur de toutes les bassesses, reniant ses livres impies pour être plus sûr de les introduire, fraudant Toctroi de cette ville à laquelle il a demandé rhospitaliié, ensemençant de ses infamies en prose et en vers les pupitres des éeoks, les bancs du catéchisme et les cœurs des adolescents, offre une image que la liberté et la dignité humaine* repousse^ ront toujours; car mieux leur valent de francs ennemis que de pareils défenseurs. Les pasteurs protestants le comprirent, et, dix ans plus tard, après les scandaleuses apothéoses de Voltaire et d'Irène, on aime à voir le vertueux Tronchin parler de l'agonie et de la mort, si souvent et si tristement controversées, du vieux mécréant.

comme eût pu le faire un prêtre calholtque : — a La fin sera pour Voltaire uu tîchu moment; s'il coneerve sa tète, ce fera un plat mourant. » Et plus loin : « Si mes princip«s avaient besoin que j'en ret:serrasse le nceud, l'homme qu<; j'ai vu mourir sous mes yeux en aurait fait un nœud gorJif^n... Ces derniers temps, exaspéré par des conlrarit'it^s littéraires, il a pris tant de drogua et [ait tant de folies, qu'il s'est jeté dans l'état de désespoir et de démence le plus affreux. Je ne me le rappelle pas sans horreur. Dès qu'il vit Que tout ce qu'il avait tenté pour augmenter ses forces avait produit un elTel contraire, la rage s'est emparée de son âme. Rappelez vous les fureurs d'Oreste; ainsi est mort Voltaire : Furiis agitatus obiit. n

Tans cette causerie trop longue et pourlanisi incomplets, je d'bî rien dit de Rousseau. M. Gaberel a parlé de lui avec une sympathie qu'expliquent ses malheurs, sa qualité de cunipatriole, et ces rares lueurs de sentiment chrétien mêlées, chez cet infortuné

rêveur, à tant de folies et d'alliage, il a cité quelques-unes des injures prodiguées à Rousseau par Voltaire, et quelques-unes des récriminations passionnées qu'inspira à Jean-Jacques le dangereux, séjour de Voltaire aux portes de Genève. Ces citaliens, qu'il eût pu multiplier encore, me suggèrcni une Télkxion qui sera, si vous le voulei;, la moralité de cette liisluire. On a souvent reproché, et avec force sarcasmes, aux écrivains dévots et aux prédicateurs catholiques, le persistance, l'ardeur, l'amertume de leurs attaques contre Ruubseau et Voltaire. En effet, ces écrivains et ces prédicateurs ont eu bien tort : jamais curé de village, jamais dùsciple de Joseph de Maistre, jamais pubUciste enfiévré de dé\'olion et de fanatisme, ne diront de ces deux coryphées. de la philosophie du dix-huitième siècle ce que Voltaire et Housseau ont dit et pensé l'un de l'autre.

HISTORIENS

En politique, les mots finissent par avoir le sens qu'on leur donne,. et il faut ensuite bien des années aux esprits' / d'élite pour réformer le dictionnaire des partis. Prenez^ dans toutes les opinions une moyenne d'honnêtes gens,, ayant reçu l'éducation moderne ; parlez-leur ancien ré' gime, révolution, aristocratie, démocratie, despotisme, liberté, noblesse, royauté, bourgeoisie, peuple, centralisa* tion; ces mots si souvent répétés et sujets à tant de* querelles éveilleront en eux une somme quelconque de sympathies ou de haines, de griefs ou de regrets, parfai' tement indépendante de leur signification véritable. Essayez même de les chicaner là-dessus; dites-leur, par exemple, que l'aristocratie n'est pas le contraire de la liberté, ni la démocratie le contraire du

despotisme; que Ka royauté et la noblesse ne se sont pas constamment a\i\ée<f

* V Ancien Régime et la Révolution.

pour opprimer le reste des hommes ; que la rëvolutîoD n'a pas iQul détruit dans l'ancien régime ; que le système réfolutionnaire peul devenir le plus magnifique instrument Je tyrannie qu'aient jamais i^v^les contempteurs de l'humanité; que la centralisation n'a pas précisément pour effet de disposer leti âmes à goûter et à perpétuer le bienlait des institutions libérales ; dites-leur tout cela, et nonseulement vous ne les convaincrez pas, mais vous les dérangerez ; ils ne se reconnaîtront plus dans cette nouvelle répartition d'idées que vous aurez tenté de substituer à l'ancienne ; ils ne retrouveront plus "dans les mftmes cases et sous les mfimes étiquettes les objets de leurs prédilections ou de leurs répugnances-; et, comme un peu de passion se mêle toujours en ces délicates matières aus partis pris de rintelligence et de la mémoire, ils en voudront presque à ces rares penseurs, qui, à force d'études, de recherches, d'indépendance politique, d'élévation morale, de résistance au joug des idées reçues, auront cherché et réussi à approfondir et à corriger les notions vulgaires. SI ne semble que je touche de près au livre de H. de Too- <[ueville et à la première impression qu'il produira sar liien des lecteurs. Si j'avais à l'indiquer en deus lignes, je dirais que ce livre sera admiré de tout le monde, et ne satisfera personne.

Il y a trois manières de parler de la Révolution fran> raise : la glorifier, la maudire, et l'expliquer. Il ne suffît pas, en effet, de s'émerveiller de ses conquêtes ou de s'indigner de ses crimes ; il faut encore essayer de comprendre comment elle a pu s'accomplir avec tant de promptimde et tant de violence tout ensemble ;

comment, à un moment donné, les forces les plus intéressées à la com- Iiattre ou a la tempérer sont devenues ses complices, et comment, après avoir été consentie, désirée el inïmgurée

par toutes les classes, elle a fini par les déeirner, les ruiner et les opprimer à peu près toutes. Si elle avait eu des origines aiissi lointaines qu'on Fa prëtenda'; si rien, dans îe passé le plus réceift, n'avait été de nature à la préparer et à renvenimer à la fois ; si enfin, dans oe prétendu chan^ gemem de toutes choses, elle n'avait laisse subsister, pour les accommoder à son usage, une foule de rouages légués par l'ancien régime, sa victoire si rapide, son action si irrésistible, son organisation si forte, eussent-elles été possibles? Et, si Ton parvient à saisir ce trait d'union,* cette soudure, ces enclaves entre ce qui tombe e^ ce quicorar mence, n'y aura-t-il pas, daiis celte étude, un sujet de réflexions fécondes, applicables aux époques suivantes et même à la «nôtre? On conçoit aisémem qu'un esprh supérieur, habitué à ne se contenter ni des vtïlgarités ni des surfaces, épris de ce travail attrayant et difficile qui consiste à extraire d'une masse de faits une essence d'idées, se soit passionné pour cette anal3rse et Tait poursuivie, pendant vingt années, avec une patienée infatigable, dans les cahiers des États, dans les archives des administrations publiques, dans les Mémohres inédits des intendances de province, dans les pièces originales, partout où il retrouvait ces mille fils plus ou moins visibles qui lient la Révolution à l'ancien régime. Telle est la tàc^e que s'est imposée M. de Tocqueville, et que mil assurément n'était plus capable de mener i bien, ©e ces vingt ans de lecture il a fait un volume qu'on lirait en quelques heures, si cette manière sobre et fine, substantielle et profonde, cet art de mettre beaucoup de pensées sous peu de mots, et de faire réfléchir en indiquant, n'exigeait un redoublement d'attention de la part de gens

accoutumés aux prodigalités expansives et aux charlatanismes chatoyants de la prose moderne. M. de Tocqueville s'arrête aujourd'hui sur le

seuil : plus tard, il entrera dans cette révolution qui hériia ie l'ancien régime en l'assassinant ; il rechercliera, 4 travers ses phases, les transformations successives de ce ' peufile qui justifie, mieux que tout autre, ta vëritê du mot ci'lèbre : a Toute diversité est uniformité; chaque ehangi^ment est constance. » — Nous espérons bien que les Torces de l'éminent écrivain lui permettront déterminer c(! nouvel ouvrage, que son éloquente préface ne nous promet qu'à demi. Ce qu'on voit et ce qu'on lit tous les jours prouve surabondamment que notre éducation n'est pas iaite en ce qui touche à cette histoire d'hier qui peut expliquer celle d'aujourd'hui et décider de celle de demain. Pour acheverde nous désabuser et de nous instruire, nuus ne saurions avoir de maître plus ingénieux, plus sagaceet plus loyal.

Je commencerai cependant par signaler franchement à M. de-Tocqueville un défaut, ou du moins un inconvénient de son livre. Il juge les causes de la Révolution avec un détachement remarquable de tout intérêt et de tout parti ; il y «pporte ce libéralisme sincère, noble et attristé, un peu semblable, pour le moment, à ces gentilshommes appauvris qu'on reconnaît encore à leur grand air et a leur fiére attitude ; on sent qu'il déteste de toute la passion de son cœur et de toute la hauteur de son esprit, non pas ceux qui ont subi la Révolution, mais ceux qui en ont aliusâ, ceux qui, confondant la Ubertéavecla démocratie, ont tué l'une par l'autre, et les ont jetées toutes deussous la bette du despotisme. EnQn, bien qu'il ne touche pas encore aux victimes et aux martyrs, on devine, chaque fois qu'il écrit le nom de Louis XYI, un

trésor, que dis-je? un héritage d'amour, de respect et de pitié, quelque chose comme l'écho d'une gloire et d'un culte de famille. Tout cela 9St vrai, et pour nous, sauf quelques réserves de dé-

laîl, nous acceptons volontiers cette savante série de recherches, de déductions et de preuves, qui, en reliant la Révolution à Tancien régime, ne rend, semble-t-il, ni celle-ci moins odieuse ni celui-là moins impossible. Et pourtant le sage et clairvoyant auteur n'empêchera pas qu'il se fasse autour de spn livre — et cela commence déjà — tout le remue-ménage obligé des gros griefs contre Tancien régime : les crimes de la royauté, les désordres du clergé, les vices de la noblesse, les souffrances du peuple, la corvée, la taxe, la dîme, le droit du seigneur, la chasse aux grenouilles, en un mot, tout ce qui, sous certaines plumes, devient, non pas l'explication didactique et impartiale de la Révolution, mais son panégyrique et son apothéose, le refrain monotone des mêmes provocations et des mêmes haines, le texte de querelles sans issue et de malentendus sans fin. Cet inconvénient n'est pas particulier au livre de H . de Tocqueville : il lui est commun avec tout ouvrage pour, contre ou sur la Révolution : mais cette fois il attriste davantage par le contraste de ces déclamations#6urannées et grossières avec le ton si calme et les aperçus si justes de l'écrivain, par celte contradiction singulière, que ce sérieux amant de la liberté, remontant à ses vraies sources, haïssant tout ce qui les a empoisonnées ou taries, ait pourtant donné à l'école démocratique, la plus funeste ennemie de ce qu'il aime, le plaisir de recommencer sa vieille chanson sur son vieil air, et d'injurier une fois de plus les nobles, les prêtres et les rois. En elle-même, en dehors de ses attentats horribles que personne, excepté les furieux et les maniaques, n'est tenté de défendre, la Révolution n'est ni un bienfait, ni un crime : elle est une blessure, et

la main la plus délicate ne peut encore y toucher sans faire tressaillir le blessé, sans retarder la cicatrice.

18G CAU3ERfSS LXTTËOAIBES.

Quoi qu'il eB soil,. imitaos' le saga eien)^ da H. d» Toc^iua-Kille.; dsges^ns-BOÙs^ à notrs tons, d»caa pFéoc> cupatians qjui n'dtant tien à rim^stanca et an mérild de son œura»., st iod-HQioas. œ tiail a, témmé aires tanl de UËtialé et de. giDÎssaacâ.

Fourquftla Eytwtulioa> ait tDoaiçbB. ai vitSi, pour que saQ^iompheaUélé si terrible, pour i^ le gouverBament qu'elle a Tonde ait pa {bnetioDuer si aisémou,. pour que l'esprit de Ulierté qui auùna ses Mtvt». se soit finalement pcrJu dans le despoiisme ëgalitaiia st usiteûpe,, il a fallu iiue, sous <ie&di6seiQèJ3Bces:appeifflRtes4 elle trouvât, dsa \o- yremiav jou, soa oavrage ans. trois quarte fait par le l'Ëgime qu'elle allait rançlaoev; q*e les dWensès clasïs» de l'Ëtat eussent été, à U. lengHfl) co«pl^oi«it isoiéas l'uie de l'autre, et mdnieqae^.daaecliacune.d'eUeSs il se [ût form^ des subdivisions partielles ^Eeiment la CoRpo> ratim et l'iadividu en antanl de seUales où' ih nfy avait plus Dt réciprocité, ni' entraxe, ni cemmunaaté de-s»uiments, ni resgoaaaliUilê d'intérètS'; il a faliu que, dan» cet isolement, la classe la. plus élârae, aflaiiilie pan les méfiances da la rofaulé ou attirée à la eeur par ses fa»vours, cessât, d'âtce un» ariatocratie pour devenir une caste ; que laclasse intermédiaire, au lieu de servir de eirmeot entre la. noblesse et le peuple, se aonge^qu'à' envier l'une ^ à se sepacer de l'autre ; qsie le peupla ne resBendI plus des vieux, restes ie rocganiaatioo féodale les eiUés b'iËnfaisaBtSt, paternel» et pcotacteuxs ; qu'il la subit seola^ ment par la côté appcesaif „ ruioeux et vesatoire ; que, les ckses, par Ofmséqueat, a'ensintplua enb-e e)les,d'autGeft points de contacLqBftde3>«qet8de haine;

et qu'ait-dessas et ea dûhors dt'eUes, pauF coupes leurs comieunicattanB, paralysée leuractivile^ démùelËtir part d'raifiueiice sdir les iffaires locales, leur ôlei; toute peesée d'intécât gtfsé-

rai en leur âlant toute mitiative, les empêcher de se eoa'* natire, de se^ comprendre^ de se perdoonery et les^ forcer de se replier sur elIes4Dêmes dans ce^sealimesk de leiar iimtiliié et d& kar h»pHi$gattice qui achevait de les aigrir, il s'établît uwf admifiistraiton eentraiisatiice q«i précédât au nom du rn, par intesidasits, déliégués et suhdJélégttés^ préfaddDt à h hurea^iicsatie moderne, et préparant à la Rév&hi^on des cadres peur sai formidaUe isunité.

Ce fait, si pen remarqué jiEsqu'à prâe^t» d'ume* centralisation administrative, antérieiire à 8^, condamnant à Tisolement et à l'inaction les forces vives de chaque province, et se perBonnifiamt dans les conseils du roi« rintendamt et ses subordonnés, voilà ce q«e H. de Tocqveville met en iwmière avec une abondance de preuves, une nouveauté d'aperçus qu'on ne saurait assez loœr. Ennemi de cette' cenlralisation moderne qu'il accuse de nous avoir déshabitués du sein de sauvegarder nousraémes notre dignité el nos iwtëréte» et d'avoir facilité tour à tour les deux extrêmes cofttvaires à la liberté véritable, l'éminent écrivain la retrouve' à cette dernière phase de Fancien régiine, où nous n'étions pas accoutumés à la chercher, et il voit en elle, non pas la précioise conquête de 8^, suivant l'expression consacrée, mais la cause et l'dîet tout ensemble de l'affaibliasenMnt de l'esprit national et libérai dans les diverses ebsses et de leur préparation fatale à toutes les entreprises du pouvoir ou de l'anarchie. H dit vrai : ç* a été le malheur de la France, au milieu de tamt de gran-

deurs ef de gloires, que sa noblesse n'y ait iamâis formé une aristocratie proprement dite, mais qioe la royauté, après Favotr, pendant plusieurs siècles, considérée comme une rivale, après s'être justement effrayée de ses prétentions et de sa turbulence, ait dû, à sa période de parité édutsafio» royale, la débiliter powr s^affermir, et

* asseoir sa majesté solitaire sur les débris des grandes races féodales. Cette politique, trop justifiée par les trou* blés du quatorzième et du quinzième siècle, par les guerres de religion, par les malheurs des Valois, fut en somme la politique nationale, en ce sens que Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin et Louis XIV, par leurs heu* reux efforts pour dompter ces éléments de discorde intérieure et pour atteindre à Tunité, ajoutèrent des provinces il la France, nous firent grands et redoutables au dehors, ei donnèrent à nos armes et à notre génie toute leur force d'expansion et de conquête. Hais il en résulta logiquement que, le faisceau féodal étant brisé, la noblesse ne trouvant plus remploi de ses facultés actives qu*à la guerre et à la «our, •* deux causes de ruine,-^son influence locale s'effaçait de jour en jour ; ses pouvoirs n'étaient plus que des privilèges, d'autant plus odieux qu'ils ne semblaient tenir à rien, et cessaient de s'expliquer par une action visible 6t féconde sur le pays, où elle avait poussé autrefois de si vigoureuses racines. Détachée du sol et lui pesant davantage, tuméfiée d'abus et appauvrie de nerfs et de sang, occupant une grande place et n'ayant plus sa raison d'être, exceptionnelle et impuissante, privilégiée et désarmée, la noblesse appartenait d'avance au couteau révolutionnaire, «t Ton eût dit que ce couteau s'était graissé et affilé, de longue date, pour frapper plus fort et plus vite. Je regrette pourtant que M. de Tocqueville, par excès de désintéressement, ait négligé de rappeler en quelques pages

que cette noblesse, si dégénérée et affaiblie qu'elle fût; n'en avait pas moins gardé ses qualités brillantes, reconnaissablés à Fontenoy comme à Rocroy. Pour elle comme pour ce clergé français du dix-huitième siècle, que M. de Tocqueville défend avec tant de justesse et d'éloquence, il y a un argument qui nous a toujours paru péremptoire : com-

ment, si elle avait été tellement dégradée et énervée, aurait-elle retrouvé tant d'héroïsme sous Téchafaud, tant de bonne humeur et de courage dans Texil? L'intrépidité des premiers chrétiens en face de leurs persécuteurs a pu être attribuée, par l'interprétation profane, à Tardeur de la foi, à Textase du martyre ; ce clergé même, qui opposa tant de fermeté aux législateurs, aux bourreaux et aux massacreurs, on peut supposer qu'il fut soutenu, au dernier moment, par une grâce divine, par ce caractère sacré du prêtre, qui, même dans les âmes ternies par quelques faiblesses passagères, conserve, à des profondeurs immenses, la vivacité primitive de son empreinte ; mais la noblesse en 89 ! elle était malheureusement infestée des doctrines voltairiennes, gâtée par les licencieux souvenirs de la Régence et de Louis XV, affadie par ce sentimentalisme philosophique que Louis XVI traduisit en chrétien, que son temps adapta à ses engouements dangereux ou futiles : et pourtant elle ne faiblit pas, elle resta debout» héroïque et souriante, au milieu d'une des plus horribles épreuves qui aient jamais frappé une race condamnée et effrayé la constance humaine. Ce n'était plus le champ de bataille, l'enivrante odeur de la poudre, l'éclat du soleil ' sur les armes, la magie du drapeau, le prestige de cette croix de saint Louis, qui fut souvent, après vingt campagnes, la seule fortune de nos pères : non ; c'était quelque chose d'inconnu, d'obscurément terrible, qui avait toutes les angoisses du danger et de la mort sans en avoir les ivresses ;

c'était le guichet, c'était le préau, c'était le cachot, c'était le tombereau et la guillotine au milieu des huées de la populace. Pour qu'elle ait déployé, dans cette crise suprême, tant de magnanimité et d'énergie, pour qu'elle ait eu ce nouveau courage en présence de cette nouvelle* mort, il faut bien admettre que ces cœurs bat-

fl ■■> .••

-■ap'

iâO^

GÂUâBlIES UTTËHÂiaES.

taknt eûnifae autFefok, qi^ le seatimentf de rboonenr y éfoiteacdretiBCaet et viv^oev. f(i« les gtdsoà» ioâtie^ts dâ caee, assaof ia pAititl <|a*éteiiii»v se tenaient psêts^à s'éveîlrkr chaque foû qu'un. eiuJioiisiasaie, eomœe la guoxrre d'Ar i&érique^ uae noble erreur eomme la nuit da 4 août,, une eatastrophe comme la Révolution, uae souffranee comme h. misère e(PesiU veeaienileuir donner un. emf loi et une issue. Oui, la noUtsse fut coupable et frivoïev funeste souvent par cela même qu'elle était o^ive; elle ne respira pas impunémeal rialmosphére de la cout ; elle oublia, oa lui fit oublier que le sol natal était sa force, et que, sem*blables à Antée,, les vieilles, races ne retrouvent leur vigueur qu'en touebanl leur terre ; onsFammâa de privilèges qui n'étaient plue. que. des abus;, on Técrasa de faveurs qui n'étaieni; plue que des vanités. D'accord! mai», pour rappeler une beliet image appliquée par ua éloquent pw» bliciste à cette guerre de Crimée où la noblesse vient de payer un si kvg^ écot, Tarbre généalogique déraciné,, dé» tacbé du sol,, déeeui'eanéy dëpouiUé de ses rameaux, woe- Ulé, au. troue et aux brauebes,. par la cognée et par la

foudre, semble reverdi? encore,, reprendre se9> racines, sa !3éve et soni feuillage j. chaque foi&q^u'il se retrempe dana le sang des éebafauds ou dans lesaag des cbamps de bataille. Ce qui, eu 89, u'était déjà plus qu*une caste, ce qui, de nos jours, u'est plus qu'un souvenir, devient alors une force mystérieuse, le eouronnemeut suprême d^uve tradi* lion d*bonneur, de diêvouementet d'béroïsme; etk petilr fils de Lamaigaan de Malesberbes peut trouver, dans ses papiers de famille^ cette page qui, selon moit,, manque à sou livre..

H faut voie aussi, dans cet excellent, ou^^rage, quelle situation* avai^ faite à la bourgeoisie ee commeneemeui de ceatralisaciou adminislralive.^ Taadia <$ue, dans les pays

M. DE. TôtHiUEYILLE. IH

d'État, elle était sans cesse en contact et en communauté dTistérêfs» et d'affûres avec la classe supérieure et la classe populaire, elle ne fioasëdait plus ailleurs d'auitre usage de sfis luimiéres, d'atutreavana^^ de sa po^en ou d'autm satisfaction de ita&ité, qm la faedUé d'obtenir des places: ces places^ o^ui se Hiubipliaient à rinfini ei qu*ell« demaadait à radmifiistralion centsrale^ faisaient d'elle un nour vean rouage de. cette œaehine, et acbevaient de la sépara de son cenifft véritable d'aeûon et d'influ^ice. EUeyeoa» tcaelail une sorte de vie factice, artiôeielle, dép^^dant d'uâae adinkaistraiiion lointaine, inutile et sauvent nuisible à la prospérité lœale, dlamétralemeni coirtraire à Tesprit dfi liberté, très-propre à la disposer, le cas échéant^ à toul faire et à tout su]»ir, à ètse bviâée et emportée dans le choa du peuiple^ eoatrela noblesse, au lieu de le tempérer et de Tadoueir par la résislaniee d'un corps intermédiaire. Grâee» à e&iVd manie de places que bo^ époque ne semble pas avoir complètement

corrigée, k bourgeoisie se hérissai^ à son tour, d^esBmptiifms, d'exc&eptions et de privilégesy presque tous oppreasilis et vexatoizes pour k paysan^ et faits pour Finiter davantage, ps^ce qu'ils n'avaient pas. l'autorité des siècles, parce qi» les abus consacrés parais» sefit moins dursqiie les abus nouveaux et mobiles, parce qtt'enfia c'est un des penchants du ceenr humain d'envier avec ptus d'amertume ee qui ne lui est snpérieuir que de pen et dq)uis peu, et de ressentir plus profondément oe. qui te bttôse de plus près. Que dire de oes anoblissemanla d(mi la royauté faisait trop souvent trafic quand ses coffres étaient vide», qui transformaient de bons bourgeois en mauvais nobks, etles Kvnat^t à la fok à l'envie de leurs égaux devenus leurs inférieurs, et aux saroa»»es do leimi supérieurs, refusant de les reec^naître pour égaux t Commerce désastoeus qui ne ressembliait en rie» à kt

faculté d'assimitation à remarquable chez l'aristocratie aDg-Iaise, et qui, (lu même coup, décimait la bourgeoisie et rabaissait la noblesse ; car ce n'est pas en la persécutant qu'on la dégrade, c'est en prouvant qu'il est possible de la contrefaire, de la vendre ou de la tricber.

On le voit, l'organisation administrative du dix-huitiéme siècle, par tout ce qu'elle avait déjà supprimé du jpassé, par cette dissolution lente et continue de toutes les franchises, de toutes les libertés provinciales et locales, oiunicipales et populaires, disparues pour faire place à ure centralisation toujours croissante, avait placé la noblesse et la bourgeoisie dans des conditions telles que la Révolution n'eut qu'à y mettre la main pour détruire, et pour réorganiser sur le modèle même de ce qu'elle détruisait.

C'est ce qui ressort, avec autant de nouveauté que d'évidence, des ingénieuses et profondes recherches de M. de Tocqueville. Nous ne le trouverons ni moins judicieux ni moins instructif dans les pages oi^ il décrit le sort des paysans et la situation du clergé à c^tte époque ; il faudra y joindre, à titre de commentaires essentiels et concluants, les intéressants chapitres qui nous montrent la province absorbée par la capitale, tes Franfais déjà semblables entre eux en un moment où leur état officiH était encore si différent, les vraies causes de la prodigieuse influence des hommes de lettres et de la fureur irréligieuse qui se mêla à leur propagande. C'est le privilège des livres tels que celui de M. de Tocqueville, que, renfermant, dans ■ leur concidon éloquente, énormément d'idées et do faits, ce3 idées et ces faits se répandent, pour ainsi dire, dans l'esprit du lecteur, et engagent la critique à être prolixe, justement parce que l'auteur a été bref. Ce sera là, en milme temps, mon excuse et mon hommage : à une époque littéraire oil la phrase tyrannise la pensée et souvent

se passe d'elle, où Tivresse des mots dissimula la disette des idées, ces rares ouvrages, pleins, solides, nourrissants, riches de fond, précis de forme, ont droit à quelque chose de plus que de banales louanges. On les loue mieux en essayant de comprendre ce qu'ils enseignent, de profiter de ce qu'ils conseillent, et de répéter ce qu'ils savent.

Nous avons vu ce qu'il fallait penser de la cenU'alisation administrative, « cette précieuse conquête de 89, » comme disent les grands politiques de notre époque. Une autre conquête non moins précieuse, non moins accréditée de ce même 89, c'est le morcellement de la propriété. Or M. de Tocqueville nous prouve qu'à la fin du dix-huitième siècle la division des propriétés était à

peine d'un tiers moindre qu'aujourd'hui. « Ce qui, ajoule-t-il avec raison, paraîtra bien remarquable si l'on songe que la population totale de la France s'est accrue de plus d'un quart depuis ce temps. » — S'ensuit-il que la position du paysan, à cette époque, fût semblable à sa condition actuelle? qu'on pense à atténuer les différences, à contester le bienfait, à nier le progrès? Assurément non; mais il s'agit de démêler, pour le paysan comme pour le bourgeois et le noble, ce qull y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans l'opinion générale; et c'est un des principaux mérites du livre de M. de Tocqueville, que, conçu et écrit sans parti pris, if puisse redresser les erreurs sans irriter les passions, rectifier les idées sans froisser les sentiments. Les idées consentent parfois à se désabuser; les sentiments, jamais.

' if

, U en ttt «tt pefi des souvenirs de Thistoire coiDme des cartes géographiques* Un grand évënement trace une ^^ k' .. lîgBd rouge «u seire' entre ce qui le précède et ce qui }e

#^:y sbH, eoanne sne frontièfe, un ù^ive, une chaîne d«

QioBtagses, séperem deux pays limitrophes. Mais celtes lîgnev taltenent sigaîieaéTe dans tes livres eu sur le^ cartes, est moins sensible en réalité. La séparalkm ne sd ^^l fait que par gradations successives, et, dans le temps

comme dans Tespace, le voisin ressemble au voisin. Peutêtre les historiens modernes nous auraient-ils épargné ces classifications absolues, ces répartitions exclusives qui eait m»ttvé m H. deTocefuenlle un contradicteur arassi ingénieux qvft véridî<f09, s'ils avaient tenu plus^ de compte de ee que ks pettebanls^ du coeur et les -affinités de caractère, dam les individos et dans les

classes, mêlent de* siniJitudes Ic^ques aux contrastes apparents. Ainsi, ft¥ant 89> comme aujourd'hui, le paysan français était touraienté d*uiie pvssîoB, la passion de îa propriété territoriale ; et défà, à cette époque, ri n'avait que trop d'occasions de la satisfaire. La noblesse se ruinant à la cour ou à la guerre et fereoB d'aliéner sans cesse une parcelle de ses Uene povr subvenir à cet impôt d'honneur ou de vamlë, la bourgeetsie déserfam les campagnes pour faire corps dans Ie9 villes ef y assouvir sa manie de places,, le paysaft dev^Kiit, à la longue, le principal acquéreur du 9tày et le pays s'était peuplé de petits propriétaires, dians ce temps même 011 Topinion commune s'obstine à ne voir que des fiefs, des seigneuries, des biens d'Église et des- VBSSMix. Leur eonditioB n'en était pas meilleure, ou plutAt elle était pir». fis avaient les soucis, les charges, !es: ardeurs de la prepriëté; ils n*en arvaient pas les franchises elles joies. Oie» ie^atiens' d'un autre âge, où l'abus survivait à tout le reste, comme une plante parasite sur fe

ti

troue d'un arbre mort, maintenaient à l'ancien propriétaire^ SOT cette terre qu'il n'avait plus,, des droits que la nouveau possesseur était obligé de subir, et dont le caractère odieux, irritant, vexatoire, s'augmentait de toute la (filférence qui sépare les rapports d'ua seigneur avec son vassal dé ceux.d^un vendeur a^e&son acheteur. La résultat de cette situation contradietoice est facile à devim^^ Ea propriété civilise, mais elle aigrit ceux à qui elle n» donne pas les sécurités du bien-être en leur ôtant rapatrie de la pauvreté. Elle exalte, chez l'homme, le sentiment de sa valeur; elle lui fait entrevoir uncommence^ment d'égalité dans ce premier échelon qui le rapproche^ kii capable d'acheter, de

rhomme forcé de vendre* Mais ce sentiment devient une souffrance, ce comm^ucemenl d'égalité hn semble une dérisbn cruelle, si la loi lui re^^ tire d'une main ce qu'elle lui donne de l'autre; si des abus, dont le sens mém«se perd avec la date qui les expliquait, font de sa propriété un fardeau, une ruine,, un sujet perpétuel d'humiliations et d'avanies ; s'il se trouve à h fois plus éclairé et plus malheuireux, plus émancipé et plus pauvre^ plus près de jouir e% plus froissé qu'avant d'être propriétaire. Telle était la condition du paysan français a» dix-huitiéme siècte^ en M. de Tocquevilk a pu, sans exagération, le comparer au juif du moyen âge» contraint de se montrer plus misérable qu'il ne l'était ea réalité. L*éminent écrivain cite à l'appui de ces souve- Bîfs douloureux des pièces authentiques qui .ne laissent pas de doute, et le plus éloquent, le plus illustre de ses critiques, s'est rappelé, en le lisant, cette page célèbre des Confessions, où Jean-Jacques, reçu chez un paysan dont t*hospitalité ne se trahit que par degrés à mesure qu'il se défie moins de son hâte^ trci^ve dans cette ^ogression prudente d'un homme qvi se- serait cru. pereta si oa l'avait

su riche, dans ce jambon et ce pain de froment succédant flu lait et au gros pain, le sujet de « sa haine inextinguible rentre les vexations qu'éprouve le malheureus peuple et wntre ses oppresseurs, o

Tout ceia est vrai, et M. de Tocqueville a éclairci tous ces détails avec une sagacité et une justesse remarquables. Nous sommes fâché pourtant qu'il ait omis d'indiquer deux points qui revenaient de droit à cette partie de . son sujet, et qui rapprochent encore plus de la Révolution et de notre époque ce cha-

pitre de l'ancien régime. A coup sûr, les joies de la proprielé sont aujourd'hui, pour le paysan, bien plus complètes qu'alors; il y goûte les bénéfices de cette égalité parfaite qui a été, bien plus que la libiirté, l'inspiration et le vrai sens de la Révolution fran-çaiiej et cependant, même après le niveau révolutionnaire, celle manie d'acquérir, celte passion de propriété foncière entraine pour le paysan pauvre bien des surcroîts de souffrance. Il sufBt d'avoir babîlé la campagne et de s'être franchement intéressé a tous les détails de la vie rustique pour savoir que le travailleur, le manouvrier, a souvent plus d'aisance que le petit cultivateur donl les épargnes se sont épuisées à. acheter un morceau de terre. Il n'y a plus la taxe, la taille, la dîme ou la corvée; mais il y a l'impdt, l'intérêt usuraire, l'isolement, l'absence de ces grands établissements monastiques qui, même au déclin de l'ancien régime, gardaient leur caractère bienfaisant et tutélaire. Qu'arrive-t-il? Le paysan souffre encore; le petit acquéreur a encore sujet d'envier le grand propriétaire. Eh bien, malgré sa gêne, malgré ces inégalités réelles, il a en baine les révolutions. Nous l'avons vu accueillir froidement celle de 1830, réagir énergiquement contre celle de 1848. Ceci peut nous conduire, — et c'est là que je voulais en venir, — à une conclusion qui n'in-

firme en rien les recherches si savantes et les aperçus si vrais de M. de Tocqueville, mais qui a son côté consolant ; c'est que, môme en 1788, môme dans cette organisation croulante où le paysan avait toutes les charges de la propriété sans en avoir les avantages, il a eu d'abord dans la révolution une part d'action bien moindre que celle qu'on a supposée II y aura toujours, pour agiter les campagnes et les villes, donner un aspect populaire aux scènes vio* lentes d'insurrection et d'émeute, et transformer les souf* frances du pauvre et du prolétaire en armes de guerre à

l'usage des tribuns et des sophistes, un peuple révolutionnaire : celui-là n'est pas le véritable. Dans le feu de la lotte, quand il s'agit de renverser les hiérarchies et les pouvoirs, on l'invoque, on le met en avant, et il semble alors que ce soit être son ennemi que de résister à ce mouvement qui va, lui dit-on, l'enrichir et l'émanciper. Pendant ce temps, le vrai peuple sent redoubler ses privations et ses angoisses, et cet instinct conservateur, habituel au travail honnête comme à la propriété laborieusement acquise, lui fait redouter et haïr ces prétendues conquêtes qui le ruinent en ruinant le pays. Ce contraste que nous avons étudié de visu ne peut-Il pas, toute proportion gardée, s'appliquer à ces préliminaires de 89, où le peuple, le paysan, bien qu*ayant beaucoup plus à conquérir et à se plaindre, n'intervint et ne se passionna qu'après coup, dans le paroxysme d'une misère aggravée par la Révolution même, par le désordre et l'anarchie? Je livre à M. de Tocqueville cette observation supplémentaire, qui pourrait s'ajouter à cette partie de son livre et ne la rendrait que plus frappante.

Quoi qu'il en soit, centralisation administrative, morcellement de la propriété, isolement des classes, hiérarchies sociales ne se produisant pfus que par leurs aspects

vesalotres, abusifs et irriants, il y arait là tout ce qu'il foilùit pour hSter, faciliter et envenimer la RévolutioB. Que dis-je? elle était (téjà faite à sottie ; elle eatraît, avec son appareil de comlial et de route, du régime qu'eUe allait dctntire dans cdui qu'elle diaât créer, et é\e ponvait dire d'avance, ài pvopos da' U sociAé, I« mot téroce si vrdi d'un conventionnel régicide k un membre de l'As^mblée constituante : » Vous nous aviez livré un cadavre; nous l'avoB» enterré. » — Hais ce n'étaient là que los |>répara-

tions matérielles ; il y en evt aussi d'inteHecmelles, car les révolutions se font par les intelligences non moins que par les intérêts, Cest \à qae le livre de M. de Toeqneville n no«s offrir de» leçons d'un portée aossi instructive et d'un ordre eKore plus élevé.

Lo ceBiraltsaiion s'était accomplie dans les espritSt dans iea mcenrs, dans les idées, dans les caractères, en mén» terni» 1**^ dans les administrations psbitques. Paris était déjà cet absortiant immense, cet énorme cerveau i'am corps débilité, dcol tious avons pu, en certains nomesis, juger par nous-mâmes les effets apoplectiques. A part la Ilreiagne, la Vendée et qnelipies recoins du Languedoe et de la Provence, oà îa Révolution devait, par eefa néme, rencontrer le plus de répugnances et d'obstades, le reste' de h France n'était plus d^à qu'un départemeot giganlesqse avec Paris pour cbef4ieu. Toutes les délimitatisDs: des provinces, coutumes, costumes, physionomies, langage, s'effaraient avec ces institutions provinciales et municipales qui en étaient la sève et la vie. Ce travail leni et continu d'assimilation avait lieu entre les classes; ei les individus tout comme entre les provinces, et il vint un moment, nras dit M', de Toccpieville, où les Français, (Innsdes eonditiotts encore bien difTërenles, étaient tons praqne semblables entre eus. Noblesse détachée eu soï,

. bourgeoisie ambitieuse et inutile, paysans propriétaires el^ oppvimés^ se rapfH*ocbaieiit de plus ea. plus ea ^ haïssûnâ. davantage, et cette similitude^ dans ces diversités of&-^ cielles, indii^aait exafit^œallâs potnis où la Révolmion^ avait à: toucheir pouir détcaire; et ceux. quTeUo devait eonr> aerwr pour vivre*. Le pays lui appafttenait d'avance par Ifaimulaition des provinces,, reffaoemânti des caractères^ la centraiisation des

idëes^ le nivellemeai des moeucs et If^iité des inielligences^ ainsi que par rorganisatioa. adsimistrative et politique; Pour la repousser, pour garantir ees hiérarchie expirantes^ pour maintenir dans son aplomb cette société sans appui, que restai^il? Qui gouverna les hommes à cette époque.? Jfi^meni le genf& de pouvoir k mieux approprié à ce. contraste de eoasexH vation extérieure a^rec; une destruction, latent;^ à cet aiiktagonisme des idées eontro les. choses^. Il fauit lire, dana L'ouvrage de M. de Toequeville,, le ehapitne sux Y'mr Aliénée des gens d&> lettves». devesus, dès le milieu, iat dix-huitième siècle^, les véritables hommes politiques dut pays. Les autres pouvoirs étaient toirt ensemble ex«essi& et avilis : la royauté eessait d'être respectée parce qu'elle ne se respectait plus; la noblesse amusait son; désoBuvrement dans des frivolités bniUantes; la magistrature était aliaissée-, le dergé: eom^romis. Ce fut alors qu'oa vit des hommes nouveaux,, presque tous< sortis de la bourgeoisie OU! du peuple,, se créer, par les gsàcea ou* les hardiesses de leur esprit, une pjuissaace aoô&yme qui remplaça tantes les autres, et^ chose plus étrange! les eut presque toutes^ pour complices. Les écriyaias,, a^ant d'exercer cet enseignement mondain etliltéraijre de la science sociale» éceoomique et politique^ a'avaient point passé par les affîdres; Us n'en, connaissaient pas les difficultés matélidles,. les reuaj^eomfiiques^. les périls et les sacrif&eest

' ' atlachés aux changements les plus spécieux, aux amëlio-

ralions les plus désirables. Vivement frappés des abus qu'ils avaient sous les yeux, prenant pour les institutions mSmes et les traditions consacrées ce qui n'en était que le dernier reste et l'agonie, d'autant plus audacieux qu'ils étaient sans expérience,

ils furent naturellemenl pertes à chercher leur idéal de gouvernement et de société i l'extrémité la plus contraire, dans cette loi de nature, dsns ces rapports primilirs entre lesbommes, préexistants à toute législation écrite et diamétralement opposés aa régime de leur siècle. Nous qui avons vu et subi les elTets de l'esprit littéraire s'iafiltrant dans les afraires publiques, il nous est facile de juger ce qu'il devait Stre à un w, manient où l'on n'avait pas, comme aujourd'hui, les le-

K* çons de soixante années de malheurs, oii maîtres et disn-

Yj plss, prédicateurs et néophytes, également éloignés de la

A pclitique active par une administration cenb-alisatrice,

Jr vivaient dans une ignorance complète du vrai jeu, des

l* " vrais ressorts des institutions humaines, et croyaient tout

simple d'échapper à ces réalités blessantes, injustes oa méprisables, pour se lancer dans un monde peuplé de sëdiiisantes chimères par de brillants esprits. On ne connaissait pas encore le chimérique par ses impossibilités et ses périls ; on ne le connaissait que par son mystérieux pnslige, el plus il différait de cette organisation caduque dont on ne ressentait que les vices, dont on voyait le déclin, dont on présageait la fin prochaine, plus on s'y HvDit avec délices el sécurité. Ainsi le moment où il eût étii le plus nécessaire de procéder lentement et par gradations insensibles, de ne pas placer l'idéal des intelligences trop loin de l'ordre établi, était justement celui où on les séparait par un abîme si large, qu'au lieu de le franchir on ne pouvait que tomber au fond. Les

théories générales^ les utopies, les sophismes, la métaphysique sociale, prirent la place des idées pratiques et applicables, parce que ces idées n'intéressaient plus personne, n'étaient plus pratiquées par personne, et que, depuis les professeurs, totalement étrangers aux affaires et irresponsables dans Texercice de leur pouvoir, jus^ qu'aux élèves, gentilshommes, bourgeois, magistrats, dépouillés peu à peu de leur part dans le maniement de la chose publique, nul n'était averti du danger des aventures ; nul n'était prémuni contre ce plaisir de quitter des maisons lézardées, des rues infectes, des monuments dégradés et des temples déserts pour courir vers des forêts vierges, des solitudes inconnues, de fantasques et splendides paysages, pleins de limpides fontaines et de radieux horizons. Nul ne savait qu'au fond de ces sources un crocodile dormait, qu'à la lisière de ces forêts un tigre allait rugir. C'était la première fois qu'un grand peuple, un peuple intelligent, tournant le dos à un gouvernement de fait qui ne le dirigeait plus, se laissait aveuglément conduire par des hommes dont la plus grande force et le principal attrait était de n'avoir jamais gouverné et d'ignorer comment on gouverne.

Â ce pouvoir nouveau, idéal, revêtu de tous les prestiges de l'inconnu, une seule puissance aurait pu être opposée comme contre-poids : la Religion, TÉglise. H. de Tocqueville a compris et expliqué avec sagacité les causes réelles du discrédit où tomba, à cette époque, la religion catholique, de la haine furieuse qui se déchaîna contre l'Eglise, et qui est devenue le synonyme et le symbole de l'enseignement philosophique du dernier siècle. Ce n'étaient pas, comme on l'a tant répété, les vices du clergé, son infériorité intellectuelle, le manque de grands talents dans les rangs «cclésiastiques, qui pro-

> . voqnaieBt cet acharnement implacable. M. de Tocqueville

«démontre et la suite a pronvé que ce clergé poursuivi de tant de calomnies et d'insultes, compromis, disons-le, paar \. Jes désordres de quelques-uns de ses membres, était, en

•définitive, mille fois plus éclairé, intelligent, tolérant^ vertueux, courageux, pieux, favorable aux améliorations «taux réformes, qu^on ne Ta prétendu. Pourquoi donc Fa-t-on plus faai que la magistrature, que la noblesse^, ^ue l'armée, que la royauté même? Pourquoi ce privi- ^. ':, lége de dénigrement et d'outrage, qui a survécu même

fi>f V à cette destructive croisade? C'est que le clergé était

^^-1 alors une puisÉance politique; que lui aussi pliait sous

|f ï • ■ l'inerte fardeau de ces institutions qui, en vieillissant^

^t ■ s'appesamissaient davantage; qu'il n'apparaissait plus

^/ ^ au peuple que par ce côté oppressif et vexatoire où la

rJ/. (' foi disparaissait dsms le joug, le sacrement dans la dîme,

:y ; le prêtre dans le maître, le fidèle dans le corvéable. Placé

«^^ d'ailleurs en contact perpétuel, en opposition immédiate

P^ . et directe avec les philosophes, leur propagande et leurs

■- - ■' ^ livres, c'était lui qui les condamnait, lui qui lançait contre

1/ eux de stériles anathèmes, qui personnifiait, dans cette

i^ ' , guerre inégale, un gouvernement, une Église désarmés

"r;^ par l'opinion publique, et qui, par conséquent, devait

p~ subir les plus vives représailles. Peut-être pourrait-on as-

:| ^3^ ^ signer à cette fureur irréligieuse deux autres causes, l'une

^'^^ excellemment indiquée par M. de Tocqueville, l'autre

g^ ' qu'il a effleurée sans vouloir s'y arrêter. Il est très-vrai,

;^/> comme il nous le dit, que l'Angleterre et l'Amérique sont

!:^.y là pour prouver qu'on peut conquérir des institutions

I*; Hbres saas déclarer à la religion une guerre implacable,

; u '■ ou plutôt en acceptant la religion comme le plus indispeu-

^^ sable élément de stabilité et de vie morale. Qu'il y prenne

^[^ garde pourtant ! Cette preuve n' est pas complète, cet exem-

f)le n'est pas saffisant. Le triomphe du protestantisme 'cm Angleterre, son établissement national en Amérique, à la suite de la domination anglaise, ont été« dans ces deux pays, les paratonnerres de cette religion, de cette foi, de cette morale ofai:étienDe qui survit, dans les âmes droites, anx ravitges du libre coittrôle et de la liberté d 'examen. La philosopibie du dernier siècte et^cette

épidémie d^irré- Ugiiorn qu'elle répandit sur la Francœ, ce n'était pas seulement une attaque contre rÉgKse considérée comme puissance séculière, contre le dergé à l'état de corps politique. C'état la revanche, c'était la reprise du comirat de l'esprit .d'orgueil et de révolte coeire la foi; lequel, n'ayant pas lou le triomphe de la réforme pour satisfaction première, ajourné par les splendeurs religieuses et les grands génies catholiques du siècle de Louis XIV, aigri par les mesures intolérantes et la dévotion de cour ou s'assombrit la fin de son règne, surexcité par les débauches de la Régence et le règne licencieux qui suivit, devait, à un moment donné, se traduire dans une explosion terrible, dans une clameur dont rien n'égala jamais l'ardeur et la rage. S'il était permis d'appliquer le langage des chiffres à ces douloureux souvenirs, nous dirions que rimpiété du dernier siècle était l'intérêt accumc^ê de deux cents ans d'esprit d'examen, réprimé ou envenimé, dans la patrie de Rabelais, qui aillait être celle de Voltaire.

Il y eut encore à cette impiété une autre cause, et ici nous nous rencontrons de nouveau avec M. de Tocqueville. La loi divine de l'Évangile ne sera jamais, quoi qu'on fasse, hostile à la liberté véritable. Mais ce n'était pasà la liberté qu'aspiraient les Français, dans ceftte préparation universelle de la victoire révolutionnaire; ce ne fut pas elle du moins qui leur servit d'inspiration pre-

mière et de point de départ; ils en avaient perdu la tradition, ils n'en possédaient pas la science, et ils n*en ont jamais eu le goût. Ce qu*ils voulaient, ce que leur prêchaient leurs philosophes, ce qui alléchait à la fois leur passion et leur génie, c'était l'égalité ; l'égalité des droits, ce premier élément de la loi naturelle retrouvée par Rousseau et ses émules, sous le détritus d'une

civilisation pourrie. Or cette égalité n'est pas celle de l'Évangile; elle s'appuie, non pas sur l'égale faiblesse des hommes devant Dieu, mais sur leur égale grandeur vis-à-vis les ups des autres et vis-à-vis d'eux-mêmes; non pas sur le sentiment de ce devoir universel qui oblige le fort envers le faible, le grand envers le petit, mais sur la notion d'un droit primitif qui arme le faible contre le fort et le petit contre le grand ; elle a pour code et pour mobile, non pas la soumission de tous à une autorité supérieure, mais la révolte de chacun contre un pouvoir individuel; non pas les hautes et divines notions de la liberté morale, de la liberté de conscience, de l'inviolabilité de Tâme humaine et de son origine céleste, mais les passions les plus terrestres et l^s plus haineuses, l'envie, la vanité, la convoitise, Torgueil. Voilà l'égalité moderne telle que la philosophie l'a prêchée, telle que la Révolution Ta voulue, telle que la France l'a poursuivie, depuis soixante-dix ans, à travers toutes les variations de sa politique, toutes les formes de son gouvernement. Celle-là, nous le savons, se passe très-bien de la liberté, et n*a rien de commua avec eNe.

Nous avons là, •^en omettant forcément bien des détails curieux, bien des chapitres substantiels que nous interdit le défaut d'espace, le tableau de cette situation unique qui devait amener une catastrophe inouïe ; de cette révolution comprise dans ces trois mots, centralisation, ni-

Tellement, égalité» qui se trouvait déjà faite alors que commença son avènement public et historique, et qui, sru lieu de briser tout ce qu'elle rencontrait sous sa main, n'eut qu'à s'en emparer et à s'en servir. Ce moment critique, redoutable, inévitable, Tinitiative du roi et de ses ministres aurait pu en adoucir la se-

cousse, en atténuer le caractère destructeur. Un roi tel que Louis XVI était fligne de cette mission, la plus belle qui pût jamais tenter un grand cœur sur le premier trône du monde. Il l'essaya avec une bonne volonté et une bonne foi admirables. Il personnifia un moment l'interprétation royale et chrétienne de cet esprit de réforme, d'égalité et de liberté qui allait envahir le monde. On sait ce qui en advint. Ce fut encore, M. de Tocqueville le remarque dans un de ses meilleurs chapitres, une des particularités fatales de cette phase rapide, que les commencements d'amélioration dus^ sent y précipiter la ruine; que le peuple, à mesure qu'on apportait quelque soulagement à ses maux, n'en dût être que plus excité à tout renverser pour tout obtenir; à peu près comme ces édifices minés par le temps, qui restent encore debout tant qu'on n'y touche pas, et qui s'écroulent dès qu'on veut les réparer ou les étayer.

Ce peuple, M. de Tocqueville vient de le peindre dans une page qui ne mourra pas, et qui, mieux peut-être que tout le reste, explique comment les Français, en croyant se rendre, par la Révolution, si dissemblables d'euxmômes, se sont encore tellement ressemblé. Voici cette belle page ; elle donnera une idée de ce style nerveux, concis, où la lumière et le jour éclairent des profondeurs au lieu de faire chatoyer des surfaces :

« Quand je considère cette nation elle-même, je la trouve plus extraordinaire qu'aucun des événements de son histoire. En a-t-il jamais paru sur la terre une seule

»=i-j ■ - hN

■Vf

E<4r ^"^ ^"^ ^ remplie ûe mntrastes et si exti^e dans chaem

1^1 ' de ses actes, |itis coBduîta par des sensairioas, moins par

des principes; faisant ainsi toujours ptas mal ou mi^ox qu'on ne s'y attendait, tantôt au-dessous d« niveau eofii^ , ,. mun de rhumanité, tant(^ fort au-dessus ; un p^euple telte-

^^r-^' ment inaUéraWe dans ses pri«cîpa«iix instincfts, qïk" (m b

I^V reconnaît encore dans des portraits qui ont été faits de lui

il y a deux ou trots mlHe ans, et en «éme temps tellement mobile dans ses pensées fournalières et dans ses Ê^^r ^ ^ûts, qull finit par se devenir «n speetade inattendu à

^^ - lui-même, et demeure soorent aussi surpris que les

u!^X étrangers à la vue de ce qull vient de Caire; le pluscamanier et le plus routinier de tous q^aod on l'abandonne

à lui-même, et, lorsque une fois on Ta arraché malgré

15' V lui à son logis et à ses habitudes, prêta pousser jusqu'aii

bout du monde et atout oser; indocile par tempérament, et s'aecommodant mieux lonatefois de Tempire arbitraire et même violent d'wn prince que du gouverne^ ment régulier et libre des principaux citoyens; aujourd'hui l'ennemi déclaré de toute obéissance, demain mettant à servir une sorte de passion que les nations les mieux douées pour la servitude ne peuvenft atteindre ; conduit par un fil tant que personne ne résiste, ingouvenaable dés que Fexemple de la résistance est donné quelque part; trompant toujours ainsi ses maîtres, qui le craignent trop ou trop peu;

jamais si libre qull faiWe désespérer de l'asservir, ni si. asservi qull ne puisse encore briser le joug; apte à tout, mais n'excellant que dans la guerre; adorateur du hasard, de la force, du succès, de Téclat et du bruit, plus que de la vraie gloire; plus capable d'héroïsme que de vertu, de génie que de bon sens, propre à concevoir d'immenses desseins plutôt qu'à parachever de grandes entreprises; la plus brillante et la plus dange-

reuse des nations de TEurope, la mieux faite pour y devenir tout à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur, mais jamais d'indifférence? »

Il est impossible de mieux dire et de mieux peindre. Mais, pourrait-on répliquer à M. de Tocqueville, lorsqu'on connaît si bien une nation et qu'on la décrit si admirablement, est-il permis d/en €^(%eff eeite suita dans les> idées sérieuses, cette persévérance et cette sagesse dans la conduite delà vie publique, nécessaires à l'établissement et à la durée de la Ubeptë véritable? Peut-on s'étonner du mal qu'elle a fait, des biens qu'elle a perdus, des deux extrêmes où elle est tour à tour tombée, et qui se sont appelés et expliqués Ton par l'autre? Pourtant ne chicanons pas trop Téminent écrivain, et ne nous plai^ gnons pas de voir les penseurs rester attachés à ce quela pensée humaine peut concevoir, dany TorJre poUttique, d(B plus généreux et de phis grand. W. die Tocqueville a^ fait un beau livre ; îP en a ftit pressentir un autre, qui compléterait celui-là, qui manque à l'ensemble des pièces^ justificatives ou accusatrices de la Révolution française*, et qui s'intitulerait : « Comment les améliorations et les" réformes demandées par Fa France de 1789 eussent marché plus vite, duré plus longtemps et coûté moins cher, sii elles avaient été faites par en haut et non par en bas, par là royauté et non par le

peuple. » Il a prouvé, avec éloquence, que les conqnêtes révolutionnaires n'étaient qu«» rhéritage de l'ancien régime, que la Révolution n'était pas le progrès, que l'égalité démocratique n*étaft pas lia liberté. Il a parlé à une génération désabusée et fatiguée un noBFe* langage. Cette liberté qu'il aime serait sûre de son trionrplie, et son triomphe serait^ bien cette fois notre plus BeR!» et notre plus nauvelle conquête, si tous les contemporains de H. de Tocqueville la comprenaient comme lui.

Même au point de vue purement humain, l'histoire ne nous offre rien de plus grand que ce moment solennel où la société païenne, résumée et centralisée dans TËmpire, ^après avoir, pendant trois siècles, haï, méprisé, combattu et persécuté la société chrétienne ou FÉglise, finit' par se déclarer vaincue et s'ahsorber en elle, complétant cette leçon providentielle par le contraste de la dissolution toujours croissante des choses terrestres avec Tunité toujours plus forte des choses divines. Gomment ces deux éléments si divers, ou plutôt si contraires, voués, semblait-il, à une guerre implacable, ont-ils pu se rapprocher peu à peu, et se fondre, sans que Thumanité, dépravée par le paganisme et la corruption romaine, mit trop du sien dans ce nouveau monde qui sortait de leurs ruines, sans que le christianisme jeune et robuste des premiers siècles rompit trop violemment avec ce monde ancien, qu'il fallait

* VÉglise et FEmpire romain au quatrième siècle, ^ Premièi^ partie. -~ Rèçne de Constantin.

assouplir plutôt que briser, pénétrer plutôt que détruire, s^assimiler plutôt qu'anéantir? Comment cette assimilation patiente et douce, ce travail lent, successif, sans déchirement et sans secousse, cette conformité des desseins de Dieu avec les données

bistpriques de la vraisemblance, sont-ils, pour le miraculeux avènement de notre religion, des témoignages plus solides peut-être que ces éclats, ces ruptures, ces victoires contre Timpossible, où se complaisent un peu trop les esprits extrêmes en évoquant ces souvenirs? Comment est-ce rendre un éminent service aux lettres cbrétiennes et à Ffaistoire, que de dégager et de montrer, dans le tableau de cette époque décisive, ce double esprit, cette double influence, où se manifeste et se continue la double nature du Dieu fait homme; la société antique abdiquant dans le sein de l'Église, TËglise en conservant tout ce qui n*était pas incompatible avec sou origine, son essence et son but? Comment enfin, sans trop insister, sans trop comparer des situations fort dissemblables, peut-on cependant rencontrer là, dans ces premiers exemples de modération et de douceur, un argument contre la violence en matière religieuse? Indiquer ces questions, c*est énumérer d'avance les mérites du livre de M. Albert de Broglie : livre qui nous a donné, non pas la surprise, mais le plaisir de trouver le jeune et noble écrivain supérieur encore à notre attente et à luimême.

Pour mieux apprécier ce qui nous a particulièrement ému et charmé dans ce livre où nous ne plaçons qu'en seconde ligne les qualités littéraires, qu'il nous soit permis de rappeler à nos lecteurs de quelle façon les hommes du monde sont le plus souvent mis en contact avec les récits de rétablissement du christianisme, par quel excès contraire ils passent au sujet de ces temps pri-

iràifsi d'où découle notre foi, et quel péril, quel troubli» peut existiâF pour eux dans un trop brusque passage d'une adoration trop légendaire à une interprétation* trop ha-maine.

Il semble, en effet, à la plupart des inteliigenees qui sa contentent d'elfl^irer ces immortels sujets de pieuse et attentive étude, qu'il n'y ait pas de milieu; ou enve- , loppes toute cette époque de la primitive Église d'une sorte de nimbe lumineux où n'apparaissent que des miaades, d'incessantes interventions de la toute-puissance j divine, des vertus surnaturelles et des conversions sou* daines; où d'innombrables légions de saints et de mar-^^r&se lèvent. sous un rayon de grâce céleste et tombent aous la hache des bourreaux, sans qu'un atome de faiblesse eu d'erreur fasse reconnaître Thomme au milieu de ces phalanges transfigurées; où Constantin, après la vision du jLa&arum, n'est plus> accepté que comme un chrétien aussi solide, aussi orthodoxe que les Pères de l'Église^ Qomme un catéchumène n'ayant plusrien à apprendre et 1i9 gardant plus trace de ses rudes et brutales allures de païen et de soldat; -^ou bien: déchirer d'une main hardie oes voUes sa€ras,.montrer partout l'empreinte de l'homme là où l'on avait vula main de Dieu ; signaler, dés cette épe» qne,,le mensonge se matant à la vérité, le. mal.au bien, L'hérésie à la foi, l'abus du pouvoin terrestre à l'emploi de l'autorité divine, le ressort matériel et visible au moyen mystérieux et surhumain; faire de ces prétendues découvertes une arme contre l'ensemble de cette histoire, un prétexte pour la soumettre au même contrôle, aux mêmes^ i^erves^ aux mêmes doutes que l'histoire profane^ con«dure, en un mot, que dès l'instant où on ne l'envisage pas avec la soumission et la docilité d'un enfant, on doit arriver à la discaiter avec, la dissolvante analyse dJup

sceptique ou la froide sévérité d'un juge : qoe^ du mo-^ ment où on n.'adt)re pas tôntr, ii-faut tont rejeter.

Eh bien, ç*a été la force du christiaiiisme naissant, cgaa ce mélange de faiblesses et d'evreurs attachées aux eont diiions mêmes db notre nature ne fit que l'actives et raffermir : c'est le triomphe de> cette même véi^ité^ aux temps d'examen^ et de critique historique,, qu» tout cdr que la science y découvre dfimparfait et d'bummn à son origine n'en démontre» qu'avec plus d'éclat la din^ifiita : et c'est l'honneur du< livJte de H. Albert, da Broglmt^ que cette critique, esea^e a^rec autant de sagacité que d'indépendance, devienne à son tour, sous^sa plume, ua hommage de plue^ à œtte vérité, saluée et adorée daos^ toute sa plénîtudei ^— ((iNbus avons» dit M^ deBroglie^ tout intérêt ài nous convaincre qufil n'y a pointeur pour rÉglise, comme pour les institutions périssables^ un âge d'or suivie d'un affaiblissement continu^ Les vertus de la primitive Église ont été souvent célébrées dans une inten> tion de dénigrement à peine déguisé contre les âges pos^ térieurs*, il n'a pas tenu à la critique historique de faire croire que l'Église avait joui^ à certaines époques, d'une vigueur et d'une pureté tout exceptionnelles pour accom* plir un dessein particulier de la Providence dans Thisr toire de l'humanité ;.mai& que, cette tâcha une; fois épuisée, elle avait subi la loi commune de la corruption et de la décadence. Cela n^est pas : à toutes les* époques^ l'Église a été composée^df hommes et. servie par des homf mes, c'est^-dire qu'à toutes les époques elle a eu^ à lutter contre leurspassions età gémir de leuis travers. » — Nous avons voulu transcrire ces quelques lignes, de l'avantr propos, parce qu'elles résument une des meilleures et desplus fécondes inspirations> de tout Uouvmge; Si Ton^veut biem se* souvenir du geaia pacticulieit d'attaques pxndi^

guoes, depuis trente ans, au christianisme, de celte méthode à la fois respectueuse et destructive qui consistait à le représenter,

non plus comme menteur et funeste, mais comme borné à une mission leslreînte dans une phase déterminée, comme ayant rendu à l'humanité tous les services qu'il pouvait rendre, et ayant fait soa temps, on comprendra toute l'utilité d'an travail historique qui démontre cet antagonisme du bien et du mal Commentant avec les premiers siècles de l'Église, et qui trouve une preuve de ses destinées immortelles dans les vices mSmes et les taches que l'humanité mêla ans splendeurs de ses origines. On le remarquera, sans doute, et M. Albert de Broglie a le droil de le rappeler, cette idée s'est emparée de lui et a percé dans ses écrits, Jl'£ son entrée dans celle carrière d'historien et d'écrivain catholique où it unit une piété si sincère et un talent si pur à un esprit si loyalement ouvert à toutes les libertés du la pensée. Cette vérité religieuse que d'autres, plus ombrageux ou plus ardents, voudraient enfermer dans une forteresse hérissée de grilles et de barrières, il aime à l'tixposer au grand air, bien sûr que, de quelque cfité que lui arrivent les souffles et les rayons, elle n'en recevra que plus de force, d'expansion et de vie.

Avant d'entrer dans le récit, dont le mouvement et l'umpleur sont tout à fait dignes du sujet, arrêtons-nous au discours préliminaire, oix l'auieur met en présence l'unité de l'Empire romain et l'unité de l'Église. Rien de plus inléressaniol de plus instructif que de suivre, avec un pareil guide, ces deux progrès en sens contraire : l'untlé de l'Église qui se développe et se dessine à mesure que se dissout et s'efface i 'unité de l'Empire,

Lorsque Auguste eut fermé le temple de Janus et réuni toutes les provinces du vieux monde sous la loi romaine.

dont il concentrait tous les pouvoirs entre ses mains, il sembla qu'il venait de fonder Tunité la plus puissante qui eût jamais

poussé, à travers ce sol remué par tant de luttes et d'orages, ses racines indestructibles. Le peuple était à lui, en sa qualité de chef du parti démocratique, ou plutôt en vertu de ces affinités instinctives qui ont, de tout temps, attiré Tune vers Tautre la démocratie et la tyrannie. Il était le prince du sénat, le chef de l'armée, le souverain pontife. La guerre et la paix, la religion et la politique, l'administration et la justice, la puissance aristocratique et la magistrature populaire, Rome et les provinces, tout revenait à ce centre unique. Ce corps gigantesque vivait en lui, par lui, pour lui. En même temps ou quelques années plus tard, dans un pays éloigné dont les historieil^ romains ne parlent qu'avec un vague mépris, Notre-Seigneur Jésus-Christ disait adieu à ses apôtres, leur léguant un enseignement oral, destiné à passer de bouche en bouche, à se répandre dans les âmes comme une invisible semence, et n'ayant encore ni une forme précise, ni une preuve écrite, ai un témoignage officiel. Rien, en apparence, de moins propre à se constituer et à durer.. II semblait que ces impalpables germes de doctrine et de loi, déposés dans quelques intelligences grossières, au bord d'un lac inconnu, dussent se disperser à tous les vents, comme le sable de ces déserts, comme l'écume de ces eaux. Trois siècles s'écoulent; et voilà ce grand corps disloqué et brisé, membre à membre ; voilà, s'en allant en poussière, tout ce qui formait sa vie extérieure, tout ce qui le rattachait par des chaînes de fer à l'antiquité, sa mère et sa nourrice. Ce qui lui reste encore, dans sa ruine, d'existence et de souffle, ce spiritus qui plane sur les décombres, cette âme qui servit dans la mort, tout cela se transforme, s'épure et reçoit une vie

Bioavelle; d'où? De cette doetrine recueillie sur les lèvre» du Dieu fait homme pâf quelques pêcheurs de Galilée» lenfermée d'abord tout entière dans la parole, dans 1& Yèrbe^ prop^ée ainsi de ville en ville au milieu des sarcasmes et destS^plioes, retrempée et raffermie sa^s cesse dans la persécution et le martyre, gagnaat chaque jour en lorce, en solidité et en unité ce que p^d le colosse qu elle affronte en attendant qu'elle l'absorbe, et devenue enûa mne foi, une'loi^.une.eonstiitution, un gouvernement, une société, une* Église. Ce miracle de trois cents ans où Die^i se révèle d'autant plus qu'il y a tout conformé, dans l'enckainement des effets ei des causes, aux vcaisemblaiiees i& l'histoire et de la logique humaines^ M*. Albert d& Bjoglie, dans son discours préliminaire, le retrace etL'ex-* plique à grands traits; et telle est la clarté; de ses déduc^ tions, la justesse de se» aperçus, Texactitude de ses récits, b k^^aujté de ses preuves» la persuasive donneur de: scn l^gdg6) que ces pages éloquentes paraissent entrer, ell^s aussi, dans le. plan divin qu'elles esquissent, et qu'on se sent, après les avoir lues, porte à mieux adorer pare» qjtt'on est capable de: mieux comprendre.

Glissons rapidement sur les premières causes malé* rielles de la dissolution de l'Empire. L'aristocratie étaiit tombée av^ Pompée, et les respects e^rieucs prodigués par les empereurs au sénat n'étaient, à vrai dire^ que l'ironie décente de Tomnipotence réelle ménageant ua pouvoir déchu. La démocratie, très4ndifférentè, comma toujours, à la perte de la liberté, se dégrada et s'abrutii d^une manière effroyable sous ce régime qui la vengeait de la longue suprématie patricienne, et la traneforxnâit, dit H, de Broglie, en. une hôte féroce et sensuelle, ne de** n^andant plus que du pain, des plaisirs et des spectaoles Qn.écbangp, de ses préférences pour les CaUgulâs et le$

Rérons. le titre de citoyen rrnnain, répandu stir tous les points de VEmpire, perdait, par cette diïfusimi même, son antique importance, et créait des peuples nouveaux, sans liens, sans solidatrité, sans rappe^ts èe mœurs €l| d'affection arec la mère patrie. Les gmenres «uscitées et multipliées par <5ette situation mixte, par cet éparpittemetfl de la nationalité romaine dans des pays fui n'étaient romains ni d'origine ni de ccBur, accroissaient la pré* pondérance de l'armée, qui, réagissant ensuite à Tintérieur, y trouvant la dignité impériale privée de tous ses appuis naturels et isolée dans sa fantasque grandeur, hi transportait à son gré d'une tête à Tautre, décapitait pour mieux découronner et derenait Tarbitre véritable des destinées de l'Empire. De là ces cfeoix incroyables, ces monstres à face dTiomme proclamés par des prétoriens ivres, ces inconnus, originaires de la Panmmie ou de h Perse, salués tout à coup empereurs de cette Rome qu'ils ne devaient jamais voir ; de là aussi cet affaiblissement immense, continu, dissolvant, accidenté de crises, aboutissant au partage du pouvoir impérial entre plusieure Augustes et plusieurs Césars, et donnant à cette étrange époque le caractère d'une orgie, d'un rêve et* d'un© agonie.

M. Albert de Broglie a esquissé ce tableau de main de maître. Hais ce n'est là que l'extérieur; ce ne sont, pour ainsi dire, que les fissures par où l'esprit chrétien va eatrer à flots dans ce vieux monde. L'état des âmes dans cette société mourante, voilà la préparation la plus efficace à Tavénement du christianisme.

Auguste avait voulu restaurer la religion de l'Empire en même temps qu'il en fondait la constitution. Il est curieux de retrouver,

chez les écrivains et les poètes qui avaient le mot d'ordre du maître, — Tforace, par exem-

«o CADSBRIES LITTÉRAIRES,

pie, — la leçon de morale et le retour au culte des aïeux edtoyant des odes libertines à Lydie ou des maximes épicuriennes. Cet efiort devait être encore [Jus slérile que dans le domaine politique et administratif, et cela par des raisons analogues; parce que la religion nationale, très-simple à son origine et très-conforme aux mœurs rudeset agrestes du Latium et de l'Ëtrurie, s'altérait de plus en plus dans cette diffusion générale où les peuples annexés lui apportaient leur culte, les phiiosopliies leurs systèmes, les civilisations grecque ou orientale leurs corruptions et leurs voluptés. Il y eut bientôt tant de dieux dans l'Empire, que le polythéisme, ébranlé déjà dans les esprits d'élite par la réflexion et l'analyse, succombait, dans la foule, par ses excès mêmes, par cette extravagante multiplication de divinités indigènes ou étrangères qui avaient toutes leurs thaumaturges ou leurs charlatans. Mais, pendant que ces formes matérielles, ces innombrables variétés du polythéisme, se discréditaient dans le monde, le besois de croire et de prier survivait on plutôt redoublait dans les âmes, ainsi qu'il arrive toujours à ces époques critL ques et troublées oil le néant de l'homme est mis à nu, où ses crimes et ses malheurs rendent à la fois plus visible et plus nécessaire l'intervention de la Providence. Ajoutez-y la lassitude des imaginations saturées et dégoûtées de gffissiers plaisirs, la décadence des sectes philosophiques qui jouaient avec les problèmes de la destinée humaine comme de vieux enfants avec de stériles énigmes, l'inquiétude de tous ces peuples épars qui n'élaienl plus eux-mêmes et n'étaient pas Romains, le nombre inlini des es-

claves prêts à accueillir avec une instinctive tendresse un dogme d'aiïranchissement et d'espérance, et vous comprendrez que, jamais plus qu'en ce moment unique, on ne vil régner ces deux sentiments qui sem-

Mp;>l

M. ALBERT DE BROGLIE. 217 ; v^:^

blent se contredire et qui ne sont que l'envers l'un de

l'autre : le dégoût de la religion et le besoin de religion : ,

c'est à ce moment que répondit et que devait répondre la ; > f%

propagation du christianisme.

H. Albert de Broglie en suit les progrès pas à pas, et nous fait assister à cette inOltration lente, assurée, infaillible, de l'élément chrétien dans ces âmes. 11 nous peint cette unité chrétienne se conservant, dés le principe, par sa seule force, malgré l'absence de textes écrits et la diversité des génies qui concourent à la propager. Saint Pierre, saint Jean, saint Paul, tous les grands apôtres, sont dessinés dans ces pages avec Tautorité d'un historien, la pénétration d'un critique et le respectueux amour d'un fidèle. Jamais je n'avais mieux compris cette variété de carac^ tères, d'esprits et d'efforts, marchant en des sentiers diffé* rents et concourant au même but. Jamais je n'avais mieux saisi qu'avec ce guide si jeune, et pourtant si sûr, les progrès de la foi nouvelle dans la société et dans les cœurs, ces passages successifs de Thorreur et du mépris à la curiosité, à une émotion vague, à une sympathie confuse, à une admission du Dieu des chrétiens parmi les divinités de l'empire, à une reconnaissance tacite de la supériori-

té de son culte, à une conversion incomplète, et «afin à u^n suprême triomphe proclamé sur le trône des Césars. Jamais aussi le sens et les différences des persécutions ne m'avaient plus frappé. Â distance et pour les hommes superficiels, il semble que toutes les persécutions se soient produites avec des caractères analogues, des incidents à peu près les mêmes; d'une part,- des rafBnoments de cruauté; de l'autre, des miracles décourage; et, comme résultat providentiel et humain tout ensemble, des milliers de chrétiens nés du sang des martyrs. Sans doute, ^*est là le fond de l'histoire des persécutions, leur grande

h--i-ja

^Sï

SIS CADSeitnBS littëbaires.

elgnification dans tes uaaleftdu ohristiHiisme. ifais il y » asira diose, et le progrès m6ne âe la religioD chréiieBne dauB eette soeiélri qu'elle snbju^e ^e précise par cette distinction importante. Au coniEBeseement, c'est le peuple qui deiBMde à grands cris qu'os réprime par les supplices M les tortures ces eroyaB<«s ineosaoes, eec lummts étranges doitt la doclrœe et la rie glorifient la souffrance, dompteM les passions, prSdieiit la nuHlifieation et te SBcriioe. Il faut asMurir eeHe fureur populaire; il fa«t unuser le peuple; d'ailleurs, ces hommes troublent te lepoa el b rë^luiU officielle des sociétés établies: les enpweurs les pergéenUoi, Mais sans haine, sans animeàté de culte ou de secte, uniquement pour eomi^Bire à la noltilucle, leur brutale alliée, et parce que la conscHDuation des cirques, des speetaclee et des bourreaux, s'accommode fort de ces nouvelles recrues. Deux sîédes s'écoulent ; le peuple s'est laissé peu à peu pénétrer par CCS doc-

trines; il e« comprend mieux le cdié vivifiaM et consolateur; il sa sent porté par une attraction ineffable vers ce dogme qui, pour le première fois dans ce monde d'oppressioB, de serritude et de misère, réhabilite les petits, délivre les opprimés et relève les misérables; et, i mesure qu'il se rapproche de cette foi, qu'il s'en iraprégne, qu'il m redoute moins le coalact ou le voisinage, il devient plus doux, il devient meilleur, il se demande plus le sang et la mort des chrétiens; mais alors c'est la politique des empn^urs qui s'effarouche de eette puissance, toujours grandissante pendant que leur empire se morcelle et que leur pouvoir s'affaiblit : c'est le vieil esprit de Rome sacerdotale et païenne qui se réveille une dernière fois en présence de ces ennemis dont les paciUqaes conquCtas semblent une insulte à son dépërîssemoiK , ^ à son déclin. Malgré lui, malgré les influences enré-

ii^fies ^uî habitent son palais et avoiskieBt sos êèeur, i» sage Diodétien ordmme «ne perséeutbn '. «elle-là est impopulaire; elle se débat eontre l'impo^ible^ el se voit foreée, pour remplir sa tâdhe, de frappa à Cous lesétages^ de la faià^rdiie romaioe, de is«ûler la sœiélé tout ^tière. Elle n'esire piu6 dans les waamn publiques, et e?est le giorieux prélude 4u triomphe d^nitif, que ees persécutions, eonsenties d'abord par le souverain pour plaire au peuple, finissent par être arrachées à Tua et réprouvées par l'autre. Quelques années eneore, éb. Dioclétien le perséeuieur fera place à <!!osi^t«ffitm le> néophyte.

C'est javec Constantin que commence le récit, l'ouvrage proprement dit, de H. Albert de Broglie. Nous noussommes attardé au discours préliminaire, comme on s'arrête au seuil d'un temple dont on pressent la beauté dés le péristyle. No»s avons tM

quelques lignes : il eût fallu citer ceni pages, car le jeufie bisterien n'avaè^ ri^m écrit d'aussi grandiose, d'aussi éloquent. L'idée sière, l'inspiralÂoii originale, repportunilé de ce mor* eeau, a^onsHuous besi»n d'y lâ^st»* eocore? Depuis qiiidque tesaps, u«e éc(M s'est fondée, qui s'alCache k reCTiancber de nos livres saints tout leur eà^ eumaturel et divin, à fâir« de l'Anet^ Testaanent et de l'Évangile quelque ebose de pareil à un ehapèti^e d'un Quinte Curée juif ou d'un Ttie Live chrétien, re^ru et corrigé, à deux mille ans de distance, par 4es glossateuTiS seeptiques. Il est tout simple qu'en présence de ces imj^étés, de ces orgies d'analyse, bien des âmes pieuses se réfugient a« fond des sanctuaires, y emportent leurs textes sacrés et les y cacbent sous un triple voile. M. Albert de Broglie, nous le répétons, agit différemment avec une piété tout aussi sincère, et noue croytms qu'il fait bien. Enfant d'un

"i . V siècle dont l'orgueil prétend percer à jour les mystères

, hiératiques, possédant cette foi sereine qui croit parce

qu'elle sait, qui sait parce qu'elle croit, doué de la faculté

v|'/ . rare de charmer en persuadant et d'unir tout le sérieux d'une maturité féconde à toute la fleur d'une jeunesse chrétienne, il prouve, 1 histoire à là main, que si Thomme n'a jamais le droit de se substituer à la Providence dans le récit du passé ou dans la conduite du présent, la Providence n'a pas toujours besoin de contredire la vérité humaine et de confondre la raison des hommes pour faire éclater sa grandeur, sa bonté et sa sagesse.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux rendre Tim pression que nous ont laissée ces deux volumes qu'en déclarant que Constantin y revit tout entier, avec ce bizarre mélange de grandeurs et de

crimes, d'héroïsme et de faiblesse, de puérilité et de génie, de foi ardente et de complaisances pour l'erreur, de prétentions et d'irrésolutions théologiques, qui lui assigne une place à part dans la famille des grands hommes. Grâce à H. Albert de Broglie, cette figure si compliquée, si confuse, enveloppée dans le chaos de lumière et d'ombre qui marqua son passage en ce monde, altérée tour à tour par le ressentiment des historiens païens, par la ferveur des légendaires, la flatterie des contemporains et les dénigrements de l'irréligion moderne, sera désormais aussi bien connue, aussi vivante, aussi réelle, que celle de personnages plus récents, — ou plus anciens ; car remarquez que nous connaissons mieux l'antiquité, séparée de nous

par un abime^ que cette époque intermédiaire, transitoire, où commence le Bas-Empire, et où nous retrou* verions pourtant nos premiers papiers de famille, nos premiers titres de noblesse religieuse et intellectuelle, ' politique et sociale. Nous ressemblons à ces vieillards qui aiment mieux se souvenir des amusements de leur enfance ou des visions de leur jeunesse que des années laborieuses et assombries qui préparèrent leur maturité.

Ce n'est pas tout : s*il est vrai que le privilège des grands hommes soit de recevoir beaucoup de leur ^ècle et de lui donner davantage, de porter sa marque et d'y creuser leur empreinte, ces deux traits essentiels n'ont jamais été plus visibles que cbez Constantin ; et son historien, en retraçant les principaux événements de sa vie et de son règne, se trouve en même temps écrire Thistoire de cette première partie du. quatrième siècle; guerres étrangères, troubles intérieurs, tragédies domestiques» changement de capitale, création d'un nouvel empire^ d'un art nouveau, d'une ville nouvelle; schismes, hérésies, conciles, premières re-

vanches du paganisme vaincu contre l'Église victorieuse, tressaillements et secousses de la vieille société, subissant la plus immense révolution qui ait régénéré le monde. Tout cela, c'est Constantin encore; Constantin conquérant, empereur, législateur, catéchumène, théologien, fondateur, meurtrier, despote, faible, trompé, repentant; Constantin qui nous représente le quatrième siècle fait homme; car iten personnifie tout, le christianisme rencontrant ses premiers périls dans ses miraculeuses prospérités ; l'ardeur théologique se mêlant à des restes de grossièreté et d'ignorance; la subtilité des imaginations orientales confondant l'arriôre-goût^de l'erreur avec la passion de la vérité ; le fan-

tome de Tempire romaiâ changeant de place sans poihvmf revivre; la nationalité romaine s'affatMissant depte •en plu», abaissant peu à peu se^ freiftière?, et la gratHte fraternité elrréttenner se sobsthimni am bosiiités imptat» «ables* de p^ciple et de faeef ; rimf ortanee ënefme doMfe aux qa^kn^' religreuse^^ pronsvant à U fais la pmssame «dn ûHMyveinr dèj;xne» et le* penehtnit ^s intetlfgeffceâf r6^ nocivetees; ks eaprieea sanfoiMires étf f^ome iinpériate se combinant avec les instinctives affinités du barbare, et t^par&TSsânft' toiuf à* cenp sous les «nysti^es aspirations 4n ebféti^tf etiaf sinfeère' ferveur éû néopbyte; tout^ jusqu'à la vrlte qu'il fon^, qu'il aime, qu'il baptise, qu'il «rée avec eetfe préoceupation passiennëe et ce dëfî e^tte P impossible (pti eafa»etérise ïes aifcbitectes c^ronnési; «ette ville, fiflle^ de sot» génie, grande et incomplète eonmve toute la pensée de son règne ; pfâcés, comme lui, âf un point d' intersection dans l'espace et daws l« temps, atsx «on fins des deux parties du metfdie ef des

deux âges^ de rhum*nitéî cette vi'ïle (]f;nt lui prend son non* et qui Itri ressemble par toù atehiifecfl^i^e, sa physionomie, s» destin »ee; remplaçant k Ffmptovfete Fandenne m^tropote, rfont die doit transvnettre le dépôt, mais non poster fhéritage; n'étant ni tout à fait antique, ni tout à fait moderne, et mêtafnt, dans s» evvilismion troublée, les élément» de ce qui va périr aut germas de ce qui va naître. Regardez de prèB eonstaniin : vous reconnaiffez -en lui tous ces caraetéres. Il réunit, dan« un type vio- Jtent, giganfesque et sans b'armonie, quelque chose db barbare, du ftomain, du Grec, de rOriental, du vieilfard, de Fenfaînt, du béros païen et du héros chrétien; il est, au phis haut degré, un grand homme byzantin.

Tel est fe fond, le tissu rtf*e et brillant, couvert (te broderies orientales courant su^f fa pourpre romaine, qite

H. ALBERT DE 8ltÔ6LlB. in

M. Albert de Broglie vient de dérouler d'une nmâl fertn^. Ces images h«Qrl^es qui ont gardé sous ma j^kime un peu de leur confusion primitive, ce èliaos ûiagnifique où le' christianisme introduit ses clartés, où lés vieilles mcsurs)ette&t encore leurs ténébresv Fhi^torven Ta dé* brouillé avec uûe sûreté, \mé vigtteuf rèawttcpdables, •dégageant du milieu des mendonges bostiil^ et des Éimbes légendaires rhfetoire véritable^ cette qui récôn- •cilié sur \e même terrain et au nom des mètim vén* tés le penseur, Térudit et l^ chrétien. Mais ce n'est là^ pour ainsi dire, q^e le côté dogmatique de sa pensée et •de son œuvre : dans le cours de son réctt, i^us retrou^ vons cette idée fondamentale, que ftou^ avons saluée déjà dans son Discours préliminaire, et qui consiste à affronter loyalement la ct*itique historique, à montrer que la litté^ rature chrétienne, daM hû temps de libre examen, n'a be-

soin ni de pien% siiritoerfuges ni de craintives réticences» à reconnaître les faibfesse^ de Thomme, tes conditions attachées à la na«ure^ humaine et aux institutions terlestifes s'a!^>eiftnt, dans le plan divin, aux choses oélestos et immortellesv et à foire de la fragilité ou de Fimperfeclion de celtes-d u*e preuve de plus de la divinité de eeiles'là. G'^est, nous le répétbns, Finspiration originale et- féconde de cet ouvragé; Mainienavit,' tou^ce que Tailleur y a mis de monv^xtent, d'iniérét, de vie, <ïe solide âcienoe, de tendresse pieude,* d'awafyse délicate, de cha^ leur d'âme et^ àd droitive d'espril, tout ce que ced récita ^ ces tableawt si divers rattfetmeBt de vues juMes et âiesy d'exacts et ingénieux documenta, de grâce poétique él chrétienne, de<i9oople6se et^ée< charme de style, c'est ce que tout le monde peut deviner, et ce quevoilt le monde voudra savoir.

Bien que les événeme&ta militaire» et politiques d«

régne de CoDsuintin occupent une large place dans ces (Jeui volumes, bien que la bataille do pont Milvius, les ctinibats et les défaites de Licinius, le meurtre de Crispus et de Fausta, les tentatives d'organisatinn administrative et hiérarchique, et surtout la fondatioB de Con<iian- [inople, aient été tour à tour pour H. Albert de Broglie le sujet de narrations émouvantes et de lumineuses expositions, l'intérêt le plus vif de son livre, — el ce ne sera pas notre moindre hommage, — se concentre sur cette phase, que dis-je? sur cette crise de la Religion triomphante,, qu'on pourrait appeler la crise de la prospérité. L'édit de Hitan, cet édit de Nantes de l'orthodoxie, les débuts de l'arianisme, les alternatives d'épreuves, de luties, de victoires et de défaillances comprises entre le concile de Nicée et le concile de Tyr, le voyage

et les fouilles pieuses de sainte Hélène à Jérusalem, l'héroïi^ue figure d'Atfaanase, les anachorètes s' échelonnant, de halte en halte, jusque dans les profondeurs du désert, les irrésolutions, le repentir et la mort de Constantin, voilà ce qui nous attire le plus puissamment, ce qui sert de foyer et de centre à tous les événements extérieurs et profanes. On sent qu'à cette ëpoque providentielle, sous ces irrésistibles inOuences, tout gravitait vers ces vérités religieuses dont les frémissements mêmes et 1rs altérations passagères prouvaient la puissance et la force, comme les douleurs de la maternité prouvent l'en- faniement et la vie. Cette supériorité est d'autant plus digne de remarque qu'elle nous amène à découvrir un des traits les plus touchants du talent et du livre de H. Alben de Broglie. Substantiel, clair, ferme, trés-résolu i ne rien ignorer, è ne rien déguiser et à ne rîen taire lorsqu'il raconte un événement, apprécie une institutioo ou juge un caractère, il lait vibrer, avec un don bien rare

d'émotion et de persuasion, la fibre chrétienne et catholique, il entraine avec lui les âmes par le mystérieux attrait de la conviction et de l'amour, chaque fois qu'il s'approche d'un de ces épisodes où le christianisme a puisé ses précieuses archives d'affliction ou de joie, de tristesse ou de fête. La gravité et le sang-froid de Thistorien se laissent gagner alors par Tonction pénétrante et douce du fidèle. Nouvel indice de la parfaite aptitude, de la vocation éclatante de ce noble esprit pour ce beau sujet ! Chez lui comme dans ce siècle qu'il retrace, Thistoire garde ses droits, délégués par la Providence à Thumanité; elle a sa provision d'événements, de personnages célèbres, de drames, de catastrophes, de grandes actions, d'erreurs, de fautes et de crimes; mais tout s'éclaire ou se féconde, se vivifie ou se réchauffe au voisinage de cette religion divine qui vient de se lever sur le monde, et qui

donne un sens, une âme, un cœur à chaque page de ce livre ouvert, où le héros a été l'instrument des desseins de Dieu, où rhisiorien est leur interprète.

Essayons de pénétrer plus avant dans la pensée de H. Albert de Broglie, et effleurons les deux points qui dominent, selon nous, toute cette période historique et religieuse. Par quel trait ces épreuves et ces périls du christianisme, auxquels eût succombé une institution humaine, marquent-ils sa divinité? Comment, dès cette époque primitive, peut-on retrouver là les deux principaux dangers qui, depuis lors, ont tant de fois menacé l'Église, et qu'elle a toujours conjurés?

Sans doute l'action divine avait pu seule susciter, dans les siècles de persécutions, ces légions de martyrs, de saints et de confesseurs dont le miraculeux courage lassait les bourreaux, épuisait les supplices, peuplait les déserts et les catacombes. Mais on peut admettre, à tout

prendre, et ron n'a pas manqué de dire que ravîdifë ies âmes aspirant à une foi nouvelle, Tascendant d'une doctrine de irberté et d'amour, la tradition toute réeente, toute viva-nte, de son fondateur et de ses premiers apôtres, <et, plus que tout cela, ce sentiment de résistance et de lotte qui grandit Thomme dans la souffrance, propage ridée opprimée par la force, multiplie les catéchumèâes sous le couteau des persécuteurs et féconde le sang des martyrs, avaient soutenu et affermi l'Église naissante et puissamment aidé à ses progrès, à ses conquêtes. Le mi<* tacle est visible, l'intervention providentielle est permanente pendant ces trois cents ans } une force humaine, même centuplée par Thé-

roïsme, la foi et Textase, n'eût pas suffi à ces innombrables prodiges, accumulés sous les pas des prédicateurs de TEvangile; mais enfin ce miracle, cette intervention, cette force, ne sont pas en désaccord avec la logique des sentiments de l'homme, avec le penchant ou la prétention de sa conscience et de son cœur : si sa raison est incapable de les expliquer,' elle se refuse à les démentir. Ce qu'on devait prévoir, ce qui, au point de tue terrestre, eût paru inévitable, c'est que toutes ces vertus, toutes ces grandeurs, toutes ces gloires de Tâdversilé, périraient après le triomphe; c'est que cette Église héroïque, sublime> née et grandie dans le sang et les larmes, appelant à elle les âmes par la secrète puissance de la douleur et du sacrifice, ne résisterait pas à Tépreuve contraire, à la faveur soudaine qui ferait de César son complice, remplirait la cour de chrétiens au lieu d'^ peupler les geôles et changerait les instruments de torturé en instruments de fortune. Ces corruptions de la prospé^ rite étaient d'autant plus redoutables qu'elles se rencontraient avec une société encore à demi païenne, que l'unité du dogme n'était pas encore officiellement for-

mtilëe, et que le néophyte couronné ne se formait un« idée exacte ni des questions capiiates qui pouvaient altéra la pureté de ce4(^^e, ni des vrais rapports qui devaiem exister entre le souverain et TËgUse. Un monde vieilli, sans maturité et sans innocence, une doclirine exposée aiix interprétations violentes ou cbimériques du rude génie latin ou de Tifflagination subiile de TOrient et de la Cifèce, un prince pour qui le labarum était à peu prés tout le symbole, et dont les inieatioiis exceilenies s'en* tremêlaient de mille ferments d'erreur et même d'em» portements

tyranniques et sanguinaires, voilà ce qui attendait TÉglise délivrée et glorifiée au seuil de ces pakis que lui ouvrait Constantin, sur les mardbes de cea temples qu'il décorait pour elle. Un établissement ho* ^ain, si grand et si vivace qu'il fài, y eût péri infaiUi» blement, et un des gages les plus frappants de TimmoF-^ talité du christianisme, <^ ne fut pas de n'y avoir subi aucun obscurcissement passager^ de n'y avoir couru aucun danger accidentel et apparent^ — car il eût été alors trop évidemment en dehors de ces conditions terrestres uniQ&, comme chez son fondateur, à sa céle&te origine; il n'eût rien laissé à la liberté humaine dans ce plan divin où elle a sa place et son rôle : — ce fut, au contraire, d'en avoir été atteint sans en être vaincu, d'avoir reçu et surmonté tour à tour ces fâcheuses influences, d*avoir constamment placé à côté du mal le remède efficace^ auprès du danger l'arme invincible. Qu'on Use, danâ l'ouvrage de M. Albert de Broglie, les préludes et les progrès de 1 aria'^ nisme. Il semble que cette hérésie qui passionne les àixndè, divise les évoques, obtient ça et là les préférences de l'empereur et de sa cour et amoindrit 1 eblouiss^ocient de$ intelligences en face du mystère delà Trinité, il semble que «cette hérésie va compromeUre à jam«âs l'unité de l'Église.

Eh bien. Dieu envoie à Constantin une de ces grandes idées qui ne germent que dans les tttes vraiment souveraines. L'inquiet César convoque le concile de Nicée. On voit accourir de tous les points du vaste empire des évoques dont quelques-uns portent encore les marques glorieuses des persécutions; on se reconnaît, on se compte, oo se serre contre l'erreur ; ce dénombrement des forces épiscopales révèle l'accroissement merveilleux de la nation chrétienne. On se retrempe, on se.raffermit dans d'intimes communications de conscience et de cœur, dans de fidèles interpréta-

tions des textes sacrés Ârius est condamna, et de cette assemblée, réunie en 325, sort ce symbole définitif et imprescriptible, qu'on récite encore tous les dimanches, dans nos églises de village comme sous les voûtes de nos cathédrales. Un peu plus tard, quand le sch ;sme envahit la Judée, quand les regards des fidèles sont attristés de l'étrange abandon des Lieux-Saints, des abus qui se propagent alentour, Hélène, cette vieille mère de Constantin, cette fille du peuple dont la basse extraction fut d'abord pour son (ils une cause de déchéance, et qui jusque-là n'avait été dans ce siècle qu'uo personnage assez obscur, apparaît tout à coup comme la messagère inspirée du trône auprès du Calvaire, retrouve la vraie croix, rend aux Lieux-Saints leurs douloureuses splendeurs, ranime la foi des peuples devant ces miraculeux spectacles, et rassérène dans cet inventaire des plus précieuses reliques chrétiennes les imaginations assombries par les crimes récents de Constantin. Enfin, lorsque l'empereur, égaré par son dangereux conseiller Eusèbe, penche vers l'arianisme ou du moins le favorise parus ardent désir d'unité combiné avec d'aveugles caprices d'orgueil et de despotisme, lorsque le concile de Tyr légalise et consomme une oeuvre d'iniquité en rdhabilîtani

Anus et en frappant Athanase, Findomptable énergie de ce grand saint» la mort miraculeuse de l'hérésiarque, la conversion et la mort de Constantin, réparent ces désas* très partiels et en font autant de témoignages de Timpuis* sance de Terreur éternellement condamnée à lutter contre la vérité et à se briser contre elle. Les hommes ont faibli : rÉglise a souffert de leurs égarements et gémi de leurs fautes; mais elle a prévalu, et^sa force surnaturelle, qui s'était révélée en grandissant dans la persécution, s'affirme en triomphant de la prospérité.

Est-c^ là le seul enseignement qui ressorte des élo* quents récits de H. Albert de Broglie? Il en est un autre dont on peut faire son profit et qui complète la leçon. Quels ont été, à cette première date de l'alliance entre les pouvoirs terrestres et TËglise, du règne officiel de la religion <;hrétienne sur les âmes, les ennemis, les périls de cette religion dans le monde? Us ont été de deux sortes, répondant toutes deux au double instinct de la nature humaine: Fenvie de ne pas obéir ou la révolte de l'esprit; le désir de commander ou l'abus de la puissance; ces deux ennemis ont un nom : l'un s'appelle l'hérésie, Tau* tre le despotisme, et, grâce à ces affinités mystérieuses qui unissent ou rapprochent, dans Thomme, les choses les plus contradictoires, il y a entï'e ces deux extrêmes, Tabus'de la liberté intellectuelle, l'abus du pouvoir ma* tériel, plus d'attrait et de liens qu'on ne pense. Dans ces églises d'Orient, implantées sur ce sol que la Grèce avait parsemé de ses fables, où TÉgypte conservait encore ses mythes et ses symboles, que la philosophie avait bercé de ses rôves et de ses mensonges, où l'école alexandrine essayait de ressusciter le paganisme idéal et mystique de Platon, les imaginations vives, raffinées, subtiles. Te* muées et échauffées par le choc de la foi nouvelle contre

les tradittons vieillies et do monde nouveau coAire l^ sociétés croulantes, aimaient à se répandre en étinc^l^sorties, à émietter les doctrines en dissértisitions' oiseuses^ à* substituer à Tespvit simple et robusie i^ christianisme l'iAterprëtation personnelle, ftne, paradb9cal«, dangereuse/ et à s'y complaire encore, après qu'on leur en avait si^ gnalë recueil; L'oï»g«ieil, ee^ hérétique en permanence^ secondant ced> dispositions naturelles d'inlelligences sutr-excitées, 1^ hët^ste se respirait dams Falr, gagniant

de pro-' che en proche ses volontaires ou ses dupes, impalpable el Hifsaisissable comme ces vapeurs dont on absorbe à son km les délétères influences; et ses déguisements habiles» se& rétractations décevantes, ses^Uernatives de soumission' fectice et de révolte aggravée, transformaient à la longue l'erreur ou le sophisme d*un cerveau vaniteux en guerre tfaéologiquo ou en affaire d'Etat. Mais prenez? garde! Ariifê^ est de tous les temps : plus tard*, il s'appellera Jean Hus, Luther, Calvin, Zwingle; naguère encore, il s'appelatif bamennais; ou plutôt nous avons tous en nous nbtre Atius; ee principe de discussion, de conti^Ôle et de révolte, n€ avec rhomme, ne devant mourir qu'avec lui, et i*éservé, dans ses inépuisables vicls^tudes, à combattre la vérll<^ par ses audaces et à la proclamer par ses mécomptes. Tou-^ jours aussi il y aura des Eu«èbe de Ntoomédie ou de Cesarée, des esprits souples, insinuants, c^Ptis^s, habiles à capter la conikneedu maître, à faire plier l'orthodoxie à' ses volontés ou à ses caprices, à profiter du penchant de la toule-puissance pour cette \"érité élastique qui la dis^' pense de la v^itë intraitiable. Et Constantin! N'a-^il pas eu^, lui aussi) sa lignée et sa descendance dans le monde' moderne? C'est une chose étrange que ee goût des despo»tes de génie pour les intérêts religieux, leur ardeur à'^s'enittéter, à leur prêter aide et appui, sauf à essayer de to(

opprimer^ ou du moins de les assouplir. Passionués po^^ Fordre et runtté» ils compreBBe&t totrt ce qu'il y a là de moyens d*actio# el de discipline; ils soBt frappés de ee moùéh d'organisation, de hiérarchie et è'obëissance, des ressorts harmonieux et puissante de ee gouvernement intérieur a^gissant sur les

conseiences pour mieux conéuire la vie. Amoureux dtt pouvoir, ils en trouvent te f à'ffônemeni suprêâae à Texercer sur eetue ponbu' rntelli^ gente de notre être qu'on ne dompte ni par des lois m pe^r des armes, <^ui ne s'asservit pas, mais qui se donnô, el dont la soumission est unaeta do foi plutôt qu'un sigâ6 d'esclavage. De là ees alliances enq>ressées, mais onérew^ ses, ces faveurs largement offertes, mais chèrement ache^ tées, ces proteetionssouveraines oà Tautorité politique, em^ piétant sans cesse sur l'autorité religieuse, voudrait ne M prot^er qu'^l'annukiM. pelàaitssi, 1ors<pie arrive Tinévitable moment (jfô la résistance, ces éelats, ces ruptures, ces colères de la force irritée d'échouer contre cette fai^ blesse, et finalement vaincue par elle, parce qu6 cette force est de Thomutô et que cette faiblesse est de Dieu. Changez les temps, les mœurs, les caractères; transportez là scène à Byzance, à Madrid, à TEscurial, à Versailles, à Fontainebleau, à Savone : vous rencontrerez la mémo leudanee^ variaat a^vec les différesees d'époque, d'idées, de ferveur ou de tiédir religieuse, mais reparaissant toujouï^ comme rinséparable compagne du despotisme et du génie.

Ainsi, en renonçanU à faire Ressortir tout ce qui, dans l'omvre de H. Albert de Broglie, est digne d^tude, en nous bomanl à résumer les idées principales qui jail"^ lissent de c« récita nous nous retrouvons en* présence de quel<[aes vérités inhérentes à l'hi^oire religieuse, écrite avec foi pas ufi esprit ^périeur : accord, dans

ravéDement do christianisme, du plan divin avec la Tmisemb-Unce historique et humaine; fautes et Taiblesscs de rhorame, mêlées dés le berceau de la primitive Ëglise à son développement surnaturel, et témoignant de son caractère céleste par leur im-

puissance à en altérer la beauté et l'unité; goût d'inlerprétaciou subtils et de dissolvant contrôle s'éveillant dans le cœur de l'homme avec le besoin de foi, et destiné à lui servir sans cesse d'antagonisme, d'aliment et de preuve; danger des alliances offertes à la religion par le despotisme, alors mÉme qu'il- prodigue l'or à ses temples, les honneurs à ses ministres et qu'il la fait sortir de l'ombre des Catacombes ou de l'arène des persécutions pour la faire asseoir avec lui sur le trône de César et de Constantin.

Parlerai-je du style de H. Albert de Broglie, de ce miHange de douceur et de fermeté, de solidité et de gr&ce, de simplicité ei d'élégance, de ces fleurs d'idées ec d'image?, naissant à chaque pas et ajoutant leur charme et leur parfum k l'entraînement du récit? Non; j'aime mieux dire ce que répéteront tous ses lecteurs, ou plutôt répéter ce qu'ils ont déjà dit. Nous attendions beaucoup de M. Albort de Broglie, et de son ouvrage : il a dépassé notre attente. Un pareil livre, en un temps comme le Dùtre, e.'it un éminent service rendu à la fois à ta religion et aux lettres; il prouve qu'aujourd'hui comme toujours, au di\-neuvi^me siècle comme aus belles époques d'Augusiin, de Gerson et de Bossnet, l'orgueilleux effort de rintelligence, délivrée de tout frein, servie par toutes les conquêtes de la pensée moderne et n'abaissant devant rien l'allière grandeur de ses ambitions et de ses rêves, ne saurait produire rien de comparable à l'œuvre d'un écri> vaiu jeune de cœur et d'âge, mûr de science et de raison,

[chrétien p]ein de foi et de tendresse, heureux de plier

[son beau talent et d'abriter sa liberté morale sous ce

joug que, dans son doux langage, il appelle le joug léger de l'Évangile.

H. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

M. le comte d'Haussonville semble avoir indiqué d'à- -l'anire li; genre particulier de louanges que mérite son ouvTn^e, eu nous rappelant (page 194) comitiGni l'histoire j |>i] être tour à tour éloignée de son but i?t d*.' :ies allures lériiables par le personnalisme familier ilcs auteurs lie Mémoires et par la gravité systématique îles liistoriens <Jii dernier siècle : les uns négligeant vulinuiers les cau^i'S supérieures, le plan général, rensciji^m ment - et la lo>:ique des événements pour en chercher le lil ft le nœud dans les salons ou dans les rues de Paris ci en roduire le récit à une sorte de commérage contemporain; les autres oubliant tous ces détails anecdoliquei-, toutes CCS v)ve« et piquantes coulisses du drame et de sesacleurïi pour ne s'occuper que des grandes lignes, traités, sièges, déclarations de guerre, catastrophes et bolailles. C'est entre ces deux extrêmes qu'est l'histoire vraie; c'est en tenant un compte égal de ces deus grandes sources

* nisloire delaréiatiûtt de la Larraitie à la France. Deuniême vo- Iuji:-i. (\uir, psur le premier, le lome II dei Caïaaie» UUérairct.)

d'ifiifofnaticm et de renseignements» en prenant à l'ane ht vF-vaeité; la eootecir, la vérité locale et homaine, à Fait» ne rintelligenee des faits)Qgé& de haut et embrassée dane lemr ensemble, q&e Ton afrire à demnev une idéo eiaete ei c(«oplète^ à là fois

séritm& et attrayante, pfatlo« soj^fatqne et piHores«|ue, derépaqne ifoeFoo retrace. Voilà eirqil'a Mt M« d'HaassonvilIe avee un soecèir qui va eroi»' s^nt depuii» le eommeneement de son entreprise, et uH talent qui semble s-être eni^ore mieux dégagé et affermi dans ce seeond volume. H a pris un bon moyen pouir éebapper à ces deux excès qu'il sègnale, et dont ebacuA €aebe un des côtés de la vérité. 11 a patiemment fouillé éans les archives^ interrogé les pièces inédites et authen*» tiques^ feuilleté les^ correspondances diplomatiques et mi** fiistérîeiles du tamps^ et retrouvé là, non plus Tétroit et Mividuel aperçu, souvent altéré par la vaaité d'un nar*' f ateur miëressé à faire de sa; p^soRoe Tonjeu de ses sou* ténirs, non plus FtnlerprétaftiieQ d'après coup, effaçant les saillies, les détails et les caractères an profit d'une idée ^û d'une méthode, muis le sens juste et net des bommesr et des choses, pris sur le fait et sur k vif, chez des témoin» d'autant plus irrécusables, qu'ils écrivaient dans le feu de TaetBOf^, sans songer à poser ni pour la postérité ni pour €uxmêmes. Â cette première conditioii de justesse et de vérité H. d'Haussûnville eu dj<Hiita ufie autre, où il a su 1e«t aussi bien garder Tesacte et délicate nruance. Un crt« tique très-spirituel a co^eiUé, à propos des auteurs vi* vants, d'avoir toujours soin, même en les louant, de ne pas paraître leur dupe* Ce qu'il a dit des vivants en litté^ jrature, on pourrait le dite des morts en histoire. L'essentidt,- en racontant le^s grandes actions ou leurs fautes,, kurs vertus ou leurs faiblesses, est de bien faire eomfpren«< ^re au leetei» que Ton connaît le fia mot et les sécréta

ressorts de leur conduite, que sous cette tenue d'apparat, sous ce velaurs et ces draperies historiques, il y avait des bomnies, des mobiles très-humains, parfois même liéschélifs, et qu'en rester avec eux au type de convention ou de tradition, c'est s'exposer à voir fort peu clair dans leur histuirc. Mais il y a un ëcueil lout à cdté : c'est cette ironie railleuse et sceptique qui, perçant à travers les peintures, les jugements et les récils, empêche presque d'y croire, en âte du moins cette illusion d'optique et de lointain nécessaire à l'entraînement et à l'effet, et remplace des personnages réels mêlés à un drame vrai par des pantins dont on aperçoit trop aisément les Gcelles pour prendre la pièce au sérieux. C'est un des traits distinctifs et un des nitirites du livre de H. d'Haussonville que, conservant vis-à-vis de ses principaux acteurs l'allure délibérée, familière, un peu brusque, d'un historien plus renseigné qu'ébloui, il ne dépasse jamais la mesure et reste toujours assez grave pour que le lecteur, même en ne s'abusant plus, s'intéresse encore. On dirait — et la comparaison serait jusie de tous points — un gentilhomme reçu dans une compagnie de princes, de grands seigneurs et de belles dames, s'y trouvant à l'aise comme dans sa sphère naturelle, et, sans leur manquer de respect, leur montrant qu'il sait ce qu'il vaut et ce qu'ils valent.

Vuluii-il grand' chose, hélas! ceChariesIV de Lorraine, dont la vie accidentée remplit et anime tout ce second volume ; ce Charles IV qui ne fut qu'un contraste, une conlradielion permanente : catholique et bigame, populaire dans un pays où il avait attiré tous les désastres, hal>ile et intrépide homme de guerre n'aboutissant qu'ft de brillants coups de main et à de stériles victoires, négociateur plein d'astuce, se prenant dans ses propres filets et réussissant beaucoup plus mal que s'il avait été sincère;

condottiere chevalier, mi-parti de héros et de soudard, raillant l'adversité, abusant du succès, toujours prêt à servir ceux qu'il combat et à combattre ceux qu'il sert, tour à tour allié de la France qui commence par le dépouiller, et de TEspagne qui finit par le mettre en prison; au milieu de ces diverses fortunes, gardant les bizar* reries de son humeur, sa verve originale et caustique, sa galanterie plus vive que délicate, son amour pour les magnificences, les tournois et les fêtes, demandant aux femmes de le consoler de ses malheurs, et assez souvent malheureux pour être rarement inconsolable? Il faut louer la parfaite indépendance aveclaquelleH. d'Haussonville, malgré ses prédilections lorraines, raconte et juge cette étrange vie et cet étrange caractère, et l'art qu'il met à faire de son duc dépossédé le centre de ses tableaux, à y ramener constamment le lecteur sans se priver de ce que le voisinage ajpute de grandeur et d'intérêt à cet épisode historique. Charles IV, en effet, ne Toublions pas, fut le contemporain de Richelieu, de Louis XIII, de Mazarin, d'Anne d'Autriche, du grand Condé, de toutes ces femmes illustres qui prirent une part si active à la politique, à la guerre, aux affaires de leur temps, et y mêlent, même à distance, un mystérieux et amoureux prestige. Le roman de sa vie — car ce ne fut guère qu'un roman — s'associa à l'époque la plus romanesque qui ait jamais brodé de ses intrigues féminines et de ses passions aventureuses le ferme et simple tissu de l'histoire. Enfin, en côtoyant, sauf à s'y heurter et à s'y rompre, des existences plus sérieuses que la sienne, ayant plus profondément marqué leur trace dans leur siècle et dans leur pays, Charles IV, ^us la plume d'un historien tel que H. d'Haussonville, n'est plus un héros isolé dans une province enclavée: par lui, avec lui, au-dessus de lui, autour de lui, s'expliquei^t

61 se cosifièimt qmlqttês-^ms de ces queaàoas esfilaJâ^, qui font de la première moitié du étx-septiéme siéek nm» phase décisive entre)e passé et Tay^îr de U France; ^ par une h^reuse rencontre» c*esl en touchant à ees qne»tions, en les éclairant d'un treit vif^ rapide que H. d'Ha«$fionville a le mieux déployé les deux qualilés- que je sir gnalais tout à l'heure comme formant la physionomie et Toriginalité de son li^eire : b fiuniliaritë ^ le respect.

Soyons franes; quand on assiste à tons ces drames ^'mtérieur on de ehamp de hataiUe qui se nouent» s'embrouiirlent et s'entrelaçât h la vie de ÔÉtar les IV de Lorraine, od a besoin de se redire que c'était là le temps de Corneille, de Descartes, de Condé, du (dus «plendide aTéneme»t politique, intellecluel et guenrî^ qçi ail honoré un frand peuple, le temps où nn idéal d'héroïsme, une aapi^ ' ration sublime tressaillit le mieux dans les âmes et se répandit dans le monde, dans les camps, dans les <eaTi»s de lesprit ; on a besoin de ^e bien pénétrer de ces seu*- ¥enirs si Ton ne rmi pas nrriarer à des conclusions mortifiantes pour rhumanité et pour l'époque. Que de tromperies! ifue de vanités! que d'égoïsmesl Quel mépris de la foi jurée 'Chez «es ^peetatBOfs du Ctd ^de PolymcUl Quelle facilité à dioneer ea fwr^e avec la formelle tntw* tion d'y manquer, dbez «es 4esc«Bdants de races oheyaleresquesl Quel dédain pour la rie fauoiaiae, pour les sou^ frances populaires, quelle cruauté pour les ^its, quelle promptitude à saccager, à ruiner, k tuer une province pour quelques ambitions misérables, chez ees ouailles de saint Vincent de Paul! firand Dieu! serions-nous, par hasard, meilleurs que fiela, nous qui sarons si bien tout ce qui nous manque pour être bons? Évi-

demment et sans cesser de tenir compte de cet éternel mélange de bien et de mal qui est la vie de Thistoire et Thistoire de la vie, il y a

là, à ce momett où nous retrouvons Charles iV et ses contemporains , esq.tissës avec tant de vérité et de reli^ par M. d'HaM-Ssonvilley une marque distinctive, un iraât paru* eulîer qui peut servir à expliquer ces eoatrastes, ces alierr natives de grandeur et de itassesse , d'héroïsme et de dé* (aillanee, à édairer même d'une lueur consolante ees dM^ mesquins et ficheux de Thumaine nature. C'était, on Ta remarqué, un mmà» qui finissait; c'était surtout un des^ ^pes les plus vigoureux, les plus accentués, les phis héroïques de ce vieux monde, le grand seigneur féodal, qui y au moment de périr, se résumait dans une race et danson bonuBEie, avec ee earaotère de violence et de fougue, puis de frivolité et d'abaissement , qui accompagne » an pareil cas , les décadences et les agonies. La féodalité vi(^te et fougueuse, se débattant avee d'admirableséciairs de forée et àe génie contre le {U'essentim^at de sa in prochaine, et, avant de tomber, humiliant de ses splen*deurs cette monarchie même qui va l'absorber, ce furent les Guise. La féodalité, dépaysée déjà dans une phase transitoire où elle commence à manquer d'air et d'espace, s^agitant à froid et à faux dans des intrigues et des aven* tures qui ne sont plus que l'amusement de son esprit inquiet, de sa stérile bravoure, prodiguant en des emouFa faciles, en des joutes et des triomphes de parade , en des- . guerres de partisans, ses derniers restes de sève et d'ar* deur chevaleresque, ce fut Charles IV de Lorraine. Il repré-^ senta, sinon avec grandeur, au moins avec éclat, ce type* qui allait disparaître, qui avait fait son temps , et

qui déj4 n'avait plus sa raison d'être entre Richelieu et Louis XIV. Hais on serait injuste envers lui et on laisserait cette idée incomplète, si Ton ne voyait qu'en Charles IV ce déclin du prince féodal, perdant ses qualités, gardant ses défauts, et mêlant, à des doses alarmantes, le chevalin et l'aven tu»

rier. Tout ce qui Tentoure , à cette heure singulière et turbutente de la Fronde, participe à ces disparates de situation et de caractère où les vertus les plus hautes , les plus précieux avantages de la naissance et de la race, les plus beaux talents militaires, les plus riches dons de rintelligence et du cœur s^usent , se gaspillent ou se dépravent, faute d'emploi, faute de règle, et en attendant la main puissante qui doit tout discipliner et assigner à chacun sa place, son rang, son utilité et sa gloire. Le grand Condé même, malgré Rocroy, nous attriste alors et nous gâte Tenthousiasme et Tivresse de ses jeunes victoires , en se montrant à nous, non pas comme Tépée de la France., Tappui glorieux et armé de la monarchie, le prince du sang plus illustre et plus grand par son obéissance que pat les plus immenses pouvoirs, mais comme un chef de parti, mesurant son héroïsme à son intérêt , se faisant adjuger une ville par chaque bataille gagnée, et ne songeant qu'à lui-même au milieu de ce bruyant conflit d'où allait sortir le vrai dix-septième siècle. On se souvient de ces leçons éloquentes où H. Cousin, après avoir décrit à larges traits telle ou telle période de Thistoire des idées, ajoutait d'un ton inspiré : De là la nécessité de Descartes ! ou : De là la nécessité de Bossuet I — Eh bien, en lisant ce volume de H. d'Haussonville, en parcourant ce dédale de traités vio-» lés, de paroles trahies , d'amitiés trompées, de paix dérisoires, de guerres inutiles, d'ambitions égoïstes, en voyant la France et la Lorraine échanger ce luxe de serments, de protestations, de lettres amicales, de pièges, de stratagèmes et de

représailles , comédies sans gaieté , sans moralité et sans dénoûment, on est toujours tenté de s'écrier : De là la nécessité de Louis XIV ! Loin de nous la prétention de trancher en quelques lignes et dans une causerie rapide cette question de l'affaiblissement ou de l'accroissement de

Id monarchie par la chute de ces grandes souverainetés locales qui étaient à la fois pour elle un danger et un rempart! Hais, au point où Ton arrivait, à la fin de cette première moitié du siècle, il était trop tard : il ne restait plus de ces robustes gardiens d*un régime vaincu que les parties malfaisantes et déréglées , Vesprit de rébellion et de désordre , Tisolement de chaque intérêt personnel au milieu des intérêts généraux de la royauté et du pays, et ces habitudes remuantes, agressives, subversives, prenant pour prétexte tantôt les dissidences religieuses, tantôt les agitations politiques. C'en était fait; un gouvernement absolu , ramenant tout à Tunité et se personnifiant dans un grand roi , pouvait seul désormais refondre ces éléments divers et y trouver des conditions nouvelles de force, de grandeur et de vie.

Ceci nous remet en présence de Richelieu , le terrible prédécesseur de ce despotisme nécessaire. Rarement il avait été jugé avec une autorité plus impartiale et plus ferme que dans le livre de H. d'Haussonville. Il ne s'agit pas, bien entendu, de démolir de nouveau cette statue de marbre rouge , brisée par la secte philosophique et révolutionnaire , relevée par un sentiment plus équitable des gloires nationales, et maintenue , agrandie aujourd'hui par une transaction bizarre entre le^ conquêtes de Tégalité et les triomphes de la force. Non : une réaction après tant de réactions, un nouvel exemple de ces vicissitudes de flétrissure et d'apo-

théose où s'altèrent, en définitive, les notions du juste et du bien, ce n'est pas là ce que recherche le calme et sérieux historien de la Lorraine. Si le moment lui parait mal choisi pour glorifier trop haut et trop fort les résultats, même glorieux, obtenus par ces moyens violents que repoussent la conscience et la liberté humainés, il n'en reconnaît pas moins les services incomparables

rendus k la fimncê {lar la politMfae extérieure do csrdina] ëe Richeika. Nais îl fait âo^ueiiifDeBt refisortir la dtfCereace aotire les juf emests de la postérité et ceux des cootemponins^et ee qu'au k»danuiiiide la mort de Ridielieu devait soulever eostra sa mémoire les^tirorat, tout chaud el Unit palpitant eaeore, de ses» cruautés et de ses rigueurs. n Plaeàas à distance, n^s dit*ii, tes générations nouvelles ont été de plus «s plus frappées de la magnificenee des vësuttals obtenus par ee puissant génie ; elles «ont en même temps devenues de moins en moins «eneîUes aux actes de choquante iqustioe, de violence souvent excessive ^ de efstémaiîqne oppressbn qui airaient accompagné toute cette gMfe, mais d<ait le joug n'avait point pesé sur (aies. Lesbrillanli succès remportés au dehors ont fait aisément oublier ou absoudre la dureté déployée dans le geur ▼emement miértemr du royaume. En voyant les supplices marcher toujours de pair arec les triomphes, et la main qui constituait fimposante unité du territoire français abaisser du même coup les parlements, multiplier les détentions, les exils et les eonfsealions, trop de gens en sont venus peu à peu k panser que c'était là un tout forcément inséparable ; que ces sanglants suppKees, ce mépris des fnm* ebises publiques, ees détentions, ces exils et ces confiscations avaient été le cortège tiéeessaire et la rançon oblige de notre grandeur nationale. Chose

singulière ! cette théorie a trouvée faveur, non pas seulement chez les prâneurs habituels du despotisme, mais parmi les partisans des doctrines opposées... Parce que les plu^ cruelles sévérités de Richelieu étaient tombées de préférence sur quelques-uns des seigneurs le plus haut placés de la cour, sur les plus grands dignitaires du royaume et sur les princes même de la famille royale, des écrivains, plus amoureux, à coup sûr, d'égalité que de liberté, ont prétendu faire du mi-

nistre absohi de Louis Xlll te préeuiseur frovidsiitîel , ei em quelque sorte te premier patro» de laRéirolution friiii^ cake. Il fa«t se méfier de eette fanfoA soiivii»afre el expë^ ditive de eoDsidérer les hommes et tes ehoses d'ttueépof uev Ouir& ço'îl tt'est pas toul à fait prudefti d'établir an pvdfil dies glands hommes o» de quieonquei: s'imagine les repf^ duire nnQi merale exeeptionneUe, trop* différente de là DEtorate générale et trop commode, ces vn^s, prises de û h$mt, ont le tort de' se perdre dims tes nues , et d'être, le pkis souvenly asset petr eonlormes à kt vérité des fa^lts... Hf Ces Sgnee, ^pm i& gâte en les abrégeant, et les pages vivantes marquent^ en ce sujet si controversé et eues il ei^ sî facile de tcmchef aux extrêmaes^ cette parfaite nvesfure qui^ arrivant après les opinions passtomiées el coEnraires^ feitréetlemenl' ressembler le jugen^nt d'iin hfôtevien an verdict d'une ce«r suprême. II est bon d'ailleurs de main'^ t^ir toujours tm mora'lité de Tbi^ire, de ne pas lui per^ ^ mettre plus- der eomplaèsance' eaver» tes e^és des génies despotique qu'envers tes crimes des gérm» révolution* nôtres , de n'oublier jamais (pe le eube de la force tient de bien près à l'adoration du succès, et que ces deux ido^ llitrtes, après averr déifié Rkhelteu-^ peuvent divi-

niser Robespierre. Parmi tes prevrves de saigaeité et d'éqifité qui atondentdans te livre de H. d'Haussonville, iteD est une dent je lui saisencoite plus de gré : c'est sen étude des vB»ies causes du changement qui s'opéra dans> Tesprii d'Anne d'Autriche^ après que te mort de Louis XIII Teùl fait passer de l'état d'épouse délaissée el méeonftmte à eeki de régente et de reine mère. Sans doirte, son goM personnel pour Masarin contribua à luii rendre l'intellig^nee de sa situatieii et de ses devoir»;, ear^ chez tes fea^ mes, il faut que tout, même la sagesse, soit recommandé par un sentiment. Hais c'est manquer également de res-

peci à Anne d'Autriche el à Louis XIV, au fils et à la mère, que de s'obstiner à ne voir dans sa subite froideur pour les factieux amis de ses jours d'orage, daus son aliiunco avec le Rontinuateur de la politique nationale, que VcHm d'une inclination féminine, d'une fantaisie romanesque , d'une inirigue do salon ou d'alcôve. Non : du jour où Anne dûvint veuve, un instinct royal et maternel lui rappela tout ce que lui avaient fait oublier les duretés, les miilianccs, les tristesses, les humeurs noires de Louis XIII, aiguisées ei envenimées par les persécutions de Richelieu. La sœur du roi d'Espagne ne fut plus alors que la reine de France et la mère de Louis XIV ; elle eut conscience de la responsabilité glorieuse et redoutable qui pesait sur elle, et peut-être pressentiment de ce que le monde allendait de ce jeune prince confié à sa tutelle. Voilà ce que M. d'Ilaussonville a saisi et indiqué avec un tact infini, et ce qui prouve que, dans cette façon d'écrire l'histoire, la liberté des jugements se concilie fort bien avec l'élévation et le respect. L'homme que n'a pasébloutlegéniede Richelieu était digne de comprendre le coeur d'Anne d'Autriche.

Mais me voici encore en France, et c'est l'histoire de la Lorraine que nous a racontée H. d'Haussonville. Cette Rànion, déjà à moitié faite au moment où se ferme son second volume, et qui s'achèvera plus tard, je la devance en supprimant les frontières el en regardant d'une fenêtre du Louvre ce qui se passe à Nancy. Que M. d'Haussonville me pardonne! Je me disais, en le lisant, qu'il était difficile d'être plus Franijais que le sujet choisi par son double palriotisme : son style, ses pensées, l'âme qui respire dans son livre, ne m'ont pas fait changer d'avis.

LES FEMMES ILLUSTRES DU DIX-SEPTIÈME SIÈaE (SUITE).

HADAVE DE CIIEVREUSB ^

Si Ton s^attend à trouver dans cet article des allusions et des malices, — même assaisonnées d'admiration , — touchant la passion de H. Cousin pour les femmes illustres du dix-septième siècle, je dois avertir d'avance que Tattente sera trompée. Paris est la ville la plus spirituelle du inonde; mais il faut bien avouer que, quand une idée lui plaît et lui semble' piquante, il en abuse avant de passer à une autre, et que l'amour déclaré de H. Cousin pour madame de Longueville, commencé comme un paradoxe» finirait, si Ton ny prenait garde, par devenir un lieu commun. Notre littérature, déjà bien malade, le serait plus

* Voir, poqr Madame de UmguevUle et Madame de Sablé, les tomes I et II des Causeries littéraires.

encore, st l'importance très-sérieuse et trés-linéraire de bons et beaux livres, attrayants comme des romans et instructifs comme des histoires,- pouvait être un moment compromise par une plaisanfetie de salon. M. Cousin nous a donné la Jeunesse de

madame de LongvevUle, et, sous le pseudonyme de madame de Sablé, madame de Longueville encore;, il vov» doane Moderne de Çhevreuse : il va nous donner Madame de Hautefort. Nous n'en demandons pas et nous ne voulons pas en savoir davantage. Que les sages ou gâtantes héroïnes de ces livres aient été les plus belles femmes de leur temps, qu'en - I«e éta^6M dis p«^ a«w cet ain»»r Af kaw qui lur «> inspiré ailleurs d'admirables pages d'esthétique M. Cousin soit arrivé à vivre par la pensée au milieu de ce groupe imposant et charmant, à prendre parti pour leurs querelles, à s'enorgueillir de leurs vertus, à gémir de leurs fautes, à se porter garant de leurs beautés et à se faire un peu leur contemporain pour mteus éviter d'être tout à fait le nôtre, ce n'est là qu'une illusion d'optique, non-seulement très 'Ustuie lie, mais tués-heureuse; car la vériutet [a vie ne s'acquièrent qu'à ce pris dans les œuvres d'ftt, et. l'on ne saurait y réussir complétentent, si l'on ne se pa^ sionnait pour son sujet, pour les plus belles parties de soB sujet. Soyez sur que Richardson a été amoureux de Cl»!lisse, Beinardin de Saint-Piecre de Virginie ei Chaleaabriand d'Atala ; et, si ces êtres imaginaires' ont pu prendre dans leur esprit une forme assez distiacte,, des tr^ts assaz. visibles pour pénétrer jusqu'à leur (!CBur^ que sera-ce de ces personnages presque aussi romanesques, mais beau— coup plus historiques, qui ont réellemeni vécu,, dont une. foule de témoins nous attestent les charmes irrésistibles et dont on peut se représenter,, à une certaine date, les séduetioQs et le prestigeî Pourvu qu'on. ai4L L'unaginatioD paie»--

saute et un peu de dégoût des cht^es de son; temps, il n'en faut pSiS^ davafiitage pour qu'on a^ppovte à son œnvre cet em-

hoDinaaftte qm est presqpie de Famowp cbez les hautes iffteHigentsesy pour qiie Ton voue à) ces g^aNsi^etraes figurer ufte affection qui lie»l à la fois de la tewiresse paternelle et d'un sentiment phis vif encore. Bire que M. Cousin à ^imé ces femme» cha^mi^intes dont il raBime les traits et raconte Thistoire, c*est tout simplement dife que 11. Cou* sin est un grand attsste; ce qui n'a plus besoin d'ôtre redit.

Ott le sftit, et Tauteur ki-tsiéme nom Te dféelare avëtif uixe modestie pleine de grâce, H. Consin, de plus- en p)<u$ oecupé de ses études sur la première moitié dû dii&-septième siècle, avait d'abord songé à faire de ses^ biographies de madame de Chevreuse et de madame de n»utelort des épisodes analogues à ceux que d'illustres^ éeirivains ont ifutreniuritS' dans des^ ouvrages didaetiques. II y a renoncé, el nous oroyons qu'il a bien fait; non pas, celles, à cause* de sa prétendue infériorité vis-â-vis de ces gkKfieux exenîfples, mais> d'abord parce qu'il est toujours bon que l'auteur eommence par où le public doit finir, et qu'aujourd'-hui personne ne sait ou ne se soucie de savoir à (piel endfôil du Génie du ChrisHemismie ou des Harmo-nies de la Natare se nsittachaient primitivement René ou Vauk et firginie; ensuite, piBrt«ce que ceWe ferme épisodfque, excellente dans un livre ^études me^rales ou descriptives, dont elle interrompait la'v-trame un peu mono^ tone, convenait moins à un tabfeau historique, dont efle ne se fût pas assez nettîeme«f défadiée*. le conçois trèsb^n qu'tfn ouvrage didactique s^pende ses^ eonsidérations gâiféra^les pourmerarconter une h^tofère; mais je eompren* dmis moing bien qu'une histoire générafe s'inleitomph pour me racontiBr une hîsloive^ p^rdonneife : il y aurait là.

par suite même du voisinage des genres, une chance de confusion qui contrarierait Toeil et altérerait l'effet de Tensemble. Nous avons donc à nous occuper de Madame de Chevreuse comme d'une œuvre indépendante de ce qui la précède, raccompagne ou la suit, et il n'est pas nécessaire de regarder à droite et à gauche de cette lecture pour constater le plaisir qu'on y trouve et l'instruction qu'on en retire.

Trois mérites, entre bien d'autres, me frappent surtout dans ce livre : je dirais volontiers trois tours de force, si ce mot, appliqué aux choses d'art, n'avait parfois un sens désobligeant. M; Golisin a su nous intéresser, que dis-je? nous passionner presque pour madame de Chevreuse, tout en prenant évidemment parti contre elle pour la grande et nationale politique de Richelieu et de Mazarin. Il a su, en définitive, faire de la bonne et belle histoire, tout en restant biographe et peintre, et en observant exactement la loi de proportion et d« valeur relative entre Théroïne et son cadre. Enfin, ayant à retracer tour à tour, dans ses diverses Études, des événements qui se touchent, des personnages qui se coudoient, des scènes d'un même drame, pris, quitté et repris sous des noms différents, il a su ne jamais se répéter et donner à chacune de ces esquisses sa physionomie particulière : plus poétique et plus chevaleresque avec madame de Longueville; plus recueilli et plus délicat avec madame de Sablé; plus historique et plus vif avec madame de Chevreuse; plus grandiose et plus austère avec madame de Hautefort.

L'époque vers laquelle nous ramènent ces brillantes et orageuses existences, si bien dépeintes par H. Cousin, a été, pour nous servir d'un mot fort prodigué, une époque transitoire. Ri-

chelieu et Hazarin ont marqué et sauvé le difficile passage entre la monarchie féodale et cette mo-

narchie absolue, destinée, hélas 1 après une phase d'un éclat incomparable, à périr victime de son isolement et de sa grandeur dans le vide. Richelieu, nous le croyons, a été un peu trop surfait dans ces derniers temps. On ne doit, en bonne morale, admirer complètement les hommes de génie, que, lorsqu'ils ont, comme Henri IV, mené à bien leur œuvre sans trop de cruautés et de moyens violents. Il est remarquable que les temps comme le nôtre, les plus épris d'égalité et de licence, soient aussi ceux où l'on se sente le plus indulgent pour les triomphes de la force, pour un idéal d'individualité puissante . domptant les événements et les hommes, et pétrissant le chaos afin d'en faire sortir l'obéissance et l'unité. Cette contradiction apparente est moins réelle qu'elle en a l'air. Comme, d'une part, le sentiment de l'individualisme s'exagère outre mesure, dans ces moments-là, en l'absence des personnifications régulières d'ordre et d'autorité, comme, de Tautre, on comprend que la société se trouve en dehors de la loi commune, comme la nécessité de détruire ou de pacifier à tout prix les éléments destruo-

^ teurs y apparaît dans l'effroi et le péril universels, il en résulte — honte et leçon éternelle pour les époques révolutionnaires — que les instants où le principe de liberté, d'inviolabilaé humaine, est le plus exalté et surexcité, sont justement ceux où il est le plus près d'être foulé aux pieds'et mis en lambeaux; que le triomphe des doctrines qui semblent vouer à l'exécration générale quiconque attenterait à un droit ou à une vie prépare la réhabilitation et Tapotnéose de ceux qui y ont le plus attenté. Quoi qu'il en soit, Richelieu, de nos jours, a profité de ce rap-

V prochement des contraires : mais il était clair qu'à sa mort il y aurait une réaction terrible, et que cette réaction anéantirait les conquêtes de sa politique, bouleverserait

le ,foya»iiie et patti^^re kr peFdraii» Vil n'âvete ft^ n stceeaseitr. aussi habile el plu» àoiûx i(iie> lui;, car oft réussît savement. deux tôiê âesuiie^pait lei^aiêiiiea.moyei». Il éuit clair que lo4li^ ees troiiçoif» de féoddité^ fraicke-^ menl eoupé» fax la baohe du granéearétaal, allaient lie remuer et se r^îAdce, menaçaurdee iressailleraeuts de leur rebttste ageBÂe ees deia chose» iosëparables^ lâ loyauté et la naliioualilé; Dieu sait eeqiûf serait arrivé, avee u» roî^ de ciaq ans et toute» tes gra^ndea niaisoKi de Meateoreuey, de Robâu, de Bouilk»; de Vendômev de la Rochefoucauld^ décimées ou perséeutée» par RiebeUett, si Mazarin avait élauidius'aik'ob^ moins fertne sous soft apparente souplesse; si le seBtiBWAt de Tautorité, de U lesponsabilité. m^j^tecnelle et royale s'étail moins puiseam^ meftt réveillé ebest Anne d'Autriche a» moment oà la mod te délivra des froideurs offensante» de Louia XM el du)oug implacable de soft ministre! CeH rknfitortel hem* làena de la monarchie française^ à cette époque, d'avoir^ ai%c trois caractères, et^ pour ainsi dire, trois tempéra^ menta bien différents, continué sous troia régnes la vraie politique de la France, el e'est son honneur aussi qu'il ait suii à Anne d'Autriche, Espagnole et femme, d'y toucha et de s'y unir, pour ceœprendire, à un moment donn^, cette politique, et l'adopter en- dépit de ses amitiés^ de ses parentés et de ses raneunesv^

VoUà ce que nous ne devons pa» oublier, et ce dont M» Cousin s'est souvenu, san» toutefois se montrer trop im^piloyable

envers cette séduisante dmchesse de Che* vrease, une des. personnes qui entravèrent le ptus cette polkique et suscitèrent le plus d'embarras à Ricfaetfea et à Mazarin. C'est que madame de Chevreifôe est femme et qu'il n'en faut pas davanlage pour qu'on lui par^ donne ses erreurs, pour qu'on l'excuse surtout de s'êtra

Umé éiiiger .p«r son tmagination et^arson cœur phitôt que par jsa rakoiL On «'est étosné parfois que M. Cou- »D £ftt M sévèfid h r^ard des FriMideurs, de la Boche- {pucsAibi e»tr8 ^autres ^t de Retz, et qu'il eût tant d'iadulgeBde pcmr les lielles Frondeuses. Hais ceci n'est p$is ^euleoent le lait d'une pr^ërenee bien naturelle et d'une galiBQtdrie bien rétrospective; c'>est aussi elair* voyance et jualice. liOs booraies d*un ^prit éminem , la Aochefauoaiild «t de Retz, par (e«einple, qui prirent part à la Fronde ou à ses préludes, manquèrent sciem- Sïent de patriotisme et de sagesse: ils sam^aient rintérèt de rÊttô à leur intérêt personnel; le 'seiM)inent, chez les hommes, est toujours regardé «omme trop secondaire pour servir d'apologie à leurs fautes : on les accuserai plutôt d'en avoir fait un moyen de plus, un échelon de pouvoir et de foriune. Chez les femmes, au contraire, le sentHBent est cerné dominer tout, et on les dispense de raisoniœr avec justesse pourvu qu'elles sentent avec franchise. Leurs fautes mômes et leurs faiblesses n'empêchent pas qu'on les aime, surtout dans le passé, parce qu'elles s'y dégagent du côté vulgaire et mesquin, inséparable des erreurs humaines. À y regarder de près, et à tous les points de vue, religieus, poUtique, moral, qui fut plus coupable et plus funeste que Marie Stuart? Et' cependant oa s'attendrit rien f n'en prononçant ce nom si mélancolique et si doux ; on la préfère à Elisabeth, non pas, bêles ! parce qu'elle fut plus catholique , mais parce cpi'elle fut beaucoup plus femme. Pour nous résumer, la Rochefoucauld et les Importants furent amou-

reux par ambition; madame de Ghevreuse et madame de Longueville furent ambitieuses par amour : tout est là. Peut-ètre, si ks femmes écrivaient celte histoire, y aurait-il une distribution an peu différente dans l'excuse ou dans le blâme,-

mais les femmes ne récrivent pas ; c'est H. Cousin qiA récrit, et cela vaut mieux pour tout le monde.

On peut donc éprouver à la fois une prédilection historique pour Hazarin et un attrait romanesque pour sa belle ennemie, en suivant, sur les traces de H. Cousin, cette existence aventureuse, brillante, conquérante, si virile et si féminine tout ensemble, de Marie de Roban» dachesse de Chevreuse. De lord Holland, qui fut son premier amour, au marquis de Laigues, qui fut son dernier ami, elle commit bien des fautes, fut la cause de bien des malheurs, et bien des fois la tragédie côtoya de près ces romans dangereux, où Ton jouait sa tête en donnant son cœur. Elle recouvrit tout cela par un mâle courage, une persistance énergique, une fidélité rare à ses amitiés, et cette fierté patricienne qui n'excuse rien, mais rehausse tout. €omme presque toutes les nobles pécheresses de ce temps de passions extrêmes et de caractères fortement trempés, où le bien et le mal ne faisaient rien à demi, elle - \ termina, dans la piété et les pratiques d'une foi fervente,

une carrière commencée dans Tintrigue et le désordre. L'orgueil, son vice dominant et peut-être le mobile de toutes ses fautes, se racheta, dans ses derniers jours, par une humilité chrétienne qu'elle voulut porter jusque dans la mort, jusque dans le tombeau. Mais le principal intérêt, l'intérêt le plus historique de la vie de madame dé Cbevreuse, ce fut son amitié pour Anne d'Autriche, amitié pleine de péripéties et réservée à un cruel mécompte : c'est par là que la belle duchesse entre de plain-pied

dans rhi<^toire ; c'est par là aussi que son biographe a le plus heureusement lié son récit à Tensemble de cette phase décisive qui rendit à la France la veuve de Louis XIII, la mère de Louis XIV. Nous ne connaissons rien de plus piquant, de plus dramatique, que ce coup de théâtre

,-,."Tc '?r«*:

accompli dans le secret de deux cœurs, entre Mazarin et Anne d'Autriche, préparé par trois mois de stratégie patiente et habile, et dénoué, le 2 septembre 1G43, par la folle et criminelle tegtative du duc de Beaufort et des Importants, qui, en voulant assassiner Mazarin, firent de lui le maître de la reine et du royaume. M. Cousin a raconté cet épisode avec un feu, une vivacité, et, en même temps, une finesse d'analyse, où l'historien consommé se révèle non moins que le biographe et l'artiste, et où on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de son étude des vraies causes de la victoire de Mazarin, ou de la hauteur et de l'équité de ses vues sur les conséquences de ce triomphe. On se rappelle, en le lisant, ce qu'il dit luimême, dans son Avant-propos, sur cette nouvelle manière d'écrire Thistoire, non plus par des à peu près, des récits convenus, des abstractions et des conjectures, non plus par ces causes générales, éloignées, toutes en dehors, dont on s'est contenté trop longtemps, mais « par ces causes particulières, immédiates, vivantes, qui résident dans le cœur des hommes, dans leurs sentiments, leurs idées, leurs vertus et leurs vices. » Oui, il a dit vrai, et, en mettant à part mille qualités merveilleuses de force et de grâce, de sagacité et de passion, de chaleur et de couleur, c'est là le plus sérieux titre de ces belles Études : l'histoire, vue sous une face nouvelle qui doit plaire également aux artistes et aux penseurs; l'histoire, ce conflit des actions humaines, cher-

chée dans les mobiles de toutes ces actions, c'est-à-dire dans les secrets du genre humain; dégagée, par conséquent, de son appareil pompeux et factice, ramenée au familier et au vrai, et protégée pourtant contre les interprétations trop égoïstes et trop partiales des Mémoires personnels par des documents authentiques, irrécusables, fouillés avec patience, étudiés avec amour,

. V?.'itl • • ••■ .«'.•;

vivifiés avec génie. Grâce à celte méthode où M. Cousin se complaît et où ii excelle, non-seulement la biographie est de rhistoire, mais l'histoire est de la philosophie, puisqu'elle ne veut pour clef et pour point de départ que l'étude du cœur et de la conscience de Thomme. ta philosophie! La retrouver dans ces livres charmants, n'est-ce pas reconnaître, avec l'auteur, qu'il n'a pas été, en leà écrivant, aussi infidèle qu'on le dit à celle austère compagne de sa jeunesse et de sa vie? Ce sera là mon dernîeîr hommage. Parlerai-je du style de ces ouvrages? Non : j'ai dit, en commençant, que je n'aimais pas les lieux cornmuns, et que je prétendais tes éviter; la prétention n'était pas modeste : je m'en punis, en ne louant pas le style de îf. Cousin.

«AtiAltB DB HAUTBPOR'T.

L étude sur madame de Hautefori a été acceptée d'cm-» bWe comme la plus parfaite qu'ait écrite M. Cousin depuis qu'il a entrepris son beau travail sur les femmes illustres et la société du dix-septième siècle. C'est que l'art, quoi qu'on en dise, est soumis à des lois morales qu'il dédaigne souvent, qu'il prend parfois à contre-pied, et dont l'oubli explique trop bien comment, avec une somme énorme de talent, certaines époques peuvent arriver droit à k dé(!adence littéraire. L'art s'élève et s'épure avec les sujets

qu'il traite; c'çst son honneur, et, pour ainsi dire, son glorieux esclavage, qu'il ne puisse atteindre tout soït éclat et toute sa grandeur qu'en interprétant le beau et lé

M. VICTOR ÈOUSIN. 25»

Kkn; quétobt effort pour embellir lo mal otr arcrediter Yé fnux lui coûte à lui-môme une partie de sa beauté et le condamne à se contourner, à s'amoindrir oivà grimacer. M. Cmisift a renconfrf^, en madame de liauiefort, an type sttpérreur aux autres femmes qu'il avait peintes avec tant de feu et de vie. Ce n'était plus l'ardour aventureuse (Tl galante, l'intrigue romanesque et passionnée de madame de Clievreuse; la grâce un peu mignarde, la délicatesse un peti matriérée de madame de Sablé; le dironsnonst c'était mieux même que le poétique et irrésistible attrait de madame die Longueville, où quelques taches se ifaélaient à un magnifique ensemble de vertus et de cbar*mes. Madame de Hautefort, elle aussi, est ambitieuse et fière; mais que cette ambition est pure! qu'elle ressembla peu aux ambitions vulgaires! Si elle veut venir à la eottr» si elle se sent henreuse de la chaste affection de Louis XIII, si elle s'attache à la reine Anne d'Autriche avec un dévouement héroïque, si elle compte parmi les adversaires de Richelieu et de Mazarin, si, enfin, son cœor reçoit une profonde blessure le jour où elle trouve la reine ingrate et infidèle à ses amitiés, ce n'est pas pour avoir des titres, dès honneurs, pour placer ses créatures, pour prendre une part active au gouvernement et aux affaires; non, c'est qu'elle a conscience de ce qu'elle nut, et que tout ce qui est élevé l'attire comme son atmosphère naturelle; on l'aimcj et l'amour qu'elle inspire devient noble et grand comme son âme; sa vertu ne repousse pas les hommages, mais elle leur communique quelque chose de Cheva-

leresque et d'exalté; on sent que le roi mélancolique et timide qui a levé les yeux sur elle trouverait dans cet innocent commerce Tinspiration et l'énergie, s'il ne pliait déjà sous le joug d'un ministre qui l'annule en îe servant; on comprend qu'à cette époqne tur-

ITL . "V *■

bulente et martiale, ses amants, pour parler le langage d'alors, les Marsillac, lesNoirmoutiers, les Charles IV de Lorraine, les de Gévres, les Gassion, redoublent d'ardeur guerrière et aspirent à courir sur les champs de bataille pour y combattre et y mourir avec son nom sur les lèvres. C'est ridéal cornélien, non plus affadi et sophistiqué comme dans Clélie ou dans Cyrust mais apparaissant dans toute son austère beauté, et donnant un modèle à Chimène et à Pauline. Eh bien, ce que les de Gèvres et les Gassion avaient ressenti en amants, H. Cousin Ta ressenti en artiste. Avec cette vivacité d'impressions qui le caractérise, il lui a suffi de s'approcher Hé cette femme aussi belle et plus pure que ses illustres contemporaines, pour que sa pensée et son langage y prissent un je ne sais quoi plus grandiose, plus mâle, plus simple, pour qu'une émotion indéfinissable se répandit sur tout son ouvrage, et éclatât, à la fin, en d'incomparables accents. Le seul danger, lorsqu'on a à peindre la vertu et la perfection, est d*être froid : M. Cousin, même en décrivant la beauté vertueuse, sera toujours à l'abri de ce dangerlà.

N'est-ce pas s'efforcer de le bien comprendre et de le louer dignement, que d'indiquer par quels traits madame de llautefort, traversant les mêmes phases et éprouvant les mêmes sentiments que d'autres femmes célèbres, tour à tour mêlées aux luttes de la Fronde et aux intrigues contre les cardinaux- ministres, en a dif-

féré pourtant, et a mérité une pince à part dans l'histoire de cette époque? Ainsi que mademoiselle de la Fayette, que M. Cousin n'a eu garde d'oublier ^ Marie de llautefort inspire à Louis XIII une de ces platoniques tendresses qui, entre les vertes galanteries de Henri IV et les solides amours de Louis XIV,

* Voir & TAppendice de ce volume les pages 307 et sui?.

font l'effet d'une soirée d*automne entre deux jours de canicule. Cetle singulicre favorite ne veut user de son ascendant que pour rapprocher son royal amant de sa chère maîtresse Anne d'Autriche. Mais entre ces deux objets de son égale affection, elle rencontre le terrible cardinal, qui s'est déclaré limplacable ennemi de la reine, et qui ne veut d'influences auprès du roi que celles qu'il pourra diriger. M. Cousin nous fait comprendre comment, à cette époque, une jeune fille noble, au cœur généreux, attirée par instinct vers les opprimés, ne pou* vait ni être du parti de Richelieu ni apprécier cette grande et nationale politique qu'il e^t facile aujourd'hui de remettre sous son vrai jour. Les grands et glorieux résultats, obtenus par des moyens violents et siinguinaires, ont cela de particulier que les contemporains, frappés surtout des violences et du sang répandu, leur rendent rarement justice, et que la postérité, n'étant plus blessée ni émue de ce qui a coûté tant de larmes, pardonne aux moyens en faveur du but. Le cardinal de Richelieu est un de ces hommes qui n'ont pu être admirés que de loin, et c'est rendre hommage aux vertus et à la t>elle âme de Marie de Ilautefort que de rappeler sa résistance à ce cruel et tyrannique génie. Ne pouvant pas en faire un de ses instruments, Richelieu travailla à sa disgrâce; il ne négligea rien pour la brouiller avecMo roi et la faire remplacer par mademoiselle de la Fayette, qu'il ne devait pas trouver plus docile à son despotisme

et à son orgueil. Marie de Hautefort ne fut donc plus que la dame d'atours et la dévouée servante de la reine Un peu plus tard, après que la retraite de mademoiselle de la Fayette au couvent de la rue Saint-Antoine eut fiut retomber dans la tristesse et le vide le cœur faible et ombrageux de Louis, avant que la grossesse d'Anne d'Autriche l'eût relevée aux yeux

de son époux et de la France, se plaça ce dramatîqiie épisode que M. Cousin nous raconte d'une façon si émouvante, et où madame de Uautefort exposa pour sa mattresse sa réputation et son honneur, c'est-à-dire bien plus que sa vie. La reine, plus compromise que jamais par ses intrigues avec madame de Chevreuse et ses correspondances avec TEspagne, touchait à sa perte. Son fidèle domestique la Porte venait d'être jeté à la Bastille, et, matgré un commencement de torture, s'était renfermé dans des dénégations absolues. La reine, interrogée séparément, après avoir tout nié d'abord, finit par faire des aveux fort graves, mais incomplets. Pour la sauver, il fallait que les aveux de la Porte s'accordassent exactement ave^ les siens, que, sans rester en deçà, ils n'allassent pas au delà. Comment était-ce possible, s'il n'était avertit Ce fut alors que madame de Hautefort se déguisa en grisette, pénétra, au risque dï^tre mille fois reconnue, auprès du chevalier de Jars, prisonnier à la Bastille, et le décida à faire parvenir à la Porte, logé à quatre étages audessous de lui, une lettre où on lui expliquait jusqu'où il pouvait et devait aller dans ses aveux. Cette entreprise si difficile et si périlleuse réussit à merveille. Les quatre planchers furent percés; les quatre prisonniers se firent successivement passer de l'un à l'autre le précieux papier, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa destination ; et cela, sans qu'un seul bruit, une

seule indiscrétion trahît cette aumôme des angoisses de la prison aux angoisses du trône. Anne d'Autriche fut sauvée; on conçoit aisément quelle dut être sa reconnaissance envers u sa jeune et intrépide amie, et quelles promesses elle lui fit, si jamais elle voyait de meilleurs jours!)>

— u Mais, ajoute M. Cousin dans son grand style, Marie de Hautefort avait déjà reçu sa récompense* filje

avait sexiU battre daps son cœur rënergie qui fait las héros; elle s'était oubliée pour une autre; elle s'était mise avec roppri-mée contre Toppresseur ; elle avait été compatissante, charitable, gépéreuse, chrétienne enfin, selon ridée qu'elle s'était (aite et qu'elle soutint jusqu'à son dernier soupir de la religion du Gruci-fié. »

Si nous ne nous trompons, ce fut là le plus beau monient de notre héroïne : à ce tressaillement d'uue grande âme qui vient d'accomplir plus que son devoir se joignit pour elle Tamitié exal-tée d'Anne d'Autriche, le chaste amour du roi, qui, privé de ma-demoiselle de la Fayette, revint à madame de Mautefort, alors âgée de vingt-deux ans et dans tout Tëclat de sa beauté. Cette phase brillante dura peu ; trahie par une de ses compagnes, ma-demoiselle de Chémerault, Taimable favorite succomba de nou-veau i l'invincible ascendant du cardinal, et subit trois années d'exil en province. Après la mort dp Richelieu, elle fut rappelée à la cour; Louis XIII allait mourir; madame de Hautefort avait vingt-sept ans. a La jeune femme avait remplacé la jeune fille. » Ce fut à cette époque qu*elle déploya, sous (e nom romanesque d'Ilermione que lui décerna rhôtel de Rambouillet, toutes ces grâces délicates et un peu sévères, toutes ces fières nuances de sentiment et de vertu, où se complaisait cette société d'élite. C'est

aussi le moment que choisit H. Cousip pour nous en donner le portrait. On sait avec quelle ardeur Téminent écrivain recherche toutes les reliques matérielles qui peuvent l'aider à préciser, à compléter Timage de ces femmes adorées. Les renseignements ne lui ont pas manqué : il a eu d'abord une Vie inédite de madame de Hautefort *, écrite

« Cette Vie de madame de Hautefort se trouve dans le même volume, & la »uUe de ï Étude da M. Cousin.

pat doux [Il ii^es daines, et doni les auteurs sont enic^ dan« de „r t puï et naïfr détails sur les diverses Iieaulâfl de kur illu tre amie: il a eu ensuite un portrait conservé,] a la ïuiie à i ne dllianl^e, dans la maison d*Esiiiurnicl. D«j[tout itla il a rraiposs une peinture séduisante ft vivant©* commi t^ 1 re qu'il écrit; mais, s'il faut l'avouer, danil ce^ beaux li res que nous avons tant de plaisir à lire et' ft] louer, ce que nous aimons le moins, ce sont jU'-IementX ces desLTiptinns plastiques qui rmissenl par se n^^sembleTB un peu el raïuènenl inévitablement l'ampleur des épnutefti et In rondeur du sein. S'il est vrai, comme nous le croyon^s qu'un des principaux mérites de ces ouvrages soit di/réagiir' contre cetii' détestable école moderne qui suppr ime l'âmfl^ au prolii de la forme, si ce spirituaTisme cliréiien qiûjfl seul peut régénérer et sauver notre litléralure écratS dans ce" nobles pages et surtout dans celle Étude sur ma-fl dame de llnuterorl, oii rien ne gine sou es.'aïr cl ne trou- J ble ^a pureté, pourquoi ne pas faire le sacriHce complet^ se conlentiT de dire que Marie de llaulefort était admira blemcnt belle et laisser à

rima};ination du lecteur lu soii^ de faire le n'Ste? Oui, nous le savons bien, l'esprit iti l'homme e$t si miséFable, la matière y garde t:iut de druitts et tant de pnri, qcc, si mesdames de Longuevilie, de Cto vreuse et de llauiefoit avaient été laides, elles auraieafX moins occupé leur temps, tenu moins de place dans l'Iiia^ loire, et petit-Ctre même M. (^ou-in ne nous l'injama^lfl parlé d'elle.^. Mais, leur bvautë éinnt incontestée, incontes-7 table, il eût été plus digne de leur biographe et du birtj élevé qu'il se propose de la détailler moins. M. Cousia^ nous en voudra-t-il, si nous lui citons l'exemple il'un r mancier? Ce romancier est reste, selon nous, la gloi litléraire la plus pure et la plus intacte du dl):-neuvièni64 siècle Eh bien, Bebecca, Diana Vernon, Alice Lee, Am)rfl

liÀi

Robsart, ces créations enchanteresses de Walter Scott, sont aussi vivantes, aussi réelles que toutes ces figures sur lesquelles Fart moderne a épuisé les raffinements de ses crayons et de ses pinceaux. Et pourtant Walter Scott ne nous a pas dit une seule fois de quelle forme était leur nez, leur menton ou leur poitrine. C'est H. de Lamartine qui, dans ses histoires, a donné ce déplorable exemple; les Balzac, les Théophile Gautier, y ont apporté les excès de leur sensualisme. La gloire' de M. Cousin est de s'être placé, en littérature, à Textrémité opposée, d'avoir retrouvé et ranimé les grandes traditions de l'art du grand siècle. C*est pourquoi nous aurions voulu qu'il ne payât pas môme ce léger tribut au culte de la forme, idolâtrie et ignominie de notre siècle littéraire.

Combien nous Taimons mieux, lorsqu'il analyse en historien les causes du changement qui s'opéra dans Tâme d'Anne d'Au-

triche, devenue régente de France! lorsqu'il indique comment madame de Uautefort encourut une nouvelle disgrâce, et comment ce noble cœur dut être froissé et meurtri, non pas de la perte de son crédit, mais de l'ingratitude de sa souveraine! Quelle différence entre cette douleur calme et profonde, s'apaisant dans une pieuse retraite, et les fougueuses équipées de madame de-Chevreuse! D'une part, le mécompte d'un sentiment désintéressé; de l'autre, les colères d'une ambition déçue. Madame de Hautefort fut vis-à-vis de Mazarin ce qu'elle devait être, ce qu'elle avait été vis-à-vis de Richelieu. Elle ne pouvait admettre la raison d'État; elle ne pouvait se plier à cette politique souvent nécessaire, qui consiste à ménager ses anciens adversaires, sauf à mécontenter ses . ,. ,.^

anciens amis. Si même elle fut forcée d'attribuer la faveur y^\!p

de Mazarin à un motif plus intime, plus féminin que l'intérêt du royaume, ce dut être une douleur de plus pour

«ii

tùî GAUSEBIBS LITTÉRAIftES.

cette âme profondément chrétienne. Madame de Hautes fort persista donc à lutter contre celui qu*elle regardai! sans doute comme le mauvais génie d'Anne d Autriclie, Elle fut vaincue, mais sa disgrâce eut toute la dignité'^ toute la douceur que laissent aux consciences pures le# malheurs immérités, liille vit arriver à la grille de so^ couvent la plupart des hommes qui Tavaient aimée et qui vinrent lui demander sa main ; elle choisit le maréchal duc de Schomberg. M. Cousin, avec un tact parfait, s'ar-f fête au moment où se termine la partie romanesque de

cette belle vie, au moment où madame de Ilautefort cesse d'appartenir à l'histoire pour entrer dans la vie de fa« inille et y apporter toutes ses vertus. Les quelques mots qu'il ajoute suTHscnt pour nous la montrer, dans son nou« irel état, digne de ce qu'elle avait été dans le monde, et cette vieillesse si sainte, si charitable et si recueillie, s'ac* corde bien avec cette aurore si éclatante à la fois et si limpide. En somme, peu de figures ont mérité plus de respects, et le peintre a été au niveau du modèle. Pourrions-nous quitter, à notre tour, madame de Hautefort et son biographe, sans rappeler, sans reproduire cette page finale, que tous nos lecteurs connaissent* que tous voudront relire, et où se révèle un sentiment supérieur, quelque chose comme un élan soudain vers la beauté invisible et infinie? — « Posons la plume, dit en finissant H. Cousin, et mettons fin à ces peintures d'une société à jamais évanouie, et de femmes que Tœil des hommes ne reverra plus. Encore quelques pages sur madame de Longueville, et nous aurons dit adieu à ces rêves de nos heures de loisir, que caressa notre jeunesse, et qui nous ont • accompagné jusqu'au terme de Tâme mûr. Nous Tavouons : nous ne quittons pas sans regret cet aimable e généreux commerce; soyez bénies, en noi}B séparant,

Muses gracieuses ou se'vères, mais toujours nobles et graudes, qui m*avez montre la beauté véritable et dégoûté des attachements vulgaires. C'est vous qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au lieu d'élever ma fortune, à tâcher d'élever mon cœur. Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté fière;]'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie, et j*ai été trouvé fidèle à une grande cause, aujourd'tiui abandonnée, mais à laquelle est promis l'avenir. Soutenez-moi dans les épreuves suprêmes qui me restent à traverser. Contemporaines de Desc^rtes, de Corneilje, de Pascal, de Bichelieu, de Mazarin, de

Condé, Anne de Pourbon, Harie de Diohan, Mai» rie de Hautefort, Marthe du Vigeon, liOuise-Ângélique de ja Fayette, sœur sainte Eluphémie, âmes aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans Tob^curité et dans le siiepeej donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignéz-moi à sourire, comme vous, a la solitude, à la vieillesse, à la maladie, i la mort. Pisciples de jésus-Gbrisjt, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom de l'Évàngiie et de la philosophie, qu'il eti^t bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seulp pensée qui désormais md soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu î »

Voilà l'éloquence dans son expression suprême :ie sentiment, la pensée, le style, ne sauraient aller plus loin ni plus haut; mais je me tais; je n'ai pas, hélas! autant de philosophie que M. Cousin, et il m'en faudrait trop pour pser omettre de ma prose après |a sienne.

JACQDRLIHE PASCAL.

En lisant Jacqueline Pascal, nous avons cru d'ohord y trouver matière à une critique , la plus vive el la plus égoïsiË que niius puissions jamais adresser à M. Cousin : il n'y a pasasspz, semble-l-il, de sa prose dans son livre. Queiijues deinits biographiques sur l'enranne ei l'adolescence de Jacqueline, puis des vers de celte muse précoce, qui, à douze ans, eut l'honneur d'amuser Riclicliieu, el, à treize, d'fiire complimentée par Corneille; puis ses lettres, les effusions éloquentes ou douloureuses de cette âme donnée à Dieu avec une passion aussi ardente, quoique moins tendre, que celle de sainte Thérèse, leioui pulilié et c<imnienic

par un éditeur digne d'elle, voilà, au premier abord, l'etret que produit cet ouvrage, où M. Cousin se reléguerait presque au' second plan , si , dans son introduction et son épilogue, il n'avait a son tour pris la parole el traité avec grandeur les questions el les souvenirs liés à l'histoire de sa pieuse héroïne. C'est une privation pour le lecteur, mais ce n'est pas un délaul; trop s'en plaindre, ce serait faire preuve d'une sorte de sensualité littéraire, déplacée a propos d'une vie toute d'immolation el de sacrifice; ce serait surtoul mU comprendre la pensée de M. Cousin et les conditions mêmes de son sujet , tel qu'il s'est présenté à son esprit. Jacqueline, en effet, la plus austère de ces femmes illustres du dix-septième siècle, au moins égales, suivant M. Cousin, à ses grands hommes, ne ressemble pas à celles

dont réminent écrivain nous a raconté avec tant de force et d'éclat les romanesques existences, mêlées à tout le mouvement politi((ue et mondain de la société de leur temps. Chez la duchesse de Longueville et la duchesse de Ghevreuse, chez madame de Ilautefort même et madame de Sablé, la figure, ou, pour mieux dire, le caractère se dessine par l'action, par Tinfluence extérieure qu'elles exercent et par celle qu'elles reçoivent à leur tour des événements et des personnages contemporains. Elles vivent dans le monde; vertueuses ou coupables, précieuses ou galantes, il est impossible de les bien connaître si on les considère isolément , dans le for intérieur de leur conscience et de leur âme : de là, dans leur biographie, Tintervenlion perpétuelle du narrateur, les racontant pour mieux les peindre, et divisant naturellement sa tâche en deux parties qui se complètent Tune par Tautre; Tœuvre de Tartiste qui fait revivre une image à demi perdue dans

Tombre du passé, et fœuvre de Thislorien qui, pour ren-r dre à cette figure toute sa valeur relative , Tentoiire de ce qui peut l'expliquer etTéclairer. Avec Jacqueline Pascal, rien de pareil : elle apparaît bien un instant dans le monde et même â la cour; mais c'est pour s'asseoir sur les genoux du cardinal et de la reine, comme une gracieuse enfant dont on applaudit la gentillesse et les vers. Admirablement douée pour ta poésie.relle joue d'une main avec la prosodie française, de l'autre avec sa poupée, et Ton ne voit pas que l'un de ces deux amusements fasse le moindre tort à Tautre. Au moment où Tenfant devient jeune fille, où la société d'élite qui a deviné d'avance ses agréments et son génie s'apprête à la fêter comme une des fleurs les plus délicates de sa couronne poétique, la grâce céleste s'empare d'elle et la dérobe h ce monde qu'elle ne connaîtra plus; elle se condamne, elle sim-

mole, DoD plus seulement dans ses vauiiés ei si>s i^lnifirs, triais dans ces affections de famille que nniri' ThIIiIo^so regarde [tresque comme des vertus Quelques années se pn^seni obscurément, dans une ville de province, à lutter contre un père dont la piété, quoique fervente, ne va pas encori; jusqu'à sacriScr sa lîMe à ce suicide clirùtitin qu'oa appelle le cloilre Son frère niSme, le grand (il emporlé Biaise Pascal , soit biiarrerie d humeur, soit rapriec de sanlé , soit secrète jalousie de tpudresse , l'onirELVo plulûl qu'il ne la seconde dans ses aspirations itivinciblos vers la vie religieuse. Jacqueline surmonte ces ob-lpcles ; elle entre à Port-Royal à vingt-six ans ; elle y exerce, pendant quelques années , sous le doux nom de sainte Ruplicmie , tes liDMibles fondions de sous-prieure. Arrivi'iit Ii's mauvais jours: cette maison qu'elle aime, que roioplii l'âme des Arnauld, desSinglin et des Saint-

Cyr<in, -^cniMe tout à coup suspendue entre des abîmes, la persi'cmion et le schisme , la révolte et l'h-îrésie. Pour conJDnutant de périls, on transige: on signe le fameux formiilairc-, qui , dans CD siècle de croyance, agita les esprits à l^'^'ol d'une iragédie Je Corneille ou d'une bataille de Condi.>. Jacqueline désigne par obéissance; mats sa conscience en (éprouve un décliiremenl si profond, qu'elle en meurt de dùuleurà trente six ans. On le voit , cette vie si courte et si rnclido est tout iniéreure ; elle réside tout entière dans les phénomènes de l'àme. Le meilleur moyen de la raronier est de surprendre celte ilme dons l'expression île ses sentiments ; et, comme elle a pour les exprimer un" langue vive, nette, grande, éloquetiie. écho à peine alfaibli de la langue fraternelle, ici la meilleure analyse est do citer. Le dirons-nous et ne rétro uvera-t-on pas dans noirti comparaison profane un reflet de nos frivoles hahitudes? Il y a un peu «e roman, a-t-on prétendu, dans tous les livres où

les femmes joi^ent le premier rôle. Eh bien, enire ia biographie des duchesses de Longueville et de Chevreuse et celle de Jacqueline Pascal, il y a, il devait y avoir la même différence qu'entre le roman historique et le roman par lettres; seulement, comme les lettres, cette fois, ou les écrits étaient tout faits, comme Théroïne, en écrivant, s'était servie de cette belle et simple prose du dix-septième siècle, si justement chère à H. Cousin, cest avec ces fragments, originaux, pieusement rassemblés et éloquemment ; commentés, qu'il a dû recomposer la figure de Jacqueline.

L'étude est complète, et cette sainte femme nous est mieux peinte par ses propres pensées qu'elle ne l'eût été par un t, talent

moins sobre, moins bien avisé, qui se fût efforcé de i briller en son honneur au lieu de s'effacer derrière eiie.

I « Aujourd'hui , nous dit H. Cousin , nous voulons pré-

senter au lecteur, sans parure aucune, et telle que nous la trouvons parmi nos manuscrits, une figure toute différente (de celle des grandes dames qui viendrontplus tard), edie d une enfant pleine de génie, qui, avec un peu plus de culture, eût pu devenir une des personnes les plus l éminentes de son siècle. » On peut mesurer, d'après ces S simples lignes, la pensée et le plan de tout Touvrage. Une enfant pleine de génie, telle est, en effet, Jacqueline, dès Tâge de douze ans. Née en 1625 , seconde fille d'Etienne Pascal, formant avec son frère Biaise et son aimable sœur aînée Gilberte, eette admirable famille qui attira Tœil d'aigle de Richelieu, et de qui il disait qu'il voïil(tU en faire quelque chose de gmnd\ Jacqueline Pascal, au commencement de 1658, aux premières nouvelles de la grossesse de la reine, fit des vers qui eurent un grand succès à ia cour, et, comme on doutait qu'elle en fût l'auteur, elle improvisa , sur mademoiselle de Hontpensier et ma^ dùjm dd Uautefort , d'autres vers qui ne réussirent pas

moins bien. Peu de temps après, quelques propos sôdilieux tenus par Etienne Pascal, ou ou moins en sa pivsence, lui firenl craindre pour sa sûreté ; il s'enfuit et su cictja ; ce fui le jeune talent de Jacqueline qui obtint sa "rùce. Le cardinal ayant désiré voir jouer l'Amour tyranmqve, de Scudéry, par une troupe d'enfants dont Jacqueline était l'âme, il fut si enchanté des grâces et de l'esprit de la coméilienne de douze ans , elle profita si à propos

de ce moment de bonne humeur pour disculper son p<Te. qu'Ë' tienne Pascal fut rappelé, et bientôt envoyé à Bouen comme intendant de Normandie. Ce fut là, si nous ne nous trompons, le plus beau moment de celle aurore poiiiii|ue dont le jour s'éteignit dans l'ombrfi du sanctuaire. La petite Pascal , comme on l'appelait , rtmporla , à quatorze ans , le prix de poésie qui se donnait , chaque année, à Itouen, le jour de la Conception, dan^ une fête appelée le l'uy. Lorsque son nom fut proclamé par le prési[|oni de la cérémonie, Jacqueline était absente : alors uD ami de la famille se leva pour improviser un remercîmcnt en vers au nom de Jacqueline. Cet ami des t'ascal était le grand Corneille. Il faut bien l'avouer, son remerciment n'est pas un cliel-d 'œuvre ; N. Méry. deux cents ans plus tard, eût fait cent fois mieux, et l'on a liesain de se redire, avec M. Cousin , que la gloire de i'.oriicille ust de force à supporter tous ses mauvais vers. Mais n'y a-t-il pas, suivant l'expression même de Richelieu, quelque chose de grand dans la destinée de cetie jeune fille, dont le]iremierpûëmecélébrela grossesse qui va donner Louis XIV à la France, dont le second désarme le courroux du grand cardinal, dont le troisième a pour partenaire l'auieur du Cidi-lt-ifCinna; de cette jeune fille, riuitenomun; Pascal, dont le frère écrira les Pensées, et qui, dans loui l'éclat de la jeunesse, de la beauté, de la renommée et du talent, va

dire adieu à toutes ces grandeurs qu'elle a pressenties ou coudoyées, pour une grandeur plus haute et plusabsolue, but suprême d'une âme mortiliée dans son orgueil, exallée dans son humilité ? Nous voici hien près de cette conversion fougueuse qui entraîna la famille Pascal des limites d'une piété convenable aux extrêmes d'une dévotion outrée. « Biaise Pascal, nous dit M. Cousin, se jeta dans celte route nouvelle avec son ardeur accoutumée;

il y entraîna sa sœur Jacqueline. Une fois entrée dans la dévotion, à la fin de l'année 1646, Jacqueline ne s'arrêta qu'au dernier terme, rentier renoncement au monde et la prise de Thabit religieux, à Port-Royal, en 1652. »

Pori-Royal, où nous reviendrons tout à l'heure sur les traces de Jacqueline, a été — qui l'ignore? — une de ces trois grandes congrégations religieuses qui se partagèrent, au dix-septième siècle, l'honneur d'étudier et d'imiter le plus divin des modèles. M. Cousin ne pouvait pas et ne devait pas oublier les Carmélitrs. ces saintes filles dont les descendantes prient encore aujourd'hui pour leurs meules d'alors, et lui ont servi de médiatrices auprès des grandes vertus et des grands repentirs de son siècle de prédilection ; — « les Carmélites, qui ont dérobé surtout à notre Seigneur Jésus-Christ quelque chose de sa pureté ineffable, de sa suavité, de sa len<fresse. » — Auprès d'elles, M Cousin place les ûlles de Saint-Vincent-de-Paul, « qui en expriment la charité, l'infatigable dévouement à la race infortunée des hommes. » — « Chez les disciples de la mère Angélique , domine la force merveilleuse qui animait le Sauveur du monde. » Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mieux caractériser en que ques lignes ces trots congrégations illustres et de leur faire un partage plus équitable. Pureté, charité, force, c'est bien par un de ces traits dominants que chacune d'elles imite cet idéal

sublime, dont 1d faiblesse humaine ne pourra jamais s'approcher que par un côté. Or la force devait attirer Târae vaillamment trempée de Jacqueline; elle était d'ailleurs poussée vers Pori-Royal par son frère, par ses affinités de famille, par les premiers directeurs à qui elle se confia. Vais, comme si Dieu avait voulu

éprouver sa vocation pour la rendre plus décisive^ cette même famille, si passionnétnent chréiienne, dispute un moment au cloître cette Jacqueline qui fait son orgueil et sa joie. Il y a là pour elle une première lutte doù jaillissent les premières effusions de son génie transformé par la grâce. Osl aussi vers cette époque qu'elle écrit des pensives sur le mystère de la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. « Les pensées de la sœur, remarque M. Cousin, se soutiennent à coté de celles du frère; elles sont de la même famille; elles ont la môn^e élévation et la même profondeur de sentiment, liais on n*y trouve ni cette véhémence intérieure qui est Tâme du stylo de Pascal et lui imprime un mouvement et un coloris extraordinaires, ni ce soin de bien dire sans lequel on noanque la perfection, comme la rhétorique la manque au^i, et d'une façon plus insupportable encore, i C*est dans ces quelques lignes, si justes et si vraies, qu'on pourrait résumer toute l'opinion de M. Cousin sur les lettres et les écrits de Jacqueline Pascal, et aussi sur toute celte portion de la littérature où Tart de bien dire apparut sans doute, et avec une perfection qui n'a plus été dépassée, mais ne fut pourtant que le serviteur et l'instrument d*uo art plus noble, celui de persuader ou de diriger les âmes, d'atteindre un but, défaire prévaloir une idée, d'exprimer fortement un grand sentiment ou une grande pensée. Cet art, le premier de tous parce qu'il n'en est pas un, parce qu'il n'est que l'expression même delà partie la plus divine de notre être, et non pas son application futile aux divertisse^

I mentsde I^esprit, M. Cousin le $alue avec amour partoutoù

il le rencontre, et, s'il admire la première moitié du dixseptième siècle de préférence à la seconde, c>s(parce quHi

I y reconnaît mieux ce caractère décisif à ses yeux, Taciioa

dominant le discours et lui communiquant quelque chose

[de Fa grandeur el de sa force. Lorsqu'à cet art suprdme

r s'ajoute le sain de bien dire, on a les cbefs-d œuvre par

excellence de la plus grande phase du grand siècle , les

[Provinciales, les PenséeSy Polyeucte, Cinna, les Sermons de Bossuet, son Histoire universelle. Lorsque ce soin, cet art secondaire, manqu'3 ou se cache, lorsque la pensée vibre dans Tâme et s*en échappe sans se soucier du vêtement et de la parure, H. Cousin préfère encore cette absence d'art à l'excès contraire, à la rhétorique, et il a raison. On peut comprendre par là ce qu'il doit penser et ce qu'il faut penser de cette théorie, moderne qui fait d« Tart de bien dire, ou, en d'autres termes, du style, non* seulement Tégal de l'idée, mais son despote et son maître, et qui, par un châtiment mérité, après avoir rabaissé ridée jusqu'à ce métier d'esclave, finit par rabaisser aussi le style dans cette dégradation commune. Lés livres et les

i^ admirations de M. Cousin représentent jasiement le con* traire de cet excès-là , et c'est pourquoi nous y revenons avec tant de profit et de charme.

; Les écrits de Jacqueline Pascal répondent parfaite-

ment à ce goût de M. Cousin, soit qu'elle raconte àson frère, avec un indicible mélange de soumission et d'autorité, de force et de tendresse, les mouvements surnaturels qui la poussent vers la vie religieuse, soit qu'elle donne à ses nièces ou à sa sœur le détail des pieux travaux de sa retraite , soit qu'elle discute avec ses supérieures cette grande et délicate question du formulaire, qui fut le plus douloureux événement de sa vie et la cause de sa mort.

C'est avec ces écrils, entremêlés d'éclairri-^sementin! sanis el de rél1fxionsélot|uonte«, que H. Cousin a ci l'hisloire de Juc^guuline. Celte prose de J^icqueline 1 nous en dirons comme lui. — et comment mieux din luiî— fl elle est de la meilleure qualité, saine, naturelle, infiénieuse, agréable. Dans le Ion ordinaire, elleefl un peu néglifiee, et n'nlfre rien de bien saillant, en gardant toujours une distinnion secrôte, qui se si'nt plus qu'elle ne se peut définir. Mais que la passion vienne à soufUer sur l'âme de Jacqueline el sur sa plume, elle siip|jlé« l'art, emporte les né^ligeni:es el les langueurs, élevé et soutient le langage, el al< rs on entend comme un éclio de la voix maie et patht'iii|uede Pascal. »

Mais, pour apprécier la vie et le g<>nie de Jacqueline, pour entrer tuul à Fait (tans la pensée de son illui'tre biographe, il ne suflit.pas de s'arrêter à des questions de style et de langaj^c; il faut, avec M. Cousin, s'itlèver plus haut, dire un mol de ce Port-Royal, dont elle perdonoilia l'esprit, dont M. Itoycr-Collard a dit « que qui ne le connaît pas ne eonnait pas loule la nature liumaine ; n de ce l'orl-Royal, dont les solitaires et !e> relifiieuses remplirent une telle place dans cette époque dr^jà si pleine, el dont on peut parler aujourd'hui san:^ umindre d'éveiller des passions mortes et des querelles éttinles. >■

L'erreur e.-l une des conditions de la naiure humaine, j'allais presque dire un de ses privilèges , puisqu'il n'y a que l'arge ei la U'ie qui ne se trompent pas. Mais la bontâ de Dieu a permis que, parmi ces erreurs, il y en eût qui, à distance, perdissent leurs caractères dangereux, et ren- _ irasseni dans la vérité, dont elles n'étaient qu'un côté excessif ou mai compris. Les erreurs de l'uriltoyai furent Je ce nombre; au moment où elles se produi-

sirent, ellà firent du mal; elles donnèrent lu cbangi' sur quelques-uns

des plus redoutables problèmes de la destinée de Thomme, et, par l'extrême supériorité de leurs promoteurs sur leurs adversaires, elles furent cause que la vérité souffrit à la fois et des vertus et du génie de ceux qui la combattirent, et des petitesses et des violences de ceux qui la défendaient. Elles entretinrent dans une société à peine rassise cet esprit de résistance et de révolte qui, en des consciences sincèrement catholiques, n*alla pas jusqu'au schisme, mais qui, plus tard, en se dégageant des liens de la foi et de l'austérité des mœurs, recommen(;a la lutte et porta ses coups les plus destructifs. Elles furent, pour ainsi dire, un pont, une arche sacrée, mais périlleuse, entre la remuante réforme du seizième siècle et la révolution philosophique du dix-huitième. Tout cela est vrai ; H. Cousin le déclare très-haut . et la prévention ou la mauvaise foi pourrait seule se méprendre sur sa pensée : « On peut le dire aujourd'hui, écrit-il, sans craindre de pa«:ser pour le complice du père Annat et du père le Tellier; c'étaient les jésuites alors qui défendaient la bonne cause, celle de la liberté humaine et du mérite des œuvres. » — Oui, et cependant qui pourrait éprouver aujourd'hui pour les grands hommes, pour les saintes religieuses de Port- Royal, d'autres sentiments qu'une admiration et une tendresse infinies? Qui ne regretterait pas, môme au prix d'erreurs ou de périls analogues, ces caractères, ces convictions , cette ardeur de sacrifice , ce dévouement à une idée, à une foi, ce mépris de la terre et de ses jouissances, cette soif de Dieu et de sa grâce, immolant, pous s'assouvir, la créature et ses mérites, et ses terrestres vertus? Génération rapetissée par le

culte du bien être et par l'exaltation insensée de \ù personnalilé humaine, saluons, dans les solitaires de Port-Uoyal , non plus les sectaires, non plus les disciples de saint Augustin exagérant et alté-

rant la docirine *ft leur maîire, mais de gnmls caraclèl'^ mars fie grandes âmes, dont les erreurs, dcuor peu coTilagieuses, disparaissent dans le seviirc éclai ktirs (TQvres et de leurs douleurs! Dire qu'il n'est | d'hommes qui nous ressembtenl moins, c'uï-l leur reni^j)e plus beau de tous les liommagcs. Ajouter que M. C sim sembte parler leur langue plutôt qne la ntUre , r. nous fLiit vivre dans leur temps et re^pirur leur atiti sphère , qu^l nous aide à les mieux comprendre et à honorer davantage, c'est louer l'historien de Jacqùelïifl Pascal de ta ra^os la plus juste et fa plus Ji^g'Do de tui.

M. LÉON FEUGÈRE

On se plaint de certaines tendances de la littérature moderne ; de son mépris pour le passé ; de son goût pour le bruit, le luxe et l'étalage ; de son penchant pour ces qualités brillantes, mais stériles ou ruineuses, qui sont a Téconomie inteilecluelle d'une époque ce que des dépenses inutiles sont à la richesse publique ou aux fortunes pri* vées ; on se plaint de cet esprit superbe et puéril à la fois qui préfète en tout la forme au fond, le mot à la pen.-ée, le clinquant à Tor, la chimère au vrai et le superflu au

nécessaire. On a raison ; mais peut-être n'est-ce pas là toute notre littérature; ce n*en est, pour ainsi parler, que la devanture et la vitrine. Dans un tout autre milieu que nos foyers de théâtres ou nos divans liliérairesj on ren* contre encore des écrivains érudits, ingénieux^ modestes, patients, dont la physionomie calme et douce contraste heureusement avec les allures hâtives de notre siècle, et

* Études sur le seizième siêde* h

qui, par la soliiiité de leur savoir comme par la variéie de leurs reclierchcs et la série île leurs études, se railm lient aux plus pures traditions des lelires françaises. [I s'ayil seult'ment de les tirer de celle espèce de demi-jour [)resque volonlaire où ils se maintieDueni et se cornplaisenl, ndéles en cela, cumule en tout le reste, aux exemples des hommes illustres qu'ils aiment, (|u'jls raiiontuui el qu'ils continuent. Il s'a^'it d'accomplir à leur prolil celle partie essenliclle de notre tSclie qui consiste à rétablir de noire mieux la lialanco entre le succès et le mérite, à négliger souvent ce qui se montre, à montrer parfois ce qui se cache.

Depuis plus de dix ans, M. Léon Fougère pour^^uii avec la plus honorable persévérance ses Études ?iir li' sei- EÎéme siècle. En même temps et par une analn^'ie n^iturelle, il e.it remonté vers la fléi'adence et le Da^-Lmiiire, dont re.-prii littéraire, vivace encore au milieu dit tant de ruines, inierrompu par la glorieuse et féconde nuit du moyen à^e, retrouva, après la prise de CniisUiniiniiple, une seconde vie, une s&:onde nahsance dans ce seizième siècle où les irésors de l'antiquité éblouirent et epivrérent les intelligences. Les notices de M. Léon Feitgère slt .^u- .

rêlius. Paul Orose et Sexius Rufus, sur Zusime . Anne Comnéne et Cinname, sont d'excellentes pn^p;u'.itirins ii ses travaux sur les écrivains de la Renaissance, dont la chuine nous conduit jusqu'à du Canj^e, cet adiiiiralde érudit du dix-septième siècle, qui semblerait di<;n(.' d Tire le contemporain d'Henri Estieone, s'il n'était l'unuileet le maître de Mabillon. Hais il faut se borner en des sujets aussi vastes, aussi divers, el les Études sur le seizième siècle orrrenl maintenant un ensemble a^sez complel, un caractère assez visible de parenté et d'unité, pour que la causerie puisse y pénétrer , s'y reconnaître, et recueillir

eu passant queli^ues traits caractërisliquos, queli^ues souvenirs préi-.ieux de cetiu phase ïoiporlante de notre liUloire lilléraire.

Nous n'avons pas à répéter ici notre iipinlon sur la fienaissancB, dont M. Feugère s'est fait d'ailleurs le commentateur et le biographe plutôt que le panégyriste. Il y a eu dans cette phase mémorable, si riche et si turbulente, si inventive et si excessive, quelque chose du mineur émancipé, avec tous les écarts que suppose une tutelle tro|i \C>1 . brisée et faisant plate à des forces immen^^es, mal distribuées et mal dirigées. Tout se combinant A la fois pour surexciter l'esprit humain, hérilage de l'antiquilé clas* sique, découvertes du génie moderne, réforme philosophique et reli};ieuse, avènement du libre examen, spectauks sanglants et terribles des guerres civiles, il en résulta un trop-plein d'idées, un mélange d'invention et d'imitation, une activité passionna, une curiosité diiiorsnte, qui, louchant au sacré et abusant du profane, élevait se traduire dans les âmes par une inquiétude rébiilir, dans les esprits par des hardiesses cou|iables, dans l'an

et dans les livres par un chaos de beautés indigestes où «me originalité puissante se cherche et se dégage peu à piu à travers l'embarras des richesses acquises et les lan;,'ej d'une littérature au berceau. Pour arriver à l'adminilile génération qui doit suivre et où tout se féconde en se disciplinant, il fallait cette exubérance, de mËnie que, pour être, à trente ans, un type de r<irce et de maturité, il faut, dit-on, avoir fait à dix-huit ans quelques brillantes foliis. Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'une vue générale .-^ur le seizième siècle, mais d'hommes qui l'ont illustré, qui en ont personnifié le génie infatigable, et en qui nous pouvons saluer avec U. Léon Feugére la s-'yo gauloise, la liberté de pensée, la saillie et le relief de caractère, la

•i» ... -C ; ■iirJ V-

science profonde, l'éfuditioa presque inspirée, rai^dew decoanaUre, de découvrir, d'avancer, traits distinctifsde celle époque.

Poirr en mieux apprécier les bons et tes mauvais côtés, et pour rendre un hommage plus réfléchi à la haaniére nette, spirituelle, pénétrante, instructive, de M. Léon Feugère, suivons-le un moment dans la biographie des deux hommes qui Tout le plus occupé, et qui peut-être se sont i^semblé le moins, bien que reflétant tous deux, avec autant de talent que de science, une des faces de leur siècle : Etienne Pasquier et Henri Estienne.

Etienne Pasquier naquit en 1528 ; il avait soixante-six ans lorsque Henri lY monta sur le trône et donna quelques belles années à la France épuisée par la guerre civile. On peut donc, sans paradoxe ou anachronisme, dire que la plus grande et la plus significative partie d^ sa vie s'est passée sous les derniers Valois, c'est-à dire sous le régime et au milieu deji scènes les plus déplo-

rables qui aient pu dégoûter !e patriotisme, énerver le courage, désespérer la vertu, interrompre le travail, désorienter le savoir, affaiblir ou déplacer les notions du Juste, du vrai et du bien. Quel beau contraste, cette noble et énergique lignée de magistrats, d'avocats intègres, races laborieuses et fortes que la corruption et la mollesse n'avaient pas pénétrées, les rflospital, les de Mesmes, les Guillaume du Vair, les Pasquier, les Loysel, conservant intact le dépôt des traditions antiques, restant Français par le cœur au moment où il n'y a presque plus de France-, entreprenant des travaux gigantesques ou poursuivant une œuvre de conciliation et de paix, pratiquant le culte du foyer domestique el les vertus de famille dans toute leur sereine et austère grandeur, et cela à quelques pas â*une cour scandaleuse; de princes efféminés, d'une reine

M. LÉON FEUGÈRE

imposant la politique et les modes de son pays à la loyauté et à la simplicité françaises, de grands seigneurs rebelles au trône et remuant dans leurs mains eonvulsives \es lambeaux sanglants delà féodalité vaincue, d'armées où le bandit, le reître, le pillard, coudoyaient l'homme de guerre, de discordes intérieures, de massacres religieux, après lesquels il semblait qu'on ne pût plus avoir ni religion ni patrie! Qu'était-ce donc que ces robes noires se détachant si vaillamment sur ces hauberts et ces pourpoints souillés? Était-ce l'éveil de la vie civile se déclarant et se développant à Theure même où la guerre va cesser d'être l'état normal du pays? Était-ce la bourgeoisie marquant d'avance sa place et ses destinées futures, dans ce siècle qui semble enclavé entre Louis

XI et Richelieu, pour nous montrer les déchirements, les fautes, les révoltes, les désordres et le déclin delà noblesse? Était-ce, chez quel* ques hommes d'élite, l'instinct des vrais intérêts de la royauté française qui marchait à un isolement funeste, le pressentiment d'un corps intermédiaire, propre à adoucir les chocs et les secousses et à s'interposer entre la monarchie et la nation pour le bien de toutes les deux? Quoi qu'il en soit, tout ce que l'on peut dire ou deviner en l'honneur delà haute bourgeoisie et de la magistrature du seizième siècle, je le trouve réalisé chez Etienne Pasquier, dont M . Léon Feugère a raconté la vie et réédité les œuvres principales. Il avait bien quelques-uns des défauts de son temps et de sa robe : il était gallican avec excès et abusait du vers latin. Il aimait un peu trop ce bel esprit, ces jovialités littéraires, celle littérature galante, qui,- greffée sur des souvenirs classiques, est trop souvent le faible des hommes occupés d'affaires graves, et dont les typesdégénérés se retrouveraient encore de nos jours entre un volume de Cujas et une liasse de dossiers. Mais, en somme, quelle

belle e;itîsieDce ' Quelle rarrière laborieuse et bien remplie! Q(ie de temps trouvé pour de sérieux iravaux ao " mitipu des Tsligiies de sa pruressinn et des a^'iiaiions de J son ii'itips! Il faut lire dans l'intéressanie nntï N. I^iin feugère, l'analy^ lumineuso dps Itecbercheg- \ d'Éiionne Pusquier, son monument véritable, son litre le f plu^ mAide auprès de la posiprité, livre qui peutt'ire pour I les études pénétrantes et profundes de l'histoire moderne i un gn'uierà science etâ idées comme lerépi>rioire de la^l comédie iinlienne était un grenier à sel pour Molière. A cell ouvra;{e monumental s'en ajoutent d'autres d'un intérfit moins iii'rieux, mai.<: qui prouvent toute la variiio dégoûts,^ de CDuniÉissances, d'aptitudes, de curiosités, de cet esprit] sans cesse fécon-

dé par une activité bien réglée. Et, pen-, dant qu'il écrit, d'une main tour à tour plai^anif? ou sâ> j] vère, son MonophHeai ses Colloques, son Exhorlationapriiicen et ses Heclwi-ches, pas un détail de sa \'w publique ou priviie ne souTfro de ces travaux, qui sDlfiraieiit à absorber une autre vie : il est avocat, il est magi^rui , dana la plus pure cl la plus haute acception du mol. H plaide de grandes affaires qui le mettent en coniact avec les princes et les attirent dans son auditoire : il suit les Gmnis Jours de Troyes et de Poitiers; il dit la vérité à Cliarit's l\, à Henri [II, à Henri IV, et il la dit avec une persuasive éloquence. Pendant ce long interrègne de la tnonarctiie, compromise par la faiblesse des Valois et l'ambition des Guise, il représente ce parti français .^ui persista, qui combattit l'induence espagnole et les fureurs de la Ligue, qui appelait de ses vœux l'avéncmcnt du Hénrnais, la paciHcation religieuse et le triomphe d'une politique nationale. II personnifie, avec non moins d'éidat et de s.i;.'csse, cette Hntii|Ue magistrature, si friinclie, mais st dévouée, dépassant quelquefois, dans ses rcuiuntraucus.

l'obséquieux langage qui plaît aux princes, égarée, de temps à autre, par ces velléités d'opposition et d'initiative qui semblent le péché mignon des partis et des corps parlementaires« mais fidèle à cet esprit de liberté monarchique ou de monarchie libérale qui serait le beau idéal du gouvernement de la France, si la France en était digne. G*est (|u Etienne Pasquier, en dépit de ses petits vers et de ses Ordonnances d'anwur, en dépit de certaines tendances qui le firent très-injustement soupçonner de pencher au calvinisme, conserva précieusement les trois grands traits, les trois

grands titres qui se complétaient les uns par les autres : il resta toujours Français, royaliste et catholique.

En regard de cette noble vie, placez les Estienne, Robert, le premier en date, et surtout Henri, le plus illustre et le plus malheureux de tous. Us sont à peu près les contemporains de Pasquier; ils vivent sous les mêmes princes, en face des mêmes spectacles, et ils le surpassent en érudition et en génie Impossible de rencontrer des organisations plus puissantes, de plus prodigieuses aptitudes pour toutes les branches de la science humaine, une divination plus merveilleuse des langues anciennes et modernes. Henri imprime le grec avant de le savoir et parle le latin sans l'avoir appris. A peine adolescent, il dirige avec une supériorité incomparable une imprimerie destinée à rester proverbiale dans la mémoire des lettrés, une maison où le latin est la seule langue usitée et permise, depuis le maître jusqu'aux servantes, depuis les filles et les sœurs jusqu'au dernier ouvrier. Patient comme un érudit, hardi comme un inventeur, élevant son art à un point de perfection quïl ne dépassera plus, corrigeaii. d'une main les épreuves de ses éditions admirables, éciivant de fautre des ouvrages qui ne sont pas inutiles ai développement de

la.

la langue française, possédant Thébreu comme Moïse, le grec comme Platon , le fatin comme Virgile, le français comme Amyct, versifiant dans tous les rhythmes de la poésie latine, artiste, voyageur, philosophe, physicien, mathématicien, astrologue, un peu sorcier, Henri Estienne réunit à un degré inouï les talents les plus différents ou même les plus contraires; et il trouve, au mi-

lieu de tous ses travaux et de tous ses voyages, le temps d'avoir trois femmes et quatorze enfants; ce qui était encore, soit dit en passant, une des aptitudes des éjudils de cette époque. Eh bien, avec tous ces dons du ciel si admirablement mis en œuvre, quelle triste existence ! quelle vieillesse chagrine et troublée ! Aimant passionnément la France, la saillant comme l'initiatrice de toute idée et la distributrice de toute gloire, auteur de ces deux livres si remarquables, de la Précellence du langage français , et de la Conformité du langage français avec le grec, où il glorifie sa langue et son génie, Henri Estienne, à l'exemple de l^obert son père, est obligé de vivre à Genève, parce que Robert et Henri ont embrassé la réforme protestante avec toute la fougue de leur caractère et toute l'audace de leur siècle. Que dis-je? Henri Estienne, on ne saurait en douter, passe par-dessus le protestantisme et arrive à une sorte de scepticisme injurieux et railleur, plus près des bouffonneries grossières de Rabelais que de la froide et formaliste rigidité de Calvin. Aussi est-il aussi suspect à Genève qu'à Paris, ou plutôt l'inquisition méticuleuse de la capitale du protestantisme lui est bien plus défavorable que son ancienne patrie, où les Valois le protègent etrcocueillent. Échangeant le rôle de Français de génie pour celui de sectaire émigré, tiraillé entre la France qu'il regrette et qu'il a lui, et la société genevoise qu'il inquiète et qu'il craint, Henri étourdit dans des voyages l'ennui de ce qu'il a et le

M. LÉON FEUGÈRE. S

regret de ce qu'il perd. Sa vie laborieuse et savante n'offre plus cette unité et cette suite qui vont si bien à la science et au travail.

Ce qu'il a entrepris, il l'interrompt; ce qui l'eût enrichi le ruine; son imprimerie languit, son humeur s'irrite, sa famille souffre, sa maison perd de sa bonne renommée; dea soupçons injustes, mais cruels, planent sur sa probité; le foyer domestique ne le retient plus; il part, il revient, il s'éloigne encore, et finalement le typographe que nul n'égalera, le linguiste que personne ne surpasse, l'écrivain qui occupe, dans la littérature française, la place immédiatement au-dessous des trois grands prosateurs du seizième siècle, Rabelais, Âmyot et Montaigne, l'auteur de ce Thésaurus, si digne de son nom, nous dit M. Feugère, Henri Estienne meurt à Lyon, à rbôpital! Et son corps est jeté dans la fosse commune! Horrible effet de l'intolérance religieuse, direz-vous. Non : regardez-y de prés, vous reconnaîtrez qu'il y a là autre chose; il y a la faute et le penchant d'esprits révoltés, d'hommes supérieurs, ayant entre les mains un intrument redoutable, et voulant en jouer non-seulement pour l'instruction de leur pays, mais pour l'assouvissement de leur haine et le plaisir de leur vanité : il y a le défaut de conduite d'artistes incomparables, n'acceptant plus cette règle, celte discipline sans laquelle le génie n'est que désordre et la science péril. En d'autres termes, Robert et Henri Estienne sont à nos yeux la personnification éclatante de ce que nous avons appelé le mauvais côté du seizième siècle et de la Renaissance, de cette ivresse intellectuelle, de ces philtres mystérieux que l'antiquité vcr*sailà l'âge nouveau, et où d'aventureux génies buvaient l'oubli de leur culte, de leur patrie et de leur famille. Etienne Pasquier, c'est l'esprit français du seizième siècle, n'attendant qu'une civilisation plus élégante et des leis

plus prpri^s pour atteindre à la nalme et régulière beauté du siècle de Louis XIV. Les Bstienne, c'est l'esprit révolutionnaire de la lienaissunce. n'iitiendant qu'une soiiûté plus nfraitilie et une

corruption plus raTlinée pour détiiolir avec Jenn-kci|ues et éclater de rire avec Voltaire.

On ne saurait assez louer la modiration spiriiiiello, le tact délicat, le mélange d'impartialité et de syjnpalhie avpc le<|uel U. Léon Feugère a retracé cette vie de Uunri Esticnne, dont il a fait la préface de son exrellenio édiiion du livre de la Conformité du langage français avrc le grec. La bingraphie ainsi comprise e&t de la véritable histoire litléraire. On sent que M. Feugére s'intérse^u à son héros; — et qui u'aurait pitié de tant d'erreur:? el d'inlorlunes ubez un homme si mprveilleuseinem ihuèl — Mais il ne déguise aucun de ses travers; it ti'ub:?uut aucune de ses fautes; il ne fait pas de son récii un w\ta à déclamalions contre les rois, les évCqnes, les llu'oInr^iL'ns, la Soi bonne, contre te Csnalisme et l'intolrr^mct: d'un tempii où lotit le monde était intolérant et raniuiijue à sa manière, lémoia Calvin, i qui, après avoir décLnué lonire les biiL'Iirrs, tes alluma, » — témoin Robert l'L«iicnn>3, qui, tout en se doonant pour une victime des per^^icu lions calliuliijues, « loua Ca{vin d'avoir l'ait br{t'orSer\el. poursuivit jusqu'à la mémoire de ce malheureux, ei, aniiné d'une liiiine qui survivait nu supplice, fil cherclier ^'i la foire de Francfort, pour les détruire, tous les exemplaires de SCS livres, b — Ce qui domine daus ta miuce de M. Léon Feugère comme dans toutes ses autres Éludes, c'est le sentiment et le goùl de ces vieilles riclicsses nationales, trop longtemps négligées; c'est l'amour de celte saine et forte littérature qui a pour a'ieux direcu les l'asqiiitT. les Estientie, les Scévule de S.iinte-Manbe, les la lioélie, les d'Aubigné, les Bodiu ; c'est l'uiLour de cette

France qu'on cbérissnil encore en)a quitlant, qui, au milieu de ses discordes et de ses mnllieurs, gardait son myslérieuic presti};e pour les iulelligences <ilevées et délicates, et restait la patrie quand même de ceux qui en cherchaient une autre. U. Léon Feu^ère, nous l'avons dit, remarque excellemment que Henri Esiienne fui toujours beaucoup plus Français que Genevois, et que les lils de Calherine de Médicis, si cruellement injuriée par lui, le traitèrent liien mieux que l'ingrate Genève. Admirable privilège de la France, de paraître, jusque dans ses rigueurs, plus tiospitaliére et plus douce que les asiles mêmes où on la fuit!

Nous nous sommes longtemps arrCt^ sur Etienne Pasquier et les Eslieune, parce que ce sont les figures les plus significatives de toutes celles que M. Léon Feugére a fait revivre avec lant de talent et de bonlieur, Il ne faut pourtant pas oublier Etienne de la Hoëlie. celnmi Je Montaigne, mort à trente-trois 'ans, immortalisé tout ensemble et un peu effacé par celte vive affection de l'auteur des Essais, qui trouva, pour s'exprimer et se répandre au dehors, des accents presque aussi touchants que l'amour maternel de madame de Sévigné. Pour cette collection de jufjes superficiels dont se compose le public et même la posiérilé, une amitié comme celle-là absorbe celui qu'elle illustre, et le titre d'ami de Montaigne a prévalu, chez la Bnëlie, sur le souvenir de sa vie et de ses ouvrages. M. l^n Fengéroadoocbien fait de remettreen lumière les principaux traits de cette courte existence, ce caractère si noble et si pur, cotaient plein de fraîcheur et de tendresse, qui s'éleva â une si mitle et si patriotique éloqueoce, dans son discours delà Sei-vitude volontaire, inspiré par les malheurs de Biirilenux. sa ville naialH, et les cruautés du eonnëtahla de Montmorency. Versiiiant en latin et en français, comme

presque tous les poètes de celte époquo, la BoSlie «ut- Iribua, pour sa part, à ce mouvement à demi classiciuB. à demi ori{(iual, qui, ramené par Mallierbe à doscondhioBS d'iiarmonie, d'élégance et d'uniié, aboutit à la srande poésie du dix-septième siècle. Mention no os aussi mademoiselle de Gournay, vieille fille poète, assez midlrnilée, eemble-t-il, pr les courtisans et les beaux esprils de son temps, mais irés-spirituellemenl réliabiliti'e par 11. Léoi Feugére, qui lui a consacré quelques-unes de ses mei^ leures pages. Pour ceui qui aiment à préciser la nuance et la filiation liltcraire entre ces diverses pliases dont quelques-unes se succèdent de si près, qu'elles s» lourbent et onl l'air de s entremêler, il est clair que mLideiiioiïelle de Gournay avoisine Corneille et Bahac plui<'>i que Miirot ou la Funlaine, et qu'elle marque, dans In liiiiTaiure féminine, la iransilion entre la Itenaissance prupremeot dile cl la politesse un peu afladie des précieuses de l'hôle) namb!)uiil<it.

Noire énuniération est forcômont bien incomplète ; nous ne pouvons suivre l'ingénieuK bJO);raplie ni auprès de Scévolede-Sainta-Hartbe, ni auprésde Guillaume du Vair, ni m^me chez ce du Can^^e, bénédictin laïque, dont l'érodition étonne comme s'il avait lallu trois hummes pour l'amaïser et trois cents ans pour l'atteindre ; du Canjïc, la minimr intrépide, dont l'or fruste et en im^nis a été si habilement monnayé par notre nouvelle école historiquo. Iticn que né en plein d i x-se pi ième siècle, du Can^'e devait figurer dans la galerie de M. Feugére, et on le lui eût demandé s'il l'avait omis. Pour nous, nous avons voulu seulement indiquer le plan, l'ensemble, l'esprit et aussi)o mérite de ces Études. Nous avons voulu rapprlt-r l'allention sur un écrivain qui, en ravivant la litléraiure du seizième sièclt', offre des exemples el des leçons ;i la nôtre.

H. LEON FEUGËRf:.

Cette trempe vigourousc àe caractûre et d'intnlligf^nre, ces trovaux d Hercule de lerudilion et du «avoir, celte saveur gauloisi', mèW-e à-cet entliousiosme Classique, Crille énergie, citt'â patience, ce mépris de la glonole cl des friandises de la vaoiié, ces œuvres colossales entreprises et exéeulées avec une force presque surliumaine, celte supériorité s'associant â celle bonhomie, toutes ces qualités des lettrés d'un autre âge, M. Léon Feugère les loue dignement, et on seni qu'il les resrelte. Nous sommes loin, eu effet, des Pasquicr et des Ëstienne, des Mabillon et des du Cange. Nous parlageons ce regret de M, Feugore, et pourtant peu s'en faut qu'il ne nous FourDisse un argument pour le contredire : cette race forte et mode^le ne semble pas éteinte tjuand on le lit

M. LOCIS DE LOMÉftIE'

Je ne dirai pas, k propos de l'ouvrage de M. Louis da lûtnonle : C'est un leau livre, un charnumt livre, un escellent livre ! — formules dont on me reproche il'abuser un peu et que l'on compromet en les prodiguant. Je Hirai simiilemi'nt : C'est uu livre ' et peut-être n'y a-t-il pas de meilleur éla<;e en un moment ofi notre lilti'niiiire prnche déciilnmienl à l'improvisatiop et au rabais. Le Benumarchain de M. Louis de Loménu a loulos les noliles fiertés de son origine et de son état; il s'adresse aux vrais lecteurs, aux vrais sclieleurs, et il n'a pas besoin, comme les petites gens, de s'amincir pourse faire admeitre. Lonj'ueloent préiiaré, travaillé avec un soin estr^ni*: d'après des documents inédits qu'une honorable confiance a mis entra]eE mains du biograpne, et qui, grâce à une étude patiente, sont venus .se ranger d'eux-mêmes et se fondre dans son récit, cet ouvrage nous donne sur l'auteur de

Figaro ce dernier mot, ce mot définitif que l'hisloire et h critique ne trouvent pas du premier coup, mais qui, une fois

' Beoiimarcliai» et «m tempt.

trouvé, acquiert force de loi littéraire, et ne permet plus de songer à un homme célèbre sans nommer en même temps celui qui Fa si bien connu, raconté et ressuscité. Beaumarchais appartient désormais à M. Louis de Loménie, et lui qui s'est plaint si souvent de l'injustice et de la sottise de ses j,uges en a enfin rencontré un qui lui eût semblé digne, non pas de subir ses Hémoires, mais de les écrire.

Ce n'est pas tout encore, et, pour que rien ne manque à Vheureuse fortune de ce livre, voyez comme il répond à la fois au genre de célébrité de son héros et au goût particulier de notre époque.

Il n'y a pas plus d'existences inattaquables pour This* toire que de génies irréprochables pour la critique. On peut dire pourtant que la famille des personnages illustres départage naturellement en trois branches : ceux chez qui le bien l'emporte assez sur le mal pour qu'on ne puisse les rabaisser sans dénigrement systématique; ceux chez qui le mal l'emporte trop sur le bien pour qu'on puisse les louer sans complaisance coupable; et ceux chez qui le bien et le mal, restés à l'état de problème ou de mélange, ont tour à tour autorisé le blâme et l'éloge, le panégyriqvie et la satire, la flétrissure et l'apologie. Or non-seulement Beaumarchais doit être classé dans cette dernière caté* gorie, mais on dirait qu'il n'a pas voulu y figurer seul^ qu'il y a fait entrer pêlemôle presque tous les éléments de la société de son temps, bourgeoisie, noblesse, magistrature, finance, littérature, théâtre, dé-

mocratie, révolution politique, sociale, philosophique, dramatique, et que, par un privilège de cette nature exceptionnelle et de ce moment unique, la plupart des questions agitées autour de sa vie se sont continuées dans notre siècle. Roturier anobli à cette heure transitoire où la noblesse et la roture

«u '■ '-.;rj

"rM

BM GAOSBRIBS LITTÉRAIRES.

allaient se prendre corps à corps dans une mêlée terrible^ spéculateur aventureux sur ce terrain chancelant déjà où les antiques fortunes vacillaient, où le génie des classes moyennes préludait à ses prochaines conquêtes par cette rapide chasse aux millions qui dure encore, courtisan familier et hardi, ne se résignant à respecter les personnes royales qu'à la condition de traiter d*égal à égal tout ce qui les entoure, poëte dramatique à cent lieues des traditions et des modèles, parlant, par la bouche de ses acteurs, une langue nouvelle, ardente, incorrecte, colorée» tourmentée; plaideur infatigable et trouvant dans chacun de ses procès un prétexte à fronder ces grands corps d'où . se retirent peu à peu Tautorité et la vie, Beaumarchais est moins un personnage qu'une personnification, et parier de lui, c'est réveiller, dans tous ses détails, ce passé d'hier qui est presque le présent; tant nous avons, hélas! abusé de ses leçons et profité de ses exemples ! On le voit, pour un biographe ingénieux, pénétrant et bien renseigné, Beaumarchais offrait toutes les richesses du genre : sujet intéressant, héros contesté, époque se résumant dans un homme, société voisine de la nôtre, avec une révolution pour mur mitoyen et Figaro pour ouvrir la porte.

Est-ce là le seul attrait d'une biographie complète de Beaumarchais, telle que nous la donne H. Louis de Lo- .ménie? 11 en est un autre qui se rattache plus étroitement encore à un de nos penchants, j'allais dire à une de nos manies. Que préférons-nous aujourd'hui parmi les ouvrages de l'esprit? A quel genre de publications sont assurés le succès, la vogue, la curiosité, quelque peu blasés ailleurs et prêts à trouver le roman trop fade et Tbis* toire trop grave? Aux confidences, aux confessions, aux Mémoires des gens célèbres, et, s'ils ont eu un pied dj^s ia littérature, l'éveil n'en est que plus vif, h curiosité

plus générale. Là-dessus nons sommes incorrigibles : rien n'y a fait, mécomptes, déboires, beaux noms littéraires compromis par le scandale ou l'ennui, rien ne nous a refroidis, rien ne nous persuade que des détails biographiques donnés sur un auteur fameux par l'auteur lui. même ne soient pas la plus séduisante, la plus irrésistible des lectures. Si nous réfléchissions pourtant, il nous serait facile de comprendre qu'un homme se faisant le héros de sa propre histoire ne peut être véridique; que poser en Yue du public est la condition la plus mauvaise pour garder la sincérité de sa physionomie ou le naturel de son attitude, et que, s'il s'y joint en outre une préoccupation littéraire, une vanité poétique, la révélation directe et personnelle, en dépit de ses efforts de mémoire et de ses prétentions ^ l'exactitude, sera moins vraie, moins fidèle que l'œuvre primitive où le poëte trahissait malgré lui et baignait dans les eaux limpides de l'idéal les secrets de son imagination et de son cœur. S'ensuit-il qu'il n'y ait pas un intérêt très-réel à connaître, dans toute sa vérité piquante et familière, ce côté de la vie des hommes illustres qui n'appartient pas à l'his-

toire, qui côtoie la biographie ou l'anecdote, et qui forme l'envers de leur vie publique? S'ensuit-il que Térudit, le moraliste, le critique, l'observateur, ne puissent pas rencontrer là une mine opulente, des perspectives variées, neuves, lumineuses, sur une société et sur un temps? Assurément non, et, si l'on a un moyen de conserver à ee genre d'ouvrages toutes les qualités qu'il pourrait avoir en lui ôtant tous les défauts qu'il a, P;Ous serons des premiers à y applaudir. Eh bien, ce moyen, le voilà; le livre de H. de Loménie nous en donne un modèle : il s'agit tout simplement que les matériaux relatifs au personnage dont on veut retracer l'histoire et fixer les traits soient fournis par lui et mis en œuvre par un autre;

qu'il nous arrive en déshabillé, sans arrière-pensée d'arrangement ni d'artifice, sans songer au public ni à la postérité, avec sa correspondance, ses papiers de famille, ses souvenirs intimes, tout ce qu'il n'a pas fait pour être regardé, tout ce qu'il n'a pas écrit pour être imprimé, et qu'une fois là, toutes ces pièces originales et authentiques que l'amour-propre, le désir de paraître, le souci de sa renommée, pourraient altérer dans ses mains, passent dans les mains de cet aller ego qui n'a pas le même intérêt à embellir ou à déchirer telle ou telle page. Mais il faut aussi que cet autre soit digne de sa tâche; qu'il sache être bienveillant sans faiblesse et impartial sans rigueur; que, par la fuite des années et les leçons de l'expérience,. il soit assez détaché des passions soulevées autour de Thomme dont il s'est fait le secrétaire pour n'y apporter lui-même aucune prévention de vieille ou de fraîche date; que, par le vif attrait de l'esprit pour l'esprit, il soit assez rapproché de son héros pour le comprendre, l'aimer, n'en être pas dupe, se mettre à sa place et dire de lui le fin mot que lui-même ne dirait pas. En somme, des Hémoires originaux rédigés

à soixante ans de distance, une autobiogra** phie à la troisième personne, voilà la perfection du genre, et voilà ce qu'a fait H. de Loménie.

Nous le demandons, Beaumarchais eût-il écrit lui-même son histoire pour notre instruction ou pour nos plaisirs, y serait-il plus vrai, plus familier, plus vivant et souriant que dans ce livre qui le prend au berceau, dans la maison de l'horloger Caron, son vertueux et aimable père, et le conduit, à travers la prodigieuse série de ses aventures» jusqu'à sa triste vieillesse frappée et ruinée par cette révo* lution où il eut sa part de complice et de victime? Nous Ty voyons tour à tour, et toujours ses papiers à la main pour que l'identité soit plus évidente, apprenti horloger, inven-

tant des montres, déjà prompt à la riposte, pressé d'occuper de soi, de se pousser, de se faire voir, de saisir celte occasion qui eut tant de cheveux pour lui et qu'il fitsi chauve; musicien au service de Mesdames de France, sachant les intéresser et leur plaire, s'anoblissant tant bien que mal, assez pour mépriser la fausse noblesse, pas assez pour ne point envier la vraie; serviteur plus spirituel que modeste, oubliant volontiers les distances en attendant qu'Almaviva les rapproche; devenant, par son heureuse étoile et les premières prouesses de son actif génie, la providence et le soutien de toute sa famille, béni, aimé, chanté, chansonné dans ce nid charmant où jasent et frétillent en vers et en prose ces espiègles et jolies filles, bien dignes d'être ses sœurs; s'élevant môme, en l'honneur et pour l'honneur del'une d'elles, à des allures plus sérieuses et montrant à la patrie de Clavijo un type de Rodrigue bourgeois, mitigé par Gil Blas et gâté par Figaro; revenu en France, s'y mariant plusieurs fois pour s'enrichir, et appau-

vri par de rapides veuvages qui donnent lieu à de noires calomnies; se jetant, sous les auspices du financier du Verney, dans des entreprises gigantesques qui le mènent à de petites places, à des parchemins neufs et à des millions plus mal gardés que gagnés; écrivant en marge de ses plans industriels deux ou trois drames larmoyants où s'égare, sur les traces de Diderot, sa vocation véritable ; précipité par les équivoques ou les ennemis de sa fortune dans des procès qui semblaient devoir le perdre et qui deviennent partie essentielle de sa gloire; y révélant ce talent incroyable que n'annonçaient ni Eugénie ni les Deux Amis, y découvrant sa vraie veine qu'en beau joueur il pousse à bout; prisonnier au For-l'Évêque, proscrit, fugitif, rappelé, réhabilité, trouvant, au milieu de toutes ces vicissitudes, le temps d'écrire, de faire siffler, de corriger et de faire applaudir

ie Barbier de Séville ; mettant dans sa vie autant d'intrigue que dans ses pièces; passant à Tétat d'agent politique, et, comme tel, intervenant dans les préliminaires de «ette guerre d'Amérique qui fut elle-même le prélude de notre révolution; ayant un commerce à lui, une marine à lui; partageant avec le roi de France le dangereux honneur de s'allier à la jeune république, et, par une confusion d'idées qui fut un des traits de cette époque, se faisant i la fois le correspondant de Hamilton et l'éditeur de Voltaire; arrivé à ce point culminant de son existence et de son génie, les résumant dans une œuvre dont le scandale «st un succès, dont le succès est un scandale, arme à deux tranchants où Beaumarchais, riche et parvenu, se venge d'une société qui a offensé sa roture, en immolant une société qui a favorisé sa richesse; déployant, pour faire jouer le Mariage de Figaro, plus d'esprit, de souplesse, <le dextérité, de patience, de combinaisons merveilleuses, •qu'il ne lui en avait fallu pour l'écrire ou que Figaro

luimême n'en aurait montré; ébranlant, au bruit d'applaudissements démolisseurs, cette royauté qui lui fut propice, ne monde gracieux et imprévoyant qui sourit à ses insultes, ce siècle enfin dont l'heure est venue et qui va le punir en l'exagérant; surpris par la révolution comme tous ceux qui la préparèrent; la servant avec un empressement douteux qui l'empêche d'être tué, mais non d'être ruiné par elle; voyant son étoile pâlir et s'éteindre dans 'Ce ciel nouveau qui n'est plus le sien; se traînant ainsi jusqu'à la fin du siècle, et mourant avec le Directoire, à t'approche de Bonaparte, qui a le temps de lui inspirer de mauvais vers et d*écrire une lettre polie à l'auteur de la Mère coupable; obtenant en tout plus de bruit que de {[loire et plus de gloire que d'estime; meilleur que sa réputation, supérieur à ses ouvrages, mais y imprimant Sa

personnalité avec tant d'éclat et de puissance, qu'on est toujours tenté de confondre le héros arec Tauteur, le sujet avec le souvenir, la fiction avec la vérité; débutant dans la vie comme Chérubin, s'y démenant comme Figaro, y maudissant Bridoison et Basile, s*y déguisant en Aimaviva, mais sans pouvoir dépasser Lindor, et y finissant, bêlas ! comme tous les Bartholos de >cette turbulente Ro« sine, qui échappa si vite à ses tuteurs : tel est le Beaumar^ «hais de M. de Loménie, tel il nous apparaît dans son livr&> ;si toutefois il est possible d'indiquer en deux pages, et à vol de causeur, ce qu'il a détaillé en deux volumes sans un moment de lenteur ou d'ennui ! Que ne puis*je aussi faire ressortir ce qu'il y a de large et de compréherv-^ ^ifidius ce travail où chaque phase, chaque incident de la vie agitée de Beaumarchais s'agrandit de son voisinage, et sert de texte à de piquants et profonds aperçus sur la société de son temps : ici, un épisode de la vie sociale au dix-huitième siècle; là, les parlements et la royauté

à cette époque; ailleurs, les auteurs et les acteurs; plus loin, un excellent morceau de critique littéraire, le valet de comédie, depuis l'esclave de la comédie antique jusqu'à Figaro ! M. Louis de Loménie, qui se donne modestement pour rapporteur de ce dernier procès de Beaumarchais vis-à-vis la postérité, s'y est montré peintre, historien^ moraliste et juge. Puisqu'il a si habilement mêlé à This* toire de son héros celle de la société même qui influa sur lui et subit son influence, je voudrais, à mon tour, et comme un dernier écho de cette attachante lecture, dire de quelle façon je comprends Beaumarchais dans sa physionomie particulière et dans ses rapports avec, son siècle.

La révolution intellectuelle qui prépara, au dix-huitième siècle, la révolution politique, se personnifia surtout dans

trois hommes : Voltaire, Jean-Jacques Rousseau. Beaumarchais. A distance, et en.se bornant aux surFiices, il semble ((oe ces trois hommes ont joué un rôle à peu pnJs analogue dans une œuvre commune : regardei-y de prés, vous apercevrez les différences.

Voltaire a été essentiellement un aristocrate : mi enclume, il a voulu être marteau, et il l'a été. Otizlui sa monomanie irréligieuse, ses plaidoyers pour Csha- et Sirven, fantaisies d'un grand seigneur d'idées qui l'nii do l'humanité à ses heures pour assaisonner ses plaisirs ; ûtezlui cette raillerie merveilleuse et dissolvante qui! lui envièrent, j'en suis sûr, bien des ducs et pairs dn Vfr>;iilles et de l'Œil-de-Boeuf, que vous reste-t-il? Un ln.niimi} élevé par son esprit au niveau de toutes les puiss;iTii:is, de toutes les grandeurs de ce monde, trouvant que r e monde ne va pas trop mal, qu'on doit peu y changer qu^md on y a fait sa fortune, et prêt à jeter sa perruque ^i h !i:ie de quiconi]ue lui dirait qu'il

en prépare la ruint' \aT ïcs impiétés et ses sarcasmes. Voltaire, c'est, dans le monde intellectuel, le gentilhomme brillant, étourdi, gof^uenard, persifleur, inconséquent, concourant à son insu à la perle d'une société qui tombera, mais qui est encore debout, complice presque involontaire d'une révuhition qui se fera, mais qui n'est pas faite; et la preuve, c'est que deux ou trois générations de gentilshommes, en dépit des premières épreuves, l'accepteront pour leur idole, seront infestés de ses doctrines, et qu'il faudra, pour les en guérir, un demi-siècle de catastrophes.

Jean-Jacques, c'est l'homme du peuple pressentant avec un mélange d'ivresse et de trouble le bouleversement social qui confondra tous les rangs et toules les Tortunes. Si caressante que se fasse pour lui la société, épr.'^e tout à coup de son génie et de sa gloire, il n'en veut pas.

mmmmimommmm

il n*en est pas, et les ombrages de son humeur viennent en aide aux hardiesses de ses systèmes. Ce qu'il lui faut, ce n'est pas plus le magasin que le palais, pas plus le comptoir que le salon^ pas plus Tusine que le château; c'est la chaumière, c'est la solitude, c'est tout ce qui ramène l'homme à la loi naturelle, tout ce qui le dérobe aux corruptrices influences de la civilisation, des hiérarchies, des pouvoirs. Et, comme il se trouve qu'au moment même où écrit Rousseau, cette civilisation se déprave, ces hiérarchies se brisent, ces pouvoirs se détraquent, chacune de ses déclamations, ayant un mal ou une iniquité pour prétexte, frappe à la fois le mal et le bien, l'inique et le juste, le mensonge passager et la vérité immortelle, et apprête cette table rase où travailleront plus tard, avec le succès que vous savez, les utopistes modernes.

Jean-Jacques, c'est le plébéien poussant à une révolution qui n'est pas faite, mais qui se fait.

Beaumarchais, c'est l'homme du tiers, tel que le proclamera Sieyès traduisant en brochure politique le Mariacje de Figaro; l'homme du tiers, venu en un moment où les classifications sociales sont déjà si ébranlées, qu'il ne peut se figurer qu'avec du génie et du savoir-faire il ne soit pas l'égal de ses supérieurs, mais où elles gardent encore assez d'apparence pour que cette égalité contestée devienne l'inspiration de son talent, le mobile de son activité et presque l'histoire de sa vie. Si l'on signale dans cette vie des inégalités et des orages, si elle prête au blâme et à la calomnie, si elle renferme des pages ou des chapitres que Ton voudrait déchirer, si les mots d'intrigant, d'aventurier et de faiseur vous viennent aux lèvres en mêmfr temps que le sourire provoqué par tant de charmantes saillies, si enfin ce type compliqué et cette existence hasardeuse méritent de compter parmi les avant-

propos révolutionnaires, la faute en est moins à Duaumarcliais qu'à son époque, à ce inonde déclassi; do fait sans l'flre encore ofliciellement, et où le parvenu inlelligeni, n'ayant plus sa place marquée, les convoitait toutes. Si Beaumarchais a pu entreprendre ce qu'il s uiiiropris, et finalement faire jouer, malgré la ville et la cour, cette «omédie étrange qui a survécu à ses eutreprises, c'est que la SDciélé croulait di'jà, c'est que la révolution n'était plus à faire : c'est qu'il a été le bourgeois de génie, nroiitanl à demi d'une révolution à moitié faite.

Faut-il conclure, avec M. de Loménie, qu'il est regrettable que Beaumarchais ne soit pas venu au mniuie cinquante ou soixante ans plus tard, et qu'il eût mieux trouvé dans notre siècle le développement et l'emploi de son esprit? Franchement je ne le crois

pas, et c'est le seul point oij je m'écarte de son biographe. Ce quia fait le génie et la renommée de Beau marchai;;, c'est la lutte, c'est la difficulté vaincue, c'est le mélange de cou* traste et d'accord entre ses ambitions et son siT'cle, c'est tette transition qu'il résume entre un régime qui v;i finir €t un régime qui n'est pas commencé.]'avoue que je na puis me figurer tes Mémoires contre Goéï^mati m \r. Mariage de Figaro ailleurs qu'à leur moment, dans un monde qui n'est plus régulier et qui n'est pas encore niu'lé. Do nos jours, Beaumarchais, n'ayant plus à combaitic, serait Irès-e m barrasse de son talent, de son activité, de ses forces; il rencontrerait à chaque pas des gens plus uvenlureux et plus intrigants que lui; il se perdrait dans la foule des agioteurs, des spéculateurs, des invenioiirs, des eharlalans à une idée et à un million par jour; il courrait la chance de ressemblera M. de Girardin et d'éire absorbé par Rossini : deux chances bien fâcheuses, surtout la première.

Il y a des choses plus utiles que la liitéralure ei plus douces que la guerre; le commerce, l'industrie, ragiiculture, les découvertes scientitiques : pourtant tel cn le penchant, tel est le génie de la France, que la gloire dts armes et la gloire des lettres y sont préférées aux auires, et que c'est rendre le plus bel hommage à un temps ou à un règne que de prouver qu'ils les ont possédées u>utes les deux. S'ensuit-il qu'en développant ces preuv"_s. ou leur donnant les proportions et l'autorité de l'histoiru, un fasse une œuvre de partit Assurément non, et M, Alfred Nettement, en nous racontant aujourd'lmi ce magiiiliiiuo et bienfaisant épisode de la conquête d'Alger, n'a pn.s plus fait une œuvre de parti que lorsqu'il nous retrapil naguère l'histoire de la littérature française sous la lU^siauration. Dans cet espace de quinze années, que Tsclk: appelait une grande phase de la vie humaine, mais <{uo la

reconnaissance et le regret ont eu cette fois le d:<.>it tlo trouver trop court, H. Nettement ne s'est pas propu^^c de

* Hittmre de la cmqaéle tTAlger.

renfermertontcequenotregênéralion a pu admirer dVcl»tant dans le domaine des idées ou dans le domaine des faits : une pareille entreprise eût été folie, et ce n'est pas d'ailleurs faire vraiment tionnejr à une époque de trop humilier à son protît celle qui la précède ou celle qui la suit ; car, en dépit de nos passions, de nos réaciions contemporaines, il existe, entre les divers régimes qu'accepte OU laisse tomber tour à tour un grand pays comme le ndtre, une sorte de solidarité supérieure aux condîts et aux rancunes. Ces batailles gagnées, c'est le drapeau ; ce& beaus livres, c'est la langue; ces dates mémorables de la littérature et de la guerre, c'est le siècle ; cet ensemble de ^ècles glorieux, c'est la France!

Ceci est vrai de toutes nos gloires, vrai surtout de celte conquête d'Alger, qui n'a ressemblé à rien et à laquelle rien ne ressemblera jamais. N'y a-t-il pas, en elTet, un caractère éminemment national, une émouvante et pathétique grandeur dans celle expédition résolue et accomplie en dépit de ces deux oppositions redoutabfes qui s'accordaient pour en augmenter les difficultés et les périls : opposition du dedans, formulée a la tribune et dans la presse; opposition du dehors, représentée par l'Augleterreî Toutes les prévisions sinistres, toutes les suggestions hostiles ou perfides, sont démenties par l'événement, on plutôt l'événement dépasse toutes les espérances des amis de la monarchie, toutes les craintes de ceux qui spéculaient d'avance sur un revers. Le débarquement e'opêre avec un ensemble et une promptitude admirables : Alger est pris: Staouëli ajoute un nom au calendrier

de' nos victoires ; le drapeau français Hotte sur la Casaubah ; an des fils du général en chef paye de sa vie ce triompha paternel, qui est celui de la chrétienté et de la civilisation (ont entière : contrairement aux habitudes de la guerre.

qui est, on le sait, le plus dispendieux de tous les luxes, celle-là se solde par un bénéfice net, ex le trésor algérien nous indemnise de ce qu'il a coûté à conquérir. 11 semble qu^un pareil succès dans des conditions pareilles doive sauvegarder pour longtemps le gouvernement qui Ta obtenu : eh bien, non ! Trois semaines après, ce gouvernement tombe, comme ces combattants victorieux, mais frappés au cœur, qui s'ensevelissent dans leur victoire i il tombe, et chacune des causes, chacune des circonstances de sa chute, en la rendant plus cruelle, proteste au* jourd'hui contre l'injustice des passions qui Font renversé. Il a succombé aux antipathies, aux méfiances de la bourgeoisie, effrayée de je ne sais quels fantômes d'ancien régime qu'évoquaient, tous les matins, les sorciers du journalisme; et il se trouve que la conquête d'Alger, héritage de cette monarchie proscrite, ouvre au commerce de nouvelles issues, vivifie le littoral de la Méditerranée, enrichit nos villes commerçantes, et multiplie pour la bourgeoisie intelligente ces rencontres de la fortune bien plus propices à son génie que les tentations de la politique. On a démoli cette royauté au nom de nos souvenirs de gloire militaire, comme si elle en était l'expiation et le démenti; et voilà que cette Algérie, conquise par elle, après avoir donné une page de plus à nos archives guerrières, devient pour notre armée une école permanente de péril et de fatigue, d'héroïsme et de patience, de discipline et de science stratégique : elle crée ces vaillants capitaines, ces généraux intrépides, ces soldats invincibles, qui, plus tard, sur un théâtre plus vaste et en face de FEurope attentive, graveront au burin, pour

l'éternel orgueil de la patrie, les noms de TAlma, d'inkermann et de Sébastopol. On a représenté cette race royale comme imposée par l'étranger et prête à subir ses exigences ; et

il est prouvé que c'est en dépit de Tétranger, en dépit du plus exigeant des pays voisins, qu'elle a entrepris cette expédition, et que cette expédition même n'était qu une partie d'un large plan national qui eût remanié la carte ^u monde et rétabli notre prépondérance. Enfin, détail plus vite oublié, mais qu'on ne saurait omettre sans ingratitude, ce sont d'une part les intérêts matériels, de l'autre les vanités de l'esprit, de la civilisation et du progrés, qui ont repoussé cette dynastie comme incapable de les suivre et de les comprendre: et, dix-huit ans après^ quand la France spirituelle et industrielle, civilisée et progressive, est menacée par les barbares de la démagogie et du communisme, les Africains sauvent les Français; •c'est l'Algérie encore,. l'Algérie léguée à la France par cette monarchie accusée d'obscurantisme et de tendances rétrogrades, qui envoie au secours de la^civilisation les Cavaignac, les Lamoricière, les Changarnier, les DuyI-Tier, et tous ces martyrs des journées de Juin, que les insurgés du désert avaient préparés aux Kabyles des barricades. On le voit, ce bienfait immense, multiple, -et dont l'effet dure encore, a été tour à tour une réponse à chacun des reproches qui ont tué le bienfaiteur ; il l»i survit, et en rappeler tous les détails à une génération oublieuse, c'est contribuer à une double réhabilitatio»y également honorable, également nécessaire : celle d'uxM royauté calomniée et celle d'une nation injuste.

Nul n'était mieux appelé à remplir cette tâche qm H. Alfred Nettement; car nul ne pouvait y apporter à la fois un sentiment plus fidèle et un esprit plus modéré. Son nouvel ouvrage ne se re-

commanderait-il pas d'ailleurs par toutes les qualités qui s'y révèlent; n'y remarquerions-nous pas ce style de plus en plus simple et dé* |[agé, parlant la langue des affaires, des négociations, des

récils de sièges et de batailles comme il parlait récemment celle des études critiques et de Thistoire littéraire; n'aurait-on pas à y signaler cette information consciencieuse et précise, puisée à des sources innombrables et authentiques, cette variété, cette souplesse de ton, diplomatique avec les traités, martial avec les faits d'armes, positif avec les chiffres ; cette science profonde du pays, de ses phases antérieures, des causes lointaines, des obstacles prévus et vaincus; cette faculté de rendre intéressants des détails arides, et clairs des détails techniques; cette chaleur communicative, se répandant sur tout ce qu'elle raconte, comme ces foyers dont la flamme généreuse réchauffe tout ce qui les approche; ces traits de vérité générale jaillissant çà et là du récit des faits pour en résumer la moralité ou en compléter le sens; cet art enfin de laisser à cet épisode, éloigné et contemporain tout ensemble, assez de contact avec nous pour nous en rendre les émotions 6t en faire revivre les héros, assez d'éloignempnt et de perspective pour passer du domaine troublé de la polémique dans les calmes et sereines régions de Thistoire; n'y aurait-il aucun de ces mérites dans ce livre, il faudrait encore y admirer ce qui en forme, selon nous, ia physionomie originale et caractéristique : c'est que la vérité s'y affirme avec éclat, et pourtant n'y prend jamais les allures d'une récrimination, d'une repré* saille ou d'une revanche : c'est qu'une justice rigoureuse en a dicté toutes les pages, et que cette justice n'est point offensive : c'est que l'historien laisse parler les faits, et que ces faits ont une éloquence su-

périeure à tous les artifices d'un plaidoyer, à toutes les sévérités d'un réquisitoire.

Ce livre d'un vaincu, qui se console en racontant nos gloires d'il y a vingt-cinq ans à nos gloires d'aujourd'hui.

tout le monde voudra le lire; tout le monde voudra recueillir et raviver, sur les traces d'Alfred Nmioiiicni, les détails de cette première campagne, noble pn^Face d'une œuvre que d'autres ont continuée ei qui rappelle, à cbaque infant, le Sic vos non vobis de Virgile. Pour nous, propliùies à coup sûr de ce succès unanime, contentonsnous d'efileurer, à vol de causeur, les que1([ucs points qui domiocnt celte lecture.

Lo retard de l'expéditioD, qui aurait pu commencer dés i8'27 et qui ne fut d'abord qu'un blocus, e»l un premier sujet de réflexions irisies, et donne lumière à cette espèce d'histoire conjec-Lurale, si illusoire, m;iis si séduisante, surtout pour ceux qui, ayant à se plaindre de la réalité, sont forcés de se dédommager par l'iin.'igiuaiion. La situation était nette, l'insulte avérée, les rav:i^L's do la ptralurie incessamment signalés comme fum'-'-ies à notre commrrce et humiliants pour l'Europe civili-Me. La pensée de notre gouvernement était déjà ce qu'<;lle fui trois ans plus tard; le ministre de la guerre, M. le duc Je Clermont-Tonnerre, pénétré de la nécessilé de rciuniprisc, en soumeilait le plan au roi, qui, au fond, pariagcuil son avis, atoM que la plupart des bons esprits de ccue éjjuque ; quel était donc l'obstacle? Uniquement l'état de l'opinion en France, le souci intérieur que donnait au minisière sa iuito avec l'opposition. En d'autres termes, reiie œuvre nationale, cette œuvre de patriotisme, qui devait relever le

niveau Je notre pays vis-à-vis des autres peuples, était entravée, dès l'origine, par ceux-là mêmes qui prétendaient pcrsonniRer l'intérêt, l'honneur national, l'âme et ; le cœur de la patrie. Trois ans plus lâl, reiïet de cette '. glorieuse conquête eût été bien plus grand pour la servation de cette monarchie qui devait ^ peu en proS-_' 1er : la révolution ne se respirait pas encore dan» l'air; la j

question n'était pas encore posée, comme elle le fut plus tard, entre le pays et la couronne. Deux changements de ministères, deux élections générales, trois adresses, tous ces accès de fièvre des gouvernements parlementaires n'avaient pas encore envenimé les dissidences, élargi les plaies, poussé les partis aux extrêmes, et rendu les ca* tastrophes inévhables en les représentant comme possibles. A ce moment, l'expédition d'Alger efu pu être féconde, non-seulement pour la grandeur et la richesse de la France, mais pour sa réconciliation avec le régime qui la faisait grande et riche. En 1830, il était trop tard, ce trop tard des minutes révolutionnaires, qui allait retentir à Toreille d*un vieux roi et d'un jeune prince : le mal était fait, la sape complète, et cette poudre à canon, dont Fodeur absorbe tous les miasmes de la politique, n'était plus bonne cette fois qu'à déterminer l'explosion.

Aussi, quand cette expédition fut résolue, quand le projet fut porté aux Chambres, que d'attaques, de conflits, d'invectives! Le dey d'Alger et lord Wellington n'eurent pas d'alliés plus chaleureux, d'avocats plus intrépides que certains députés et certains journalistes d'alors. Ces fervents patriotes, naturalisés Anglais et Algériens pour le besoin de leur cause, signalaient, à Tenvi, avec une émulation louchante et de prodigieuses ressources d'invention, d'esprit, de science topographique et stratégique, non-seule-

ment les inconvénients et les périls de mer et de terre, mais les points vulnérables, les moyens de défense, les pièges qu'on pouvait tendre à notre flotte et à notre armée ; en un mot, tout ce qui devait faire manquer l'expédition, si nos ennemis avaient été aussi bons tacticiens que les rédacteurs du National, A notre tour, n'insistons pas trop sur ce triste chapitre d'histoire contemporaine r

imitons la sage réserve de H. Nettement, qui n'a pas voala mêler à ce nuble et vaillant souvenir ces souvenirs de violence et d'injustice. Ne nous y arrêtons que ce qu'il faut pour y trouver un argument immortel, irréfutable, accablant, contre cet esprit révolutionnaire qui est le contraire du véritable esprit patriotique, contre ces hommes dont les dignes successeurs nous ont parfois accusés de nous affliger du succès de nos armes, de souhaiter des malheurs et des revers, et qui, pour l'assouvissement de leurs ambitions et àe leurs haines; jetaient aux vents et ^ux écueils de l'Afrique la fqrtune de la France.

Dieu merci ! cette fortune résista aux ennemis du dedans - comme elle triompha des ennemis du dehors : semblable à ces victimes expiatoires qui détournaient, en tombant, le courroux céleste, la monarchie succomba, et l'Algérie, devenue une province française, entra pour une large part dans le développement de nos desiinées. M. Nettement a retracé en maître tous les épisodes do la conquête, l'embarquement, le débarquement, Sidi-Ferruch, Staouëli, le siège du fort de l'Empereur, la capitulation d'Alger, l'entrée de nos troupes dans la ville prise, la remise du trésor, toutes ces difficultés vaincues, toutes ces merveilles accomplies on quelques jours, et dont on s'étonnerait plus encore si Ton ne voyait, dans les chapitres préliminaires, avee quel soin

tout fut calculé, prévu, préparé, quelle activité intelligente déployèrent les administrations de la guerre et de la marine, et comment les ministres de ces deux départements, le baron d'Haussez et le maréchal de Bourmont, chargés d'une responsabilité terrible, assaillis d'em-^ barras intérieurs et extérieurs, furent au niveau de la situation et finirent par la dominer de toute la puissance 4e leur dévouement, de leur courage et de leurs talents, ^es précautions, cette prévoyance, cette exactitude sera-

puleuse dans les calculs et les approvisionnements, c& soin de ne marcher qu'à coup sûr dans tous ces détails d'où dépendent le bien-être et la vie de milliers de soldats, paraissent d'autant plus admirables dans Texposition si claire et si attachante de M. Nettement, qu'un peu de con-» naissance d'histoireancienne ou moderne suffît pour savoir qu*on ne les a pas toujours rencontrés au début d expéditions couronnées d'ailleurs de gloire finale et de succès. Mais laissons aux esprits spéciaux ces comparaisons spé* ciales, et redisons un nom qui s'est déjà rencontré sous ma plume et qui est inséparable de cette première con-^ quête, fiourmont! lui aussi, comme cette royauté qu'il aima, qu'il servit en grand capitaine, paya cette gloire qu'il nous donnait ; ce ne furent pas son sang et sa vie qui la payèrent — l'héroïque général se fût offert avec joie — mais le sang et la vie de son fils, de Taîné de ce gseupe intrépide et tendre, pressé autour de son père pour le protéger contre la calomnie, mille fois plus cruelle que les balles. Il semblait à ces nobles enfants, dont Tamour filial se confondait avec l'amour de la France, qu'ils se^ raient les médiateurs entre ces deux objets de leur tendresse, et que chaque péril, chaque blessure, chaque mort affrontée par leur jeune bravoure, désarmerait la colère des partis. Lui aussi, cœur de lion au cœur de

père, il se dit peut-être, en voyant tomber son fils Amédée, que c'était là l'holocauste, que devant ce cercueil sans tache allaient enfin s'arrêter tant de violences et de fureurs. Vain espoir ! quelques jours encore, et un glas funèbre apprend au général qu'une révolution est faite, et que lui, le chef de cette armée triomphante, le vainqueur de cette terre ëtran« gère, de cette colonie conquise à la métropole, il est pros-^ crit de la mère patrie, qu'elle brise son épée, qu'elle répudie ce cercueil, qu'elle ne veut ni de ses gloires, ni de

>^ss

ses douleurs paternelles, el qu'il ne lui reste plus qu'à errer de rivage en rivage, écoulant toujours du cùiii de la France, entendant toujours l'implacable refrain île la mtiae haine et du mSme mensonge ! Ah ! du moins, puisque cet illustre persécuté est allé se reposer dans In inmbe, puisque les ardeurs d'alors sont éteintes et oubliâ-s, poisque tout cela est entré dans l'ombre lumineuse ilo l'histoire, et revit aujourd'hui dans un livre où riun n'est donné è la passion, tout à la vérité et à la justice, remercions Alfred Nettement d'avoir ranimé dons ses récita cette martiale et douloureuse figura, et rendons tous hommage, un hommage de réparation, d'admiration et de regret, à ce grand nom écrit au frontispice de ce livre d'or de l'Algérie où s'inscrivirent, page par page, pendant tant d'années, toutes nos grandeurs miliuiires!

Aussi bien, nous l'avons dit, cène sont pas des pensées de récrirainationqu'éveille celte Histoire de la conquête d'Alger, mais plutôt une idée d'établissement, de foiulation, continuée et raffermie sous les régimes suivanis, et concourant à une œuvre commune de prospérité et d honneur. H. Nettement l'a si bien compris, il a été si bien entraîné lui-même dans le courant de sa

narration éloquente, qu'arrivé au terme de cette première campagne, après avoir retracé les adieux du général en chef et lo soTtihre dénoûment de ces radieuses journées, il n'a pu s'arrêter là, et a écrit, comme épilogue nécessaire de sou hisloire, le tableau de la conquête de l'Algérie. Ce tableau nous conduit jusqu'en février 1848 et nous laisse en présence d'une autre révolution; douloureuse symelrit?, russemblance fatale, qui donne la prise d'Alger pour prélude à la première catastrophe et la prise d'Abd-el-Kader pour présagea la secondel Un critique ingénieux a rejirochù à M. Nettement d'avoir été, dans ses deux précédents ou-

vrages, trop partial en faveur de la littérature de la Restauration, trop sévère à Tégard de la littérature sous le gouvernement de Juillet. Ce reproche est injuste; le loyal écrivain a rattaché ses études critiques des hommes et des livres à des .principes généraux, immortels, supérieurs aux variations extérieures des sociétés et des gouvernements. On doit admettre, à tout prendre, qu'une insurrection triomphante, une crisi^ sociale, un pouvoir forcé de transiger avec le mouvement démocratique, le tumulte jeté dans les âmes par cette violation passagère des droits et des lois, aient précipité les lettres dans des voies dangereuses ou violentes, surexcité les imaginations, corrompu de beaux talents ou fait surgir des talents corrupteurs, et que, plus tard, un historien catholique et monarchique, remarquant cette soudure dans Tensemble des productions et des existences littéraires, l'ail vivement ressentie et se soit efforcé, de la rendre plus évidente encore. On com* prend que, trouvant d'une part Bonald, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Lamennais, Thierry, Cousin, Guizot, Villemain, de Vigny; de Tautre George Sand, Balzac, Musset, Soulié, Dumas, Eugène Sue, Hichelet; d'une part, le Lamartine des MéditationSy le Victor Hugo des Odes et Ballades, le Lamen-

nais de V Essai sur r indifférence ; de Fautre, le Lamartine de la Chute d'un Ange, le Victor Hugo de Ruy Blas, le Lamennais du Livre du Peuple, il se soit demandé si les déviations de la politique n'étaient pas pour quelque chose dans les dépravations de Fart. Mais sur le terrain où il s'est placé en racontant successivement la prise d'Alger et la conquête de l'Algérie, il ne rencontrait plus une seule de ces différences, un seul de ces contrastes. Bien ne changeait, tout se continuait sous le changement de drapeau; c'étaient la même bravoure, la même patience, les mêmes vertus militaires, les mêmes

dangers, la même gloire. Aa maréchal Bourmont SDCcëdait le maréchal Bugeaad : aotoor de ce grand homme de guerre, indissolublement lié au souvenir de nos campagnes d'Afrique, se groupaient ses illustres lieutenants, les Changarnier, les Lamorieière, les Bedeau, les le Flô, les Cavaignac, les Pélissier, les Ganrobert, les Bosquet, les Mac-Mahon, admirable phalange sortie tout armée des bivacs de TAIgérie, et égale d'avance à toutes les épreuves, aux luttes civiles comme à la guerre extérieure, à la victoire éomme au malheur. Tandis que, dans la mère patrie, des symptômes d'abaissement moral apparaissent (à et là aux surfaces de la société et de la littérature, tandis que le désordre, Panarchie, la fièvre, s'y emparent des imaginations et des âmes, là, sur ce sol conquis et fécondé par nos armes, tout reste ferme, ordonné, discipliné, énergique, prêt au péril et à la souffrance; l'historien qui passe d'une phase à l'autre, qui raconte Isly après Sidi-Ferruch» Constantine après Staouëli, les Portes-de-Fer après Sidi- Kalef. découvrant dans la variété des événements rëgalitê des courages et des caractères, peut s'abandonner sans crainte à

ses admirations et à ses sympathies. Telle est, en définitive, l'impression que l'on éprouve et que l'on garde après avoir lu le livre d'Alfred Nettement : le sentiment d'une injustice réparée, d'une dette payée envers des hommes qui firent beaucoup pour l'honneur et la fortune du pays, et que le pays, aveuglé par des préventions funestes, n'eut ni le goût ni le temps de récompenser et do reconnaître ; mais aussi, et comme correctif de tout ce qui pourrait se mêler d'amertume à ce souvenir, le sentiment d'une continuité, d'une succession glorieuse dans ces di* verses générations militaires, qui ont conquis et colonisé l'Afrique ; d'une chaîne de fer et d'or dont le premier anneau commence à nos rois et dont le dernier est allé se

river aux murs fumants de Sébastopol. Sentiment précieux et consolateur qui adoucit à la fois et ennoblit les regrets, en faisant rayonner sur eux Timage sacrée de la patrie ! De toutes les louanges que mérite Touvrage de M. Nettement, il n'en est pas, j'en suis sûr, qui lui soit plus douce que celle-là : il a tour à tour prouvé que la Restauration avait su nous donner la gloire des lettres et la gloire des armes, et chacune de ses preuves a été UB hommage pour son siècle et pour la France.

H. ROSELLT DE LOBGUES*

Nous connaif^soDs tous un compositeur célèbre, qui travaille ses succès encore plus que ses opéras. M. Itoselly de Lorgues n'est-il pas, lui aussi, un de ces espriis actifs qui, uno fois leur livre imprimé, ne croient leur besogne qu'à moitié faite, et abrégeraient volontiers la nuire en nous offrant d'avance, sinon notre article tout fait, au moins tous les renseignements qui peuvent nous aider à le faire? M. Roselly de Lorgues a envoyé à sos futurs critiques un manifeste du révérend père Ventura, qui)e qualifie

de grand écrivain et d'auteur illustre; ce manifeste renferme, en guise de supplément, une lettre de H. le comte Tullio Dandolo, où nous lisons ces mots non moins significatifs : (Un Français, l'ilhisire Roselly de

Lorgues » — Il a placé, en outre, en tète de si

mier volume, une imposante liste de rois, de princes, d'impératrices, de cardinaux, d'ambassadeur? et d'évêques, souscripteurs et probablement admiratciTs de son livre. Enfin un bref de notre saint-père le papv', et une

* ChrktoplieCàoaA,

M. ROSELLY DE LORGUES

note nous apprenant que M. le comte Koselly de Lorgues a été nommé chevalier de Tordre insigne de Saint-Grégoire le Grand, complètent et couronnent cet ensemble de documents irréfutables. On le voit, H. Roselly de Lorgues se présente à nous armé de toutes pièces; son ouvrage n*a rien de commun avec ces pauvres orphelins délaissés que la critique trouve, un jour d'hiver, exposés au coin d'une librairie, et qu'elle élève par charité : il est si bien soigné, si bien vêtu, si bien protégé, que notre tâche en devient à la fois simple et embarrassante; simple, car qu'ajouteraient nos éloges à de si glorieux témoignages? embarrassante, car, en face d'autorités aussi respectables, il semble que tout blâme serait un schisme et toute épigramme une hérésie.

Et cependant le critique est un personnage d'humeur morose, fort enclin à chicaner et à contredire. Il n'aime pas qu'on lui im-

pose ses opinions et qu'on essaye de prendre d'assaut ses suffrages. 11 se cabre, il se révolte contre ces succès rédigés avant d'être obtenus, et apostilles par toutes les puissances de la terre avant d'être signés de son humble griffe. Cette même œuvre qu'il eût accueillie, choyée, fêtée, dont il eût salué les intentions excellentes et les mérites remarquables, si elle fût venue a lui sirr plement, sans autre recommandation qu'elle-même, il est tenté de lui marchander ses louanges, de se rabattre sur des détails, des minuties, des misères, de chercher s'il n'y aurait pas çà et là, dans telle phrase, dans tel chapitre, peut-être à la première page — ou peut-être à la dernière — de quoi se dédommager ou même s'égayer un peu. Il a tort, il a grand tort; mais aussi c'est le critique, et personne n'ignore que le critique occupe dans la littérature le rang que Tours le plus mal léché occupe dans la création : je ne le défends pas, bien au contraire! je le

trahis, et, en le trahissant, je me dénonce. Aussi est-il bien convenu que tout ce qui, à propos de M. Roselly de Lorgnes et de ses deux volumes, exprimera mes sympa-* thies^ devra être pris très au sérieux et sera le fond même de ma pensée, et que tout ce qui tendrait à le réfuter, à le plaisanter ou à l'amoindrir, n'est que maussaderie, taquinerie ou malice, quelque chose de pareil à ces ré* penses du douzième jiiré, — dans un proverbe de Théodore Leclercq, — lequel, pour ne pas avoir Taîr d'un écho, répond non quand le onzième juré dit oui^ et finit ainsi par condamner à mort une petite fille qui a volé des lapins. Réserves, chicanes, injustices, critiques de mots, coups d'épingle, ne prouveront rien contre le livre de M. Roselly de Lorgnes. L'essentiel est de bien constater qu'un grand théologien et un grand littérateur italiens

l'ont appelé grand écrivain et Français illustre : après quoi, M. Roselly de Lorgnes, qui a un peu décou-* vert Christophe Colomb comme Christophe Colomb avai^ découvert rÀmérique, a le droit de comparer ses détracteurs, s'il en rencontre, à ces Juan de Soria, à ces Firmin Zédo, à ces Juan de Fonseca, à ces Pedro Margarit, à ces père Boïl, qui entravèrent l'œuvre et calomnièrent le génie du grand Amiral de FOcéan, du Héraut de la Croix, du Révélateur du Globe, de THomme du Désir, du Uérqs des Deux-Mondes : titre réservé jusqu'ici à M. de la Fayette, mais que M. Roselly de Lorgnes, pour multiplier ses variantes et ses majuscules, a donné à son héros.

A présent, toutes nos précautions prises et tous nos aveux formulés, nous pouvons, en toute sûreté de conscience, parler du ChrUtophe Cobmb de M. Roselly de Lorgnes.

Il en est de certains ouvrages de l'esprit comme de ces princes des contes bleus, que les bonnes fées douaient, à

leur naiissance, d'une foule de vertus et de qualités. Arrivait une fée méchante qui y mêlait un seul maléfice, et c'était assez pour tout compromettre. Le livre de H. Ro- ^liy de Lorgues ressemble à ces princes. 11 a choisi un sujet magnifique; il en a compris Témouvante grandeur; il s'est passionné pour un grand homme, digne de tous les respects et de tous les hommages ; il l'a considéré à un point de vue purement catholique, que nous croyons juste et vrai. Il a apporté à sa tâche dévouement, énergie, patience, conviction, érudition, science, et même, par instants, un éclat, une verve exubérante, qui sied bien aux tableaux.de cette riche nature, se dévoilant pour la première fois aux regards

éblouis des Européens. Le maléfice qui a tout compromis ou qui du moins diminuera le succès littéraire de son ouvrage, c'est Texagération, Tempbase, le défaut de proportion, de simplicité et de mesure. On sent tout de suite, en le lisant, quelque chose d'excessif, à'au dessus du toriy, qni oublie constamment d'accommoder l'expression d'une idée à son importance» et de dire sotto voce ce qui ne mérite pas d'être crié. Ainsi, pour nous parler d'une femme sauvage très-grasse, plus grasse que sauvage, et aussi leste que grasse, M. Roselly de Lorgues nous dit : a Cette beauté robuste, apa'^ nagée d'une corpulence des plus largement arrondies, malgré la prospérité de son embonpoint, avait lassé à la course tous ceux qui la poursuivaient. ^ — Cet arrondissement, cet apanage, cette èorpulence, cette prospérité d'embonpoint, c'est un peu le style de M. Roselly de Lorgues : il se porte trop bien ; il lui est impossible de passer parce perfide filet qu'on appelle la langue française, sans en déchirer quelques mailles à chaque passage. Ainsi eneore, pour disculper don Barthélémy Colomb d'un crime qui, dans les moeurs du temps, n'aurait pas été bien irré-

missible, celoi d'avoir un peu irop aimé la belle et poéEÏqiie reine Anacoana, M. Roseliy de Lor|;ues écrit ct'ci : t 11 n'eut jamais pour elle qu'une courtoisie iJuni tout geniilhorame se fût fait un devoir si elle n'eût rié un attrait. » — Le dirai-jeï Prenez un disciple de (Ibaioaubriand, mais de Chateaubriand avant Fontane^. avant la première édition li'Alaki; envoyez-le, pour dix ou douze an^. dODS une petite ville du Midi; puis mettez-le in rapports intimes avec M. Josepli Prudliomme, et dr. lont ceia vous formerez un type qui n'est pas du tout, hcureusement, M. Roselly

de Longues, mais auquel fout songer quelques-unes de ses phrases. Ce ne sont là, du reste, ijue des vétilles, des nuances toutes françaises, toutes parisiennes, qui échappent aux étrangers du plus haui mérite, et qui; par conséquent, n'ôteni rien a la valeur des qualifications de grand écrivain et de Français illustre déoerrées à M. Roselly de Lorgnes par le T. R. P. Veniura et le comte Tullio Dandolo.

Sérieusement, M. Roselly de Lorgnes a réparé une injustice ou du moins une inexactitude historique en restituant au catholicisme, dans la personne de Cliristoplie Colomb, une de ses gloires les pins belles, les jilus légitimes. Seulement, ce travail si honorable peut-il s'agipeliir nne r^iabilitalwn ? Ce mot, souvent répété dans sa préface el dans son livre, ne marque-t-il pas encure celte tendance a exagérer, à se trop remplir de son sujet, à dépasserson but au lieu de l'alleindreî Christophfi Colomb ctail-il donc un LesurquesT II n'y a pas, au contraire, de gloire plus universellement respectée, admirée, aimée. Seul peut-être de tous les grands hommes des teuip^ modernes, Christophe Colomb a eu le privilège d'èire ^alué par toites les opinions, tous les peuples, tous les [lartis. Sa piété admirable, la protection éclatante que lui a&-

corda la plus calholique des reines, la faveur dont il jouit auprès du saÎDt-siége, ont fait de son nom, même avant H. Roselly de Lorgnes, un de ceux sur lesquels se repose, avec le plus de sympathie et de certitude, le souvenir de tout lecteur chrétien.

D'autre pan, sa qualité de grand inventeur et les souffrances qu'elle lui attira, le mauvais vouloir qu'il rencontra chez hien des princes de la terre ou de l'Église, l'iogratiiude de Ferdinand, l'isolement do son génie et de sa vertu au milieu de ceux qui profitèrent de sa découverte, l'oai recommandé aux complaisances superbes de cet esprit moderne pour qui tout grand homme, ayant devancé son siècle et doté l'avenir, est nécessairement une victime du despotisme monarchiqu» et clérical. En un mot, Christophe Colomb a été accepié ou p1ul6t réclamé, par ceux-ci au nom de sa foi, par ceux-là au nom de son Me. Avait-il donc hesoin d'Être réhabilité? Non ; mais il est très-vrai que les hommages les plus accrédités, les plus populaires qu'eût refus jusqu'ici cette illustre mémoire, lui venaient de l'école protestante ou de l'école philosophique : Washington Irving, Alexandre de Huuiboldt, n'ont envisagé, dans la mission de Christophe Colomb, que le côté humain, et M. de Lamartine, arrivant après eux avec sa phraséologie brillante et sa palette inépuisable, l'a naturellement rangé parmi ces bienfaiteurs de rhumauité dont la religion est le moindre titre à la reconnaissance publique. Il convenait donc qu'un écrivain sincèrement et profondément catholique rétibltt S0U3 leur vrai jour le caractère et l'œuvre de Colomb, et nous montrât, preuve en main, toute la part que la Foi et l'Église ont prise dans la plus magnifique découverte qui ait remué le monde, hâté le progrès des sciences, glorifié et transformé le génie de l'homme. A une cpo< que où la lactique des écrivains révolutionnairea ou

sceptiques est justement de nous représenter, à travers ies âges, deux forces, deux principes opposés et se livrant une guerre incessante : ici, Tautorité, le dogme, l'immobilité scolastique et théocratiqne; là, rintelligence et la liberté humaines, Tesprit

d*innovation et de découverte; la première ue ces deux forces opprimant constamment Tautre, et, broyés dans ce cboc, les grands hommes ayant le tort d'avoir trop tôt raison; — à une époque pareille il est utile de rappeler que la plus gigantesque des nouveautés, la plus féconde des découvertes, a été entreprise et réalisée avec la foi pour guide et la croix ponr . drapeau. M. Roselly de Lorgues, nous le répétons, s'est proposé là une noble et pieuse tâche, et il s*en est montré digne a bien des titres. Nais n'est-il pas allé un peu trop loin? Son zèle est-il toujours selon la science et la sagesse? La découverte de TAmérique a été un événement providentiel ; la main de Dieu s'y reconnaît à chaque instant, et, pour que cette manifestation de sa volonté et de sa puissance fût plus visible encore. Dieu a permis qu'au milieu des méfiances ou des dédains, de Tincrédulité ou de l'indifférence, de l'opposition ou des moqueries de tout un siècle et de tout un monde, trois créatures privilégiées, un grand inventeur, pieux jusqu'à la sainteté, une femme, une reine aussi admirable par sa piété que par son génie, et un pauvre moine franciscain, interrogeant, du fond de sa cellule, les secrets de la création et les mystérieux spectacles des nuits constellées, se rencontrassent pour lutter et vaincre ensemble, pour conjurer tous les obstacles et donner à ce vieux monde, qui n'en voulait pas, un nouveau monde tout éblouissant de beauté et de jeunesse. Ces trois grandes expressions du christianisme, le génie éclairé par la foi, la royauté consacrée par la religion, le cloître illuminé par la science, Christophe

H. ROSELLY DE LoR6UES

Colomb, Isabelle, te père Juan Ferez de Marchena, ont concouru toutes trois, chacune dans leur mesure, à la découverte de TAmérique, et il n'en faut pas davantage pour que les catholiques y trouvent un immortel sujet de joie et de triomphe. S'ensuit-il que les résultats aient tous été conformes aux intentions, que la pensée primitive de Christophe Colomb n'ait pas été altérée par ses coopérateurs ou ses successeurs, et qu'aujourd'hui, à trois siècles et demi de distance, on puisse ne voir, dans le nouveau monde découvert, qu'une conquête du catholicisme? N'est-on pas forcément amené à un rapprochement douloureux entre ce que Colomb avait rêvé, et le véritable état de l'Amérique actuelle? Dés le premier jour, ces pauvres Indiens d'Haïti ou de Cuba qui furent envahis, rançonnés, pillés, dépouillés par les compagnons de Colomb, qui se plaignirent — ce sont les expressions de M. Roselly de Lorgues — « de la quantité d'épouses qu'il fallait aux chrétiens, » furent-ils bien sérieusement convertis? Plus tard, vinrent les Femand Certes et les Pizarre, qui évidemment ne purent p^ être pris pour des apôtres d'une religion de mansuétude et de clémence : enfin, lorsqu'on songe que l'Europe chrétienne ne commença guère à s'installer en Amérique que vers la première moitié du seizième siècle, et qu'avant la seconde moitié du dix-neuvième l'Amérique espagnole ou catholique, agitée, divisée, morcelée, abaissée par la licence de ses mœurs et l'infériorité de son clergé, n'offre plus que des spectacles de décadence et d'anarchie, tandis que la race anglo-américaine, c'est-à-dire le protestantisme incarné, s'avance avec ses milliers de sectes, et semble destinée à devenir un jour conquérante et souveraine de tout le nou-

veau monde, oo ne peut plus que s'incliner devant les desseins de Pieu, et se demander s'il est bien

prudent de trop insister sur le caractère exclusivement catholique d'une expédition dont llnspiration a été divine, dont la conséquence a été humaine. On se préoccuperait moins de ces importuns souvenirs, si M. Roselly de Lorgnes n'avait pas mis dans ses démonstrations et ses récits un tel luxe de détails, une teinte si constamment hyperbolique et admiralive. Nous n'en citerons qu'un exemple, et nous le choisirons aussi léger, aussi inoffensif que possible. On connaît l'anecdote de Colomb, assis à la table du grand cardinal d'Espagne, y cassant un œuf par Textrémité inférieure pour le faire tenir en équilibre, et répondant ainsi aux convives qui lui demandaient si, à son défaut, personne n'eût pu découvrir l'Amérique. L'historiette, j'en conviens, n'est ni trèspiquante ni trèsconcluante; il n'y a pas beaucoup d'analogie entre un œuf cassé et l'Amérique découverte, et cet œuf ne prouve rien, sinon que, pour toutes les inventions de ce monde, grandes et petites, le mérite d'arriver le premier, qui semble minime une heure après, est énorme une minute avant. Eh bien, H. Roselly de Lorgues consacre près de deux pages, et de son style le plus apanagéy à prouver que cette anecdote est un conte. « Ce n'était point, nous dit-il, par cette infériorité de goût, ce mançtié de délicatesse^ que l'amiral prouvait sa supériorité de constance et de génie... Colomb aurait-il expliqué les faveurs dont l'avait comblé la Providence, et justifié le succès de sa théorie, basée sur des errements scientifiques, par un tour de bateleur!... et encore de i)ateleur maladroit... pour ne pas dire déloyal ! » Tout cela à propos d'un œuf! C'est ce qui s'appelle prendre les choses ah ovo! Si jındique ce trait imperceptible au milieu de tant de richesses,

c'est que j'y trouve, en miniature, l'explication du malaise que j'ai ressenti en lisant ces deux %'o-

M. ROSELLY DE LoR6UES

lûmes, de cette envie de contredire qui vous saisit au milieu de ce déploiement de preuves, de documents et d'images. H. Roselly de Lorgues eût mieux fait, selon nous, de moins s'attacher aux détails, de grouper son sujet par grandes lignes, de nous montrer Christophe Colomb, Isabelle et le père Juan Ferez dominant toute cette scène au milieu de l'ignorance, de la peur, de la méchanceté universelles, comme ces hautes cimes éclairées par le soleil levant pendant que tout le reste du paysage est encore baigné dans Fombre ou dans la brume matinale; — - puis de laisser à ses lecteurs le soin de démêler, ce qui, dans Tœuvre de Colomb, revient à Dieu, à la religion et au génie catholique, et ce qui, dans TeX' ploitation de cette œuvre, a révélé la faiblesse ou la perversité humaines. La part eût été encore assez consolante et assez belle; et si, en simplifiant ses points de vue, en élaguant ceci, en abrégeant cela, en s'efforçant surtout d'être simple, Tauteur avait réduit de moitié les dimensions de son ouvrage, tout le monde y aurait gagné.

Puisque nous sommes en train de chicaner M. Roselly de Lorgues et de lui demander des coupures, nous irons jusqu'au bout, et nous le supplierons, dans Tintérêt de son livre, de retrancher encore deux choses : les majuscules et les compliments. Il y a des pages entières de son Christophe Colomb, qui ressemblent à ces régiments de Tarmée de Condé, où tous les soldats étaient

des officiers. Les substantifs les plus modestes de la langue française entrent d'emblée dans Tétat-major; et, comme le style de M. Roselly de Lorgues pèche déjà par excès de grosseur, cette quantité de majuscules fait Teffet d'un homme trop gras qui, au lieu de chercher à s'amincir, porterait trois paletots Tun sur l'autre. Ce procédé d'ailleurs n'ajoute rien à la valeur des mots et des idées ; j'écrirais par exem-

pie : « M. Roselly De Lôrgues Est L'Écrivain Le Plus Remarquable Des Temps Modernes, » ce serait exactement, pour le fond de la pensée, comme si j'écrivais : « M. Roselly de Lorgues est Fécrivain le plus remarquable des temps modernes. » Je n'exprimerais pas une vérité de plus, et mes lecteurs ne seraient pas plus convaincue.

Hais une autre coupure beaucoup plus importante que j'ose demander à M. Roselly de Lorgues, c'est celle de son dernier chapitre : « Les amis posthumes de Christophe Colomb. I Christophe Colomb a découvert TAmérique, c'est convenu ; il a été un héros, un martyr, un saint : d'accord ; il a énormément d'admirateurs et d'amis posthumes, j'en suis sûr. Était-ce une raison pour terminer un livre sérieux, un Livre d'Histoire (j'adopte à dessein Torihographe de M. Roselly de Lorgues), par un feu d'artifice de compliments et de louanges en l'honneur de ces amis posthumes, appelés à devenir les amis contemporains, c'est-à-dire les panégyristes et les souscripteurs de l'ouvrage de M. Roselly de Lorgues? C'est dans ce dernier chapitre qu'il a lâché la bride à ses majuscules et à ses métaphores ; il y en a pour tout le monde, depuis le pape Pie IX, et qui daigne aimer Christophe Colomb » jusqu'au savant H. Ferdinand Denis, a que ses droits d'ancienne admiration font participer à tous les accidents delà renommée de Co-

lomb ; » — depuis « le valeureux roi Victor-Emmanuel lï » jusqu'à trn pauvre critique, trêsétonné de se trouver en aussi royale compagnie, et « dont l'élégante finesse de style rehausse toujours les rapides corollaires de sa logique; » depuis M. de Falloux jusqu'à H. de Lourdoueix, depuis M. Sauzet jusqu'à Sa Majesté l'impératrice Eugénie, « qui semble ainsi ressusciter sur le trône l'amitié de la catholique Isabelle, restée si fidèle à Colomb, amitié transmise d'Espagne en France comme

M. ROSELLY DE LoR6UES

un legs pieux de la plus grande des reines à la plus digne des impératrices. » — Je me trompe ; il y a une exception : € Tous les membres du sacré collège, nous dit H. Roselly deLorgues, eonservent un vif intérêt pour la gloire du Messager de TËglise. Tous les Éminentissimes Cardinaux, à Vexception d*un seul, honorent ce grand Serviteur de Dieu et de Thumanité. » Âh ! que cet un seul est éloquent! et que cet Éminentissime récalcitrant a été mal inspiré de ne pas vouloir souscrire ! il aurait eu sa majuscule et sa métaphore!

Eaxepté cette unique exception, M. Roselly de Lorgnes peut dire comme Sosie : a Messieurs, ami de tout le monde! » C'est là un malheur, et, en prodiguant toutes ces avances à toutes ces amitiés, M. Roselly de Lorgnes s'est montré trop modeste ; il a oublié qu'un homme illustre ne peut pas se passer d'ennemis. Christophe Colomb en avait beaucoup, et sou historien se doit à lui-même d'en acquérir quelques-uns. En y ajoutant quelques ingrats et quelques Zoïles, il aura complété son bagage de grand

écrivain; c'est pourquoi il serait bien injuste s'il voyait un sentiment hostile dans les réserves que je mêle à mes légitimes hommages : je n'aurai blessé son amourpropre que pour mieux constater sa gloire.

POETES ET CONTEURS

M, JOSEPH ACTRAN

haï au '.

Chaqus ëiat en ce monde a ses jours de douleur et d'à* preuve, nais aussi ses jours de triomphe et de joie -. la médecin , lorsque , incliné sur le chevet d'un malade , il voit revenir la vie sur ce paie visage , et peut , d'un seul mot, ranimer l'espérance dans des cœurs déchires ; le prft* tre, lorsqu'il vient d'arracher au doute, au dt-^sespoir ou au crime, une âme purifiée par la prière et releviie du pen- (Jiant deiahimes pour s'élancer vers les légions certahies; le soldat , lorsqu'il remet i'épée au fourr^^aii après une de ces victoires qui retrempent l'avenir d'un peuple dans les gloires de son passÉ ; le poêle, lorsque, dans une splendide et ardente soirée, son œuvre, sa pensée, son rêve, se communiquent par des courants magnétiques à la foule assem-

' MiouKun et SMalt.

blée et lui sont renvoyés par elle en cris enthousiastes, en applaudissements passionnés ; tous se dédommagent, dans ces radieux moments, de bien des heures d*insomnie et de tristesse, de lassitude et de sacrifice. Eh bien, dans ses attri« butions modestes et son humble petit domaine, le critiqué peut avoir aussi

quelques-unes de ces bonnes journées quf indemnisent et consolent : c'est lorsque, ouvrant les pages toutes fraîches d'un livre dont il désire le succès, il y trouve, à chaque ligne, Tinfaillible et éclatant présage d*un succès qui dépassera ses vœux et comblera ses espérances ; c'est lorsque, échappant aux aridités et aux misères de la vie extérieure , il se plonge dans un flot de poésie si limpide et si pure, qu'on peut en remuer le fond sans faire monter à la surface un grain de sable ou de vase ; c'est enfin lors** qu'il a sous sa main une plume et un carré de papier pour annoncer au public que la poésie française compte une beild œuvre de plus, et que cette œuvre est signée Joseph Autran.

Hais d'abord, qu'on me permette de rappeler, en quelques mots, le passé poétique de Joseph Autran, afin de bien déterminer à quel moment de sa carrière, à quelle phase de son talent vient se rattacher cet anneau d'or ; à quelle décadence ou à quel interrègne de la poésie mo« derne ses Laboureurs et Soldats servent de réparation, de réveil ou de démenti.

Trois productions principales ont tour à tour mis son nom en lumière auprès des lecteurs restés fidèles aux beaux vers iMilianah, la FiUe d'Eschyle, les Poèmes de la Mer. Dans Milianahj l'auteur, invinciblement attiré vers cette guerre d'Afrique dont les héros mouraient silencieusement pour l'honneur de leur drapeau et de leur pays pendant qu*ici nous nous disputions pour des arguties parlementaires aujourd'hui enfouies dans la Nécropole aux Gonstituf ions, élevait un monument à ces intrépides

martyrs de la discipline et du devoir, auxquels notre rfi- Terie superbe chicanait leur légitime part de gloire. Dans la FiUe d'Es-

chyle^ il profitait d'un retour plus ou moim sérieux aux grandes sources de la poésie antique pour «ncadrer une large et profonde peinture des faiblesses du <;œur humain dans un de ces horizons que le ciel d'Âthônés illumine de ses rayons et colore de,son azur immortel. Dans les Poèmes. de la Mer^ maître de son instrument poétique, connaissant à fond toutes les ressources de cette langue que notre siècle a rendue si savante et si souple , il a chanté avec un souffle et une ampleur de lyrisme, isalués par des acclamations unanimes,, cet infini de TO- •céan, de la vague et de la plage, ce monde des récifis, des i;oëlands et des abîmes, inépuisable sujet d'émotion, d'ef- Iroi, d'émulation et d'étude pour le cœur de Thomme, dont il à les profondeurs et les mystères, les variations et 1^ «caprices, les gouffres et les orages.

Aujourd'hui le poëte rentre a des régions purement lyriques dans le domaine de la réalité, » — a A l'origine des littératures, nous dit-il , les scènes de la vie agricole et les tableaux de l'existence militaire constituent les plus fécondes sources d'inspiration : le laboureur et le soldai sont alors les deux figures préférées du poëte. Pourquoi donc la poésie, au déclin des civilisations poussées^ l'excès, n'irait-elle pas chercher un rajeunissement aux sources premières ?» — Dans ces quelques lignes d'une brièveté modeste, M. Autran nous indique ce qu'il a voulu faire , et , ainsi qu'il arrive souvent aux pensées justes., celle-là en soulève d'autres qui y touchent d'assez près pour qu'on puisse, sans trop de digression, les indiquer ici.

Oui, nous vivons dans l'atmosphère de ces civilisations extrêmes, poussées à V excès y tourmentées, fébriles, qui $ont pour les œuvres de l'esprit ce que les serres chaudes

soBt pofflT IfiB'plft&tes et les arbustes. L« sève 6*y développe avec exiibécanee ; la fleur a un éélat âe couleur que la BBture ne doioie pas toujours; ie fruit y mûrit avant Theure, et y étonne le regard par une beauté de forme et de ton qu'il eût demandée en vain an seleil et au grand air; et pourtant on sent qu'il y a dans tout cela quelcpie chose de stérile.^ de maladif et de ïmdfeain. La fleur est sans parfum, le fruit est sans saveur : ce sont des produits, ce ne^ont plus des créations; il leur manque la vie, la flamme, Fempreinte de la puissance invisible, se reflétant dans ses oeuvre&; il semble qu'ils n'ont pas été éclaira par la vraie lumière, fertilisés par la vraie chaleur, qu'ils n'appartiennent pas à la vraie famille des êtres, qu'ils n'ont pas plongé leurs racines aux sources de l'universelle fécondité. Tel eft aussi le caractère de la plupart des ouvrages de poésie et d'art dans les civilisations excessives comme la nôtre. Us ont le superflu,, et ils n'ont pas le nécessaire. D'une part, le givre et la b'ise, la neige et la gelée, les intérêts positifs s'emparant de la société et amincissant de jour en jour le domaine de l'imagination et de l'idéal ; de l'autre, le vitrage artistement dressé, la surexcitation de cerveaux chauffés à toute vapeur, le développement exagéré des moyens matériels ,, le perfectionnement indéfini de tout ce qui n'est qu'affaire de ciselure, de couleur et de contour : mais, en même temps, ce je ne sais quoi de surchargé, de transplanté et de parasite, qui indique que l'àme et la vie se retirant d'une littérature, qu'elle cesse de fpire partie essentielle et intégrante de la société pour n'en être plus que le luxe passager, l'amusement inutile ou corcupteur. C'est ce qu'en bon français on appelle la décadence, et cette décadence est rapide s'il ne se rencontre quelque pûSte inspire gui iasse ce que vient de faire Joseph Âutrai^, c'est-à-dise qui, entre l'air glacial

et la température artiGcielie , sache retrouver ce sillon inépuisable et sacré où la poésie de tous les temps et de toutes les âmes sâme et recueille les douleurs et les joies de l'humanité.

Ce volume est divisé en trois poëmes : le premier, le plus important, est celui des Laboureurs. Un jeune homme du monde que Fauteur ne désigne que sous le nom d'Armand, fils dégénéré d'une grande famille, revient au ma* noir paternel, après six ans passés, à Paris, au milieu de ces désordres où se sont abîmées de nos jours tant de folles existences et de rapides jeunesses. Pourquoi revient-il dans ce château dont il a déserté le foyer et les souvenirs? Pour s'y tuer. Orgueilleux disciple de Byron, de René, de tous les héros de la poésie moderne, dont il a fait ses confidents et ses modèles , décidé à ne pas survivre à la fuite do ses illusions, à la ruine de ses espérances, à Tamoindrissement de sa fortune, pressé de rejeter loin de lui ce fardeau qui pèse incessamment sur son âme souillée, Armand n'a pas voulu d'un suicide banal et bruyant, destiné à défrayer les journaux et à émouvoir les oisifs.' Non, il veut mourir loin du monde et des villes, dans une retraite ignorée de tous, et où l'arme qui le frappera n'éveille que Técho d'une salle vide. Telle est la résolution froide et sinistre que ce sceptique hautain rapporte au vallon natal, au vieux château de ses pères. Tout ce début est d'une grandeur sombre et funèbre qui prépare admirablement la scène suivanie. Armand est à cheval ; il fait nuit, une nuit d*hiver» triste et glacée : .

La rafiile d'biver dans le ciel obscurci

, Pleurait. — Heure féconde en présages funèbres I Les oiseaux de la nuit criaient dans les ténèbres : Aux deux bords du sentier,

les cfaénes, les ormeaux. Tordaient en gémissant leurs informes rameaul.

H. JOSEPH ÂUTRAN. 329

La lane, qui passait de nuage en nuage, Jetait un regard pâle au morne paysage; Les bois sidlaient, les chiens captifs dans les enclos Poussaient des aboiements pareils à des sanglots : Un surtout, comme une âme en douleurs épanchée. Près du seuil de la ferme au manoir attachée. Frappait l'air ténébreux d'un cri si redoublé, Que le plus mâle cœur se fût senti troublé.

Vous à qui je raconte aujourd'hui cette histoire, Dans quelque nuit de pleurs, à l'heure la plus noire, L'avez-vous entendu, ce hurlement d'un chien ? Moi, souvenir cruel, je le connais trop bien! liélasl je l'entendis, Taboiement lamentable. Durant toute une nuit terrible, inévitable, Durant toute la nuit où, rappelée à Dieu, Ma mère à ses enfants dit le suprême adieu!

Ai-je besoin d'insister sur Teffet saisissant de ce tableau» sur ce dernier trait, où le poëte intervient par un de ces cris du cœur auxquels des milliers de cœurs répondent? Tout à coup, au moment où ces mélancoliques images commencent à émouvoir Armand, il aperçoit sur son chemin une foule rustique se dirigeant vers la ferme avec des flambeaux. C*est le cortège du saint sacrement que Ton porte au vieil Aubert , le métayer du château, à Pierre Aubert, dont la femme a été la nourrice d*Armand. Ce nom , ce cortège , cette pieuse cérémonie , cette agonie chrétienne, réveillent dans son âme bien des pensers, bien des souvenirs qu'il croyait éteints. Il entre dans la chambre du moribond avec cette foule qui ne le reconnaît pas, et là nous assistons à une scène d'une simplicité, d'une onction irrésistibles. Le vieux fer-

mier, sentant sa fin qui approche , adresse à ceux qui Fentourent des paroles de consolation et de conseil. Ce que je ne me lasse pas d'admirer dans ce discours, c'est que les vérités les plus saintes et les plus hautes y sont dites dans un pathétique langage, et qu'en même temps rien n'y dépasse

d'un quart de note la ton d'un Socraie de village, transfiguré par rÉvangile. A ce spectacle, une insurmontable émotion s'empare d^Armand : il se fait reconnaître; Tagonisant le bénit» lui recommande sa veuve, ses fils absents, et rend le dernier soupir;

Ainsi de nouveaux d'evoirs s'offrent à Tësprit du sombre et désolé sceptique;, ils le rattachent à la vie, au seuil même de cette maison où il ne revenait que pour mourir. Il a à soutenir cette pauvre vieille femme, à jouer auprès de ses fils ce rôle de Providence visible, le plus beau luxe qui puisse ennoblir la richesse et la iaire aimer. L'ainé de ces fil§ est prêtre ; le second , Joseph , est marin , et Ton n'en a pas de nouvelles ; le troisième, Maurice, est soldat; la dernier, Ificbel ,. est amoureux, — amoureux de Marcelle, charmante jeune fille, que son père veut marier à un autre, pour avoir un morceau de terre qu'il convoite depuis des années* Armand persistera-t-il dans son projet de suicide? Non, car il devient le confident de Michel, et, à l'aide d'une supercherie innocente, il le rend possesseur d'une somme qui décide en sa faveur le père de Marcelle ; non , car il va presque tous les jours visiter la ferme , et Thérèse, sa nourrice, lui raconte ses chagrins, et une lettre, timbrée d'Alger, leur annonce que Maurice, le soldat» est à rhôpital. Des cœurs à consoler, des larmes à tarir, un rayon de bonheur à faire luire sur cet humble coin de terre sanctifié par la vertu et le travail , en faut^il davan* tage pour que le plus lâche

reprenne courage, pour que le plus endurci s'attendrisse , pour que le plus inutile voie tout à coup la vie lui offrir un sens et un but? Non, Armand ne se tuera pas. D'ailleurs, n'a-t^il pas devant les yeux cette immortelle consolatrice qu'on appelle la cam-pagne 7 Et, certes, la manière dont Joseph Autran la décrit lui donne tant de charme, que me voilà saisi , en le

lisant, d^nne de ces nostalgies champêtres qui font pren-^ dre en horreur Tasphalle et le macadam. Comment don-ner une idée de ce sentiment descriptif , à la fols si richiS' et si sobre, où les images, au lieu d'empiéter sur le monde" intérieur et les phénomènes de Tàme , leur servent dé' vivan^commentaire , et s'y associent par d'intimes affinités^ Je vais citer quelques vers au hasard, bien sûr de leur beauté, mais non moins certain qne la page voisine est^ aussi belle :

Couché dans l'herbe sèche, au penchant des collines,

Qui de vous n'a passé de ces heures divines,

A voir les champs, les bois, l'horizon spacieux,

La beauté de la terre et la spendeur des cieux;

A sentir sur son front le vent, tiède caresse;

A respirer cet air pletu d*une sainte ivresse.

Ces parfums du genêt, de la sauge, du- thym,,

Plus pénétrants encor le soir que le matin;

A recueillir, muet, les vagues harmonies,

Concert accoutumé de ces heures bénies :

L'Àngelus du hameau dans le calme des airs,

La cloche des béliers sur les sommets déserts,

Le cri du laboureur, qui, là-bas, dans la pbine,

Gourmande encor ses bœufs las et manquant d'haleine,

Le son d'une charrette aux essieux cahotés,

Les longs mugissements plusieurs fois répétés,

Le babil des oiseaux dans les branches, la note

Qu'en traversant les cieux y jette la linotte;

Bourdonnements de Tair, frémissements du sol,

Frôlement d'un bouvreuil qui soudain prend soa vol.

Murmure d'une abeille au sureau suspendue,

D'un insecte qui ronge une écorce fendue ;

Ces frissons dans les bots des vents alternatifs, .

Ces mille bruits confus, mystérieux, furtifs.

Qui, dans Télher sans borne où l'esprit se balance,

Ne font, tous réunis, qu'un suprême silence I

Bientôt, grâce aux bienraits anonymes d'Armand, lajolr revient dans cette ferme que la mort du vieux père Aufaerti,

Avait remplie de deuil et de larmes. Hicbel épouse la jolie Harcelle. La veilla du mariage, et pour que rien ne manque à cette heureuse journée, on voit arriver, clopin clo< pant, deux jeunes voyageurs, le havre-sac au dos et le sourire aux lèvres : c'est Joseph, le marin ; c'est Haurice, le £oldal, libéré du service par un remplaçant inconnu, qui doit arriver dans quelques jours au régiment. Rien de plus frais, de plus vivant, de plus gai, da plus pittoresque, que la noce de Michel et de Marcelle. Pas un détail qui ne soit pris sur le fait et dans la nature, et qui ne ressemble, (lour nos imaginations provençales, à ce qu'était le ilans des Vaches pour les soldats Suisses. La voilà, dans loute sa simplicité vigoureuse , dans tout l'éclat de soq soleil, la vraie poésie rustique et méridionale ; non pas «elle que nous a révélée madame Sand, mêlant à l'agreste parfum de l'élable et du foin coupé le musc d'un paradoxe fitadin et d'un marivaudage déguisé : non pas celle que poursuit et qu'atteint parfois, dans son ingénieuse et tardive renaissance, la gracieuse pléiade des modernes troubadours du Languedoc et du Comiai, mais la vraie, la saine poésie des champs, la muse de notre Midi bien-aimé, fi'élevant jusqu'aux plus hautes conditions d'art et d'idéal «ans perdre une seule de ses grâces naturelles ; sembla- Me à ces spleudides Artésiennes, ces types souriants et visibles, en qui la pureté sculpturale des contours et des lignes s'unit à l'expression piquante de la beauté française, à l'expression rêveuse de la beauté chrétienne. Voulez-vous voir combien le poëte excelle à ouvrir tout à coup, au milieu de ces scènes si vraies, si franchement villageoises , une de ces grandes perspectives qui embrassent, en quelques vers, tout un monde d'images et de penséesî Suivez-le à cette table dressée sous la treille et qui réunit les joyeux convives de la noce.

Souriante, joyeuse, et pourtant solennelle,

Ainsi se prolongeait Tagape fraternelle.

De ce naïf tableau quellémoin sérieux

K'eût compris, n'eût aimé le sens mystérieux?

Quel h6le, rencontrant à la table champêtre

Un soldat, un marin, un laboureur, un prêtre,

Mes au même foyer, rameaux du même tronc,

A cet auguste aspect n'eût incliné le front?

Ces quatre hommes obscurs qu'un seul coup d'oeil embrasse,

Ne résument-ils point toute mortelle race?

Ne partagent-ils pas, athlètes vigoureux.

Le poids du monde entier s'échafaudant sur eux?

N'offrent-ils point à l'œil, en vivantes images,

Les quatre grands métiers, contemporains des âgea,

Sans qui rien ne se fait de puissant, de divin.

Auprès de qui tout autre est miséruble ou vain !

Pour le salut commun combien de longs services,

Combien d'âpres vertus, de sanglants sacrifices,

Sur la terre et sur l'eau que de sillons tracés,

Que de rudes labeurs si mal récompensés.

Ne représentent point, dans leur groupe modeste,

Ces quatre hommes sacrés, tous de famille agreste 1

Quelle âme ne se purifierait au contact de ces bonnes et droites natures? Armand n'est plus le débauché incrédule et désespéré que nous avons vu, à la première page, venir chercher une mort silencieuse dans une maison déserte. Il a compris la sainte loi du travail, du dévouement et du devoir ; il a senti tout ce qu'un bienfait voilé, une aumône discrète, une douleur adoucie, une larme essuyée, peuvent faire jaillir de sources vivifiantes et soudaines dans le cœur le plus desséché. Armand aurait pu payer de son or un remplaçant pour Maurice ; il a fai| mieux : il a voulu que la réparation fût plus complète^ la régénération plus décisive :

Six jours après, Armand débarquait en Afrique. Il saluait ces bords où la France héroïque

De nos jours a versé le plus pur de son sang : Cest loi qui de Maurice était le remplaçant.

Toilà qu'emporté par le charme de ce premiçr poëme, je ne me suis pas laissé de place pour parler en. détail des deux autres^ qui ne lui sont pas inférieurs. Les Soldats forment un beau pendant aux Laboureurs, Tïois jeunes fantassins, allant rejoindre leur corps, s'égarent en route, dans une nuit d'orage. Ils sont accueillis par une belle jeune fille qui les conduit chez son père, vétéran de nos grandes guerres. Qjaelle bonne aubaine pour nos trois pauvres piétons. Huiler, Rousseau et Cléry! On trinque, on boit, on cause, on rît; le vieillard raconte ses campagnes, les

jeunes gens parlent de leurs projets, de leurs espérances. Constantine et Moseou, se tendant la main, échangent leurs toasts et leurs accolades. Jamais Tinnocent et intime bien-être du soldat attrapant au vol quelques bons moments au milieu de sa vie de fatigue et d'épreuve, n'a été peint d'une façon plus sympathique et plus charmante. C'est le célèbre passage de Lucrèce : Suave mari magno, etc., dépouillé de son égoïsnoe païen, et éclairé d'un rayon d'amour et de charité; c'est du Béranger et du Charlet, moins cette pointe de haine et d'esprit de parti qui gâte tout. Je ne veux pas déflorer pour le lecteur là suite de cette touchante histoire; je ne dirai rien non plus du Médecin du Luheron^ — une simple page, ramassée par le {M)ëte, au milieu des feuilles d'automne, sur l'âpre sentier de notre montagne^ et devenue sous sa plume la mélancolique légende d'un de ces héros inconnus qui se dévouent à l'humanité, et meurent sans laisser d'autre trace qu'une croix de bois sur une tombe ignorée. Grâce à Joseph Autran, le pieux docteur du Lvberon

M. JOSEPHÏ A^TTRARl S3S^^

ëcbappera à cet ouMi auquel il élait r^igné : fe nom^ f Ailhaud de Gastielet ne périra pas.

J'aurais encore vingt pages à écrire avant d*avoir dit tout oo que je pense de ce volunie> Laboureurs et Solduts;c9ar il en est des critiques, lorsqu'une fois ils se mettent à admirer, comme des avares lorsqu'ils se mettent en dépésise : ils ne s'arrêtent plus. Par malheur, l'espace me manque ;]e laisse donc à mes lecteurs et à mes confrères^ le soin de relever toutes les beautés de ces poëmes, où il a'y a pas une pensée, pas une image, pas un sentiment^ pfts ua vers, qui ne soient aussi bons au cœur qu'à l'espri-

ty^ qui ne fassent aimer l'homme autant qu'admirer le poëte* Avant huit jours, ce volume sera dans toutes les mains; / ^

avant un mois, tous ceux qui tiennent une plume auront réclamé, comme un honneur, le droit de parler d'un livrai qui relève la poésie moderne de ses déchéances, renoue Ift^ chaîne des belles œuvres ei purifie les miasmes que VdStU matérialiste mMe à ses inspirations les plus brillantes^ to '

ne me servirai pas d'une formule dont on a fort abusé; jc^ ^

ne dirai pas que la France intelligente et lettre ne peut^ ai ne doit rester insensible à cette bonne fortune poétique" qui lui arrive en un temps de disette et de lassitude. Noi^;. 'i

émettre lo^^essas I» plus^léger doute, ce serait manquer de respect à mes contemporains. Le bruit même desévé** nements extérieurs, l'émotion guerrière qui vient agiter et troubler le vieux monde amolli par quarante ans de paix, ne doivent pas détourner l'attention ni nuire au succès de ces poëmes; car je n'en connais pas qui répondent mieux à ce sentiment généreux, national, intrépide, héroïque, où un peuple a besoin de se retremper pour être digne d'entrer dans une nouvelle ère d'épreuves, de^ périls et de luttes ; je n'en connais pas qui puissent s'associer plus étroitement au réveil d'une grande nation^

tressaillant au bruit du clairon comme le noble coursier de rË-criture. Pendant que de misérables sophistes qui ont fait tour à tour, depuis vingt ans, auprès de toutes les libertés et de tous les pouvoirs, Toffice de seccator et de jettator^ nous lancent leurs accusations venimeuses et perfides, j'éprouve, je l'avoue, quelque orgueil et quelque joie ' "'^^ en sentant mon cœur battre à la lecture de ces nobles pages,

:&:':/ OÙ coule, comme dans une veine féconde, le meilleur

sang de la France, de la France de Marceau et de Hoche comme deTurenne et de Condé. Celle-là adoptera M . Autran pour son poëte, et elle n*en peut choisir de plus pur, de mieux inspiré et de plus aimable. La poésie, d'ailleurs, n'est point étouffée par la guerre. Comment oublier toute la plabe que la grande époque impériale accordait à ses tragédies et à ses poëmes, entre deux bulletins de victoires? Nous n'en sommes pas encore tout à fait, — et faut-il défirer d'y revenir? — à Austerlitz et à Wagram'; mais aussi, en revanche, la poésie de Joseph Autran, si large et si vraie, si simple et si belle, diffère autant des vers de Delille, d'Esménard ou de Lancival, que Taigle de nos PQontagnes ou le rossignol de nos buissons diffère de ces oiseaux à ressorts que les horlogers de Genève font sortir 4'une boite à montre, et dont le chant de métal s'ajoute AUX merveilles de leur mécanique.

DEUX ANS APRÈS. — MAI

La poésie moderne, à côté d'attristantes images, nous offre de consolants spectacles. Pendant que de grands poëtës s'égarent et que les déviations de leur pensée se traduisent dans la décadence de leur génie, un autre groupe, moins favorisé à ses débuts, longtemps forcé de lutter contre Tindifférence publique, se dégage et s'affor* mit de plus en plus, forçant à son tour le monde de Fécouter et de Tapplaudir, et trouvant, chaque année, des accents plus vrais et plus beaux, à mesure qu'il puise plus profondément aux sources de toute vérité et de toute beauté. Ce serait une étude curieuse ou plutôt un calcul fort péremptoire que de compter ce

qu'ont perdu les poëtes qui ont passé, par des évolutions successives, du christianisme au panthéisme, et ce qu*ont gagné ceux qui, après avoir payé quelque tribut aux obscurités panthéistes ou symboliques, sont revenus, par une évolution contraire, aux pures clartés de TÉvangile. Je ne citerai pas les noms propres; ils sont dans toutes les bouches, et le plus récent des grands naufrages poétiques lèverait làdessus tous les doutes, s*il pouvaiten rester encore.

M. Joseph Autran, Dieu merci ! n'a pas eu ce voyage à faire. Né dans un pays aimé du soleil, où il semble que le ciel soit trop bleu et la lumière trop vive pour que certaines ombres druidiques et sibyllines puissent jamais s'y

* IaVû rurale.

acclimater, il n'a pas eu à démailotter sa muse de h moindre bandelette sacrée. Il a compris, dès le débat, qu'avoir sous ses yeux les cbamps, le paysage, les montagnes, la mer, ses rivages et ses immensités, écouter Tinépuisable dialogue de Tâme humaine avec ces grands spectacles de la nature, être doué de la faculté rare de sentir et d'exprimer en beaux vers ces mystérieuses vibrations de l'être pensant en présence du monde extâriear, at, avec tout cela» ch^reher ailleurs, vouloir plus, creuser davantage, percer et déehirer ce voile de rayons et d& brumes qui est justement le charme, l'inconnu, la beauté. L'harmonie, la poésie de la création, c'était chimère et folie. Ses yeux se sont ouverts sur les magnificences de l'œuvre de Dieu. Rentrant en lui-même, il s'est trouvé en assez parfait aeeord avec cette œuvre pour en aspirer tous les^ouffles,pour eia deviner toutes les grâces, pour endé^

mêler toutes les voix, pour en atteindre toutes les graU'diurs; et sa langue poétique s'est formée naturellement da cet accord intime. Il a rej^rdé, il a entendu, il a- Sfinti, et il a chanté; c'est la plus ample façon d'être peête, et il ne m*est pas encore prouvé que ce ne soit pas la meilleure*

liais une contemplation sincère, intelligente^ sympathi** que, inspirée, delà campagne et de la nature; estrceasses pour le poëte? Ne risquerait-il pas, à la longue, de s'y répéter, de s'y alanguir, d'y perdre le sentiment néees-' saire de l'activité humaine? Ne faut-il pas que l'homme y< ait sa part, lai^e et forte comme dans la création mêmet Et, s'il y a sa^part,. quelle doitdle être? El comment éviter que rhomme y domine trop ou s'y absordetrDp? Gom* ment y concilier,^ dans une proportion juste- et saine,, l'idée du travail, cette rude et salubre compagne de Thu-manité, avec ces rêveries, ces mollesses, cea* aspîjcations

imu^ves, ces monologues énervés, ce vague et égolbte assoupissement des facultés viriles et vaillantes de l'âme, où se laisse si aisément bercer la poésie agreste, et qui ea est' à la fois le péril et le charme? Comment y maintenir, en un root, dans leurs rapports légitimes et véritables, ces trois termes de toute pensée, et, par conséquent, de toute poésie. Dieu, la nature et l'homme? Nous voici bien près^ de la vie rurale, bien près du livre de M. Autran, et une. brève réponse à chacune de ces questions serait peu^étIe; le plus bel éloge de ce livre.

La Vie rurale! oui, c'est la vie aux champs, mais -— permettez-moi cette distinction importante, — auxchan^ laborieux plutôt qu'aux champs rêveurs* C'est Tinterpré^ tation vive et franche

de& beautés et des harmonies de It campagne, mais avec l'image du devoir, du labeur, du; dévouement, du sacrifice, pour complément et pour cor^ reetif. Ce sont les mœurs de ce peuple, de ce vrai peuple, dont les sophistes citadins ne s'occupent jamais, qui ne litpots les journaux, qui ne fait pas d'émeutes, qui ne se dit pas grand, saint, sacré, qui ne bat pas des mains quand, le triomphe d'une sédition folle ou furieuse le condamne: àh vendre à vil prix le fruit de ses sueurs^ mais qui tra^ vaille, qui lutte contre la terrey qui la bénit jusque dansk sas rigueurs et ses ingratitudes, <pii sMiffre, qui pâtit, qui j^re, hélas ! et se résigne en face de ces calamités que; nous envoie la Providence, de cesi catastrophes terribles, de ces débordements implacables qui nous prennent tout en quelques heures, nos blés et nos prairies, nos maisons, et nos champs. — Ce sent ces mœurs observées, interpcé^ lées, décrites parvn poète, qui les conniut, qui les aime, qui s'est assis à cette table mstique,. qui a pressé cette. ratm calleuse, qui s'est arrêté suit ce seuil où ces mapwts joufflus dialoguem avee ces.* Mleusas hirondelles^

qoi a soivi do regard cette courageuse paysanne, portant obscurément sa triple tâche d'épouse, de mère et de chrétienne; — poêle sincère, attendri, ému, qui, pour retracer ces scènes rurales, a trouvé sans effort la note juste, Faccent vrai ; assez simple, assez familier pour refléter fidèlement cette intimité charmante et laisser à ces agrestes tableaux tonte leur saveur originale ; assez élégant, assez souple, assez fin, pour que les esprits les plus lettrés puissent en goûter les grâces naturelles, pour que ees pages, inspirées par les habitants du Luberon, soient admirées par les h6tes de Tlnstitut. Voilà par quel trait particulier la physionomie poétique de Joseph' Autran se détache entre celles de ses émules. Dans cette poésie champêtre qui a eu, de nos

jours, tant d'afféteries, dV mollissantes images, de doucereuses révoltes contre les lois sociales, il n'a pris que le côté simple et robuste, fortifiant et fécond, naturel et franc. Dans ce monde intérieur du sentiment et de la pensée où la poésie moderne a introduit tant de visions, de mensonges et de folies, il si*a gardé que ces pensées viriles, ces sentiments immortels qui, en se traduisant dans Tœuvre du poète, en font la vibration de toutes les consciences et le battement de tous les cœurs. Enfin, dans ces cordes populaires qui tournent si aisément à la vulgarité en panache ou à la •déclamation en blouse, il n'a choisi que ce qui, dans tous les temps, sous tous les drapeaux, sous tous les régimes, flaérite éternellement de servir de mot d^ordre aux peuples et de les protéger contre ces deux grands ennemis des sociétés vieillissantes : Tutopie et l'argent. Ajoutez à cela un style limpide comme ces fontaines qu'on trouve aux creux des rochers, sobre comme ces travailleurs qui fécondent nos sillons, ferme comme ces bras et ces poitrines hâlés par notre soleil , pur comme ces âmes que

Joseph Autraa a surprises dans le secret de leurs joies et de leurs douleurs; un style dont le progrès se révèle à chaque nouvel ouvrage du poëte, et vous comprendrez que la Vie rurale soit déjà lue par tout le monde avant d*être annoncée par quelques-uns, et que la critique, au lieu d^avoir à précéder et à prédire le succès, n'ait plus qu'à le raconter et à le suivre.

Les pièces qui composent ce volume pourraient se diviser en deux parties : quelques récits, quelques petits drames dont la simplicité n'exclut ni Témotion ni rintérôt, Blanche de Reillaney Victoire Aubier, Gerttiide, — et les pièces détachées, où toute la gamme poétique est parcourue avec un rare bonheur, depuis le

croquis tracé sur les genoux au tournant d'un sentier plein de fraîcheur et d'ombre, depuis le rêve d'un jour d'été sous répaisse fouillée, jusqu^à l'hymne d'enthousiasme et de tendresse jeté, à travers l'espace, à nos héroïques soldats de Crimée, jusqu'au douloureux tribut apporté sur le cercueil du général de Pontevès. Ainsi éclatent, en se complétant Tune par l'autre, ces deux inspirations parallèle qui ont toujours porté bonheur à M. Autran, et que nous avons saluées déjà dans Laboureurs et Soldats : le champ et le camp, le travail et la discipline, la vie rurale et la vie militaire. Sur cette ferme du laboureur, sur cette tente du soldat, faites luire, comme notre poëte, un rayon de foi, éclairant tous les travaux, consacrant tous les devoirs, consolant toutes les souffrances : placez ici la sœur de charité, là le curé de campagne, et dites-moi, dites-moi si, dans Tatmosphère viciée de la civilisation et de l'imagination modernes, Joseph Autran ne nous donne pas les deux gorgées d'air qui peuvent assainir la poésie, régénérer les âmes et retremper les courages!

Je ne saurais vous donner une plus juste idée de cette

aimable et noble poësie qu^en essayant d'analyser qoel* quesuns de ces récits, et en transcrivant quelques vers des pièces de conrte baleine. Il n'y a pas de raffinement de critique, de coquetterie de louange» de snb* filité d'analyse, qui vaille ce simple procédé, démonstration également souveraine de deux cboses contraires : le détestable et Texcellent. Blanche de Reillane est une jeune orpheline, pieuse et belle, sérieuse et réfléchie, qui a été recueillie par un vieil oncle voltairien. Blanche prie le cid d'accorder la foi à cette pauvre âme, ouverte aux tendresses humaines, fermée aux clartés divines. Elle conjure le vieux scep-

tique de ne pas la désoler plus longtemps par cette incrédulité qui durcit la terre en dépeuplant les cieux. Rien n'y fait : un jour, Blanche, sortie à cheval pour aller porter des secours à quelques malades, est renversée dans un précipice. On la rapporte à son onde, pfle, inanimée, mourante. Elle est sauvée pourtant par le docteur de l'endroit, et sa convalescence obtient cette joie tant souhaitée. Son oncle a tremblé, et il a prié. Dieu s'est révélé à lui dans Tangoisse et la douleur; il a reconnu sa puissance, il a ressenti sa bonté, et la foi est entrée en lui par touttes les fentes de son coeur déchiré. Rien n'égale la fraîcheur, la suavité, la grâce chrétienne de cette douce légende, où Todeur mystique des eni;ensoirs, en nos fêtes printanières, semble se mêler à la vague senteur des plantes de nos montagnes. Victoire AiAier est une histoire plus pathétique encore et plus navrante. Une fermière, une mère, doublement mère, puisqu'elle a, pendant dix ans, disputé à la mort son fils chétif et débile, est cruellement frappée dans cet amour même. Son mari, paysan grossier et borné, a voulu que ce fils devint un savant : à son retour du collège, le jeune homme, gonflé de vanité et de latin, rougit de sa mère, et

il fait partager à Pierre Aubier, son atupide père, cet injurieux dédain et cette indigne honte. Victoire supporte ces mépris avec un angélique et maternel courage. Tant qu'il lui reste un peu de force, elle s'attache à ce foyer où elle se sent nëcesssrire. A la fin, succombant sous le fardeau, ayant épuisé ses dlemières larmes, elle' s'exile, elle part, et bientôt le malheur étreint de ses serres vengeresses cette maison dont elle était r&me. Le père se ruine» le fils se tue. Cette figure de Victoire Aubier, cette personnification de la mère chrétienne, mortifiée et sacrifiée dans une condi-

tion obscure, a quelque chose d'émouvant comme la Fidés de He]rerbeer, avec moins d'orchestre et de bruit : c'est Fidés sortant de la cathédrale de Munster, et échangeant les trombones du cortège contre les brises du Luberon..

Je vais maintenant cueillir au hasard et les yeux fermés quelques brins de cette gerbe rustique, épis de blé, bruyères roses, pampres rougissants, marguerites et pervenches, églantiers et bluets, baignés dans la chaude lu* mière de notre Provence, imprégnés de rosée matinale, exhalant ce parfum léger, vivifiant, agreste, qu'on respire avec amour, qu'on savoure sans fatigue, bien diïiérent de ces parfums citadins qui commencent comme un plaisir et finissent comme une migraine. Je ne puis pas me tromper, je tire à coup sûr. Voici les Imagées £un sou : faites donc de la poésie populaire dans ce genre-là, mes bons messieurs les poëtes socialistes^ humanitaires, utilitaires, illuminés, brahminiques, pythagoriques et druidiques... et vous fermerez toutes les bouches — même la bouche d'ombre — de vos hideux détracteurs!

Salut, mère du Christ, fnmt ceint de l'auréola Pierre, muni des clefo-que Jésus tous donna 1

Salut, jeune rainqueur, passant le pont d*ArcoIe1 Salut, bon saint Josepb I -— salut, fier Masséna I

Je vous aime, dessins naïfs, simples ébauches, Suspendus au foyer du travailleur des champs; Dures sont vos couleurs, vos traits sont lourds et gauches; Hais vous n'en êtes pas à mes yeux moins touchants 1

Mnrat, sous le dolman, a Tépaule un peu forte; Ncy devant l'ennemi fait un saut de tremplin ; Sainte Agate a vraiment trop

de rouget — v N'importe! D'un respect attendri je me sens le cœur plein.

Le riche, en son palais, montre des toiles rares: Van Dyck, Rembrandt, Gorrége, en décorent les mufs. Le pauvre n'a que vous pour tableaux et pour kres ; Seuls vous lui souriez sous ses lambris obscurs.

Aux petits comme aux grands il fallait des ancêtres, Des exemples sacrés et de vivants blasons.

Vous, aimés des petits, chers aux groupes champêtres» Vous êtes leurs aïeux, les chefs de leurs maisons 1

Ils se content le soir, près de l'âtre qui brille, Les faits par qui vos noms devinrent glorieux ; Et vous initiez la modeste famille A toutes les grandeurs de la terre et des cieux.

Dans notre vieille France, il n'est pas de chaumière Où l'on ne vous retrouve au mur crépi de chaux, Symboles de foi pure ou de vertu guerrière, Apêtres et martyrs, et vous, fiers maréchaux!

De deux religions vous nourrissez les flammes; Chacun de vous répand de sublimes leçons :

Vierges, i la pudeur vous élevez les femmes ; Soldais, vous enseignez la bravoure aux garçons.

Ah 1 sur cet humble mur que rien ne vous remplacel Devant nos paysans restez, naïfs dessins :

Faites vivre à jamais chez cette forte race Le culte des héros et le culte des saintit

Que le hameau par tous, magnanimes exemples.

Donne à la charité loujours de blanches sœurs; Qu'il fournisse loujours des prêtres à nos temples, Toujoivs à nos drapeaux de vaillants défenseurs !

Quel délicieux mëiange de poésie et de badinage, quelle vérité provençale lestement prise sur le fait, dans les stropheS'intitulées : Grâce pour celui-ci!

Douze oiseaux se sont pris! douze, un rôti complet! Les voilà suspendus à ton mince filet;

Leur aile aux mailles s*embarrasse ; Réjouis-toi, chasseur; le coup n*cst pas commun. De ces captifs pourtant, chasseur, il en est un

Dont j'implore à genoux la grâce I

Oh 1 si ton flanc n'est pas doublé d'un triple acier, Si tu n'as pas le cœur d'un Sarmate grossier.

En toi si quelque pitié vibre, Lftche ton prisonnier, qu*il reprenne l'essor : Aux sources, aux taillis, aux cieux qu'il aille encor.

Qu'il aille encor, joyeux et libre I

Criant d'une aigre voix, modestement vêtu, Ce chétif prisonnier, chasseur, le connais-tu?

Sais-tu le nom dont il se nomme?— C'est l'artiste sacré des belles nuits d'amour; C'est le plus beau chanteur connu jusqu'à ce jour

Entre tous ceux qu'applaudit l'homme I

Variables destins I — > Sitôt que meurt Tété, De son sublime chant Toisèau déshérité .

Perd avec lui gloires et fêtes.

Sous la bise qui souffle il erre à demi mort Hélas ! dans leur automne, est-ce donc là le sort

Que Dieu fait à tous ses poètes?

En souvenir des chants cette année entendus.

Et dans l'espoir de ceux qui nous seront rendus.

Chasseur, ourre kaiam, qu'il ^ve'I — N'en déplaise à Toinon qui me le lotirait, Disant qu*an rossignol, ches un komiBe diitrah,

Passe au besoin pour une fçrive.

Il faudrait tout citer, et YBirondeUe, et la Source„ et YOdeur des foins^ et la Maison du pâtre^ et Clairany M ces belles stances aux Paysans, qui ont déjà eu tant sde succès dans la Revue des Deux Mondes : il faudrait faire remarquer partout cette nuance — décisive, selon nous» et sur laquelle nous ne saurions trop insister, — d^amour et de sentiment profond de la campagne, dans Fesprit vraiment chrétien, non pas pour y chercher d^ergneilleuses revanches contre les sociétés régulières, une contemplation plus libre et plus absolue du moi, débarrasse de toute entrave, non pas pour y créer à son usage une variante de ce panthéisme qu un homme d'esprit, dans im charmant petit livre ^ vient d'appeler la pudeur des athées; mais pour y trouver un asile contre ces passions mauvaises, si aisément remuées, chez les meilleurs, par le contact et Texemple de la vie fébrile et troublée

des grandes villes; pour y échapper aul autres et à «oinméme, dans une intimité plus immédiate et plus tendre avec l'œuvré de Dieu; pour se sentir plus près de lui, plus près de cette bonté in-Onie que la méchanceté des hommes dérobe parfois à nos vues bornées; pour y comprendre enfin, dans sa manifestation la plus simple et la plus droite, Tidée du travail, du devoir, de la patience, de cette xésignation courageuse, enseignée par les calamités providentielles à ceux qui se révolteraient contre les injustices humaines. Telle est cette poésie, nous dirions presque cette philosophie de la Vie rurale. Pas un mot à retrancher, pas une

* Pensées grises, pienr le lâcomte âlEsm. '^

image à amortir, pas une pensée à contredire : le poëte, cet être divin ou fatal, qui peut être ou le plus dangereux des conseillers ou le plus doux des consolateur^, reprenant cette fois sa tache véritable, traduisant dans une langue simple et charmante ce que le monde intérieur a de plus pur, ce que le monde extérieur a de plus beau. Le livre de M. Âutran plaira à tous les esprits délicats, à tott« ceux qui, en dépit des fautes de la poésie moderne, s'obstinent à ne pas la haïr, et ne croient pas impossible de la réconcilier avec le vrai, avec Thonnôte, avec le bien. Pour nous, ce livre a été mieux qu'un plaisir; il a été un ami. En présence d'une œuvre monstrueuse ', des admirations qu'elle excitait et que nous ne pouvions partager, nous nous étions demandé si, par hasard, la critique n'avait pas étouffé en nous la faculté de sentir la poésie et de s'y complaire, si ce n'était pas décidément un sens qui commençait à nous manquer, si nous n!a.vions pas à nous humilier et à gémir comme ces hommes, vieux avant l'âge, qui s'aperçoivent tout à coup que leur vue devient trouble et

leur oreille dure. Grâces soient rendues au livre de Joseph Autran! il nous a prouvé que nous n'étions encore ni sourd ni aveugle. Son bienfait ne s'est pas borné là. Pendant qu'il nous retraçait en beaux vers les scènes de la vie rurale et leurs paisibles douceurs, nous étions ému, atteint, brisé par des scènes d'inondation, bien terribles hélas! et bien cruelles; et que, lui aussi, le chantre inspiré des Naufragés, serait digne de chanter. Elles nous révélaient la vie rurale, non plus dans ses harmonies et dans ses joies, mais dans ses douleurs et ses terreurs. Peut-être aurions-nous eu envie de murmurer et de nous plaindre, d'accuser cette vie des champs, sujette à tant de me-

* Les CùntemplatioM.

comptes et de désastres : nous avoas rouvert ce livre, tout est calme, lumière, Traîcheur, spaisemcnt : il nous parlé de Dieu, le consolateur céleste; du travail restre consolateur; nous nous sommes sunii rasséréné arferni, et le poSle, l'aimable et noble poiite, a étë une fois de plus l'interprète da la bonté divine auprès des cœur^ affligés.

us^^^B ter^'I^H léet^^H

MADAME RISTORI ET H. PONSARD

Une comédie en cinq actes et en vers, signée d'un nom presque célèbre et prise au cœur même de la société moderne, dans une de ses actualités les plus vivantes et les plus alarmantes; une éminente tragédienne, réussissant à faire applaudir AlBeri dans le

pays de Corneille, et attirant la meilleure compagnie de Paris à des représentations en langue étrangère^ où quelques ridicules comparses lui donnaient la réplique, ces deux souvenirs ont leur va« leur, même après que les applaudissements ont cessé et que les lustres sont éteintss il nous a donc semblé que nos esquisses seraient trop incomplètes si nous omettions de consacrer quelques pages rétrospectives à madame Ristori et à la Bourse de H. Ponsard. Rien ne s*est moins ressemblé en apparence que les pathétiques transports de Hirra ou de Hédea, et les sages tirades de l'honorable^chef de l'école du bon sens; et pourtant, sous ces deux succès de nature si difrérente, se cache une idée, un mot auquel

* La Bourse,

la mobilité de Tesprit français a toujours donné une grande place dans notre littérature comme dans notre politique : le mot ou ridée de réaction.

Que faut-il réellement penser du succès de madame Bistori? Ce succès, qui, contre toute attente, a vaillamment isupporté l'épreuve de la seconde année, est-il dû tout •entier au talent de Tartiste, ou faiit-âl^en attribuer une partie à des circonstances accessoires? Effleurer cette 4]uestion, c'est touclœr à im des points ies plus délicats -de la littérature dramatique au dix-neuvième siècle.

La tragédie, nous le croyons, à l'état de genre littéraire, capable d'inspirer encore des œuvres nouvelles et originales, est morte et ne revivra plus; il n'y aurait pas même là-dessus matière à dissidence, si, par un malentendu volontaire, on ne s'obstinait parfois à confondre ^avenir de la tragédie avec la gloire de Cor-

neille et de Hacine, que personne ne songe à contester. Les tendances de notre époque, démocratique, égalitaire, active, vouée à l'industrie et à l'habit noir, nécessair^Œnent partagée en deux camps, ea deux extrêmes — la foule des positifs et le gvonçe^ des rêveurs — ne peuvent plus s'accorder avec ^ que nous appellerions vol^mtiers le diapason tragique «e'est-à-dîre ce mélange de convention et de tradition, de réalité et d'idéal, de poésie et de drame, si bien approprié aux goûts des sociétés aristocratiques, élégantes, oisives» toujours prêtes à chercher dans leurs spectacles et leurs récréations littéraires un reflet, de leurs sentiments et de leur vie. Le réveil de la tragédie, sous un régime comme leAôtre, ne peut être qu'accidentel, individuel, factice, et les triomphes successifs de mademoiselle Rachel et de madame Aistori en sont, selon nous, la preuve la plus concluante. Au Théâtre-Italien comme au Théâtre-Français, c'est Tactrice seule que Ton a applaudie, recherchée, le-

tée, et l'on nous permettra de croire que le répertoire d'Âlfieri, voire même Testimable pièce de M. Legouvéi^ auraient eu bien peu d'attraction sur le public, si un en-* gouement personnel ne slétait attaché a leur éloquente interprète. On peut, avec de légères variantes, en dire auitant de mademoiselle Rachel, bien qu'elle aiteuTinsigne honneur de rendre une sorte de vie posthume à d'admir râbles chefs-d'œuvre.Il y a dix-huit ans, lorsqu'elle débuta, la période romantique était à son déclin : les der^ niers drames de M. Hugo et de son école, en donnant à leurs promesses et à leurs préfaces d'humiliants démentis^ dégoûtaient de plus en plus les esprits délicats de ce genre bâtard, qui, par un instinctif accord avec Tépoque, ne savait être que lyrique ou démocratique, perdre pied, a» milieu des nuages de la fantaisie et de la poésie pure, ou descendre aux combinaisons violentes du

mélodrame, aiic séductions grossières du ciostume et du spectacle. II faut du temps, beaucoup de temps, pour que les intelligences fines», distinguées, cultivées, aisément portées à vivre en idée avec ce qui s'est fait, dit ou écrit avant elles, se résignent à-voir rompre cette chaîne, à accepter ce qui semble eu guerre ouverte avec leurs prédilections et leurs souvenirs» Si, pendant cette phase de lutte secrète et de répugnance^ elles trouvent une qccasion de revanche, un moyen de croire regarder devant soi en regardant en arrière, elles s'en emparent et elles profitent, pour s'en emparer, de cet esprit de réaction dont nous parlions tout à l'heure. Tel a été le rôle de mademoiselle Rachel dans l'histoire du théâtre moderne. Douée d'une intelligence incroyable qui suppléait en elle à la sensibilité, complétant l'illusion des yeux et des oreilles par un masque tragique et une voix d'ua timbre à la fois âpre et doux, saisissant et pénétrant, mademoiselle Rachel personnifia, avec le prestige

de la jeunesse et de Vimprévu, les représailles de la société polie contre une révolution dramatique qu^elle n'avait jamais acceptée, les mécomptes de la littérature découragée et déroutée par le mauvais succès de ses innovations et de ses tentatives. Aussi, lorsque d'honnêtes esprits rêvèrent un retour complet aux beaux jours de la tragédie, lorsqu'ils s'imaginèrent que Helpomène tout entière allait renaître sous les traits de la jeune débutante, ils commirent exactement la même erreur que si, en dépit de leur modestie classique, ils avaient espéré faire revivre en leur personne Corneille et Racine, Gomme rien n'est plus tenace que les illusions qui touchent aux secrètes faiblesses de la vanité humaine, il a fallu douze ou quinze ans pour reconnaître que mademoiselle Rachel n'avait été et n'avait pu être que la lectrice incomparable d'incomparables ouvrages, écoutés dans une salle au

lieu d'être relus dans une bibliothèque. Pour quiconque eût observé de près l'inévitable courant des idées modernes dans leurs rapports avec le théâtre, il était clair que l' illustre tragédienne allait avoir à choisir entre deux écucils : ou jouer indéfiniment et exclusivement le vieux répertoire, se préserver de tout contact avec des créations nou- Telles, afin de conserver intactes la pureté merveilleuse de sa diction, la sobriété de ses gestes et de ses poses, la noblesse de sa physionomie : mais alors il devait arriver tôt ou tard un moment où son talent et sa gloire se ressentiraient de la dirrérence qui existe entre la tradition et la vie, où elle contracterait quelque chose de l'imposante immobilité des œuvres qu'elle interprétait : — ou bien créer de nouveaux rôles, se mettre en communication directe avec les auteurs vivants, essayer d'être pour la tragédie renaissante ce que Talma, trente ans auparavant, avait été pour la tragédie agonisante, avec cette différence

que le grand tragédien, par un sentiment profond de la vérité historique et humaine, masquait les infirmités et les misères de la caducité tragique, et que sa jeune héritière, par ses qualités si remarquables de correction, de distinction et d'élégance, pouvait tempérer la fougue et guider rinexpérience de cette seconde jeunesse : — mais alors il fallait descendre du piédestal de marbre blanc, se mêler à son siècle, en accepter ce niveau qui s'étend à tout, aux ouvrages de la pensée comme aux institutions sociales, parfois même risquer de se heurter aux aspérités de la passion bourgeoise et de la vulgaire prose. Toute Thistoire des embarras, des hésitations, des contradictions appa* rentes, et finalement du déclin et du naufrage de made» moiselle Rachel, pourrait se résumer dans cette alternative qui Fa conduite bruyamment, mais tristement, de Cinna à Advienne Lecouvreur, et à^Andromaque à

la C%anne. Mademoiselle Rachel, on le devinait, eût voulu, par un vague instinct des sérieux intérêts de sa renommée, rester fidèle aux vrais dieux de ses temples et tourner, jusqu'à la fin, dans le cercle glorieux de son premier répertoire: mais le moyen, pour une actrice applaudie, admirée, entourée, encensée, de consentir à ne pas être tout à fait de son moment, à demeurer avec les morts, à résister aux instances des auteurs répétant à Tenvi que l'artiste est incomplet s'il n'est créateur, et qu'il y a plus d'honneur à communiquer la vie à une œuvre défectueuse qu'à la recevoir d'une œuvre excellente? Elle cédait, et elle jouait de mauvaises pièces : Judith^ Cléopâtre, le Vieux de la Montagne, Valéria, Horace et Lydie, Lady Tartuffe; mécontente d'elle-même, de ses poëtes, de son public, de son impuissance à faire réussir ce qu'elle avait cru vivifier de son génie, elle revenait brusquement i^es classiques, elle y retrempait ses succès et ses forces,

elle se promettait de ne plus succomber aux pièges : desb uéotragiques, jusqu'au jour où un nouveau râle e) d^ instances nouvelles lui préparaientain nouveau mécompte* C'est au milieu de ces vicissitudes attachées aux conditions mêmes du talent et du répertoire de mademoiselle Rachel que s'est écoulée cette carrière si brillante, mais si inutile, en définitive, à Tart dramatique de son temps : d'une part, le malaise d'une vocation dépaysée dans son siècle» et ne pouvant conserver ses perfections solitaires et sa gloire sans lendemain qu'en restant la contemporaine d^'ouvrages datant de deux centS; ans; de Fautre, le péril d-'une lutte inégale et impossible, d'un compromis désas^ treux avec de prétendues créations où devaient nécessai* rament se perdra cette pureté d'organe, cette justessd^ (l'intonation, cette beauté

supérieure dé pantomime et d*attitude; et, pour juge de ces-deux difficultés à peu j^rès insurmontables» un public spirituel, curieux, sym^ gathique, mais inconséquent, et tour à tour frappé de la stérilité des tentatives nouvelles, et, de l'inévitable froideur qui s'exbalait de la monotone répétition des anciens cbefs-d'œuyre. Lorsque les détracteurs ou les rancuneux. ont accusé mademoiselle Rachel de ne pas s'être franchement dévouée à la tragédie, de n'avojr inspiré ou suscité SQus ses pas ni une pièce remarquable ni un acteur digne d'elle, ils ont été parfaitement injustes. Ce n'était pas ello' qu'il fallait accuser, c'était le contresens ou le contraste^ des vraies aptitudes et des vraies limites de son talent aveo les goûts véritables de son siècle; c'était le caract^e toi^t. individuel de son^succès, son isolemient devant un pubUe qui se passionnait pour, ce jeune, et brillant, débris de la Melpoméne antique,, mais qui n« voulait.p^> qui nepojir vait pas faire de cû débris une statue» et.de cett^ stftto^ une ligure vivante.

Ces alternatives, ce malaise, ces mécontentements réciproques, quelque caprice peut-être ou quelque création plus malheureuse encore que les précédentes, tels ont été les préludes, sinon les causes, des invraisemblables triompjbes de madame Ristori : non pas qu^on doive se borner à y. voir l'effet d'une réaction ou d'une préférence person-* nelle, une malice ou une vengeance d'adorateurs blasés et ennuyés de leur idole ! C'eût été, dans ce cas, l'affaire de quelques soirées et de quelques feuilletons. Si mouton?mère que soit dans ses engouements la société de Paris, on ne va pas, deux ans de suite et pendant quatre mois de^ chaque année, voir el entendre les Cinires et^ les Jasons qui prêtaient. les charmes de leur mélopée transalpine à la poésie d'Alfieri ou de M. Montanelli, si l'on n'y est attiré que par le désir

de faire pièce à un amour-propre d'actrice, et non par le prestige d'un très-grand talent. Pour que le succès de madame Ristori se soit ainsi soutenu jusqu'à la fin, il faut bien qu'il s'appuie sur de plus vives raisons, et peut-êtra pourrait-on les résumer sous un& forme algébrique : ce que mademoiselle Rachel avait été, en 1838, au drame romantique, madame Ristori l'a été« en 1855, et en sens inverse, à mademoiselle Rachel.

Qu'on ne s'y trompe pas : madame Ristori a pu être très^justement applaudie dans Francesca di Rimini, dans Pia de* Tolomei, dans Maria Stmrda, dans Rosemunda^ Elle a pu donner à M. Legouvé l'heureuse surprise de trouver pour sa Médéeune interprète aussi excellente que celle qu'il avait d'abord espérée. Mais, dans le fait, son ^and succès, la date de cet enthousiasme, ou, pour coa-^ tinuer à parler italien, de ce fanatisme qu'elle a excité» c'est Mirra. Sans Mirra^ elle aurait obtenu les suffragesdes connaisseurs, des dilettantes : elle n'aurait pas eu cette vogue extraordinaire qui a étonné, dit-on, ses comr

patriotes. Or nous n*avoDs pas à revenir sur Fétrange sujet de Mitra, sut cette passion monstrueuse, auprès de laquelle l'amour de Phèdre semble presque innocoit, et où Alfieri, quoi qu'on en dise, s'est bie9 gardé de déployer la même délicatesse que Racine. Dans les scènes violentes et pathétiques de Mirra^ madame Ristori nous a révélé un art tout nouveau, où les effets matériels et sensibles du drame moderne se combinent avec les poses et les ajustements de la statuaire antique. Que l'éminente actrice sût garder, dans cette alliance, une noblesse, une chasteté, une grandeur, favorables à Tillusicm de ceux qui l'applaudissaient; que la pasdon, même dans ses plus fougueux écarts, ait moins de prise

sur nos sens lorsqu'elle se présente sous les voiles mythologiques ou héroïques que lorsqu'elle s*habille comme nos femmes on comme nous-mêmes, on ne saurait le contester : il n'en est pas moins vrai que l'enthousiasme du public touchait à la frénésie, et que la salle semblait crouler sous les bravos, chaque fois que l'infortunée Mirra trahissait le trouble de son cœur par des frémissements, des tressaillements et des gestes fort expressifs. Ce n'était plus, on doit bien le reconnaître, Tamour chrétien de Pauline, la tendresse pudique et charmante d'Esther et de Bérénice, la fière et magniBque fureur de Camille et d^Émilie, le sentiment chevaleresque de Chimène; ce n'était plus même la pas-* sion d'Hermione, de Roxane et de Phèdre, baignée dans cet idéal à demi chrétien, à demi classique, où disparais* sent, comme dans une brume lumineuse, les crudités et les vulgarités de l'amour coupable; non, c'était autre chose : c'était la tragédie se rapprochant de nous, nous apportant les mêmes émotions que le drame, et déguisant à nos yeux ces sensations un peu brutales, un peu grossières, sous ce reflet de poésie antique qu'une femme bellci

inspirée, éloquente, née dans le pays des arts et du so* leil, devait nécessairement répandre sur ses créations. C'était une nature italienne, expansive, échauffant la tragédie, la forçant de vivre, de se remuer, de palpiter, et veniint enseigner à un pays plus froid, où les statues ont toujours l'air de frissonner sous la pluie, comment une figure grecque ou romaine peut être de chair et d'os, et non pas de marbre et d'or. Tous les juges compétents, dignes d'avoir un avis à eux au lieu de se laisser emporter par Tentraînement général, ont été frappés de ce mélange de poses sculpturales, de science consommée dans l'ajustement et le groupe, avec cette pantomime véhémente, ces cris de tigresse ou de lionne, cette prodigalité de gestes, dont mademoiselle Rachel,

dans son beau temps, n'eût assurément pas donné l'exemple. Us ont signalé comme un défaut, comme le seul défaut de cet admirable talent, cet amalgame de deux éléments hétérogènes et même contraires : ils ont eu raison, et pourtant nous ne serions pas étonné que ce défaut fût pour beaucoup dans le succès de madame Ristori. Cette manière, à Ia*fois noble et exubérante, poétique et passionnée, spontanée et savante, alors même qu'elle semblait se contredire et chercher ses effets dans deux mondes différents, qu'était-ce, après tout, sinon une concession à l'esprit démocratique qui s'infiltre de plus en plus dans l'art, sinon une transaction entre la sculpture et la peinture, ces deux éternelles rivales, entre la plastique et le sentiment, la forme et l'expression, ou, en d'autres termes, entre le théâtre antique et le théâtre moderne, entre la tragédie et le drame, entre le Parthénon et la Porte-Saint-Hartin? Ce qui avait été essayé, il y a trente ans, avec un mot d'ordre plus révolutionnaire, sous le pourpoint ou l'habit noir, reparaissait cette fols sous les traits d'une femme digne de toutes les sympa-

tbies, sous le costume le plus cher aux lettrés et aux clas* siques, et dans le3 conditions les mieux faites pour nous mettre tous d'accord. Sans le vouloir, sans le savoir, nous avons applaudi et admiré, en madame Ristori, une revan*cbe de Tart moderne babillé à la. mode des contemQoraines de Sophocle et d'Euripide,

Maintenant, ce succès sera-t-il durable, et agira-trolle prudemment en essayant de trop nombreuses récidives? Nous ne le croyons pas, et cela pour une raison qui noua semble concluante : c'est qu'elle n'a pas de répertoire» Mademoiselle Rachel a pu, sans trop lasser la curiosité et Tattention publiques, jouer, pen-

dant seize ans, Andromoque, Horace, Cinna, Polyeucte^ Phèdre, Esiher, Ba- [azet, Miihridate : il s'agissait de pièces françaises, de cbefs-d'œuvre ravissants ou sublimes ; malgré une infériorité immense, son entourage, après tout, n'offrait gas ces incroyables disparates que nous a infligées la trouge Italienne; et encore, nous l'avons vu, ce répertoire si magnifique a fini par expirer de lassitude dans sa poitrine affaiblie. Que serait^e, grand Dieu ! du répertoire italien, le plus déplorable, de tous en fait de tragédie? Le système dramatique d'Alfieri et de ses rares émules réunit les défauts de tous les genres et de toutes les écoles : il est froid^ il est faux^ il est guindé, il est déclamatoire, il est violent, il est ennuyeux; il a la noblesse factice, la vulgarité emphatique et l'éloquence plagiaire d'un tribun romain de 1849 parodiant les Gracques; il ressemble, dans se» plus beaux moments, à un opéra seria^ dont on aurait supprimé la musique. Madame Ristori a pu s'apercevoir» dès cette année, du triste effet que les tragédies du cra produisaient sur son public en dépit de son merveilleux talent. Quant à la ressource des traductions, elle ne peut être que fort bornée. Ce n*est pas sérieusement, sans

doute, qn'ofn a parlé de faire jouer à Paris, à cent pas du Théâtre-Français et -du buste de Racine^ une, traduction de Phèdre. L'épreuve n réussi à M. legôuvé, d'abord parce que Médie n^est pas Phèdre, ensuite parce que Médée, n'ayant pas été jouée, pouvait être considérée comme inédile, et enfin, parce que M. Legouvé, d'après la méthode introduhe pafr la dictature de mademoiselle Rachel, n'ayant guère songé qu'à la faire valorr, toute la question se réduisait pour lui à rencontrer une actrice qui jouât aussi bien et qui eût autant de vogue. Madame Ristori a

dit vedremo! au lieu de peut-être! Elle a déployé {^lus de sensibilité maternelle que mademoidelie Rachel n'en eût montré dans les scènes avec ses enfants. Elle a dit avec une énergie sauvage que notre Melpomène n'eût probablement pas égalée la traduction italientïe de ces vers :

Ce que je tenr ferais L,.

Que fait le léopard, lorsqu'au fond des forêts, Saisi d'une terrible et rugissante joie, D'un Irand, comme la foudre, il tombe sur sa proie,. <}a'il l'emporte à son antre, et que là, dépeçant Membre à membre ce corps, qui ruisselle de sang...

Voilà toute la différence; et cependant H. Legouvé a dû regretter bien des détails, entre autres le rôle d'Orphée, qui prouvait une intelligente et heureuse étude de la civilisation antique, et dont Teffet ou même le sens, à la représentation italienne, a complètement disparu. Que dirions-nous des profondes et délicates beautés de Phèdre «t d'Andromaque, si étroitement liées à notre génie et à notre langue, que la traduction la plus habile n'en donaérait que le squelette?

En somme, ceux qui, en assistant aux éclatants triom-

phes de madame Ristori, croiraient à une résurrection de la tragédie, sous une forme quelconque, indigène ou étrangère, se tromperaient comme se sont trompés ceux qui, en applaudissant aux débuts de mademoiselle Rachel, avaient cru qu'elle allait inaugurer une nouvelle ère tra^que. Mademoiselle Rachel dédommageait les hommes de goût de ce qu'ils avaient souffert pendant la crise romantique, et sa jeune et poétique inspiration faisait illusion sur la vieillesse du genre qu*elle réussissait à ranimer. Madame Ristori, grâce aux dons d'expansion et de sensibili-

té passionnée particuliers aux natures méridionales, a paru relever la tragédie de son long jeûne; elle Ta réconciliée avec les spectateurs épris de mouvement et de nouveauté, qui se plaignaient de la sobriété, de la régularité, de la noblesse froide et austère de notre muse tragique, et qui, à travers leur juste admiration pour nos chefs-d'œuvre et leur interprète, y sentaient pourtant quelque chose d'inanimé, de traditionnel et d'éteint. Toutes deux, avec un admirable talent et une célébrité légitime, n'auront été que deux accidents, deux exceptions, sans influence probable sur l'avenir, fort compromis, du' reste, de Tart dramatique. On gloriBe, on interprète le passé; on ne le refait pas : on ne remonte pas le cours du temps : on n'impose pâs à une société nouvelle les goûts d'un autre régime et d'un autre âge : on s'incline devant les monuments; on ne les habite pas.

L'impossibilité de la tragédie! Le souverain.pouvoir de la réaction dans la littérature moderne! Nous voici bien près de M. Ponsard et de sa comédie de la Bourse.

Lorsque les naufragés et les survivants du romantisme se moquent de la sagesse exagérée de H. Ponsard et de son école; lorsqu'ils demandent si c^était la peine de remuer tant d'idées, de dépenser tant de hardiesses, de soulever

■»^rf'

tant de tempêtes, pour finir par échouer au milieu des plaines unies de celte Brie ou de cette Beauce poétique, ils n*ont pas tout à fait tort; mais ils oublient que ce sont eux, leurs excès, leurs folies, leurs entêtements puérils sous les rides et les cheveux gris de l'âge mûr, qui ont amené et qui justifient les mortifications triomphales de la muse du bon sens. II y a, dans le monde des

idées, un élément bourgeois, qui n*est pas le meilleur, mais dont il faut tenir compte; car il représente une somme d'idées générales, de vérités pratiques : si on lui refuse sa part dans les ouvrages de l'esprit, il se.la fait lui-même, un peu plus forte qu'il ne conviendrait, et de façon à éterniser la querelle entre la règle et Texception, entre le paradoxe et le lieu commun. M. Ponsard profite de cet antagonisme prolongé outre mesure par des fantaisistes de cinquante-cinq fins, et, si nous avions à caractériser le succès de la Bourse^ nous dirions que c'est la réplique de la poésie trop raisonnable à la poésie insensée.

Nous n'avons pas vu la Bourse^ et nous ne pouvons pas être influencé par les bravos unanimes qui ont salué l'auteur : essayons d'apprécier aujourd'hui la pièce imprimée, en dehors de toutes ces circonstances extérieures, de ce va-et-vient d'écoles et de systèmes, et comme si M. Ponsard se présentait seul et désarmé à l'indulgence ou à la sévérité de ses juges.

Nous comprenons que M. Ponsard ait été séduit par ce sujet de la Bourse, si actuel, si fertile en leçons, si profondément entré dans nos mœurs, si certain d'agir sur la foule par une sorte de communication magnétique. Pourtant ce choix était mal heureux et dangereux, à plusieurs points de vue : premièrement parca que le public aime beaucoup moins qu'on ne le croit à être ramené, dans ses récréations littéraires ou dramatiques, à ses affaires et à ses

Et

soucis de la journée; secondement, parce que ce su)Ct n*est pas gaî, et qu'une comédie sans gaieté nVst pas une comédie;» ensuite, parce que, pour y trouver autre chose que des tirades

d'athénée ou de Tesprit de vaudeville et de petit journal, il fallait aller au fond et y chercher des ca" ractères; que ces caractères ne pouvaient guère être que le joueur, le parvenu el Tavare, et qu'il était fort périlleux de se trouver en concurrence avec Regnàrd, avec Lesagé et aveô Molière.

De ces trois caractères, M. Ponsard a entrevu !e premier; il a négligé les deux autres : cherchons comment il aurait pu, en dépit de ces redoutables voisinages, s'approprier et accommoder à Tesprit même du sujet et de notra époque un joueur qui n'eût pas été Vâlère, un parveniJ qui n'eût pas été Turcaret, un avare qui n'eût pas éli Harpagon.

Léon Desroches, son héros, aime Camille Bernard, la fillé de son voisin de campagne. Bernard a pour lui beaucoup d'amitié, mais il ne le trouve pas assez riche pour eh faire son gendre. Si, au lieu de soixante mille francs, Léon en avait trois cent mille, il n*y aurait plus le moindre obstacle. A vrai dire, il est difficile d'admettre que ce premier refué de M. Bernard soit bien irrévocable ou même bien sérieux, si on songe que ce même homme, qui, au premier acte, refusait sa fille à Léon irréprochable, aimé et riche de soixante mille francs, la lui accorde au dénoûmetit, quand il est coupable et ruiné. Mais, comme il n'y aurait plus de pièce si M. Bernard se laissait fléchir trop tôt, passons-lui celte inconséquence. Léon réalise ses soixante mille francs; il vient à Paris, chez un agent de change, son camarade de collège, et, malgré les sages conseils de l'homme du métier, il joue à la Bourse, el il gagne les beût mille écus exigés par le père de Camille. Dans cet

intervalle, Bernard est arrivé, lui aussi, à Paris, entraîné par sa fille, qui se promet bien de revoir Léon et de n'avoir jamais d'autre époux que lui. 11 ne resterait plus, semble-t 11, qu'a dresser le contrat : mais une révolution funeste s*est faite dans Tâme de Léon; il a joué d'abord pour aplanir l'obstacle qui le séparait de Camille : maintenant que la fortune complaisante lui a livré en un jouf ce que le travail ne lui eût pas donné en vingt ans, il veut jouer pour le jeu, pour Témotion, pour devenir plus riche, et parce qu'il a été mordu au cœur par le fantasque démon qu'on adore dans ce temple païen. Voilà la seule idée que M. Ponsard paraisse avoir fouillée au-dessous des banales surfaces qui miroitent en alexandrins dans tout le cours de sa pièce. Mais cette idée n'est paà gaie : elle touche de bien plus près à Saurin et à Èeverley qu'à Regnard et au Joueur; elle est dramatique, en un mot, elle n'est pas comique. Léon, d'ailleurs, n'apporté pas dans cette passion soudaine Téncrgif^ l'ampleur, l'alternative de fougue et de désespoir, de remords et d*îvresse, qui pourraient le rendre intéressant et suppléer à la gaieté absente. Lof squ'iUtrompe Camille, qui lui a fait promettre qu'il ne jouera plus, ce n'est pas même au démon du jeu qu'il semble céder encore, mais au désir trèsplausible, quedis-je? à la nécessité de regni»ner ce qu'il vient de perdre, pour reconquérir ses droits à la main de Camille. On ne sait plus si c'est Tamant ou le joueur qui va courir cette dernière chance : quelle différence entre ce personnage indécis et les variations si gaies, si comiques, si vraies, du héros de Regnard î

L'auteur n'a pas tiré du rôle de M. Bernard le parti qui lui était indiqué par le sujet même de sa pièce. (Jue M. Bernard, entraîné par la contagion générale, imite l'exemple de Léon^ qu'il grondera plus tard, et risque une modiquô

somme pour gagner de quoi acquérir un champ ou nne prairie convoitée, soit : mais il fallait en faire un joueur avare et poltron, et l'opposer au joueur audacieux et passionné. 11 fallait que M. Bernard nous représentât l'avarice, non plus, comme chez Harpagon, dans une société immobile où Ton ne pouvait s'enrichir que par la lésinerie et l'usure, mais Tavarice aux prises avec cette puissance terrible qui fait, en quelques heures, un millionnaire d'un mendiant et un mendiant d'un millionnaire; l'avarice calculant que tous ses laborieux efforts pour amasser écu sur écu ne valent pas uû tour de cette roue dont chaque rayon Téblouit de chiffres fantastiques. Ces combats intérieurs, ces transes, ces extases, ce brusque passage de la joie la plus délirante à rabattement et à l'angoisse, eussent pu donner à la pièce un peu de ce mouvement qui lui manque, et poser d'une façon à la fois plus vraisemblable et plus frappante M. Bernard vis-à-vis de Léon Desroches. Avare par-dessus tout, il était naturel qu'il refusât sa fille à Léon pauvre, et ce refus prenait une tout autre valeur : avare et poltron, ne jouant que pour s'enrichir, puni par où il avait péché, sacrifiant son repos à ce bas et ignoble mobile, il eût contrasté avec le joueur aventureux, hardi, jouant par amour d'abord, et ensuite par attrait pour ces émotions fébriles, dont nul ne saurait définir la magique puissance. Et remarquez que M. Ponsard eût trouvé là un moyen de dénouer sa pièce sans sortir de son sujet, sans nous montrer, au cinquième acte, son^ héros réhabilité par le repentir et le travail, ce qui est excellent au point de vue Montyon, mais vieux et usé au point de vue dramatique. Au début, M. Bernard eût refusé sa fille à Léon, parce qu'il est riche et que Léon est pauvre : M. Bernard, joueur craintif, et Léon, joueur téméraire, saisis tous deux, au même mo-

ment, de répidémie boursicotière, eussent joué un jeu tout opposé; mais, par un caprice de la fortune, Léon eût constamment gagné, M. Bernard constamment perdu, si bfen qu'à la fin Léon eût été le riche et Bernard le pauvre. Or, comme Léon, en dehors de sa passion fatale, serait resté chevaleresque et désintéressé, c'est lui qui, au dénoûment, eût demandé à Bernard ruiné de lui accorder sa fille, et c'est Camille qui, par un mot, eut dénoué le drame, suivant qu'une noble fierté Teût empêchée d'accepter ce renversement des rôles primitifs, ou qu'ayant sincèrement aimé Léon quand il était pauvre et qu'elle était riche, elle se fût jugée digne de Taimer encore et de l'épouser alors qu'il est riche et qu'elle est pauvre.

Inèomplet dans la peinture du joueur, à peine saisissable dans celle de l'avare, M. Ponsard a totalement omis le caractère qui devait le plus naturellement ressortir de son sujet : le parvenu ; car nous ne pensons pas qu'il donne ce nom à cet affreux laquais qui fait de petites affaires pendant t|ue son maître s'occupe des grandes, et qui, enrichi dans ce trafic, reparaît un moment, au quatrième acte, locataire d'un bel appartement, et ayant à son bras une vénale créature : c'est là un trait épisodique, — il y en a trop dans la Bourse, — ce n'est pas un caractère. L'auteur s'est privé d'un des plus sérieux plaisirs qui puissent tenter, selon nous, un poëte comique : celui de rajeunir un type déjà éprouvé par la comédie, et de l'ajuster à son époque. Il est évident que le parvenu ne peut être aujourd'hui ce qu'il était au temps de Turcaret. Dans ce temps-là, tout l'effet de ce personnage résidait dans ses usurpations risibles ou précaires au sein d'une société rigoureusement classée. Aujourd'hui que les hiérarchies n'existent plus, ce n'est pas contre un monde qui le repousse ou une noblesse qui le raille que le par-

venu est forcé de lutter, c'est contre lui-même, contre ses souvenirs, contre ce sentiment moral, cette conscience universelle, qui survit aux classiOcations sociales. Pour échapper à ces importunes images, il pousse jusqu'à leurs derniers raffinements le luxe et la magniGcence; il fait construire des palais de jaspe et de porphyre, il convie tous les arts à embellir ses demeures, il démolit et rebâtit des quartiers et des villes, il enrôle au service de ses vanités des littfTateurs et des poètes qui le proclament un Mécènes, qui liii disent en vers et en prose, non pas qu'il est gentilhomme, non pas qu'il est aimé de Doriméne et de Cidalise, — que lui importe? — mais qu'il est honoré, considéré, estimé. . Ah! c'est là la plai<^ secrète! Chevaux de prix, tableaux de maîtres, ameublements princiers, châteaux, villas et hôtels, table chargée de merveilles gastronomiques et entourée de convives empressés, loges à tous les théfitres, entrées dans tous les boudoirs, sourires d'admiration et d'envie sur toutes les lèvres et dans tous les regards, il possède tout cela; mais il ne]ossède pas cette petite chose si simple, si modeste : l'estime ! sa vie se consume a la chercher, et il y des instants où ce roi de la Bourse et de la finance échangerait volontiers son sort contre celui de cet homme qu'il voit là-bas sur le trottoir, à pied, râpé et son parapluie sous le bras, mais que les honnêtes gens saluent, et à qui nous tendons la main. A présent, supposez que ce parvenu, ce millionnaire, fût amoureux de r.amille, qu'il crût vaincre sq résistance à l'aide de son argent, et que la courageuse jeune fille, fidèle à ses premières tendres>es, devînt vis-à-vis de lui rinterpnte éloquente de celte voix de la conscience humaine qu'il entend gronder dans son propre cœur : cette lutte n aurait elle pas offert un intérêt dramatique? p'aurait-elle pas été pour M. Poiisîird l'occasion d'une de ces

réminiscences cornéliennes qui lui plaisent tpujpufs et gui parfois lui réussissent?

C^est dans le persôanage de Camille qu'il a le mieux révélé ces velléités honorables. Il a voulu évidemment qu'elle ne yesseml^lât p^s a.ux ^mourçiuses, ^[\x i^qénues de théâtre. Il lui a pr^lë des accents pleins de franchise et de noblesse, et Talliance de cet amour confiant et tendre avec cette fermeté d'âme et cette haine du mensonge s'est traduite, ep maint endroit, dans une langue simple, nette, forte, digne des meilleures inspirations de M. Ponsard. Maj^, là encore, comment nVt-11 pas compris que les péripéties de son drame étaient juste^ ment le contraire de ce qu'il fallait pour faire valoir ce caracière? Qu'a-t-il voulu personnifier dans Camille? Le désintéressement, la sincérité, le mépris des richesses, la fidélité à la foi jurée, l'amour dégagé de toute préoccupation vulgaire, l'horreur du parjure, le tout heureusement opposa à cet appât du lucre et de Far* gent qui ei^fièvre et enivre les autres acteurs. Eh bien, pour que ces qualités parussent dans tout leur jour, il eût fallu que Camille exigeât ^e Léon le serment qu'il ne jouerait pas; que Léon promît, jouât et gagnât, et que le rigoureux arrêt de sa fiancée eut lieq au moment où le jeu l'aurait rendu àia fois parjure et millionnaire; sauf à s'adoucir plus tard, quand le jeune homme serait ruiné, nialbeureux et repentant. Au lieu de cela, c'est quand Léon vient de tout perdre que Camille lui signifie sa condamnation. Sans doute, elle a soin de bien préciser le vrai motif de sa sévérité, de bien dislinguei", chez son amant, l'homme qui n'a plus rien et à qui elle pardonnerait, et l'homme qui a manqué à sa parole et pour

qiii elle est impitoyable; sans doute, elle dit à Léon en vers d'une excellente facture :

Ne cherchez point d'excase à la parole enfreinte ; Sachant quelle j'étais, vous n'aviez nulle crainte. Eussiez- vous perdu plus, j'avais tout pardonné; Gela vous sulîisait. Mon père aurait tonné; Puis j'aurais endormi sa colère moins forte, Et lui-même, gaiement, vous eût rouvert sa porte.tion, ne vous flattez pas d'eiciter la pitié; N'accusez pas le sort qui vous a châtié; Ce n'est pas à mes yeui» dont la vue est plus haute, Que l'événement fait l'innocence ou la faute ; Le crime est tout entier dans le manque de foi : Un million gagné n'absoudrait rien pour moi ; Et plût à Dieu, monsieur, la perte étant doublée, Que la foi des serments ne fût pas violée 1

N'importe! Fimpression est pénible; les spectateurs vulgaires — et ils forment, hélas! la majorité, au théâtre comme ailleurs, — se disent que cette belle éloquence de Camille arrive là tout à point au moment où Léon ne peut lui offrir en perspective que la pauvreté; et un simple arrangement dans la contexture du drame altère Teffet de ce personnage, qui fait vraiment honneur à M. Ponsard. Nous ne prétendons pas qu'il ; tjût dans ces éléments, ainsi modifiés ou accentués, de quoi écrire une comédio autre ou meilleure que la Bourse. Celte comédie n'eût jamais été gaie, car c'est là le vice radical du sujet. Mais du moins M. Ponsard eût plus complètement réalisé ce qu'il a cherché dans ce sujet trop séduisant : il eût pénétré au delà de cette vie extérieure et matérielle de la Bourse, justiciable des plaisanteries de feuilleton, de vaudeville ou de salon, et il se fût trouvé en présence de cette vérité générale et humaine qui, habilement combinée avec une actualité piquante et un travers contemporain, est le domaine de la

comédie. Il Ta cherchée, et c'est beaucoup, et il n'en faut pas davantage pour que son œuvre, un peu surfaite peut-être par l'attente publique et le succès des

premiers jours, ne mérite en aucune façon les dédains de la critique. Il a esquissé, dans Léon Desroches, le jeu cessant d*être un moyen pour devenir une passion, ^l s'emparant en maître d'un cœur jusque-là dominé par des sentiments plus nobles; dans Camille, la loyauté d'une Chimène bourgeoise, se heurtant, non plus contre le tombeau du comte de Gormas, mais contre les colonnes de la Bourse. Enfin, dansReynold, dont nous n'avons rien dit, parce qu'il nous semble étranger au sujet, il a fait vibrer quelques-unes de ces cordes honnêtes et viriles que nous avions applaudies déjà dans le Rodolphe de VHonneur et V Argent. Mais, faute de creuser dans le vif, il n'a pas atteint la vraie veine, il n'a pas fait jaillir la vraie source comique, tarie depuis si longtemps. Trop prompt à se contenter des aspects superficiels, il a multiplié les personnages accessoires, qui lui fournissaient un trait heureux, un joli détail encadré dans une tirade, mais qui impriment a l'action une désespérante langueur, et qui ôtent à l'ensemble de la pièce cette unité, cette harmonie, cette fermeté de tissu si reconnaissables dans l'œuvre des maîtres. Des intentions excellentes, une donnée morale, trois rôles incomplets, mais entrevus, des tirades un peu trop écrites d'après la méthode Casimir Delavigne, mais remplies de vers bien frappés, çà et là un souffle cornélien circulant sous ce péristyle et animant ces figures sans chaleur et sans saillie : voilà ce qu'il faut louer dans l'ouvrage de M. Ponsard. La Bourse ne vaut pas VHonneur et r Argent, qui ne possédait pas non plus toutes les conditions de la comédie, c'est>à»dire l'action mettant en relief les caractères, mais qui, reposant sur des idées plus générales, se suffisait plus aisément à

l'aide de bonnes vérités mises en beaux vers. Après cette seconde épreuve, moins heureuse que la première, faut-il conclure que H. Pon-

sard doive renoncer à la comédie? L*arrôt est dur, et il serait cruel de lui imposer, comme pénitence, le retour à |a tragédie. Quoi qu'il en soit, la Bourse n a rien de commua avec cette œuvre (jLu démon^ comme dit Voltaire, lequel, bien que passablement démon lui-même, n*a jamais su faire une comédie. La Bourse est une de ces pièces qu'on estime sans les admirer; et Técole à laquelle appartient M. Ponsard a trop de bon sans pour ne pas préférer l'estime sans admiration à Tadmiration sans estime.

Au milieu de la juste amiction que nous causent les égarements de la grande génération poétique, est-ce du côté de H. Ponsard et de ses amis que peuvent se tourner nos espérances? Est-ce dans leurs oeuvres qu'on voit poindre les consolantes lueurs, pendant que, derrière nous, les hautes cimes se couvrent, de plus en plus, de sombres et opaques nuées? Nous n'oserions Taffirmer, Il leur nianque, selon nous, deux choses pour remplacer dignement celte poésie révolutionnaire et turbulente qu'iront essayé de combaUre et qui a trouvé sa déchéance daqs ses fautes et ses excès : la force dans Texécution et Télévaiion constante dans le but. Le bun sens, c'est quelque chose sans doute; c'est beaucoup dans un temps troublé par trop de fantaisies, de sophismes et de chimères : ce n'est pas assez pourtant. Il faut, à cette tâche difficile et glorieuse, ces inspirations vivifiantes et fécondes qu'on ne peut puiser que danî) le spiritualisme chrétien. Faire succéder au paradoxe et à raniiihèse, au lyrisme déréglé ou au personnalisme hautain, un sentiment plus ou mpîn^ vif de la

vérité et de la sagesse bourgeoises; corriger la végétation exubérante et les floraisons parasites de la poésie moderne par un style d'un archaïsme mitigé où la langue de Corneille et de Molière reparaît en des contrefaçons habiles, c'est le moyen d'obtenir quelques succès isolais, {nais non

.- ••■">jr.

de retremper et de régénérer cette muse du dix-neuvième siècle, dont la robe fantasque et brillante a fui par se tacher de Doue et se déchirer en lambeaux. A côté de ce groupe que le théâireabsorteetdont les honorables efforts ne vont pas au delà d'une réaction passagère, il s'en est formé un autre, moins préoccupé d*école et de doctrine littéraire, mais plus ferme, plus sérieux, plaçant p!us haut cet idéal qui, s'il ne se rapproche incessamment du ciel, est toujours fatalement attiré par les miasmes et les séductions terrestres, Victor de Laprade, dans ses derniers poèmes, Joseph Autran, dans ses Laboureurs et Soldats et dans celte Vie rurale, dont le succès réjouit tous les amis de la bonne et saine poésie, Brizeux, dans'ses Histoires poétiques f quelques autres encore que nous pourrions nommer et à qui s'ouvriront tôt ou tard nos pages, ce sont là les poètes dopt les progrès évidents viennent a Tappui de nos opinions les plus chères sur la vraie source du beau et du bien en poésie comme partout. Le lyrisme absolu, c'est trop; le bon sens tout sec, c'est trop peu. L'avenir appartient à ceux qui sauront ramener la poésie à cette vérité à la fois divine et humaine où elle avait trouvé, il y a trente ans, les éléments de sa grandeur, et dont l'ousbli a été pour elle le i^ignal de tant de défaillances, de jn^comptes et de châtiments.

'Jm

>'-5Cs

JJ ^'I

g -"ll. ' l

^JH

H. ALEUNDBE DUMAS FILS'

Tl y aarait liea, pour qui s'en tieDdnil a\i\ surfaces, JVciiser d'inconséqweDce la société et. la cninjQe. V,>ilà i|aatre ans que I'od n*a cessé de dire à JH r>umas fils : Vous obtenez de grands succès en mettant en ^cène ua •inonde i part, qui n'est pas précisément celui des faoïiadles gens et des honnêtes Temmes : on vient voir et applaudir vos pièces par curiosité; mais ct^iie curiosité même est prestjue une injure : elle supp(^ entre vous et le public d'élite qui seul fait les répuialicn'^ lionurstles, non pas cette familiarité, cette sympathie r<' i|<i<']iit? où le poëte dramatique puise ses meilleures iDspir;ui<in>. ninis one diriérence absolue d'idées, de sentimeai>. J'li:jt)imdes, d'atmosphère; vos entrevues avec \a bunnu campagoie ont quelque chose de clandestin et <Ie précaire^ elles ne dépassent pas le seuil d'une loge J'où l'on regarde en se cachant; elles ressemblent à ces ll<ii>oas de Toyage qui ne tirent pas à conséquence et m furcent pas de se reconnaître dans un salon. Il en résults dans voira

' Vt QuatiM Hargatl.

position littéraire et jusque dans la rapide fortune de votre nom, trop accoutumé déjà aux éclats et au bruit, un je ne sais

quoi d'équivoque d*où il faut sortir à tout prix. Rompez résolument avec ces zones torrides et malsaines, dont on ne peut être le peintre sans en être Thabitué. Vous avez le coup d'œil juste, la main leste, le mot vif, la repartie prompte, tout ce qu*il faut enfm pour découper à remporte-pièce la comédie d'un temps qui exige plus de justesse que de profondeur, parce qu'il offre plus de traits que de types. Faites un meilleur emploi d^. ces qualités remarquables; choisissez un sujet largement ouvert, non plus sur un coin mal famé de la vie parisienne, mais sur Tensemble des mœurs actuelles ; moralisez votre manière en agrandissant votre cadre; attaquez-vous à un de ces travers qui laissent leur date et leur empreinte dans Thisloire d'une époque, à un vice qui soit celui de tout le monde, et non pas seulement des gens vicieux. Que la vérité de vos tableaux, au lieu de nous effarogcher, nous instruise; qu'ils enseignent à une génération trop avide d'argent et de bien-être les distinctions du juste et de l'injuste, les délicatesses du cœur, la joio intime des bons semiments, tout ce luxe de vertu que les âmes les plus pauvres aiment à se passer, au spectacle, sans qu'il leur en coûte. Vous avez le goût de la comédie honnête; ayez-en le courage; vos succès se purifieront sans se refroidir, et il ne leur manquera plus rien, pas môme le suffrage des académies et des commissions dramatiques.

Voilà les conseils que Ton donnait de toutes parts à M. Dumas fils, et il était assez spirituel pour se les donner lui-même. Il les a résolument suivis: il s'est enfermé pendant dix huit mois, avec un sujet dont nul ne conteste l'intérêt moral et Yactmlitê chronique, il à laissé aux

plus prossés, à M. Ponsard, par ei^emple, les avantages de l'antériorité, bien sûr qu'ils ne lui prendraient pas tout, et qu'en arrivant te dernier il pourrait éviter ce qu'ils auraient fait, et faire ce qu'ils auraient omis. Il s'est barrir cadé contre tout ce qui lui eût rappelé ses inspirations primitives, contre cette vie de dissipations et de plaisirs aussi funeste aux succès sérieux que favorable aux succès fa-r ciles. Il s'est même imposé des travaux supplémenlaires, dont nous Taurions dispensé volontiers; il a lu les out vrages des économistes, des utopistes, des doctrinaires d^ l'argent, detousreux qui ont essayéd'élever Tari de s'enrichir à Tétat de science sociale. Il est enfin sorti de sa la* borieuse retraite avec une pièce faite et même refaite très-soigneusement, parsemée de jolis mots, dont queU ques uns lui appartiennent, recommamiable, sinon par une intrigue bien forte et une action bien vive, au moins par une étude attentive et souvent habile des physionomies e]^ des caractères; une pièce presque aussi amusante que si elle était immorale, assez honnête pour avoir le droit d'être ennuyeuse, et où un œil très-exercé peut seul découvrir çà et là quelques traces légères du demi-mandê. d'autrefois. Vous croyez que la société et la critique vont fêter à l'envi cet enfant économe d'un père prodigue, ce jeune lauréat du théâtre que la prospérité a converti au lieu de l'enivrer'! Point : ce succès, qui au temps de ses erreurs Taccueillait à bras ouverts et courait a sa rencontre, on#le lui dispute cette fois à grand renfort d'analyse et de chicane; on l'applaudit encore, par un reste d'habitude, mais d'une main plus lente et plus froide . les gâteries dont on comblait le spirituel mauvais sujet font place à Testime gla-* ciale et compassée, récompense de l'homme rangé. D'où •vient cette inconséquence apparente, cette injuste froideur envers le plus brillant de nos jeunes auteurs dramatî-

ques? Hélas I il n*est pas besoin d'une sagacité bien grande pour en pénétrer les causes.

hsi Question d^argent! On peut supposer, au premier abord, que ce titre et le sujet qu'il indique doivent parler à tous les esprits, répondre à l'idée, au sentiment, à Tintérêt, à rémotion des spectateurs, et se les approprier par droit de communauté et d'intimité entre le public et le spectacle. On dirait que ce public va prendre feu à la représentation fidèle de ces scènes dont chaque détail lui est familier, dont il peut apprécier, la vérité et la justesse, et qui lui retracent, sous une forme élégante et vive, les côtés piquants, ri3ibles, attrayants, dan* gereux, de la préoccupation, que disje? de la passion universelle. Ajoutez-y l'utilité de la leçon, la portée d'une œuvre destinée à combattre la soif de l'argent, l'agiotage, les industries véreuses, à flageller les millionnaires de Ip veille et les banqueroutiers du lendemain-, comptez encore ■ la faveur acquise d'avance à cette œuvre de la part du gouvernement, intéressé à réprimer ridolâtrie du veau d'or et à encourager, par conséquent, ceux qui la flétrissent sur le théâtre; et vous conclurez qu'une comédie comnie cellelà va réunir tous les genres de succès et de triomphes. Erreur! illusion d'optique et de trop près^ dont les poètes dramatiques ont eu presque toujours à se repentir! Ce que Ton aime le moins à retrouver au théâtre, ce sont justement les pensées que l'on } apporte et qu'on laisse sur le seuil, surtout quand elles sont d une natureà la fois triste et positive. Remplissez une salle de gens égoïstes, secs, blasés, vulgaires, d'âmes basses et cupides, incapables de sacrifier un écu à une affection ou à une croyance . réunis, ces individus si mal doués du côté du cœur seront prêts à s'attendrir devant tout

ce que vous voudrez leur montrer de généreux, d'enthousiaste et de chevaleresque; voqs

serez étonné de ce que peut renfermer de bons sentiments (devant la rampe) un ensemble dont chaque détail, pris à part, n'est que matérialisme, souillure et platitude. Us y mettront d'autant plus de bonne volonté, que Thomme n'accepte jamais vis-à-vis de lui-même d'humiliaiion complète, et qu^en se passionnant pendant quelques heures pour des générosités imaginaires, il se réhabilite sans se mettre en frais. Mais l'argent ! les questions d'argent ! plus ceux à qui vous en parlerez en seront déjà pleins, rassasiés, assourdis, plus ils vous sauront mauvais gré de les remettre en face de ce qui est le souci, l'espoir, l'angoisse, le tourment, la fièvre, 1 ivresse, le remords de toutes leurs heures. Venus au spectacle pour se distraire, pour échapper à eux-mêmes, ils seront fort désobligés d'avoir à s'y reconnaître, à y rentrer dans leur propre fond, qu'ils voulaient fuir et oublier. Quelle que soit leur situation vis-àvis de ce dieu dont le culte étouffe tous les autres, il n'y aura que contrariété et malaise. Les riches ressentiront cette impression de dégoût que cause la vue d'un buffet après un grand dîner; les pauvres éprouveront cette sensation famélique des gens que l'on rencontre, le soir, penchés sur les grilles des restaurateurs. Personne ne sera content; le plaisir même de voir immolées aux risées du parterre les célébrités de l'agiotage à la vapeur et du million à toute vitesse sera déjoué par l'auteur, pourvu qu'il ait un peu de délicatesse et de scrupule, et gâté pour le spectateur, qui n'aura qu'à se retourner vers les loges pour comprendre à quel point les portraits ressemblent peu aux modèles. Reste l'effet moral, l'utilité sociale d'un pareil ouvrage.

Nous voudrions bien y croire : nous battrions des mains si nous pouvions penser que ces pièces où l'on nous parle de l'argent pour nous le faire mépriser ou haïr ont réellement une influence sur les mœurs,

qu'elles feront de la Bourse un désert et arrêteront les spéculateurs ou les dupes sur le chemin de Tinfamie ou de la ruine. Ce résultat serait magnifique ; jamais la moralisation de la société par le théâtre n'aurait brillé d'un éclat plus pur, et aucune récompense, aucune distinction officielle, ne nous paraîtrait trop belle pour les auteurs de cette œuvre d'utilité publique. Par malheur, toute illusion là-dessus est impossible. Dix poètes de la force de M. Ponsard, dix observateurs aussi spirituels que M. Dumas fils, se mettraient à la besogne, leurs comédies obtiendraient des succès dix fois plus vifs que celui de la Bmtrse ou même celui de la Question d'argent, ils ne feraient que bien peu de conversions solides, et le temple de la Fortune impudique n'y perdrait pas un seul de ses fidèles. On applaudirait, on approuverait bien haut les leçons de désintéressement et de probité, les anathèmes contre le vil métal, l'éloge de la médiocrité, les beaux mots de conscience et d'honneur; — et chacun retournerait à ses affaires. Non, ce ne sont pas des ouvrages dramatiques, si remarquables qu'ils soient, qui pourraient corriger ou prévenir cette funeste passion des intérêts matériels surexcités par l'agiotage. Il faut à l'activité des esprits une somme quelconque d'occupation et d'aliment, cl, quand on leur refuse les conditions élevées de la vie intellectuelle et politique, ils se rabattent vers des sphères moins nobles, mais plus positives. Repoussés ou entravés dans le monde des idées, ils se rejettent sur le monde des affaires, et cette ardeur du gain, cette fureur du jeu, se déguisant sous toutes les formes légales ou prohibées, ces paroxysmes de la finance, créant une langue, des

mœurs et des physionomies nouvelles, tout cela n'est que le pis aller, nous allions dire le dérivatif de facultés frappées de langueur ou condamnées à l'inaction sur les points où

se portaient autrefois leurs ambitions et leurs espérances, La prédication par le théâtre ou par la littérature, les encouragements venus d'en haut, les digues essayées contre ces débordements d*écus noyés dans la boue, rien ne saurait, nous le craignons, prévaloir auprès d'intelligences qui trouvaient autrefois dans le mouvement des institutions, dans les luttes delà pensée publique, assez d'excitation et de ressort pour être toujours tentées de monter au lieu de descendre. Il y a plus : dans celte société mixte, où les lettres et les affaires ont fini par vivre côte à côte et en trop bon accord; il se produit, si qous sommes bien inf(»rmé, un phénon»éne bizarre, et pourtant vraisemblable. Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, les poètes qui, mênfie ep écrivant la Bourse, CidntH7'e dorée ou la Question d^argent, réagissent contre les spéculateurs; ce sont, au contraire, les spéculateurs qui, par l'audace et le succès de leurs entreprises, par le mauvais exemple de leurs millions zwpûtw?p^u, exercent sur les poètes une énervainte influence. Dans ce dangereux voisinage, il s'étnblit forcément chrz ces imagina- ^tions inquiètes et avides, entre le produit modique du travail d'une année et les dépouilles opiroes d'une opération de quelques heures, une comparaison fâcheuse dont Corneille et Molière n'auraient jamais eu l'idée. En faut-il davantage pour les détourner de leur tâche, les décourager de leurs rêves, leur gâter, en l'habillant de soie et d'or, la statue de Tidéal, et rallumer dans ces organisations nerveuses ce goût des richesses et des jouissances dont ne guérit pas toujours le

culte de la poésie et de l'artl N'insistons pas : ceci est trop triste, et noiis ne voulons faire que de la littérature.

Ce n'est pas tout encore : en quittant les l^orizons douteux de la Dame aux Camélias et du Demi-Monde, eu se

M. ALEXARPUE; BUMAS FII-S. 579

misant trop raisonnable et trop sage pour mieux prouver sa métamorphose, M. Dumas (ils a nt^gligé un point secondaire, qui n'était cependant pas sans quelque importance. Le jiublic de sa première représentation, le public féminin surtout, a été le môme que cd\i\ de ses autres pièces Or, il faut bien en convenir, dans la capital^ de la civilisation littéraire, au milieu des prétendus progrès de l'esprit moderne, le théâtre offre ses primeurs les plus recherchées à des femmes qui, en grande majorité, appartiennent justement à cette classe qu'on accu, ail jadi^ M. Dumas fils de trop bien connaître et de trop biçn peindre. Ces solennités dramatiques, comme on les appelle, qui ne devraient avoir pour juges que les esprits les plus délicats, les personnifications les plus exquises de l'élégance, de la distinction, de la sensibilité mondaines, on(pour spectatrices attitrées des Aspasies sans Pcriclès, qui trouvent moyen d'occuper d«*s loges très en vue pendant que des ambassadrices et des duchesses son^ ajournées au lendemain. Ces femmes-là, on le comprend aisément, avaient apprécié en parfaite connaissance de cause les mérites de la Dame aux Camélias et du Demi-Monde, et plus tard, quand le succès, chauffé par l'admiration compétente de ce public des premières soirées, arrivait, d'échp en écho, jusqu'à la bonne ronipagnie, celle-ci y venait par curiosité, cédant au mystérieux attrait des filles d'Eve pour le fruit défendu, tb bien, cette fois, une pièce failQ pour plaire aux honnêtes femmes a eu à conquérir, le pre-

mier soir, les suffrages de ce même auditoire, qui sp retrouvait au complet, étalant ses toilettes fastueuses et ses noms cotés à la Bourse du scandale. Celles qu'avaient transportées de joie l'élégie de la courtisane amoureuse et la comédie des existences tarées étaient appelées à rendre justice à des nuances de probité, aux vertus d'I^lisa dû

Roiicourt, aux grâces virginales, de HalthideDurieu. aux délicatesses d'un vieux gentilhomme volontairement ruiné pour payer les dettes de son frère, aux tirades économistes de M. de Gayolle, aux procédés économiques de René de Charzay. Naturellement, — et la cHose n'y prêtait que trop, — elles ont trouvé cet ensemble moins amusant, et elles Tout dit à leur prochain. Est-ce là tout? hélas! non. Il fallait bien que la critique eût sa part dans cette réaction officieuse contre un talent trop constamment heureux pour ne pas être «nvié. Le feuilleton, juge et souvent partie dans ces appétissants succès de théâtre qu'il rechercherait volontiers pour lui-même au lieu de les constater chez autrui, était assez madré pour apercevoir ces premiers symptômes de froideur et pour en profiter savamment. M. Dumas fils est le favori des ovations bruyantes et des grosses recettes : on saluait ce Benjamin de la Muse des coulisses comme un personnage à part, dont les qualités brillantes et solides échappaient même à Fenvie; mais ce n'était pas une raison pour se refuser le plaisir de jeter dans son jardin quelques cailloux bien polis, du moment qu'il y aurait une brèche au mur. La critique s'est acquittée de cette tâche délicate avec une dextérité respectueuse qui lui fait beaucoup d'honneur. L'auteur de la Question d*argent eût-il été, d'après une classification proposée par un écrivain célèbre, un grand maréchal, un connétable littéraire, on ne l'eût pas traité avec plus d'égards ; mais on n'eût pas plus subtilement décousu

son uniforme et déchiré ses cordons. Jamais on n'a disséqué les gens d'une façon plus impitoyable, en leur demandant plus humblement pardon de la liberté grande. Les griffes, aiguisées et limées, se sont cachées sous trois paires de gants jaunes; et, quand, pour se faire une opinion sur cette fameuse Question d* argent, on consulte les

nombreux procès-verbaux de ces exécuteurs en cravate blanche et en bas de soie, il en ressort que Tintrigue est nulle, les caractères intolérables, le dénoûment impossible, la thèse plaidée à contre-sens, les bons mots répétés ou pillés^ Fennui installé à toutes les scènes, la morale contestable, les honnêtes gens très-près de ressembler aux fripons, les fripons très-proches voisins des honnêtes gens, mais qu'à part ces légères vétilles la pièce est un chef-d'œuvre, M. Dumas fils un grand homme, et que tout est pour le mieux dans le meilleur des drames possibles.

Le sujet, le public, la critique : en faut-il davantage pour expliquer cet épisode caractéristique de nos mœurs littéraires, pour comprendre comment ce succès, auquel tout le monde semblait croire et se prêter d'avance, s*est refroidi de scène en scène et a trompé, en définitive, les innombrables amis de M. Dumas? Pour nous, sans vouloir forcer le ton en l'honneur de la pièce nouvelle, sans'croire qu'il ait suffi à Fauteur de moraliser son talent pour écrire une œuvre irréprochable, il nous semble juste de reconnaître ses efforts et de rechercher, à travers ses tâtonnements mômes, ce qu'il a fait et ce qu'il a essayé. La Question d'argent n'est pas une bonne comédie; mais c'est, selon nous, une jolie soirée, en dépit des cotés mal réussis et des repeints trop visibles. Quelques mots sur les caractères ou plutôt sur les intentions de H. Dumas compléteront notre pensée.

Dans des ouvrages comme la Question d'argent, — et ce n'est pas en faire la satire, — les caractères sont tout, Tintrigue n'est rien. Que les personnages soient vrais, bien posés, mis en relief d'une main nette et ferme, et Ton peut être sûr que l'action engagée entre eux offrira, si peu compliquée qu'elle soit, assez de vraisemblance et

d'intérêt. Nous ne reprocherons donc pas à M. Dumas fils de n'avoir pas mis dans sa pièce plus de péripôiies et ■

d'événements, mais de ne pas s'être arrangé pour que les j

événements ressortissent plus naturellement des carac- \

tères tels qu'il les a observés, compris et tracés.

Il a voulu peindre, — son litre nous le dit. — dans des situations diverses, la société aux prises avec la puissance de Targenl; lutte tantôt douloureuse, tantôt comique, '

tantôt honorable, tantôt coupable, tantôt hasardeuse, plus [

dramatique que les simples alternatives de la hausse el de !

la baisse, et qui, si elle n'échappe pas à tous les inconvé- j

nienls pécuniaires du sujet, a uu moins l'avantage de le j

rattacher aux fibres mt^mesducœur humain. Ainsi la comtesse Savelli et M. Durieu représentent, Tune, la noblesse riche el aventureuse, cherchant à réparer le désordre de sa fortune par des spéculations industrielles, sans trop s'inquiéter d'abord de leur moralité; Tautre, la bourgeoisie i parcimonieuse et timide, opprimant à son insu son entou- ^ rage, voulant s'enrichir à coup

sûr dans les jeux de Bourse \ sans s'y compromettre, et leur demandant les plaisirs du I gain avec les illusions de riionnêtoié. René de Charzay, c'est la jeunesse raisonnable, acceptant de bonne grâce i Yaiirea mediocritas du poët**, forcée de calculer sans cesse pour pouvoir vivre honorablement, et de refouler tous les j sentiments tendres que contrarierait T inégalité des for- I lunes. Malthide Durieu, sa cousine, c*e>t la jeune Pille ' ! aimante et aimable, ayant étourdiment donné son cœur en dehors de toute idée d'arithméii<|ue, et, plu?- tard, obligée de réfléchir, de se sacrifier presque, à mesure que se révèle à son âme charmante la tyranni'jue pression de l'argent sur les affections les plus légitimes. Sa mèrei madame Durieu, c'est la pâle et triste silhouette de Té* pouse pauvre d'un mari riche, victime résignée d'un ty-

ran sans le savoir, réduite par l'absence de dot à Tëlat d'iloie et de servante, et ne pouvant pas môme révéler, clans ce rôle subalterne, ses excellentes qualités d'intelli-* gence et de cœur. M de-Roncourt, c'est l'bomme d'antique race, ayant payé un large tribut à ses instincts d'honneur héréditaire en acquittant des dettes qui n'étaient pas les siennes, mais malheureux du malheur de sa fille, et perdant peu à peu, dans sa lutte contre une adversité constante, sinon sa probité sans tache, au moins l'exaltation chevaleresque de son sacrifice. Élisa de Roncourt, c'est la luUe poignante d'une nature délicate, élevée, exquise, contre les étreintes de la pauvreté; c'est l'image, hélasl trop vraie, de tout ce qu'une filie pauvre peut souffrir dans un monde où sa beauté, son esprit, ses talents, sont pour elle autant de périls, où personne ne prendra sa défense si elle est calomniée, où les plus chers, les plus in-

times secrets de son cœur doivent rester cachés et ensevelis comme des crimes. Jean Giraud, celui de tous les person* nages qui a sans doute donné à M. Dumas fils le plus de travail et de souci, ce n'est ni le fripon, ni le sot, ni le traître, ni l'imbécile, ni le grotesque, encore moins le banquier aux allures suzeraines, le spéculateur de génie justifiant ses millions par la grandeur de ses plans, par l'utilité sociale de ses entreprises : c'est le /hw^ztr audacieux par ignorance, parti d'assez bas pour ne s'effrayer d'aucun hasard, si absolument dépourvu de sens moral, qu'il no se figure pas mal faire et qu'on l'étonné en le méprisant; ayant créé, sans s'en douter, une nouvelle école industrielle où la hardiesse et la crânerie suppléent à la science ; pri>nant au sérieux, comme expression de la justice des honn«Hes gens, cette législation interlope qui régit les naturels de la Bourse, et entretenu dans cette erreur par quelques spectateurs intéressés de sa chasse aux mil"*

ZSi

lions; puis, uoe fois riche, rêvant une alliance avec la . bonne compagnie, se glissant par toutes les pnries cntr' ouvertes avec son portefeuille pour introducieur, et déployaDt, dans cette nouvelle phase de son avènement mondain, un curieux mélange d'aplomb, d'astvco, de sotlise, de ridicule et de bon sens. M. de Gayolle enQn, c'est la ' penseur opposé au casse-con, l'industrie scietuifique ot , humtnitaire mise en regard de rindustriequi compte peu '. de savants et beaucoup de chevaliers.

Indiquons rapidement, parmi ces caractères, ceux quî^ ne nous semblent pas réussis, et ceux qui fonl, selon ^' nous, à M. Dumas fils assez d'honneur pour qu'il se console d'un peu de froideur chez le public, d'un peu de perfidie chez la critique.

Nous commencerons par éliminer sans merci la com-'. tosse Savelli et H. de Cayolle, La comtesse, rôle épisodî-que, a tout à fait l'air d'une échappée du ilcmi-monde, . naturalisée grande dame une heure avant d'entrer en i scèns.H. de Cayolle ressemble à un Girardin ingénieur, ,^ prépjrani de longue main, à raison d'une idiie par jour, j son naufrage déQnitif dans la GaieWe de France. Ses tirades sur la conscription civile et sur h lettre de change ne 1 nous ont pas converti : nous leur préférons le récit de] Théramène. Nous lui en voulons, d'ailleurs, d'avoir introduit dans la pièce ces questions do dessein he ment, de ' défriche-ment, de marne et de drainage, tout cet élément didactique de la comédie moderne, auquel le parterre le ■ plus positif préférera toujours, quoi qu'on <^n dise, une ' bouffée d'air et de fantaisie, un rayon d'amour et de s6- j

Madame Durîeu est une excellente esquisse, un Chardin moriiGé et pâli ; mais cette résignation bcurgeoise à che- .1 vuus grisonnants a peu de prise sur un auditoire aussi

roflîn*? que celui de la première représentation; il suffit d'un bon mot de r|uel(|iie loustic de reuilleton ou de quelque princesse de la bolième pour en paralyser l'effet, tout de detni-teinle, et faire ranger madame Durîeu daifsie seul genre qui ne soil pas bon. En dessinant M. Durieu, l'auteur a été évidemment gêné par l'imporlun voisinage do ■ ces Fatix Bonsiwmmes, dont l'exorbitant succès a pesé sur celui de la Qiutslion d'argent. M. Durieu est un faux bonhomme aussi, plus vrai, mais moins saisissant que ses confrères du Vaudeville, dont les ridicules claquent comme un fouet de postillon. Chez lui, tout se passe en dedans, presqu'à son insu, dans ces régions intermédiaires du bien et du

mal, où s'accomplissent, pour les cœurs vulgaires, de si singuliers compromis. Durieu, avare et poltron, égoïsie et cupide, est parfaitemenl en paix avec lui-même. Il ne se doute pas, il ne vent pas se douter qu'il opprime sa femme, qu'il dé.^ole sa fille, qu'il est la première cause des fredaines de son fils, dont il a complètement négligé l'éducation morale ; qu'il est injuste envers son neveu, si digne de devenir son <;endre; qu'en acceptant une alliance d'argent avec Jean Giraud il devient son complice, et qu'en essayant d'être plus fin que lui il perd le droit de se fâcher de ses finesses : tout cela est juste et bien observé; mais le ibéâtre moderne et M. Dumas fil^ lui-mâme nous ont accoutumés à des contours' si arrêtés, à des effets tellement en saillie, que M. Durieu, dans son clair-obscur, intéresse peu et n'amuse guère. Au dinoùmcnt, lorsqu'il se corrige, rend à sa femme su coDHance, retire ses fonds à Giraud et offre à son neveu ^^a IjHc, on ne lui sait au<;un gré de sa conversion, et peu s en faut qu'on ne soit de l'avis de Gîraud, fort étimné d'clre mis au ban d'une société qui a commencé par l'accueillir et l 'exploiter.

CeGiraud, nous le répétons, accuse, chez Tauleur de là Question d^argeM, un travail dont il sied de lui tenir compte; car il y a là, à défaut d'une réussite complète, le mérite de la difficulté vaincue. Dans la pensée de M. Dumas fils, il fallait que Giraud ne ressemblât ni à Turcaret, ni à Mereadt^t, ni à Robert Macaire, ni à aucun de ces types inventés par la comédie ou la caricature aux dépens des coureurs d'aventures industrielles. Il fallait qu'il déjouât la malicieuse attente des spectateurs, prêts à placer un ou plusieurs noms propres au bas de ce portrait, formé, comme la statue de Praxitèle, d*une foule de détails copiés d'après nature.

M. Dumas s'est honorablement tiré de ce pas dildcile, et nous regardons, pour notre part, comme très -fidèlement et très-finement rendue cette physionomie de fripon ingénu avec des velléités d'honnête homme, cet industriel en bottes de sept lieues, crotté dans tous les bourbiers de l'agiotage, et possédé de Tambilion maniaque de se faire vendre par les gens de bonne compagnie la paire de souliers vernis qu'il portera dans leurs salons. Celte absence de sens moral et d^éducalion primitive, celle table rase sur laquelle ont poussé pôlemôle tous les mauvais champignons et quelques plantes potagères, nous paraît préférable aux roueries odieuses ou burlesques des Kobert Macaire, aux ridicules épanouis des Mondor et des Turcaret. Seulement l'auteur, en créant ce personnage, a imité quelque peu ces joueurs de billard dont rhabileté consiste à éviter les billes plutôt qu'à les faire. Grâce à ces qualités négatives, son Jean Giraud manque de celle carrure, de ces tons vigoureusement at'cusôs qui forcent le public à suivre un raraclôre jusqu'au bout, à comprendre et à accepter toutes les péripéties d'un rôle. Il vient un moment, vers la fin du quatrième acte, où Ton a presque envie do prendre parti pour

Giraudi $i méchamment mis à la porte par ceux qu'il voulait eonchir, où Tou refuse surtout de s'associer à)a colère un peu mélodramatique de René de Ckarzay- Si M. Dumas avait fait Jean Giraud plus risible, plu$ méchant, plus ofQciellement voleur, il aurait été plus vulgaire, et il aurait peut-être mieux réussi.

J'arrive au)ç deux meilleurs rôles de la pièce, H. de Doncourt et ^a fille. Ge qi)i me frappe dans ces deux rôles, et ce qui a nui

pourtant à leur succès, c'est qqa Tauteur n'y a rien donpé a cette oxag^Tation, permise par le tliéâ* ^

tre et réclamée par le public, ep fait de grands et bcaqx }

sentiment^, M. de Roncourt l'étant condamné a la misère pour Sfiuver du deshonneur la mémoire de sop frère, Êlisa ayant sacrifié sa dot et donnant des leçons <le piano pour fuire vivre son vieux père, il semble que ces d^^ux volontaires de la pauvreté vont se dédommager de leurs sacrifices en se couronnant de la poésie de leqr malheur, que leur héroïsme ^\ letir blasop vont défier avec des airs sufierbes les riches et les heureux de ce monde. Il n'en est rien, et la puissance de l'argent dans la société moderne ne leur laisse pas même cette indemnité. Au lieu de ces fiertés cornéliennes, M. de Roncourt n'a plus que Tailure craintive de Tlioinme qqi se sent importun parce qu il est pauvre, qui craint d'être à charge à ceux-là mômes qui l'admirent et le plaignent : le ressort des grandes vertus, cassé chea lui par cette terrible et cruelle épreuve, a cessé de jouer, et lui permet presque des transactions avec ses scrupules. Élisa sait qu'elle n a rien à attendre de l'admiration ou même de rutiiulgence du monde. Déçue, une première fois, dans un semiment qui était plutôt de la confipnce que de Tamour, elle ne veut plus aimer, elle se condamne à vieillir avant Tâge et se déclare invulnérable en souvenir de sa premièro blessure.

Sa veita, ses immolations filiales, la perte de ses illasîons et de ses espérances, ne s*exhalent pas en sentimeoiales élt'gies ou en fastueux dithyrambes : elle ne^se pose pas en héroïne ou en martyre; simple et grave comme le devoir qu*elle accomplit, elle se replie sur elle-même, et c*est au plus profond de son cœur que Tborome assez heureux pour être distingué par elle ira chercher

son secret. Un tel rôle ne peut pas avoir de ces grands effets dramatiques et passionnés qui soulèvent toute une salle; et pourtant quel fond de loyauté et de noblesse dans cette attitude humble et triste! Quelle émotion communicative, bien que tefoulée I Quels trésors de sensibilité sous ces airs de froideur! Quoi de plus pathétique que le récit du dîner manqué? La moindre fausse note, emphase ou trivialité, gâterait tout : c*est la vérité prise sur le fait, une page de la vie réelle transportée toute frémissante sur le théâtre. Et la scène où Élisa fait Taveu de son premier amour à Jean Giraud, qui a demandé sa main, et où elle ajoute avec un inexprimable accent de franchise : « Voilà le passé, monsieur; quant à Tavenir, je puis affirmer que je serai ce que j*ai toujours été, une honnête femme î » — Les protestations les plus éloquentes seraient moins persuasives que ces simples paroles.

Le public a cependant préféré Mathilde Durieu à Élisa de Roncourt, et c'est peut-être cette préférence qui a contribué plus que tout le reste à refroidir le succès. Cette jeune fille si fraîche, si rose, si spirituelle, ayant, l'ingénuité bienfaisante au lieu des cruautés de Tenfant terrible, et mettant dans ses printaniéres amours une abnégation si touchante, a paru, en somme, plus séduisante que la pauvre Élisa de Roncourt, et Ton a regretté que Tauteur ne se fût pas arrangé pour faire épouser Mathilde par René de Gharzay. Je n'ai presque rien dit encore de ce

René, le Grandisson de réconomie domestique, le héros honnête et sensé de cette pièce sensée et honnête. Je ne puis mieux Gnir que par lui ; il me servira à conclure. René de Charzay a déplu aux connaisseurs; ils Tont trouvé bien peu romanesque, bien peu poétique, bien terrer-à-tetre pour être aimé par trois femmes charmantes; et ils se sont lamentés sur le sort de la poésie, du ro-

man et du drame, descendant, de désenchantements en mécomptes, jusqu'à calculer, centimes par centimes, le budget d'un ménage de garçon. En effet, on ne saurait le nier, c'est à d'autres soins que se livraient les héros d*il y a quarante ans ; c'est un autre idéal qui nous apparaissait jadis dans les œuvres où s'est abreuvée notre jeunesse littéraire, et ce nom de René, que M. Dumas fils, par distraction ou par ironie, vient de donner à son personnage de prédilection, a fait bien du chemin avant d'arriver des rives du Mescbacébé au salon de M. Durieu. On peut même indiquer dans cette marche descendante de la poésie moderne plusieurs phases de décroissance. Après les demidieux de Tenthousiasme ou de la mélancolie, les titans de l'idéal et de l'infini, créés par Byron, Chateaubriand et Goethe, après ces rêveurs sublimes cour qui le monde était un horizon trop borné, nous avons eu ies héros romantiques de la seconde génération, aussi fougueux, aussi échevelés que leurs aînés, mais plus rapprochés de nous, prenant pied sur la terre et mêlant à leur lyrisme des passions moins éthérées et moins vagues. Puis est venue la muse fringante et cavalière de H. de Musset, amoureuse encore de poésie et de songes, mais très-disposée déjà a se moquer d'elle-même et à ramasser, entre les paravents d un Proverbe, son bonnet jeté pardessus les moulins de la fantaisie. Pendant ce temps, la société, la morale, les illusions, les croyances, devenaient ce qu'elles pouvaient.

fi

Les esprits se désabusaient comme les imaginations; les pensées se rapetissaient comme les rêves. A cbacuDe de ees épreuves, de ces révolutions tentées au nom des idées les plus propres à faire battre les cœurs, le sentiment public s'abaissait

d*un degré dans le désenchantement, le doute et I égoïsme. M. Dumas Ois, arrivant après H. de Musset, comme la prose après les vers, s'est trouvé en face de cette société qui se consolait avec des chiffres de la perte de ses chintères. Il a commencé par la passion ; mais, dans ce monde amoindri et gâté où la passion avait perdu ses horizons et ses grandeurs, il ne Ta plus rencontrée que dans le boudoir d'une courtisane: la Dame aux Camélias a succédée dona Julia, à Amélie, à dofia Sol, h Adèle d'Hervey, à Portia, à Berneretle. Aujourd'hui il veut être raisonnable et moral : mais, dans ce monde déshérité de tout ce qui élève et raffermit les iniellij^ences, la raison, c'est le calcul , la morale, c'est Tarithmétique. Ne nous en prenons donc qu'à nous-mêmes si René de Chartay a remplacé René de Combourg, et pardonnons à M. Dumas fils de ne pas nous montrer des héros, des enthousiastes et des poètes là où il ne voit que des agents Je change.

Je m'étais fait d'avance upa joie de pa pojnt parler du ro-» lïjandeM ledocteurVéxpn; car rien pe me serait plusanlipatluqMe et n*est plus éloigné de ma peuâée que de me poçer en persécuteur périodique 4'un homme spirituel, inoffensif, faisant un généreux emploi d*uoe fortune agréablement gagnée, et réu$^issant, sinon à eunoblir 1& littérature, au moins h renrirhir. chose tout aussi diff^ cilel Mais l'importancn liiiéraire de \l. Logis Véron s'est fort accrue dans ces deruier$ temps ; Horace et Mécénos pris séparément sont déjà deui^ fort intéressants personnages : Horace et Mécènes réunis en un seul typ^, la mu«> nificence délicate, la protectionvlgilante, le dilettantisme ingénieux, le bienfait à demi voilé, les écus mis au scr* vice du bon goût, se confondant, che; le même homme, avec le talent d'écrire, avec les aptitudes de penseur, de conteur et de moraliste, avec le droit personnel et bien acquis à rempres3ement des éditeurs et aux

suffrages du public, c'est là ce que peu de siècles ont vu, et oa que,

* Cinq cent mille livres de rente,

* iv&ior €$ Uueippe.

grâce è M. Véron, il nous a été donné de voir. D'une mai!i,"i il couronne des romanciers et des|ioëies; de l'autre, il écrit des romans de mœurs : dans cette bourse bien garnie et bien ouverte, dans celte imagination lieureuse e» fertile, le prix d'hier va se canliniier par le prix de d&main; le roman de la semaine prochaine va succéder au roman d'aujourd'hui. Déjà Une dot et des espérances af- 'j friandele lecteur charmé àeCinq centmille livres derente, ~ Ainsi, précepte et exemple, encouragements et modèles, aisance de la critique et difficultés de l'art, toutes les couronnes se marient et s'accumulent sur ce front où lelierrs des doctes veilles s'entrelace à la rose des festins, ouïe souci de faire des livres s'illumine du bonlieur de faire des heureux. Ce n'est pas tout encore : si nous en croyons les journaux belges, c'est-à-dire les plus parisiens et les mieux informés de tous nos journaux, il ne s'3<{trait ds rien moins que de créer un groupe, une inllupnce, un centre d'action et de production littéraire, qui servît de correctif el de contre-poids à l'Académie française, laquelle démérite chaque jour davantage des bons esprits eE des gens bien pensants. Dans cette néo-académie où l'on serait plus de quarante el où l'on aurait de l'esprii bfau- Goup plus que comme quatre, on tâcherait de meltrt? ns^oz de latent, d'argenl, de belles œuvres, d'éclat, de mnovement et d'enirain pour remplacer peu à peu el suiipl^uitar l'ancienne Académie dans les sympathies publiqui;s : et, comme ce plan se rattache à l'impulsion donnée par N. Véron, comme son nom a été mêlé au programme,

il so trouverait naturellement un des chefs, le la Rocbefeuraulil ou le Retz de cette Fronde du vers el de la prose cimire le palais Mazarin. Il esl donc essentiel do savoir, d'aprùs le premier anneau de cette chaîne, qui peut être liiii<rup, et va bientôt nous donner Une dot et des espèi'ances, ca

que nous devons attendre de ce mouvement si favorable à la prospérité des lettres, ce que cette nouvelle école, ce nouveau groupe de schismatiques bien rentes, auront à opposer à V Histoire des révolutions d'Angleterre, aux Souvenirs contemporains, à Madame de Hautefort, à Madame de Longueville, kV Histoire du Cmisulat et deVEmpire^ à Y Avenir politique de V Angleterre, à V Histoire de madame deMaintenon et autres œuvres sorties tant bien que mal du vieux groupe académique. Il est donc tout à fait impossible de passer sous silence Cinq cent mille livres de rente.

Cinq cent mille livres derente! quel beau titre ! et comme cela fait mieux venir les billets de banque à la bouche que ces titres maigres et sans le sou, Eugénie Grandet, Colomha,Marianna,Valentine, Stella, Gerfaut, Catherine! On voit tout de suite qu'il s'agit d'argent, et qu'il y aura, par conséquent, une grosse somme d'intérêt. M. Picard, lancé dans des spéculations hasardeuses, se ruioera-t il? Voilà pour les émotions pécuniaires. Madame Picard a-t-elle ou n*a-t-elle pas un anévrisme? Voilà pour l'étude des secrets du cœur. Quel sera le menu du grand dîner de M. Picard? Voilà pour l'érudition gastronomique.

Le drame se déroule ainsi, à la fois triple et simple, tantôt financier, tantôt médical, tantôt culinaire, mais toujours au niveau des hautes pensées, des purs horizons, des sentiments grandioses qu'élèvent dans l'âme et que maintiennent dans l'art la médecine,

l'arithmétique et la cuisine. L'auteur nous fait passer d'une carte de restaurateur à un bordereau d'agent de change, et d'une orgie de domestiques à une consultation de docteurs. — a On n'est jamais trahi que par les siens! » le proverbe a raison, et la Faculté de Paris aura fort à faire avec ce frère terrible qui, au risque de copier un peu Molière et de prendre

comme lui son bien où il le trouve, bous peint trois princes de [a 8oieDce discutant gravement sur une maladie ;|bsente, parlant de la dyspnée, dos palpHatiens sm num- Utnt les escaliers, du pouls iirégulier, des douleurs passagêreSt mais assez vives, dans la région préeordiale, et finissant par conclure que madame Picard n*a pis d'anévrisme, que leur collègue est un âne, et qu'un membre de rinstitut (toujours des pierres dans le jardin académique 1) est capable de commettre à la légère une aussi lourde bévue. Mais ceci est la péripétie finale, FarQ-en-ciel après l'orage : avant d'en arriver là, nous avons à traverser des scènes palpitantes où se dessinent aveo avantage les personnages principaux : le baron de Longueville, gentilhomme de hasard, ayant son fief place de la Bourse, tour à tour enrichi et exécuté, nageant en pleine eau ou eu pleine bourbe dans toutes les affaires véreuses, moitié parasite, moitié fripon, et faisant de la hausse ou delà baisse le thermomètre de son luxe et de son appétit; le sieur Ledain, vrai traître de mélodrame habillé en teneur de livres, se livrant contre son patron à des maneeuvres souterraines et réservé comme ses confrères en traîtrise aux exemplaires châtiments qui vengent la vertu et rassérènent le lecteur; la Cardoville, ainsi nommée à eause de la couleur de ses cheveux, une nouvelle édition, peu embellie et encore moins corrigée, de ces héroïnes dont

le théâtre et le roman nous redisent à satiété les édifiantes prouesses; le comte de la Roserie, un sportsman demi-sang, fils d'une grisette, adopté par un grand seigneur, faisant courir à toute vitesse ses chevaux, sa fortune et son honneur, se brisant la tête dans un steeple-chase, et sncèrement pleuré de tous ceux qui pariaient pour son cheval ; le général de Rhétorières, un vieux grognard furieux que son neveu se fasse commerçant au lieu de prendre Tépaulette,

le déshéritant à grand renfort de jurons et do rhumatismes, et finissant par sacrifier ses préventions et ses rancunes guerrières aux vertus et aux grâces décentes dé madame et de maderaoise le Picard; Marie enfin, la sage et honnête fille d'un colonel tué sur le champ de bataille, résistant aux séductions du luxe comme aux tentations de la misère, menant sans encombre au milieu des récifs parisiens sa petite barque pavoisée de fleurs naturelles, et sauvée du naufrage parla marquise de Pomeuse, aimable et indulgente douairière qui la fait passer pour sa nièce. Tous ces personnages, on le voit, se recommandent par leur nouveauté. Cette grandeur et cette décadence des héros de Tagiolage, ce gentilhomme de la coulisse et du report, cette loretie à chevrons, ce vieux général bourru et bonhomme, ce caissier infidèle, cette fille d'un colonel mort en lui laissant sa croix d'honneur pour seul héritage, tout cela est neuf, original, à la fois vrai comme les bonne? hardiesses, hardi comme les bonnes vérités, et Ton admire tout ce qu*il a fallu de force d'analyse, d'usage du monde et d'attention pénétrante pour découvrir dans les plus intimes profondeurs sociales ces types échappés jusqu'ici aux plus sagaces observateurs. Vous comprenez aussi combien doit être neuve Taction engagée entre des personnages si peu usés par nos invenleurs' M. et madame Picard font un honnête petit commerce et un excellent

petit m"'nage. Rien de. gracieux comme madame Picard portant des manches de lustrine par-dessus sa robe et alignant de ses jolis doigts les fractions et les zéros, pendant que M. Picard, le plus fleuri des négociants mariés, lui offre galamment un réséda dans un verre d'eau* Malheureusement Tépidémie des spéculations et de l'in* dustrie à grandes guides passe sur cette paisible maison^ eî rimprudenl Picard, séduit par le brillant Longueville,

consent à se fourrer au plus épais de celte forêt à colonnade grecque, qui loge les nouveaux Grecs et remplace les anciennes forêts. La fortune sourit à Picard d'un gros sourire à trente-deux millions, et bientôt il est en mesure de donner à ses amis émerveillés ce dîner, ce fameux dîner, pour qui le roman semble fait, dont le menu s'étale en grosses lettres au plus bel endroit, et que le lecteur a tant de plaisir à digérer. Mais, hélas! tout n'est pas roses dans le métier de millionnaire impromptu. Picard est soucieux; on a la plus grande peine à lui procurer pour ses soirées des marquis, des généraux et des duchesses qui no ressemblent pas trop à des figurants du Gymnase; ses domestiques le volent; son maître d'hôtel, Fillustre Alexandre, au lieu de lui servir une macédoine, fait danser Tanse du panier d'une façon révoltante ; sa fille veut épouser le jeune Rhétorières, qui a une passion, pour les livres en partie double, et qui est déshérité par son oncle, le débris de la grande armée; son fils est amoureux de la Gardoville, fait des dettes et se bat en duel. Lui-môme, lui, le modèle des époux, enivré par les fumées de la prime et les vins capiteux de son ami LonguevíHqr<uiblieles résédas de la lune de miel, et se laisse entraîner chez Marie, qui, protégée par la croix d'honneur de son père et peu sensible aux empressements d'ua homme d'âge, le rappelle à des sentiments meilleurs et le fait consentir à n'être aimé que comme un beau-père. Ledain, l'astucieux

Ledain,* dresse ses chausse-trappes autour de la caisse de Picard, et, en attendant qu'il lui dise comme son aïeul Tartufe : a C'est à vous d'en sortir ! i il en extirpe un à un tous ces millions arrivés si vite. Ri« che Picard ! pauvre Picard ! il vient un moment où, époux volage, amant malheureux, père désobéi, ami trompé, banquier trahi, maître volé, dîneur obéré, millionnaire

ruine, Picard se trouve en face du Deus ex machina des faillites de roman et de drame : le suicide! Il y a là, sur le suicide in extremis, quelques pages d'une vérité, d'une profondeur, d'une originalité, d'une éloquence à faire pâlir Jean-Jacques. A la fin, tout s'arrange. Les millions envolés par les fenêtres reviennent par les portes. M. le comte de la Roserie, le gendre secrètement rêvé par la vanité de M. Picard, meurt des suites de sa chute; Anatole Picard, converti, épouse Marie; le jeune Rhétorières, réintégré, épouse Blanche Picard ; Ledain, démasqué, rend une moitié de ce qu'il a pris, et, avec l'autre moitié, va cacher sa honte en province; M. Picard, corrigé, abandonne les zones tprrides de l'agiotage pour revenir au petit commerce; la maison Picard fils, gendre et Compagnie, redevient solide en cessant d'être brillante. On donne congé au grand Alexandre et à ses menus macédoniens; et enOn, pour compléter le bonheur de cette intéressante famille, les docteurs Rousseau, Maillarcl et Chalamel, signifient à leur collègue Bernard, — honteux comme un médecin qu'un malade aurait guéri, — que madame Picard n'a jamais eu, n'a pas et n'aura jamais d'anévrisme! Voilà le roman de M. Véron. Avouons-le, il n'y a là dé relevé que les quatre plats qui suivent le potage dans le menu du grand diner. L'idéal manque, mais le réel abonde; et H. Véron, en se décidant pour le réalisme, a apporté le secours de sa maturité précoce à cette jeune école qui commençait à faiblir. Les partisans du vrai, du cru et du nu, l'inventive

pléiade des Courbet de la littérature, reçoit là un renfort auquel elle ne s'attendait guère, et dont elle doit être prodigieusement flattée ; car enfin il ne s'agit plus d'un pauvre diable observant la réalité n travers les trous de son paletot, d'un enfant perdu do la fantaisie râpée, d'un bohème grslottant à la porte de la

vérité et prêt à en prendre le costume, mais d'un homme considérable, publiciste, législateur, ayant, dans sa liste civile, un chapitre pour encouragements, pensions et récompenses littéraires, et dont la mise irréprochable pécherait par excès plus que par défaut, si elle pouvait pécher par quelque chose. Rien, il faut bien en convenir, dans les chefs-d* œuvre des illustres du genre, n'est à la hauteur de Torgie des domestiques, vue et écoutée derrière la porte par Longueville et la Cardoville, et des indiscrétions du coryphée de la bande, appliquant unmênoie soufflet à la joue ridée du fripon et à la joue plâtrée de la courtisane. M. Yéron, dont le roman de mœurs nous offre du reste des conclusions fort morales, et qui a eu tout le temps de réfléchir sur sa vocation et ses préférences &i littérature, a été probablement frappé du mal que nous avaient fait les chimères poétiques, les illusioiis égarées dans les nuages, la manie de placer trop haut notre idéal, et notre rêve, les lyriques écarts de la passion paradoxale, échevelée et révoltée, et il a conclu sagement qu'un rêveur à la vie commune, à la saine pratique des choses, à renseignement direct, personnifié dans des héros pris sur les marches de la Bourse, sous le grillage de Chevet ou au fond d'un arrière-comptoir, répondrait mieux aux besoins de la société moderne et aux nouvelles destinées de l'art. Tour à tour mis en contact, par ses fonctions de directCiiir de revue, de journal et de théâtre, avec ces fines et nerteuses natures où tout aisément se surexcite et s'exagère, où le réel et même le possible s'échappent vite dans une brume flottante et lu-

mineuse, il a voulu réagir contre ces tendances excessives, et nous ramener au pot-au-feu des imaginations bourgeoises, en ayant soin pourtant de Fassaisonner assez bien pour que les gourmands pussent y toucher. Par état et par goût, il a vu de près ce que va

laienl un poëte, un rêveur, une sylphide, et, en général, tout ce qui tend à s'élever au-dessus du niveau vulgaire; et, forçant sa nature, il s'est condamné à rester terre à terre avec Picard et Compagnie. Enfin, n'oubliant jamais qu'il a été médecin, il a constaté dans la littérature moderne Tabus des liqueurs fortes, des philtres enchantes, des boissons pleines d'extases, de vertiges et d'ivresses, et il a remplacé le haschisch par le hachis; c'est le trait a un bon grammairien, d'un bon cuisinier, d'un bon docteur et d'un homme raisonnable. Souhaitons maintenant qu'il ne nous fasse pas trop attendre Une dot et des espérances, et que ce second roman de M. Véron, en dotant notre littérature d'un chef-d'œuvre de plus, réalise toutes les espérances que nous donne le premier!

Mais, répliquerez-vous, n'y aurait-il pas moyen de dépasser un peu ces régions inférieures, d'aspirer, loin de l'office, du boudoir et de la boutique, quelques bouffées d'air alpestre, de mêler un grain de poésie et d'idéal à ces récréations littéraires dont le principal mérite est justement de nous détourner des réalités et des chiffres de la vie moderne? Vous voulez de l'idéal, de la poésie, du roman qui ne ressemble pas à ce que vous dites ce matin, à ce que vous ferez ce soir? Eh bien, en voici, et saluez bien bas, car c'est le plus récent poëme de madame Sand : ((Au sein du puissant univers, la rencontre des nuées cométaires engendra un corps brûlant, qui roula aussitôt dans les abîmes du ciel, obéis-

sant aux lois qu'il y rencontra, lois éternelles, dont les accidents les plus formidables à nos yeux ne sont que les conséquences nécessaires d'un ordre préétabli, infini, éternel, dans son ensemble... Ces dépôts, éléments ou débris de matière cosmique qu'on appelle nébuleuses, comètes, astéroïdes, sont comme la poussière créatrice des mondes. Le nôtre

en est une condensation et une combinaison quelconque. Leur approche épouvante les hommes, et pourtant la vie est dans le sein de ces foyers mystérieux, répandus dans Tespace... »

A la bonne heure! nous voilà suffisamment haut, assez loin du général Rhétorières et de madame Picard. Ces lignes aussi claires qu'entraînantes sont littéralement extraites à'Evenor et Leucippe, nouvelle production de Fauteur de Lélia, de Consuelo et de Spiridion, et destinée, semble-t-il, à marquer une nouvelle phase, une évolution nouvelle dans ce souple et intrépide talent. Après avoir tour à tour parcouru avec un égal succès le roman passionné, le roman poétique, le roman philosophique, le roman humanitaire, le roman didactique et le roman rustique, madame Sand, cette fois, vient de créer le roman cosmogonique. Elle a passé de Saint-Preux à Hum^ boldt, et ce saut d'une prodigieuse puissance s'est formulé dans Evenor et Leiicippe, récit Édénique et constellé, qui a dérouté les esprits vulgaires, mais réjoui tous les amateurs des étoiles en plein midi. Ëvenor, c'est Adam antidaté, au point de vue de Técole druidique clarifiée par Jean Reynaud et Pierre Leroux. Leucippe, c'est Eve transoriginelle, destinée à peupler la terre primitive sans péché, sans serpent et sans figuier. Ce Couple Paradisiaque a pour institutrice une dive, sorte de créature mixte entre la divinité et Thumanité, laquelle dive s'appelle Téléia, et se donne pour mission de préparer Évenor et Leucippe

à la religion de Thyménée. Là-dessus cinquante-six colonnes de description de ces deux jeunes fiancés trèslégèrement surveillés par la dive, et du Paradis anticipe où ils se livrent à leur noviciat matrimonial. La dive Téléia leur adresse un discours qui n'occupe pas moins de vingt-cinq autres colonnes, après quoi elle les laisse.

renseignés, sanctiOés et bénis. Le mariage a lieu avec les cérémonies téléiesques,qui ressemblent très-peu aux nôtres, el cette énorme différence entre les byménées d'alors et les byménées d'aujourd'hui explique surabondamment cette prédilection de madame Sand pour la manière dont on se marixiit dans cet Éden antc Génésique. Une fois la lune de miel commencée entre Évenor et Leucippc, qui sont très-beureux et qui ont beaucoup d'enfants, la pauvre dive commence à dépérir à vue d'oeil : c'est que sa tâche est finie, et que, n'ayant plus rien 5 apprendre à ses deux élèves en hj^ménée, elle n'a plus qu'à mourir. Elle meurt en effet, léguant ses cbiens aux époux cosmiques, qui rentrent dans la tribu terrestre, où ils trouvent M6s, Sath, Lith et Ops, quatre personnages un peu obscurs, mais qui s'expliqueront plus tard, quand madame Sand achèvera de dérouler ses symboles. Ils se querellent, se battent, se réconcilient : après quoi Leucippe court à la caverne du Ténare; elle y trouve le cadavre de la dive déjà séché et noirci par la fumée volcanique, et gisant pour jamais sur la poussière de sa race. Puis madame Sand termine par ces paroles sibyllines : « Le reste de la vie d'Évenor et de Leucippe se perd dans la nuit des temps inconnus (ingénieuse façon de nous faire remarquer à quel point les commencements en sont clairs!) : il est probable que l'établissement dans l'Éden fut prospère et que l'âge d'or nouveau, éclairé des clartés de l'âge divin antérieur, y régna longtemps à l'insu des autres races. Cependant Ëvenor, fi-

dèle aux préceptes de Téléia, s'était juré, en entrant dans la Forteresse Paradisiaque, de ne pas restreindre sa mission aux félicités morales de la famille et de la tribu. Il est à croire qu'il sortit plusieurs fuis dn l'Eden pour répandre la lumière dans les divers établissements que Sath, Mos, les anciens et les libres, formèrent

sur le plateau ; mais Thistoire des âges fabuleux, qui a*est qu'une tradition poétique, à force de varier dans ses légendes et dans ses symboles multiples, laisse dans une ombre impénétrable les événements des civilisations primitives. » Amen, et fiât lux! Ainsi finit ce roman d'Evenor et Letu:ippe, roman essentiellement cosmique, que les quarante-quatre mille abonnés de la Presse ont eu l'ineffable bonbeur de savourer vingt-cinq jours de suite. On assure que les admirateurs de madame Sand ne se sont pas encore relevés de ce coup de masslie asséné avec toute la vigueur des civilisations primitives par un arrièregrand-père d'Adam ; c'est qu'ils n'ont pas démêlé le vrai sens et la vraie place d*Évenor et Leiicippe, Évidemment madame Sand avait destiné Êvenor et Leucippe à former le premier chapitre de VHistoire de ma vie.

Est-ce donc ainsi que doivent finir tous les talents qui nous ont charmés? Voilà donc la punition et la progression vengeresse de ces imaginations éclatantes qui ne reconnaissent aucun frein et aucune loi! Le spécieux d'abord, puis le paradoxe, puis le faux, puis l'absurde, puis la démence, puis quelque chose qui n'est plus même la folie, mais Fennuyeux multiplié par Tineompréhensible et se promenant en maître dans un Éden apocryphe où il n'y a pas même de serpent pour le mordre, de pomme pour le rafraîchir et d'ange exterminateur pour le mettre à la porte! Quel dé-

sastre et aussi quelle leçon! Et aussi quelle joie pour ces pauvres petits esprits qui s'en tiennent à la Bible, à l'Evangile et au Catéchisme l Tout est bien qui finit bien.

TABLE

La Littératdbe et les noimÊTEs Gehs. i

Les Fétiches littéraires. — L M. de Balzac. 32

— IL M. Victor Hugo. 104

— IIL M. de Lamartine. 156

— rV. Voltaire. 158 Historiens. — I. M. Alexis de Tocqueville. 181

— IL M. Albert de Broglie. 208

— III. M. le comte d'Haussonville. 234

— IV. M. Victor Cousin. 245

— V. M. Léon Feugère. 275

— VI. M. Louis de Loméjiie. 288

— VII. M. Alfred Nettement. 299

— Vm. M. Roselly de Lorgues. 312 Poètes et Conteurs.— I. M. Joseph Autran. 324

— IL La Tragédie et la Comédie. — Ma-

dame Rislori et M. Ponsard. 349

— IL M. Alexandre Dumas fils. 372

— IV. M. Louis Véron. — Madame Sand. 391

D. TiiiÉnr et cie. — Imprimerie de Lagnt

MWttEt LÉVY fRÈRES, ÉDITEVHS

î 3 f>: BO

iKs ronMfiT GnAKD i

. ie volume

e.-A. SAINTE-fiEU

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/causeriesdusame00pontgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.